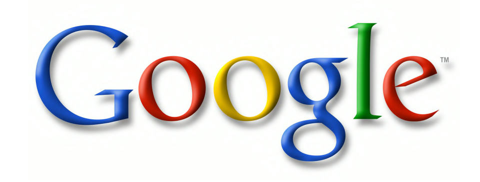
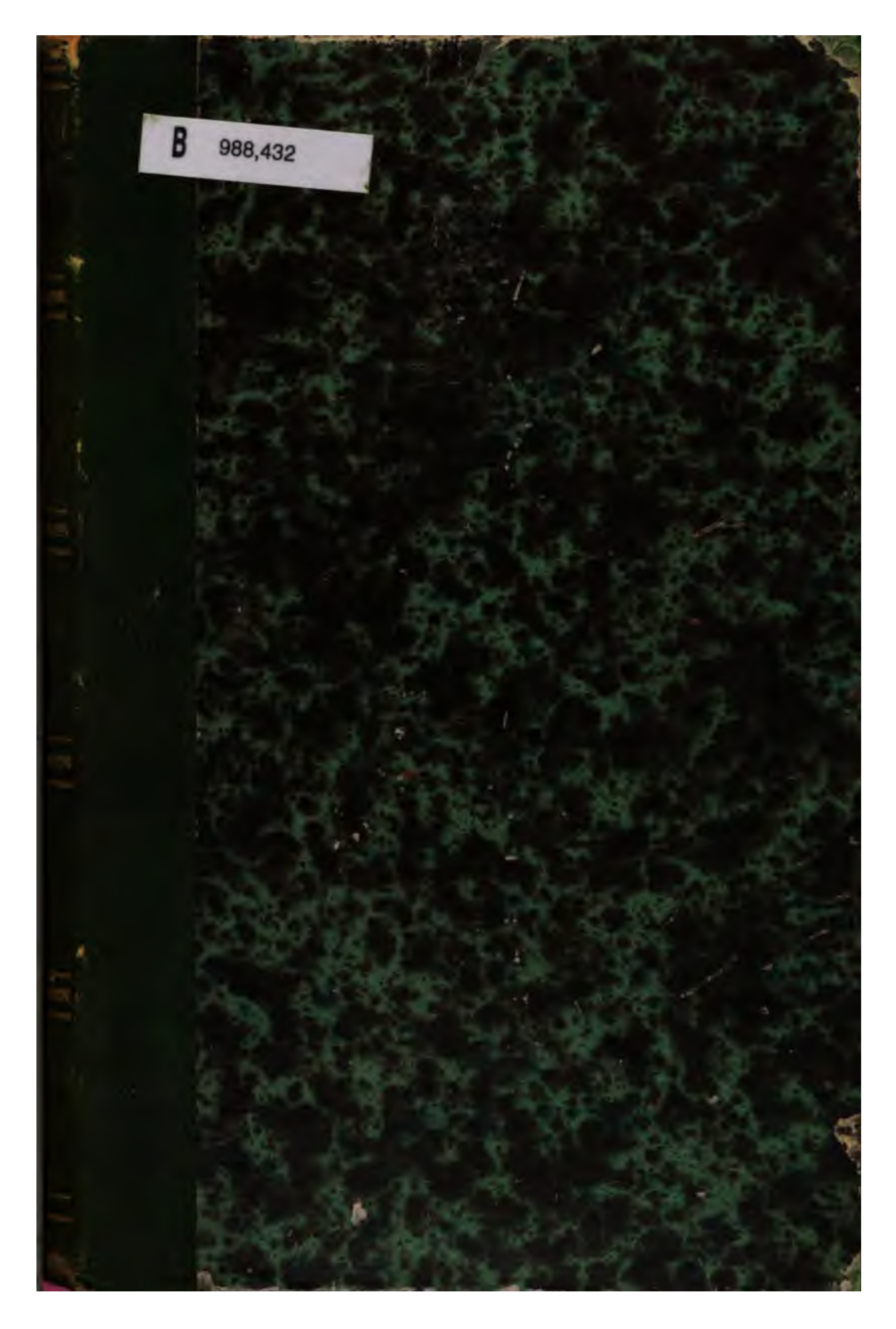
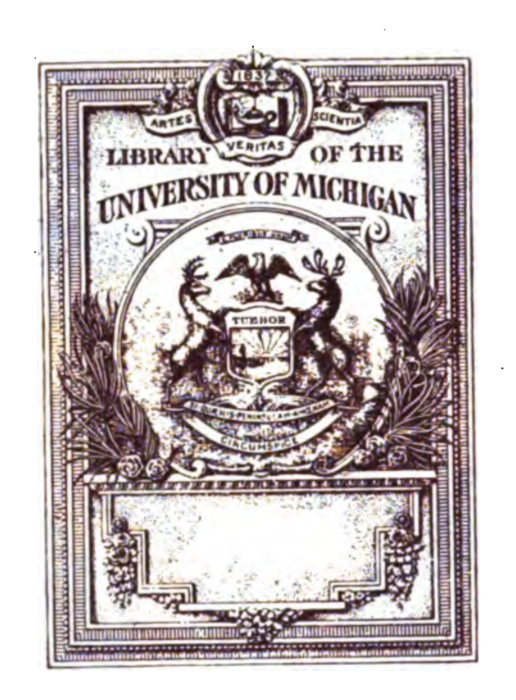



B 988,432


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Wrest Park.



L.C.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MARIVAUX.

TOME II.

PARIS, IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MARIVAUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

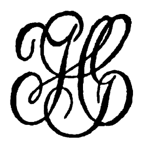
NOUVELLE ÉDITION,

AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DU TALENT DE L'AUTEUR,

DES JUGEMENS LITTÉRAIRES ET DES NOTES,

PAR M. DUVIQUET.

TOME DEUXIÈME.



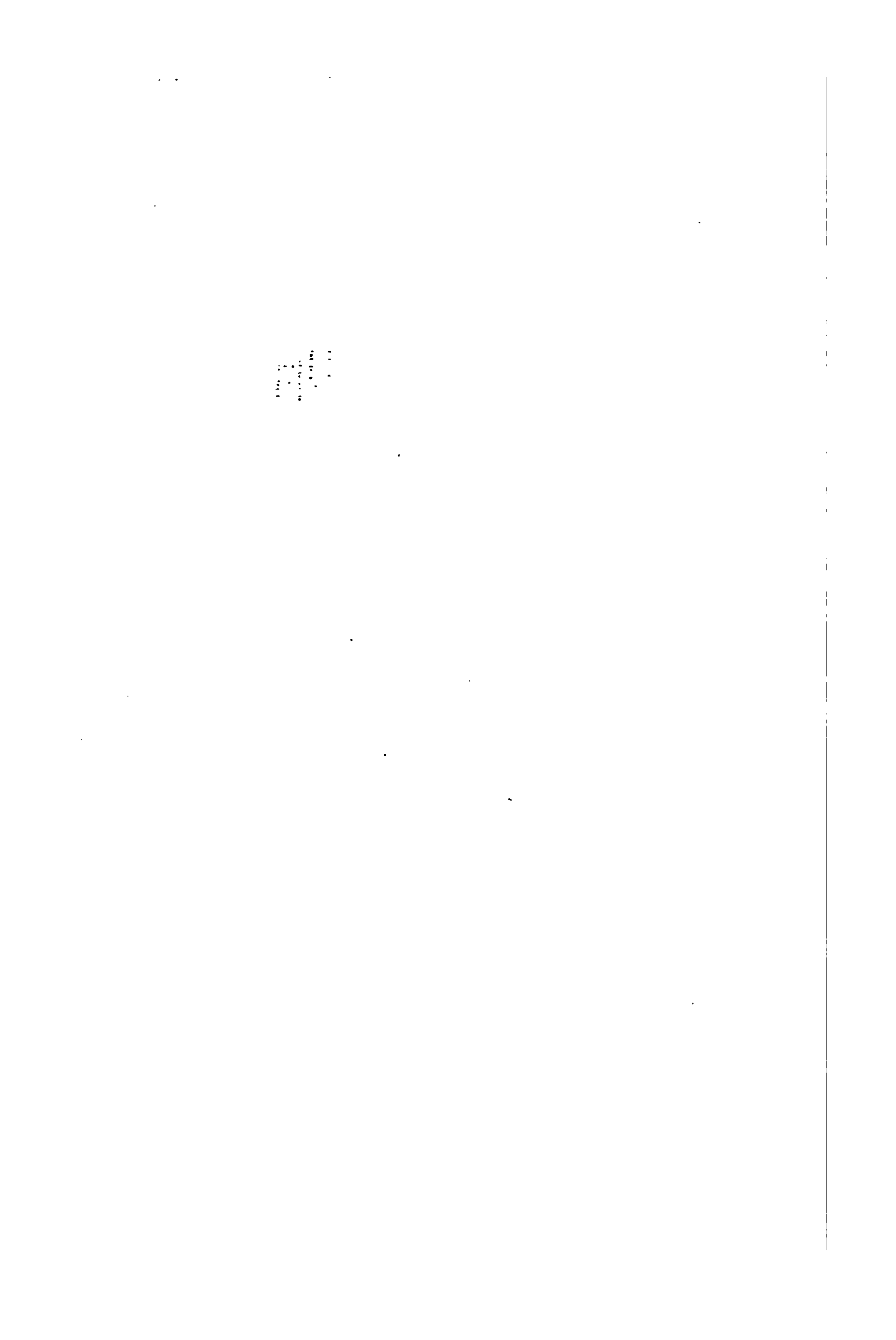
PARIS,

HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DAUPHINE, N° 20.

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

MDCCCXXV.



LES

SERMENS INDISCRETS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français,
le 8 juin 1732.

AVERTISSEMENT[1].

Il s'agit ici de deux personnes qu'on a destinées l'une à l'autre, qui ne se connaissent point, et qui, en secret, ont un égal éloignement pour le mariage. Elles ont pourtant consenti à s'épouser, mais seulement par respect pour leurs pères, et dans la pensée que le mariage ne se fera point. Le motif sur lequel elles l'espèrent, c'est que Damis et Lucile (c'est ainsi qu'elles s'appellent) entendent dire beaucoup de bien l'un de l'autre, et qu'on leur donne un caractère extrêmement raisonnable; et de là chacun d'eux conclut qu'en avouant franchement ses dispositions à l'autre, cet autre aidera lui-même à le tirer d'embarras.

Là-dessus, Damis part de l'endroit où il était, arrive où se doit faire le mariage, demande à parler en particulier à Lucile, et ne trouve que Lisette sa suivante, à qui il ouvre son cœur, pendant que Lucile, enfermée dans un cabinet voisin, entend tout ce qu'il dit, et se sent intérieurement piquée de toute l'indifférence que Damis promet lui conserver en la voyant. Lisette lui recommande de tenir sa parole, lui dit de prendre garde à lui, parce que sa maîtresse est aimable; Damis ne s'en épouvante pas davantage, et porte l'intrépidité jusqu'à défier le pouvoir de ses charmes.

---

[1] Il est inutile de dire que cet *Avertissement* est de Marivaux.

Lucile, de son cabinet, écoute impatiemment ce discours, et, dans le dépit qu'elle en a, et qui l'émeut sans qu'elle s'en aperçoive, elle sort du cabinet, se montre tout à coup pour venir se réjouir avec Damis de l'heureux accord de leurs sentimens, à ce qu'elle dit, mais en effet pour essayer de se venger de sa confiance, sans qu'elle se doute de ce mouvement d'amour-propre qui la conduit. Or, comme il n'y a pas loin de prendre de l'amour à vouloir en donner soi-même, son cœur commence par être la dupe de son projet de vengeance. Lisette, qui s'aperçoit du danger où sa vanité l'expose, et qui a intérêt que Lucile ne se marie pas, interrompt la conversation de Damis et de sa maîtresse, et, profitant du dépit de Lucile, elle l'engage, par raison de fierté même, à jurer qu'elle n'épousera jamais Damis, et à exiger qu'il jure à son tour de n'être jamais à elle; ce qu'il est obligé de promettre aussi, quoiqu'il soit resté fort interdit à la vue de Lucile, et qu'il soit très-fâché de tout ce qu'il a dit avant que de l'avoir vue.

C'est de là que part toute cette comédie. Lucile, en quittant Damis, se repent de la promesse qu'elle a exigée de lui, parce que son dépit, avec ce qu'il a d'aimable, lui a déjà troublé le cœur; ce qu'elle manifeste en deux mots à la fin du premier acte. Damis, de son côté, est au désespoir et de l'éloignement qu'il croit que Lucile a pour lui, et de l'injure qu'il lui a faite par l'imprudence de ses discours avec Lisette.

Voilà donc Lucile et Damis qui s'aiment à la fin du premier acte, ou qui du moins ont déjà du penchant

l'un pour l'autre. Liés tous deux par la convention de ne point s'épouser, comment feront-ils pour cacher leur amour ? comment feront-ils pour se l'apprendre ? car ces deux choses-là vont se trouver dans tout ce qu'ils diront. Lucile sera trop fière pour paraître sensible, trop sensible pour n'être pas embarrassée de sa fierté. Damis, qui se croit haï, sera trop tendre pour bien contrefaire l'indifférent, et trop honnête homme pour manquer de parole à Lucile, qui n'a contre son amour que sa probité pour ressource. Ils sentent bien leur amour ; ils n'en font point de mystère avec eux-mêmes : comment s'en instruiront-ils mutuellement, après leurs conventions ? Comment feront-ils pour observer et pour trahir en même temps les mesures qu'ils doivent prendre contre leur mariage ? C'est là ce qui fait tout le sujet des quatre autres actes.

On a pourtant dit que cette comédie-ci ressemblait à *la Surprise de l'amour,* et j'en conviendrais franchement si je le sentais ; mais j'y vois une si grande différence, que je n'en imagine pas de plus marquée en fait de sentiment.

Dans *la Surprise de l'amour,* il s'agit de deux personnes qui s'aiment pendant toute la pièce, mais qui n'en savent rien eux-mêmes, et qui n'ouvrent les yeux qu'à la dernière scène.

Dans cette pièce-ci, il est question de deux personnes qui s'aiment d'abord, et qui le savent, mais qui se sont engagées de n'en rien témoigner, et qui passent leur temps à lutter contre la difficulté de garder leur parole en la violant ; ce qui est une autre espèce de situation

qui n'a aucun rapport avec celle des amans de *la Surprise de l'amour*. Les derniers, encore une fois, ignorent l'état de leur cœur, et sont le jouet du sentiment qu'ils ne soupçonnent point en eux; c'est là ce qui fait le plaisant du spectacle qu'ils donnent; les autres, au contraire, savent ce qui se passe en eux, mais ne voudraient ni le cacher ni le dire, et assurément je ne vois rien là-dedans qui se ressemble. Il est vrai que, dans l'une et dans l'autre situation, tout se passe dans le cœur; mais ce cœur a bien des sortes de sentimens, et le portrait de l'un ne fait pas le portrait de l'autre.

Pourquoi donc dit-on que les deux pièces se ressemblent? En voici la raison, je pense: c'est qu'on y a vu le même genre de conversation et de style; c'est que ce sont des mouvemens de cœur dans les deux pièces; et cela leur donne un air d'uniformité qui fait qu'on s'y trompe.

A l'égard du genre de style et de conversation, je conviens qu'il est le même que celui de *la Surprise de l'amour*, et de quelques autres pièces; mais je n'ai pas cru pour cela me répéter en l'employant encore ici; ce n'est pas moi que j'ai voulu copier, c'est la nature, c'est le ton de la conversation en général que j'ai tâché de prendre. Ce ton-là a plu extrêmement et plaît encore dans les autres pièces, comme singulier, je crois; mais mon dessein était qu'il plût comme naturel, et c'est peut-être parce qu'il l'est effectivement, qu'on le croit singulier, et que, regardé comme tel, on me reproche d'en user toujours.

On est accoutumé au style des auteurs; car ils en ont

un qui leur est particulier ; on n'écrit presque jamais comme on parle ; la composition donne un autre tour à l'esprit ; c'est partout un goût d'idées pensées et réfléchies dont on ne sent point l'uniformité, parce qu'on l'a reçu et qu'on y est fait : mais si par hasard vous quittez ce style, et que vous portiez le langage des hommes dans un ouvrage, et surtout dans une comédie, il est sûr que vous serez d'abord remarqué ; et, si vous plaisez, vous plaisez beaucoup, d'autant plus que vous paraissez nouveau ; mais revenez-y souvent, ce langage des hommes ne vous réussira plus ; car on ne l'a pas remarqué comme tel, mais simplement comme vôtre, et on croira que vous vous répétez.

Je ne dis pas que ceci me soit arrivé ; il est vrai que j'ai tâché de saisir le langage des conversations, et la tournure des idées familières et variées qui y viennent ; mais je ne me flatte pas d'y être parvenu. J'ajouterai seulement, là-dessus, qu'entre gens d'esprit, les conversations dans le monde sont plus vives qu'on ne pense, et que tout ce qu'un auteur pourrait faire pour les imiter, n'approchera jamais du feu et de la naïveté fine et subite qu'ils y mettent.

Au reste, la représentation de cette pièce-ci n'a pas été achevée ; elle demande de l'attention ; il y avait beaucoup de monde, et bien des gens ont prétendu qu'il y avait une cabale pour la faire tomber ; mais je n'en crois rien : elle est d'un genre dont la simplicité aurait pu toute seule lui tenir lieu de cabale, surtout dans le tumulte d'une première représentation. D'ailleurs, je ne supposerai jamais qu'il y ait des hommes

capables de n'aller à un spectacle que pour y livrer une honteuse guerre à un ouvrage fait pour les amuser. Non, c'est la pièce même qui ne plut pas ce jour-là. Presque aucune des miennes n'a bien pris d'abord; leur succès n'est venu que dans la suite, et je l'aime bien autant venu de cette manière-là. Que sait-on? peut-être en arrivera-t-il de celle-ci comme des autres; déjà elle a fait plaisir à la seconde représentation; on l'a applaudie à la troisième; ensuite on lui a donné des éloges; et on m'a dit qu'elle avait toujours continué d'être bien reçue, par un nombre de spectateurs assez médiocre, il est vrai; mais aussi a-t-elle été presque toujours représentée dans des jours peu favorables aux spectacles.

JUGEMENT

SUR

LES SERMENS INDISCRETS.

Si l'art de l'observation, si un dialogue spirituel et fin, si le développement progressif d'un sentiment tendre et passionné, que l'imprudence de deux jeunes amans les force de se dissimuler l'un à l'autre, pendant qu'il se trahit à chaque scène par sa propre violence, suffisaient pour constituer une comédie, peu d'ouvrages seraient plus dignes de ce nom que *les Sermens indiscrets*. Mais les chefs-d'œuvre de l'art nous ont rendus plus exigeans; aux qualités qui distinguent Marivaux, nous voulons que l'auteur comique joigne une peinture vivante des mœurs du temps; nous nous attendons à des situations fortement contrastées, à des caractères variés qui se fassent mutuellement valoir par leur opposition; nous lui demandons de créer de véritables obstacles qui excitent vivement l'intérêt et la curiosité, et à travers lesquels l'intrigue se fraie vers le dénouement une route dont les difficultés, en retardant l'arrivée au but, redoublent le plaisir que nous éprouvons à le voir heureusement atteint; et quand tout cela est obtenu, nous ne sommes encore qu'imparfaitement satisfaits, si l'action n'est animée par des scènes pleines de mouvement, de chaleur et de gaîté. Sous ces derniers rapports, la comédie des *Sermens*

indiscrets laissera beaucoup à désirer ; c'est un ouvrage extrêmement agréable à la lecture; je doute qu'il le parût autant à la représentation. D'ailleurs, en l'étendant à la dimension des cinq actes, Marivaux l'a exposé à être jugé avec plus de sévérité; il a amené l'idée de comparaisons redoutables qu'il eût été plus sage d'éloigner. Une comédie en trois actes tire beaucoup moins à conséquence; ce n'est pas dans les pièces de ce dernier genre que Molière a déployé les forces de son admirable génie. Il n'y a que du courage à lutter contre l'auteur de *Georges Dandin*, de *Scapin*, du *Médecin malgré lui*, de *Pourceaugnac*, d'*Amphitryon* même ; mais il faut des armes bien fortement trempées pour se commettre dans l'arène avec un rival qui présente pour ses seconds Alceste, Tartufe, Harpagon, M. Jourdain, l'Arnolphe de *l'École des Femmes*, le Clitandre des *Femmes savantes*. Sans parler de Regnard ni de Destouches, beaucoup d'auteurs, dont plusieurs vivent encore, ont composé des comédies en cinq actes; quelques-uns ont réussi; d'autres ont échoué; mais tous, et les derniers comme les autres, ont obtenu ou cherché le succès par des moyens analogues à ceux que Molière a employés dans tous ses grands ouvrages; tous ont essayé de proportionner la force de l'action, celle des caractères et du style, à l'étendue de leur comédie.

Dans *les Sermens indiscrets*, deux jeunes amans sont promis l'un à l'autre par leurs parens. Lucile et Damis ne se sont jamais rencontrés; le jour fixé pour leur première entrevue est celui qu'ils ont choisi pour une résolution fort bizarre, celle de renoncer, chacun de leur côté, au mariage. Il est facile d'entrevoir que le véritable motif de cette détermination est pour tous les deux la crainte d'avoir été mal servis par le hasard et par la volonté paternelle. Mais il faut un prétexte : Lucile le trouve dans l'idée qu'elle

se forge de l'inconstance naturelle des hommes; Damis, dans son amour pour la liberté, dans l'effroi que semble lui inspirer un engagement éternel. Ils sont dans cette disposition lorsqu'ils se voient pour la première fois; et, malgré l'impression favorable qu'ils reçoivent l'un de l'autre, l'amour-propre et l'instigation d'un valet et d'une soubrette, qui trouvent leur compte au célibat de leurs maîtres, les engage non-seulement à persévérer dans leur projet, mais encore à s'assurer mutuellement contre la possibilité du retour par un échange de sermens.

Ce sont ces *sermens*, si justement appelés *indiscrets*, qui donnent le titre à la comédie. Prêtés à la légère, démentis par le cœur, au moment où la bouche les prononce, on voit bien qu'ils finiront par être violés. C'est là l'unique nœud de la pièce; l'amour mutuel de Damis et de Lucile perce trop évidemment dans toutes les scènes où ils sont ensemble, pour que le spectateur éprouve une inquiétude bien sérieuse sur le résultat de leur imprudence. Cependant leur position est amusante; on rit non pas des efforts qu'ils font pour s'épargner un parjure, mais de l'obligation où ils se croient de paraître en faire; si leur embarras n'était pas trop prolongé, il n'en faudrait pas davantage pour rendre l'ouvrage aussi bon qu'aucun de ceux que l'on applaudit si souvent au théâtre; il ne s'agirait donc (et l'opération ne serait pas bien difficile) que de le réduire de deux actes.

Il y a près de Lucile une sœur cadette, Phénice, dont le caractère est charmant, qui sert à renforcer l'intrigue et à jeter de la variété sur les situations, ou plutôt sur la situation unique et périlleuse dans laquelle se sont placés volontairement les principaux personnages. Le père, M. Orgon, convaincu facilement que Lucile et Damis n'ont aucune inclination l'un pour l'autre, et craignant de manquer

à l'engagement qu'il a contracté envers le père de Damis, propose de remplacer l'aînée par sa cadette, et d'acquitter ainsi la parole donnée. Phénice, aussi bonne que spirituelle, plus éclairée que son père sur les véritables sentimens de Lucile, a l'air de se prêter à la proposition; et Damis, pour ne se montrer ni trop malhonnête ni trop inconséquent, est bien obligé de prendre auprès d'elle un rôle d'amoureux transi; de là le dépit de Lucile contre son père, contre sa sœur, contre Damis. Cet ingénieux épisode alonge heureusement l'action dont il rompt en même temps la monotonie. On pressent le dénouement. Phénice se moque de la bouderie et des reproches de Lucile; elle lui avoue qu'elle a mis un peu de malice à la tourmenter, et elle lui rend avec générosité les offres de service que Damis, quoiqu'à contre-cœur, avait été forcé de lui adresser. Le reste, comme elle le dit elle-même très-plaisamment, regarde Lucile et Damis; des sermens plus doux, plus sacrés, plus inviolables, effacent jusqu'au souvenir des *sermens indiscrets* du premier acte.

La pièce fut jouée pour la première fois en 1732. On a vu dans l'*Avertissement* de l'auteur le sort de la première représentation et la destinée un peu plus heureuse des représentations suivantes. La pièce en eut treize; cependant elle n'est point restée au répertoire; on en a vu les raisons. Avec des coupures on parviendrait facilement à l'y rétablir. Le rôle de Damis serait très-favorable à un jeune acteur qui aurait besoin de se faire une réputation; ce n'est qu'en recréant à l'improviste le rôle de Moncade, dans *l'École des Bourgeois*, que Fleury jeta les fondemens de la sienne. La soubrette est piquante; Lucile, malgré un certain air de parenté avec l'Araminte des *Fausses Confidences*, en diffère cependant de toutes les nuances qui séparent le langage d'une jeune fille de celui d'une jeune veuve, et Marivaux

ne pouvait manquer de les saisir. Le personnage le plus original est celui de Phénice, et il n'est point d'actrice au Théâtre-Français qui ne dût être jalouse de s'en emparer, qui ne dût être fière d'y réussir.

PERSONNAGES.

M. ORGON, père de Lucile et de Phénice.

M. ERGASTE, père de Damis.

LUCILE, fille de M. Orgon.

PHÉNICE, sœur de Lucile.

DAMIS, fils de M. Ergaste, amant de Lucile.

LISETTE, suivante de Lucile.

FRONTIN, valet de Damis.

UN DOMESTIQUE.

La scène est dans une maison de campagne.

LES

SERMENS INDISCRETS.

ACTE I.

SCÈNE I.

LUCILE, UN LAQUAIS.

LUCILE, *assise près d'une table, et pliant une lettre.*

Qu'on aille dire à Lisette qu'elle vienne. (*Le laquais sort. Elle se lève.*) Damis serait un étrange homme, si cette lettre-ci ne rompt pas le projet qu'on fait de nous marier [1].

SCÈNE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah! te voilà, Lisette; approche; je viens d'ap-

---

[1] *Si cette lettre-ci ne rompt pas le projet qu'on fait de nous marier.* On ne peut pas mieux entrer en matière. Lucile ne connaît pas Damis. Elle suppose qu'il pourra fort bien ne lui point convenir. Elle prend donc son parti, et annonce la ferme résolution qu'elle a for-

prendre que Damis est arrivé hier de Paris, qu'il est actuellement chez son père; et voici une lettre qu'il faut que tu lui rendes, en vertu de laquelle j'espère que je ne l'épouserai point.

LISETTE.

Quoi! cette idée-là vous dure encore? Non, madame, je ne ferai point votre message; Damis est l'époux qu'on vous destine; vous y avez consenti, tout le monde est d'accord: entre une épouse et vous il n'y a plus qu'une syllabe de différence, et je ne rendrai point votre lettre; vous avez promis de vous marier.

LUCILE.

Oui, par complaisance pour mon père, il est vrai; mais y songe-t-il? Qu'est-ce que c'est qu'un mariage comme celui-là? Ne faudrait-il pas être folle pour épouser un homme dont le caractère m'est tout-à-fait inconnu? D'ailleurs ne sais-tu pas mes sentimens? Je ne veux point être mariée sitôt et ne le serai peut-être jamais.

LISETTE.

Vous? Avec ces yeux-là? Je vous en défie, madame.

LUCILE.

Quel raisonnement! Est-ce que des yeux décident de quelque chose?

---

mée, non-seulement de ne pas l'épouser, mais d'ajourner à long terme, ou même indéfiniment, l'époque de son mariage. Ainsi la voilà préparée au *serment indiscret* qu'elle ne tardera pas à prononcer; elle se trouve liée par la déclaration anticipée de ses sentimens, avant de l'être par un engagement plus positif.

LISETTE.

Sans difficulté ; les vôtres vous condamnent à vivre en compagnie. Par exemple, examinez-vous ; vous ne savez pas les difficultés de l'état austère que vous embrassez ; il faut avoir le cœur bien frugal pour le soutenir [1] ; c'est une espèce de solitaire qu'une fille, et votre physionomie n'annonce point de vocation pour cette vie-là.

LUCILE.

Oh ! ma physionomie ne sait ce qu'elle dit ; je sens un fond de délicatesse et de goût, qui serait toujours choqué dans le mariage, et je n'y serais pas heureuse.

LISETTE.

Bagatelle ! Il ne faut que deux ou trois mois de commerce avec un mari pour expédier votre délicatesse ; allez, déchirez votre lettre.

LUCILE.

Je te dis que mon parti est pris, et je veux que tu la portes. Est-ce que tu crois que je me pique d'être plus indifférente qu'une autre ? Non, je ne me vante point de cela, et j'aurais tort de le faire ; car j'ai l'âme tendre, quoique naturellement vertueuse : et voilà pourquoi le mariage serait une très-mauvaise condition pour moi. Une âme tendre et douce a des sentimens, elle en demande ; elle a besoin d'être aimée

---

[1] *Il faut avoir le cœur bien frugal pour le soutenir.* L'expression est un peu leste ; mais elle est en harmonie avec ce qui précède et ce qui suit. L'idée de *la frugalité* s'allie très-bien avec *l'état austère* et la vie *de solitaire* à laquelle Lucile semble se condamner.

parce qu'elle aime, et une âme de cette espèce-là entre les mains d'un mari [1] n'a jamais son nécessaire.

LISETTE.

Oh! dame, ce nécessaire-là est d'une grande dépense, et le cœur d'un mari s'épuise.

LUCILE.

Je les connais un peu, ces messieurs-là; je remarque que les hommes ne sont bons qu'en qualité d'amans; c'est la plus jolie chose du monde que leur cœur, quand l'espérance les tient en haleine; soumis, respectueux et galans, pour le peu que vous soyez aimable avec eux, votre amour-propre est enchanté; il est servi délicieusement; on le rassasie de plaisirs; folie, fierté, dédain, caprices, impertinences, tout nous réussit, tout est raison, tout est loi; on règne, on tyrannise, et nos idolâtres [2] sont toujours à genoux. Mais les épousez-vous, la déesse s'humanise-t-elle: leur idolâtrie finit où nos bontés commencent. Dès qu'ils sont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être.

LISETTE.

Les voilà.

---

[1] *Une âme de cette espèce-là entre les mains d'un mari.* Une âme entre des mains! Voilà ce qu'il est impossible de ne point blâmer. Cette métaphore incohérente est déplacée dans la bouche d'une jeune fille qui, comme Lucile, est *tendre* et *a des sentimens.* On la pardonnerait à peine à la légèreté d'une soubrette.

[2] *Nos idolâtres.* Quoiqu'on dise d'un homme qu'il est idolâtre d'une femme, on ne trouve nulle part que ce même homme soit son idolâtre. Il fallait dire : *nos adorateurs.*

LUCILE.

Oh! pour moi, j'y mettrai bon ordre, et le personnage de déesse ne m'ennuiera pas, messieurs, je vous assure. Comment donc! Toute jeune et tout aimable que je suis, je n'en aurais pas pour six mois aux yeux d'un mari, et mon visage serait mis au rebut! De dix-huit ans qu'il a, il sauterait tout d'un coup à cinquante? Non pas, s'il vous plaît; ce serait un meurtre; il ne vieillira qu'avec le temps, et n'enlaidira qu'à force de durer; je veux qu'il n'appartienne qu'à moi, que personne n'ait à voir ce que j'en ferai, qu'il ne relève que de moi seule. Si j'étais mariée, ce ne serait plus mon visage; il serait à mon mari qui le laisserait là, à qui il ne plairait pas, et qui lui défendrait de plaire à d'autres; j'aimerais autant n'en point avoir. Non, non, Lisette, je n'ai pas envie d'être coquette; mais il y a des momens où le cœur vous en dit, et où l'on est bien aise d'avoir les yeux libres; ainsi, plus de discussion; va porter ma lettre à Damis, et se range qui voudra sous le joug du mariage!

LISETTE.

Ah! madame, que vous me charmez! que vous êtes une déesse raisonnable! Allons, je ne vous dis plus mot; ne vous mariez point; ma divinité subalterne vous approuve et fera de même. Mais cette lettre que je vais porter, en espérez-vous beaucoup?

LUCILE.

Je marque mes dispositions à Damis; je le prie de les servir; je lui indique les moyens qu'il faut prendre pour dissuader son père et le mien de nous marier; et

si Damis est aussi galant homme qu'on le dit, je compte l'affaire rompue.

SCÈNE III.

LUCILE, LISETTE, FRONTIN.

(*Un valet de la maison entre.*)

LE VALET.

Madame, voici un domestique qui demande à vous parler.

LUCILE.

Qu'il vienne.

FRONTIN entre.

Madame, cette fille-ci est-elle discrète ?

LISETTE.

Tenez, cet animal, qui débute par me dire une injure!

FRONTIN.

J'ai l'honneur d'appartenir à monsieur Damis, qui me charge d'avoir celui de vous faire la révérence.

LISETTE.

Vous avez eu le temps d'en faire quatre ; allons, finissez.

LUCILE.

Laisse-le achever. De quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Ne la gênez point, madame ; je ne l'écoute pas.

LUCILE.

Voyons, que me veut ton maître ?

FRONTIN.

Il vous demande, madame, un moment d'entre-

tien avant de paraître ici tantôt avec son père; et j'ose vous assurer que cet entretien est nécessaire.

LUCILE, *à part à Lisette.*

Me conseilles-tu de le voir, Lisette?

LISETTE.

Attendez, madame, que j'interroge un peu ce harangueur. Dites-nous, monsieur le personnage, vous qui jugez cet entretien si important, vous en savez donc le sujet?

FRONTIN.

Mon maître ne me cache rien de ce qu'il pense.

LISETTE.

Hum! à voir le confident, je n'ai pas grande opinion des pensées; venez çà pourtant; de quoi est-il question?

FRONTIN.

D'une réponse que j'attends.

LISETTE.

Veux-tu parler?

FRONTIN.

Je suis homme, et je me tais; je vous défie d'en faire autant [1].

LUCILE.

Laisse-le, puisqu'il ne veut rien dire. Va, ton maître n'a qu'à venir.

---

[1] *Je suis homme, et je me tais; je vous défie d'en faire autant.* Plaisanterie bien rebattue depuis La Fontaine, et qui l'a été bien davantage depuis Marivaux. On n'oserait plus la répéter aujourd'hui.

FRONTIN.

Il est à vous sur-le-champ, madame; il m'attend dans une des allées du bois.

LISETTE.

Allons, pars.

FRONTIN.

Ma mie, vous ne m'arrêterez pas.

SCÈNE IV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Que ne m'avez-vous dit de lui donner votre lettre[1] ? Elle vous eût dispensée de voir son maître.

LUCILE.

Je n'ai point dessein de le voir non plus; mais il faut savoir ce qu'il me veut, et voici mon idée. Damis va venir, et tu n'as qu'à l'attendre, pendant que je vais me retirer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. Dis-lui qu'en y faisant réflexion, j'ai cru que dans cette occasion-ci je ne devais point me montrer, et que je le prie de s'ouvrir à toi sur ce qu'il a à me dire; s'il refuse de parler, et s'il marque quelque empres-

---

[1] *Que ne m'avez-vous dit de lui donner votre lettre?* Le trait est piquant. La lettre est écrite; la détermination de Lucile est en apparence bien arrêtée. Rien de si simple que de faire remettre à Damis par son valet son ordre de congé. Un pressentiment secret, un instinct vague de curiosité arrête Lucile. Elle ne veut pas voir Damis, dit-elle, mais elle veut l'entendre; et le lecteur en conclut, comme l'Acomat de Racine, qu'il n'est pas définitivement condamné.

sement pour me voir, finis la conversation en lui donnant ma lettre.

LISETTE.

J'entends quelqu'un; cachez-vous, madame.

SCÈNE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

C'EST Damis... morbleu! qu'il est bien fait! Allons, le diable nous amène là une tentation bien conditionnée... C'est sans doute ma maîtresse que vous cherchez, monsieur?

DAMIS.

C'est elle-même, et l'on m'avait dit que je la trouverais ici.

LISETTE.

Il est vrai, monsieur; mais elle a cru devoir se retirer, et m'a chargée de vous prier de sa part de me confier ce que vous voulez lui dire.

DAMIS.

Eh! pourquoi m'évite-t-elle? Est-ce que le mariage dont il s'agit ne lui plaît pas?

LISETTE.

Mais, monsieur, il est bien hardi de se marier si vite.

DAMIS.

Oh! très-hardi.

LISETTE.

Je vois bien que monsieur pense judicieusement.

DAMIS.

On ne saurait donc la voir?

LISETTE.

Excusez-moi, monsieur; la voilà; c'est la même chose, je la représente.

DAMIS.

Soit; j'en serai même plus libre à vous dire mes sentimens, et vous me paraissez fille d'esprit.

LISETTE.

Vous avez l'air de vous y connaître trop bien pour que j'en appelle.

DAMIS.

Venons à ce qui m'amène; mon père, que je ne puis me résoudre de fâcher, parce qu'il m'aime beaucoup...

LISETTE.

Fort bien; votre histoire commence comme la nôtre.

DAMIS.

A souhaité le mariage qu'on veut faire entre votre maîtresse et moi.

LISETTE.

Ce début-là me plaît.

DAMIS.

Attendez jusqu'au bout; j'étais donc à mon régiment, quand mon père m'a écrit ce qu'il avait projeté avec celui de Lucile; c'est, je pense, le nom de la prétendue future?

LISETTE.

La prétendue! toujours à merveille.

DAMIS.

Il m'en faisait un portrait charmant.

LISETTE.

Style ordinaire.

DAMIS.

Cela se peut bien ; mais elle est dans sa lettre la plus aimable personne du monde.

LISETTE.

Souvenez-vous que je représente l'original, et que je serai obligée de rougir pour lui.

DAMIS.

Mon père ensuite me presse de venir, me dit que je ne saurais, sur la fin de ses jours, lui donner de plus grande consolation qu'en épousant Lucile, qu'il est ami intime de son père, que d'ailleurs elle est riche, que je lui aurai une obligation éternelle du parti qu'il me procure, et qu'enfin, dans trois ou quatre jours, ils vont, son ami, sa famille et lui, m'attendre à leurs maisons de campagne qui sont voisines, et où je ne manquerai pas de me rendre, à mon retour de Paris.

LISETTE.

Eh bien ?

DAMIS.

Moi, qui ne saurais rien refuser à un père si tendre, j'arrive, et me voilà.

LISETTE.

Pour épouser ?

DAMIS.

Ma foi, non, s'il est possible.

(Ici Lucile sort à moitié du cabinet [1].)

LISETTE.

Quoi! tout de bon?

DAMIS.

Je parle très-sérieusement; et comme on dit que Lucile est d'un esprit raisonnable, et que je lui dois être fort indifférent, j'avais dessein de lui ouvrir mon cœur, afin de me tirer de cette aventure-ci.

LISETTE, riant.

Eh! quel motif avez-vous pour cela? Est-ce que vous aimez ailleurs?

DAMIS.

N'y a-t-il que ce motif-là qui soit bon [2]? Je crois en avoir d'aussi sensés; c'est qu'en vérité je ne suis pas d'un âge à me lier d'un engagement aussi sérieux; c'est qu'il me fait peur, que je sens qu'il bornerait ma fortune, et que j'aime à vivre sans gêne, avec une

---

[1] *Ici Lucile sort à moitié du cabinet.* Le *ma foi, non* de Damis a déjà produit son effet sur Lucile. Elle ne se contente plus d'entendre *le superbe Hippolyte;* elle s'avance, elle le voit, et la voilà bien près du rôle d'Aricie.

[2] *N'y a-t-il que ce motif-là qui soit bon?* Toute cette tirade est la contre-partie de celle où Lucile vient d'exposer les motifs de son éloignement pour le mariage. Dans l'une et dans l'autre, les mœurs particulières aux deux sexes sont parfaitement observées. Lucile redoute l'inconstance et le despotisme d'un mari; Damis la contrainte du lien conjugal, et les humeurs capricieuses d'une femme. Telles sont en effet les deux thèses principales défendues de part et d'autre par les partisans du célibat.

liberté dont je sais tout le prix, et qui m'est plus nécessaire qu'à un autre, de l'humeur dont je suis.

LISETTE.

Il n'y a pas le petit mot à dire à cela.

DAMIS.

Dans le mariage, pour bien vivre ensemble, il faut que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de sa femme, et cela est difficile ; car de ces deux volontés-là, il y en a toujours une qui va de travers, et c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme, à ce que j'entends dire. Je demande pardon à votre sexe de ce que je dis là ; il peut y avoir des exceptions ; mais elles sont rares, et je n'ai point de bonheur.

(Lucile regarde toujours.)

LISETTE.

Que vous êtes aimable d'avoir si mauvaise opinion de notre esprit !

DAMIS.

Mais vous riez ; est-ce que mes dispositions vous conviennent ?

LISETTE.

Je vous dis que vous êtes un homme admirable.

DAMIS.

Sérieusement ?

LISETTE.

Un homme sans prix.

DAMIS.

Ma foi, vous me charmez.

(Lucile continue de regarder.)

LISETTE.

Vous nous rachetez ; nous vous dispensons même

de la bonté que vous avez de supposer quelques exceptions favorables parmi nous.

DAMIS.

Oh! je n'en suis pas la dupe; je n'y crois pas moi-même.

LISETTE.

Que le ciel vous le rende; mais peut-on se fier à ce que vous dites là ? Cela est-il sans retour ? Je vous avertis que ma maîtresse est aimable.

DAMIS.

Et moi je vous avertis que je ne m'en soucie guère; je suis à l'épreuve; je ne crois pas votre maîtresse plus redoutable que tout ce que j'ai vu, sans lui faire tort, et je suis sûr que ses yeux seront d'aussi bonne composition que ceux des autres.

LISETTE.

Morbleu ! n'allez pas nous manquer de parole.

DAMIS.

Si je n'avais pas peur d'être ridicule, je vous recommanderais, pour vous piquer, de ne m'en pas manquer vous-même.

LISETTE.

Tenez, votre départ sera de toutes vos grâces celle qui nous touchera le plus ; êtes-vous content ?

DAMIS.

Vous me rendez justice; de mon côté, je défie vos appas, et je vous réponds de mon cœur.

SCÈNE VI.

LUCILE, *sortant promptement du cabinet*, DAMIS, LISETTE.

LUCILE.

Et moi du mien, monsieur [1], je vous le promets; car je puis hardiment me montrer après ce que vous venez de dire; allons, monsieur, le plus fort est fait; nous n'avons à nous craindre ni l'un ni l'autre; vous ne vous souciez point de moi, je ne me soucie point de vous; car je m'explique sur le même ton, et nous voilà fort à notre aise; ainsi convenons de nos faits; mettez-moi l'esprit en repos; comment nous y prendrons-nous? J'ai une sœur qui peut plaire [2]; affectez plus de goût pour elle que pour moi; peut-être cela vous sera-t-il aisé, et vous continuerez toujours. Ce moyen-là vous convient-il? Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque? Ce sera comme

---

[1] *Et moi du mien, monsieur.* Excellente entrée de scène! La déclaration de Damis a dû mettre Lucile à son aise. Mais est-ce bien pour le sommer sérieusement de tenir sa parole, que la pauvre enfant est venu se jeter si brusquement à travers le départ, de Damis? Veut-elle autre chose que retarder ce départ et amener une explication dont le résultat favorise les sentimens qui ont commencé à naître dans son cœur?

[2] *J'ai une sœur qui peut plaire.* Oui, sans doute, elle peut plaire; mais Lucile ne redoute rien tant que le succès de sa proposition. Son unique dessein est d'arrêter Damis, et de lui ménager le temps et l'occasion d'établir entre les deux sœurs un parallèle qu'elle espère ne pas devoir lui être défavorable.

vous voudrez ; vous savez mon secret ; vous êtes un honnête homme ; expédions.

LISETTE.

Nous ne barguignons pas, comme vous voyez ; nous allons rondement ; faites-vous de même ?

LUCILE.

Qu'est-ce que c'est que cette saillie-là qui me compromet ?... Faites - vous de même ?... Voulez - vous divertir monsieur à mes dépens ?

DAMIS.

Je trouve sa question raisonnable, madame.

LUCILE.

Et moi, monsieur, je la déclare impertinente ; mais c'est une étourdie qui parle.

DAMIS.

Votre apparition me déconcerte, je l'avoue ; je me suis expliqué d'une manière si libre, en parlant de personnes aimables, et surtout de vous, madame !

LUCILE.

De moi, monsieur ? vous m'étonnez ; je ne sache pas que vous ayez rien à vous reprocher. Quoi donc ! serait-ce d'avoir promis que je ne vous paraîtrais pas redoutable ? Eh ! tant mieux ; c'est m'avoir fait votre cour que cela. Comment donc ! est-ce que vous croyez ma vanité attaquée ? Non, monsieur, elle ne l'est point : supposé que j'en aie, que vous me trouviez redoutable ou non, qu'est - ce que cela dit ? Le goût d'un seul homme ne décide rien là-dessus ; et de quelque façon qu'il se trouve, on n'en vaut ni plus ni moins ; les agrémens n'y perdent ni n'y gagnent ;

cela ne signifie rien ; ainsi, monsieur, point d'excuses ; au reste, pourtant, si vous en voulez faire, si votre politesse a quelque remords qui la gêne, qu'à cela ne tienne, vous êtes bien le maître.

DAMIS.

Je ne doute pas, madame, que tout ce que je pourrais vous dire ne vous soit indifférent ; mais n'importe, j'ai mal parlé, et je me condamne très-sérieusement.

LUCILE, riant.

Eh bien ! soit ; allons, monsieur, vous vous condamnez, j'y consens. Votre prétendue future vaut mieux que tout ce que vous avez vu jusqu'ici ; il n'y a pas de comparaison, je l'emporte ; n'est-il pas vrai que cela va là ? Car je me ferai sans façon, moi, tous les complimens qu'il vous plaira ; ce n'est pas la peine de me les plaindre ; ils ne sont pas rares, et l'on en donne à qui en veut.

DAMIS.

Il ne s'agit pas de complimens, madame ; vous êtes bien au-dessus de cela, et il serait difficile de vous en faire.

LUCILE.

Celui-là est très-fin, par exemple, et vous aviez raison de ne le vouloir pas perdre ; mais restons-en là, je vous prie ; car à la fin tant de politesses me supposeraient un amour-propre ridicule ; et ce serait une étrange chose qu'il fallût me demander pardon de ce qu'on ne m'aime point. En vérité, l'idée serait comique ; ce serait en m'aimant qu'on m'embarrasserait ;

mais, grâce au ciel, il n'en est rien; heureusement mes yeux se trouvent pacifiques; ils applaudissent à votre indifférence; ils se le promettaient, c'est une obligation que je vous ai, et la seule de votre part qui pouvait m'épargner une ingratitude; vous m'entendez; vous avez eu quelque peur des dispositions que je pouvais avoir; mais soyez tranquille, je me sauve, monsieur, je vous échappe; j'ai vu le péril, et il n'y paraît pas.

DAMIS.

Ah! madame, oubliez un discours que je n'ai tenu tantôt qu'en plaisantant; je suis de tous les hommes celui à qui il est le moins permis d'être vain, et vous de toutes les dames celle avec qui il serait le plus impossible de l'être; vous êtes d'une figure qui ne permet ce sentiment-là à personne; et si je l'avais, je serais trop méprisable.

LISETTE.

Ma foi, si vous le prenez sur ce ton-là tous deux, vous ne tenez rien; je n'aime point ce verbiage-là; ces yeux pacifiques, ces apostrophes galantes à la figure de madame, et puis des vanités, des excuses, où cela va-t-il? Ce n'est pas là votre chemin; prenez garde que le diable ne vous égare; tenez, vous ne voulez point vous épouser; abrégeons, et tout à l'heure entre mes mains, cimentez vos résolutions d'une nouvelle promesse de ne vous appartenir jamais. Allons, madame, commencez pour le bon exemple, et pour l'honneur de votre sexe.

LUCILE.

La belle idée qu'il vous vient là[1] ! le bel expédient ! Que je commence ! comme si tout ne dépendait pas de monsieur, et que ce ne fût pas à lui de garantir ma résolution par la sienne ! Est-ce que, s'il voulait m'épouser, il n'en viendrait pas à bout par le moyen de mon père, à qui il faudrait obéir ? C'est donc sa résolution qui importe, et non pas la mienne que je ferais en pure perte.

LISETTE.

Elle a raison, monsieur ; c'est votre parole qui règle tout ; partez.

DAMIS.

Moi, commencer ! cela ne me siérait point, ce serait violer les devoirs d'un galant homme, et je ne perdrai point le respect, s'il vous plaît.

LISETTE.

Vous l'épouserez par respect ; car ce n'est que du galimatias que toutes ces raisons-là ; j'en reviens à vous, madame.

LUCILE.

Et moi, je m'en tiens à ce que j'ai dit ; car il n'y a point de réplique ; mais que monsieur s'explique, qu'on sache ses intentions sur la difficulté qu'il fait : est-ce respect ? est-ce égard ? est-ce badinage ? est-ce tout ce qu'il vous plaira ? Qu'il se détermine : il faut parler naturellement dans la vie.

---

[1] *La belle idée qui vous vient là !* Lucile se trahit par sa mauvaise humeur contre Lisette. Elle va cependant, ainsi que Damis, faire le serment proposé.

LISETTE.

Monsieur vous dit qu'il est trop poli pour être naturel.

DAMIS.

Il est vrai que je n'ose m'expliquer.

LISETTE.

Il vous attend.

LUCILE, brusquement.

Eh bien! terminons donc, s'il n'y a que cela qui vous arrête, monsieur; voici mes sentimens : je ne veux point être mariée, et je n'en eus jamais moins d'envie que dans cette occasion-ci; ce discours est net et sous-entend tout ce que la bienséance veut que je vous épargne. Vous passez pour un homme d'honneur, monsieur, on fait l'éloge de votre caractère; et c'est aux soins que vous vous donnerez pour me tirer de cette affaire-ci, c'est aux services que vous me rendrez là-dessus, que je reconnaîtrai la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vous. Ajouterai-je encore une chose? Je puis avoir le cœur prévenu; je pense qu'en voilà assez, monsieur, et que ce que je dis là vaut bien un serment de ne vous épouser jamais[1]; serment que je fais pourtant, si vous le trouvez nécessaire; cela suffit-il?

---

[1] *Ce que je dis là vaut bien un serment de ne vous épouser jamais.* Les embarras que Lucile éprouve, les circonlocutions auxquelles elle a recours, équivalent parfaitement à la certitude qu'elle épousera Damis avant la fin de la journée. Elle fait pourtant le serment, et Damis le prêtera à peu près dans la même formule, et avec

DAMIS.

Eh! madame, c'en est fait, et vous n'avez rien à craindre. Je ne suis point de caractère à persécuter les dispositions où je vous vois ; elles excluent notre mariage; et quand ma vie en dépendrait, quand mon cœur vous regretterait, ce qui ne serait pas difficile à croire, je vous sacrifierais et mon cœur et ma vie, et vous les sacrifierais sans vous le dire; c'est à quoi je m'engage, non par des sermens qui ne signifieraient rien, et que je fais pourtant comme vous, si vous les exigez; mais parce que votre cœur, parce que la raison, mon honneur et ma probité dont vous l'exigez, le veulent; et comme il faudra nous voir, et que je ne saurais partir ni vous quitter sur-le-champ, si, pendant le temps que nous nous verrons, il m'allait par hasard échapper quelque discours qui pût vous alarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole, et de ne l'attribuer qu'à l'impossibilité qu'il y aurait de n'être pas galant avec ce qui vous ressemble. Cela dit, je ne vous demande plus qu'une grâce; c'est de m'aider à vous débarrasser de moi, et de vouloir bien que je n'essuie point tout seul les reproches de nos parens : il est juste que nous les partagions; vous les méritez encore plus que moi.

---

autant de sincérité que Lucile Cela suffit pour que le nœud soit formé. Ce n'est, il est vrai, qu'un nœud d'amour-propre et de bienséance; mais dans la société ces sortes d'obstacles ne sont pas quelquefois moins puissans que des oppositions plus violentes, et des actes même d'une autorité respectée.

Vous craignez plus l'époux que le mariage, et moi je ne craignais que le dernier. Adieu, madame; il me tarde de vous montrer que je suis du moins digne de quelque estime. (Il se retire.)

LISETTE.

Mais vous vous en allez sans prendre de mesures.

DAMIS.

Madame m'a dit qu'elle avait une sœur à qui je puis feindre de m'attacher; c'est déjà un moyen d'indiqué.

LUCILE, *triste.*

Et d'ailleurs nous aurons le temps de nous revoir. Suivez monsieur, Lisette, puisqu'il s'en va, et voyez si personne ne regarde!

DAMIS, *à part, en sortant.*

Je suis au désespoir[1]!

SCÈNE VII.

LUCILE, *seule.*

Ah! il faut que je soupire, et ce ne sera pas pour la dernière fois. Quelle aventure pour mon cœur! Cette misérable Lisette, où a-t-elle été imaginer tout ce qu'elle vient de nous faire dire?

---

[1] *Je suis au désespoir!* On l'avait deviné. Ce mot et celui de Lucile, qui vient immédiatement après, terminent parfaitement cet acte, parce qu'après la création de l'obstacle, ils éveillent l'attention sur les moyens qui seront employés pour l'aplanir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

M. ORGON, LISETTE.

M. ORGON, *comme continuant un discours commencé.*

Je ne le vante point plus qu'il ne vaut; mais je crois qu'en fait d'esprit et de figure, on aurait de la peine à trouver mieux que Damis; à l'égard des qualités du cœur et du caractère, l'éloge qu'on en fait est général, et sa physionomie dit qu'il le mérite.

LISETTE.

C'est mon avis.

M. ORGON.

Mais, ma fille pense-t-elle comme nous? C'est pour le savoir que je te parle.

LISETTE.

En doutez-vous, monsieur? Vous la connaissez. Est-ce que le mérite lui échappe? Elle tient de vous, premièrement.

M. ORGON.

Il faut pourtant bien qu'elle n'ait pas fait grand accueil à Damis, et qu'il ait remarqué de la froideur dans ses manières.

LISETTE.

Il les a vues tempérées, mais jamais froides.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est que tempérées ?

LISETTE.

C'est comme qui dirait... entre le froid et le chaud.

M. ORGON.

D'où vient donc qu'on voit Damis parler plus volontiers à sa sœur ?

LISETTE.

C'est Damis, par exemple, qui a la clef de ce secret-là.

M. ORGON.

Je crois l'avoir aussi, moi ; c'est apparemment qu'il voit que Lucile a de l'éloignement pour lui.

LISETTE.

Je crois avoir à mon tour la clef d'un autre secret ; je pense que Lucile ne traite froidement Damis que parce qu'il n'a pas d'empressement pour elle.

M. ORGON.

Il ne s'éloigne que parce qu'il est mal reçu.

LISETTE.

Mais, monsieur, s'il n'était mal reçu que parce qu'il s'éloigne ?

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est que ce jeu de mots-là ? Parle-moi naturellement ; ma fille te dit ce qu'elle pense. Est-ce que Damis ne lui convient pas ? Car enfin, il se plaint de l'accueil de Lucile.

LISETTE.

Il se plaint, dites-vous ! Monsieur, c'est un fripon,

sur ma parole; je lui soutiens qu'il a tort; il sait bien qu'il ne nous aime point.

M. ORGON.

Il assure le contraire.

LISETTE.

Eh! où est-il donc, cet amour qu'il a? Nous avons regardé dans ses yeux, il n'y a rien; dans ses parolès, elles ne disent mot; dans le son de sa voix, rien ne marque; dans ses procédés, rien ne sort[1]; de mouvemens de cœur, il n'en perce aucun. Notre vanité, qui a des yeux de lynx, a fureté partout; et puis, monsieur viendra dire qu'il a de l'amour, à nous qui devinons qu'on nous aimera avant qu'on nous aime, qui avons des nouvelles du cœur d'un amant avant qu'il en ait lui-même! Il nous fait là de beaux contes, avec son amour imperceptible!

M. ORGON.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne comprends pas. N'est-ce pas là son valet? apparemment il te cherche.

SCÈNE II.

M. ORGON, LISETTE, FRONTIN.

M. ORGON, à Frontin, qui se retire.

Approche, approche; pourquoi t'enfuis-tu?

---

[1] *Dans ses procédés, rien ne sort*. Que veut dire Lisette? Ces mots-là n'ont-ils pas le tort d'être trop obscurs, ou le tort plus grave d'être trop intelligibles?

FRONTIN.

Monsieur, c'est que nous ne sommes pas extrêmement camarades.

M. ORGON.

Viens toujours, à cela près.

FRONTIN.

Sérieusement, monsieur?

M. ORGON.

Viens, te dis-je.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, comme vous voudrez; on m'a quelquefois dit que ma conversation en valait bien une autre, et j'y mettrai tout ce que j'ai de meilleur. Où en êtes-vous? La Bourgogne, dit-on, a donné beaucoup cette année-ci; cela fait plaisir. On dit que les Turcs à Constantinople.....

M. ORGON.

Halte-là, laissons Constantinople.

LISETTE.

Il en sortirait aussi légèrement que de Bourgogne.

FRONTIN.

Je vous menais en Champagne un instant après; j'aime les pays de vignoble, moi.

M. ORGON.

Point d'écart. Frontin, parlons un peu de votre maître. Dites-moi confidemment, que pense-t-il sur le mariage en question? son cœur est-il d'accord avec nos desseins?

FRONTIN.

Ah! monsieur, vous me parlez là d'un cœur qui

mène une triste vie; plus je vous regarde, et plus je m'y perds. Je vois des cruautés dans vos enfans qu'on ne devinerait pas à la douceur de votre visage.

(Lisette hausse les épaules.)

M. ORGON.

Que veux-tu dire avec tes cruautés? De qui parles-tu?

FRONTIN.

De mon maître, et des peines secrètes qu'il souffre de la part de mademoiselle votre fille.

LISETTE.

Cet effronté, qui vous fait un roman! Qu'a-t-on fait à ton maître, dis? Où sont les chagrins qu'on a eu le temps de lui donner? Que nous a-t-il dit jusqu'ici? Que voit-on de lui que des révérences? Est-ce en fuyant que l'on dit qu'on aime? Quand on a de l'amour pour une sœur aînée, est-ce à sa sœur cadette que l'on va le dire?

FRONTIN.

Ne trouvez-vous pas cette fille-là bien revêche, monsieur?

M. ORGON.

Tais-toi, en voilà assez; tout ce que j'entends me fait juger qu'il n'y a peut-être que du malentendu dans cette affaire-ci. Quant à ma fille, dites-lui, Lisette, que je serais très-fâché d'avoir à me plaindre d'elle; c'est sur sa parole que j'ai fait venir Damis et son père; depuis qu'elle a vu le fils, il ne lui déplaît pas, à ce qu'elle dit; cependant ils se fuient, et je veux savoir qui des deux a tort; car il faut que cela finisse.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

FRONTIN, LISETTE, *se regardant quelque temps.*

LISETTE.

DEMANDEZ-MOI pourquoi ce faquin-là me regarde tant !

FRONTIN *chante.*

La la ra la ra.

LISETTE.

La la ra la ra.

FRONTIN.

Oui-dà ! il y a de la voix, mais point de méthode.

LISETTE.

Va-t'en ; qu'est-ce que tu fais ici ?

FRONTIN.

J'étudie tes sentimens sur mon compte.

LISETTE.

Je pense que tu n'es qu'un sot ; voilà tes études faites. Adieu. (Elle veut s'en aller.)

FRONTIN *l'arrête.*

Attends, attends, j'ai à te parler sur nos affaires. Tu m'as la mine d'avoir le goût fin ; j'ai peur de te plaire, et nous voici dans un cas qui ne le veut point.

LISETTE.

Toi, me plaire ! Il faut donc que tu n'aies jamais rencontré ta grimace nulle part, puisque tu le crains ! Allons, parle, voyons ce que tu as à me dire ; hâte-toi ; sinon je t'apprendrai ce que valent mes yeux, moi.

FRONTIN.

Aïe ! j'ai la moitié du cœur emportée de ce coup d'œil-là. Bon quartier, ma fille, je t'en conjure ; ménageons-nous, nos intérêts le veulent ; je ne suis resté que pour te le dire.

LISETTE.

Achève, de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Tu me parais être le mieux du monde avec ta maîtresse.

LISETTE.

C'est moi qui suis la sienne ; je la gouverne.

FRONTIN.

Bon ! les rangs ne sont pas mieux observés entre mon maître et moi ; supposons à présent que ta maîtresse se marie.

LISETTE.

Mon autorité expire, et le mari me succède.

FRONTIN.

Si mon maître prenait femme, c'est un ménage qui tombe en quenouille ; nous avons donc intérêt qu'ils gardent tous deux le célibat.

LISETTE.

Aussi ai-je défendu à ma maîtresse d'en sortir, et heureusement son obéissance ne lui coûte rien.

FRONTIN.

Ta pupille est d'un caractère rare ; pour mon jeune homme, il hait naturellement le nœud conjugal, et je lui laisse la vie de garçon ; ces messieurs-là se sauvent ; le pays est bon pour les maraudeurs. Or, il s'a-

git de conserver nos postes; les pères de nos jeunes gens sont attaqués de vieillesse, maladie incurable et qui menace de faire bientôt des orphelins; ces orphelins-là nous reviennent, ils tombent dans notre lot; ils sont d'âge à entrer dans leurs droits, et leurs droits nous mettront dans les nôtres; tu m'entends bien?

LISETTE.

Je suis au fait; il ne faut pas que ce que tu dis soit plus clair.

FRONTIN.

Nous réglerons fort bien chacun notre ménage.

LISETTE.

Oui-dà; c'est un embarras qu'on prend volontiers, quand on aime le bien d'un maître.

FRONTIN.

Si nous nous aimions tous deux, nous n'écarterions plus l'amour que nos orphelins pourraient prendre l'un pour l'autre; ils se marieraient, et adieu nos droits.

LISETTE.

Tu as raison, Frontin; il ne faut pas nous aimer.

FRONTIN.

Tu ne dis pas cela d'un ton ferme.

LISETTE.

Eh! c'est que la nécessité de nous haïr gâte tout.

FRONTIN.

Ma fille, brouillons-nous ensemble.

LISETTE.

Les parties méditées ne réussissent jamais.

FRONTIN.

Tiens, disons-nous quelques injures pour mettre un peu de rancune entre l'amour et nous; je te trouve laide, par exemple. Eh bien! tu ne souffles pas!

LISETTE, riant.

Bon! c'est que tu n'en crois rien.

FRONTIN.

Quoi! vous pensez, ma mie... Morbleu! détourne ton visage, il fait peur à mes injures [1].

LISETTE.

Je ne sais plus ce que sont devenues toutes les laideurs du tien.

FRONTIN.

Nous nous ruinons, ma fille.

LISETTE.

Allons, ranimons-nous, voilà qui est fini; tiens, je ne saurais te souffrir.

FRONTIN.

Quelqu'un vient, je n'ai pas le temps de m'acquitter; mais vous n'y perdrez rien, petite fille.

SCÈNE IV.

LISETTE, FRONTIN, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Je suis bien aise de vous trouver là, Frontin, surtout avec Lisette, qui rendra compte à ma sœur de

---

[1] *Détourne ton visage, il fait peur à mes injures.* C'est un exemple du style vicieux que l'on a tant reproché à Marivaux. Ce vice

ce que je vais vous dire : voilà plusieurs fois dans ce jour que j'évite Damis, qui s'obstine à me suivre, à me parler, tout destiné qu'il est à ma sœur; et comme il ne se corrige point, malgré tout ce que je lui ai pu dire, je suis charmée qu'on sache mes sentimens là-dessus; et Lisette me sera témoin que je vous charge de lui rapporter ce que vous venez d'entendre, et que je le prie nettement de me laisser en repos.

FRONTIN.

Non, madame, je ne saurais; votre commission n'est pas faisable; je ne rapporte jamais rien que de gracieux à mon maître; et d'ailleurs, il n'est pas possible que le plus galant homme de la terre ait pu vous ennuyer.

LISETTE.

Le plus galant homme de la terre me paraît admirable à moi! On lui destine tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, et monsieur n'est pas content; apparemment il n'y voit goutte.

PHÉNICE.

Qu'est-ce que cela veut dire, il n'y voit goutte? Doucement, Lisette; personne n'est plus aimable que

---

consiste dans le rapprochement des deux mots *visage* et *injures*, dont l'un est physique et l'autre abstrait ou métaphysique. Ce n'est pas que ces sortes d'alliances soient toujours répréhensibles. On dira bien, par exemple, *ses regards ont glacé mon courage*, parce qu'il est facile de se figurer l'effet sensible et apparent que cette phrase exprime; mais quelle image laissent dans l'esprit *des injures*, c'est-à-dire des paroles outrageantes qui *ont peur*?

ma sœur ; mais, que je la vaille ou non, ce n'est pas à vous à en décider.

LISETTE.

Je n'attaque personne, madame ; mais qu'un homme quitte ma maîtresse et fasse un autre choix, il n'y a pas à le marchander, c'est un homme sans goût ; ce sont de ces choses décidées, depuis qu'il y a des hommes. Oui, sans goût, et je n'aurais qu'un moment à vivre, qu'il faudrait que je l'employasse à me moquer de lui ; je ne pourrais pas m'en passer ; sans goût.

PHÉNICE.

Je ne m'arrêtais pas ici pour lier conversation avec vous ; mais en quoi, s'il vous plaît, serait-il si digne d'être moqué ?

LISETTE.

Ma réponse est sur le visage de ma maîtresse.

FRONTIN.

Si celui de madame voulait s'aider, vous ne brilleriez guère.

PHÉNICE, *s'en allant.*

Vos discours sont impertinens, Lisette, et l'on m'en fera raison.

SCÈNE V.

LISETTE, FRONTIN, *un moment seuls*, LUCILE.

FRONTIN, *en riant.*

Nous lui avons donné là une bonne petite dose d'émulation ; continuons, ma fille ; le feu prend par-

tout, et le mariage s'en ira en fumée. Adieu, je me retire; voilà ta maîtresse qui accourt; confirme-la dans ses dégoûts. (Il s'en va.)

LUCILE.

Que se passe-t-il donc ici? Vous parliez bien haut avec ma sœur, et je l'ai vue de loin comme en colère. D'un autre côté, mon père ne me parle point. Qu'avez-vous donc fait? D'où cela vient-il?

LISETTE.

Réjouissez-vous, madame; nous vous débarrasserons de Damis.

LUCILE.

Fort bien, je gage que ce que vous me dites là me pronostique quelque coup d'étourdie.

LISETTE.

Ne craignez rien; vous ne demandez qu'un prétexte légitime pour le refuser, n'est-il pas vrai? Eh bien! j'ai travaillé à vous en donner un; et j'ai si bien fait, que votre sœur est actuellement éprise de lui; ce qui nous produira quelque chose.

LUCILE.

Ma sœur actuellement éprise de lui! Je ne vois pas trop à quoi ce moyen hétéroclite peut m'être bon. Ma sœur éprise! Et en vertu de quoi le serait-elle? Et d'où vient qu'il faut qu'elle le soit?

LISETTE.

N'est-on pas convenu que Damis ferait la cour à votre sœur? Si avec cela elle vient à l'aimer, vous pouvez vous retirer sans qu'on ait le mot à vous dire; je vous défie d'imaginer rien de plus adroit; écoutez-moi.

LUCILE.

Supprimez l'éloge de votre adresse; point de réponse qui aille à côté de ce qu'on vous demande; vous parlez de Damis, ne le quittez point; finissons ce sujet-là.

LISETTE.

J'achève; Frontin était avec moi; votre sœur l'a vu, elle est venue lui parler.

LUCILE.

Damis n'est point encore là, et je l'attends.

LISETTE.

De quelle humeur êtes-vous donc aujourd'hui, madame?

LUCILE.

Bon! régalez-moi, par-dessus le marché, d'une réflexion sur mon humeur.

LISETTE.

Donnez-moi donc le temps de vous parler. Frontin, lui a-t-elle dit, votre maître ne s'adresse qu'à moi, quoique destiné à ma sœur; on croit que j'y contribue, cela me déplaît, et je vous charge de l'en instruire.

LUCILE.

Eh bien! que m'importe que ma sœur ait une vanité ridicule? Je la confondrai quand il me plaira.

LISETTE.

Gardez-vous-en bien. J'en ai senti tout l'avantage pour vous, de cette vanité-là; je l'ai agacée, je l'ai piquée d'honneur; mon ton vous aurait réjouie.

LUCILE.

Point du tout ; je le vois d'ici ; passez.

LISETTE.

Damis est joli de négliger ma maîtresse ! ai-je dit en riant.

LUCILE.

Lui, me négliger ! Mais il ne me néglige point. Où avez-vous pris cela ? Il obéit à nos conventions, cela est différent.

LISETTE.

Je le sais bien ; mais il faut cacher ce secret-là, et j'ai continué sur le même ton. Le parti qu'il prend est comique, ai-je ajouté. Qu'est-ce que c'est que comique ? a repris votre sœur. C'est du divertissant, ai-je dit. Vous plaisantez, Lisette. Je dis mon sentiment, madame. Il est vrai que ma sœur est aimable, mais d'autres le sont aussi. Je ne connais point ces autres-là, madame. Vous me choquez. Je n'y tâche point. Vous êtes une sotte. J'ai de la peine à le croire. Taisez-vous. Je me tais. Là-dessus elle est partie avec des appas révoltés, qui se promettent bien de l'emporter sur les vôtres ; qu'en dites-vous ?

LUCILE.

Ce que j'en dis ? Que je vous ai mille obligations, que mon affront est complet, que ma sœur triomphe, que j'entends d'ici les airs qu'elle se donne, qu'elle va me croire attaquée de la plus basse jalousie du monde, et qu'on ne saurait être plus humiliée que je le suis.

LISETTE.

Vous me surprenez! N'avez-vous pas dit vous-même à Damis de paraître s'attacher à elle?

LUCILE.

Vous confondez grossièrement les idées, et, dans un petit génie comme le vôtre, cela est à sa place. Damis, en feignant d'aimer ma sœur, me donnait une raison toute naturelle de dire : Je n'épouse point un homme qui paraît en aimer une autre. Mais refuser d'épouser un homme, ce n'est pas être jalouse de celle qu'il aime, entendez-vous? Cela change d'espèce; et c'est cette distinction-là qui vous passe; c'est ce qui fait que je suis trahie, que je suis la victime de votre petit esprit, que ma sœur est devenue sotte, et que je ne sais plus où j'en suis. Voilà tout le produit de votre zèle, voilà comme on gâte tout quand on n'a point de tête. A quoi m'exposez-vous? Il faudra donc que j'humilie ma sœur, à mon tour, avec ses appas révoltés?

LISETTE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais j'ai cru que le plus sûr était d'engager votre sœur à aimer Damis, et peut-être Damis à l'aimer, afin que vous eussiez raison d'être fâchée et de le refuser.

LUCILE.

Quoi! vous ne sentez pas votre impertinence, dans quelque sens que vous la preniez? Eh! pourquoi voulez-vous que ma sœur aime Damis? Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point? Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle?

Est-ce que je suis assez son ennemie pour cela? Est-ce qu'elle est la mienne? Est-ce que je lui veux du mal? Y a-t-il de cruauté pareille au piége que vous lui tendez? Vous faites le malheur de sa vie, si elle y tombe; vous êtes donc méchante? vous avez donc supposé que je l'étais? Vous me pénétrez d'une vraie douleur pour elle. Je ne sais s'il ne faudra point l'avertir; car il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci. Damis lui-même sera peut-être forcé de l'épouser malgré lui: c'est perdre deux personnes à la fois; ce sont deux destinées que je rends funestes; c'est un reproche éternel à me faire, et je suis désolée.

LISETTE.

Eh bien! madame, ne vous alarmez point tant; allez, consolez-vous; car je crois que Damis l'aime, et qu'il s'y livre de tout son cœur.

LUCILE.

Oui-dà! Voilà ce que c'est; parce que vous ne savez plus que dire, les cœurs à donner ne vous coûtent plus rien! vous en faites bon marché, Lisette! Mais voyons, répondez-moi; c'est votre conscience que j'interroge. Si Damis avait un parti à prendre, doutez-vous qu'il ne me préférât à ma sœur? Vous avez dû remarquer qu'il avait moins d'éloignement pour moi que pour elle, assurément.

LISETTE.

Non, je n'ai point fait cette remarque-là.

LUCILE.

Non? Vous êtes donc aveugle, impertinente que

vous êtes ? Du moins mentez sans me manquer de respect.

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne vailliez mieux qu'elle; mais tous les jours on laisse le plus pour prendre le moins.

LUCILE.

Tous les jours! Vous êtes bien hardie de mettre l'exception à la place de la règle générale.

LISETTE.

Oh! il est inutile de tant crier; je ne m'en mêlerai plus; accommodez-vous; ce n'est pas moi qu'on menace de marier, et vous n'avez qu'à dire vos raisons à ceux qui viennent; défendez-vous à votre fantaisie. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LUCILE, *seule.*

HÉLAS! tu ne sais pas ce que je souffre [1], ni toute la douleur et le penchant dont je suis agitée!

---

[1] *Hélas! tu ne sais pas ce que je souffre!* Dans la scène précédente, l'amour de Lucile pour Damis s'est trahi par son dépit contre Phénice et contre Lisette. La situation est comique, en ce que Lisette contrarie les intentions de sa maîtresse, en affectant de les seconder avec zèle. Elle n'est point dupe, mais elle fait semblant de l'être. Lucile est irritée, mais elle est contrainte de renfermer sa colère; car enfin, jusque-là Lisette n'a fait que lui obéir. Restée seule, Lucile se soulage par cette exclamation touchante : *Hélas! tu ne sais pas ce que je souffre !*

SCÈNE VII.

M. ORGON, M. ERGASTE, DAMIS, LUCILE.

M. ORGON.

Ma fille, nous vous amenons, monsieur Ergaste et moi, quelqu'un dont il faut que vous guérissiez l'esprit d'une erreur qui l'afflige; c'est Damis. Vous savez nos desseins, vous y avez consenti; mais il croit vous déplaire, et, dans cette idée-là, à peine ose-t-il vous aborder.

M. ERGASTE.

Pour moi, madame, malgré toute la joie que j'aurais d'un mariage qui doit m'unir de plus près à mon meilleur ami, je serais au désespoir qu'il s'achevât, s'il vous répugne.

LUCILE.

Jusqu'ici, monsieur, je n'ai rien fait qui puisse donner cette pensée-là; on ne m'a point vu de répugnance.

DAMIS.

Il est vrai, madame, j'ai cru voir que je ne vous convenais point.

LUCILE.

Peut-être aviez-vous envie de le voir.

DAMIS.

Moi, madame? je n'aurais donc ni goût ni raison.

M. ORGON.

Ne le disais-je pas? Dispute de délicatesse que tout

cela ; rendez-vous plus de justice à tous deux. Monsieur Ergaste, les gens de notre âge effarouchent les éclaircissemens ; promenons-nous de notre côté ; pour vous, mes enfans, qui ne vous haïssez pas, je vous donne deux jours pour terminer vos débats ; après quoi je vous marie ; et ce sera dès demain, si on me raisonne.

(Ils se retirent.)

SCÈNE VIII.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

Dès demain, si on me raisonne ! Eh bien ! madame, dans tout ce qui vient de se passer, j'ai fait du mieux que j'ai pu ; j'ai tâché, dans mes réponses, de ménager vos dispositions et la bienséance ; mais que pensez-vous de ce qu'ils disent ?

LUCILE.

Qu'effectivement ceci commence à devenir difficile.

DAMIS.

Très-difficile, au moins.

LUCILE.

Oui, il en faut convenir, nous aurons de la peine à nous tirer d'affaire.

DAMIS.

Tant de peine, que je ne voudrais pas gager que nous nous en tirions.

LUCILE.

Comment ferons-nous donc ?

DAMIS.

Ma foi, je n'en sais rien.

LUCILE.

Vous n'en savez rien, Damis; voilà qui est à merveille; mais je vous avertis d'y songer pourtant; car je ne suis pas obligée d'avoir plus d'imagination que vous.

DAMIS.

Oh! parbleu, madame, je ne vous en demande pas non plus au-delà de ce que j'en ai; cela ne serait pas juste.

LUCILE.

Mais, prenez donc garde; si nous en manquons l'un et l'autre, comme il y a toute apparence, je vous prie de me dire où cela nous conduira?

DAMIS.

Je dirai encore de même, je n'en sais rien, et nous verrons.

LUCILE.

Le prenez-vous sur ce ton-là, monsieur? Oh! j'en dirai bien autant; je n'en sais rien, et nous verrons.

DAMIS.

Mais oui, madame, nous verrons; je n'y sache que cela, moi. Que puis-je répondre de mieux?

LUCILE.

Quelque chose de plus net, de plus positif, de plus clair; *nous verrons* ne signifie rien; nous verrons qu'on nous mariera, voilà ce que nous verrons; êtes-vous curieux de voir cela? Car votre tranquillité m'enchante; d'où vous vient-elle? Quoi! que voulez-vous

dire? Vous fiez-vous à ce que votre père et le mien voient que leur projet ne vous plaît pas? Vous pourriez vous y tromper.

DAMIS.

Je m'y tromperais sans difficulté; car ils ne voient point ce que vous dites là.

LUCILE.

Ils ne le voient point?

DAMIS.

Non, madame, ils ne sauraient le voir; cela n'est pas possible; il y a de certaines figures, de certaines physionomies qu'on ne saurait soupçonner d'être indifférentes. Qui est-ce qui croira que je ne vous aime pas, par exemple? Personne. Nous avons beau faire, il n'y a pas d'industrie qui puisse le persuader.

LUCILE.

Cela est vrai, vous verrez que tout le monde est aveugle! Cependant, monsieur, comme il s'agit ici d'affaires sérieuses, voudriez-vous bien supprimer votre *qui est-ce qui croira*, qui n'est pas de mon goût, et qui a tout l'air d'une plaisanterie que je ne mérite pas? Que signifient, je vous prie, ces physionomies qu'on ne saurait soupçonner d'être indifférentes? Eh! que sont-elles donc? je vous le demande. De quoi voulez-vous qu'on les soupçonne? Est-ce qu'il faut absolument qu'on les aime? Est-ce que j'ai une de ces physionomies-là, moi? Est-ce qu'on ne saurait s'empêcher de m'aimer quand on me voit? Vous vous trompez, monsieur, il en faut tout rabattre; j'ai mille preuves du contraire, et je ne suis point

de ce sentiment-là. Tenez, j'en suis aussi peu que vous, qui vous divertissez à faire semblant d'en être, et vous voyez ce que deviennent ces sortes de sentimens quand on les presse.

DAMIS.

Il vous est fort aisé de les réduire à rien, parce que je vous laisse dire, et que, moyennant cela, vous en faites ce qui vous plaît; mais je me tais, madame, je me tais.

LUCILE.

Je me tais, madame, je me tais. Ne dirait-on pas que vous y entendez finesse, avec votre sérieux? Qu'est-ce que c'est que ces discours-là, que j'ai la sotte bonté de relever, et qui nous écartent du but? Est-ce que vous avez envie de vous dédire?

DAMIS.

Ne vous ai-je pas dit, madame, qu'il pourrait, dans la conversation, m'échapper des choses qui ne doivent point vous alarmer? Soyez donc tranquille; vous avez ma parole, je la tiendrai.

LUCILE.

Vous y êtes aussi intéressé que moi.

DAMIS.

C'est une autre affaire.

LUCILE.

Je crois que c'est la même.

DAMIS.

Non, madame, toute différente; car enfin, je pourrais vous aimer.

LUCILE.

Oui-dà ! mais je serais pourtant bien aise de savoir ce qui en est, à vous parler vrai ?

DAMIS.

Ah ! c'est ce qui ne se peut pas, madame ; j'ai promis de me taire là-dessus. J'ai de l'amour, ou je n'en ai point ; je n'ai pas juré de n'en point avoir ; mais j'ai juré de ne le point dire en cas que j'en eusse, et d'agir comme s'il n'en était rien. Voilà tous les engagemens que vous m'avez fait prendre, et que je dois respecter de peur du reproche. Du reste, je suis parfaitement le maître, et je vous aimerai, s'il me plaît ; ainsi, peut-être que je vous aime, peut-être que je me sacrifie ; ce sont mes affaires.

LUCILE.

Mais, voilà qui est extrêmement commode ! Voyez avec quelle légèreté monsieur traite cette matière-là ! je vous aimerai, s'il me plaît ; peut-être que je vous aime ; pas plus de façon que cela ; que je l'approuve ou non, on n'a que faire que je le sache. Il faut donc prendre patience ; mais dans le fond, si vous m'aimiez, avec cet air dégagé que vous avez, vous feriez assurément le plus grand comédien du monde, et ce caractère-là n'est pas des plus honnêtes à porter, entre vous et moi.

DAMIS.

Dans cette occasion-ci, il serait plus fatigant que malhonnête.

LUCILE.

Quoi qu'il en soit, en voilà assez ; je m'aperçois que

ces plaisanteries-là tendent à me dégoûter de la conversation. Vous vous ennuyez, et moi aussi ; séparons-nous ; voyez si mon père et le vôtre ne sont plus dans le jardin, et quittons-nous s'ils ne nous observent plus.

DAMIS.

Eh ! non, madame ; il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble [1].

SCÈNE IX.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, il vient d'arriver compagnie ; elle est dans la salle avec monsieur Orgon, et il m'envoie vous dire qu'on va se mettre au jeu.

LUCILE.

Moi jouer ! Eh ! mais mon père sait bien que je ne joue jamais qu'à contre-cœur ; dites-lui que je le prie de m'en dispenser.

---

[1] *Il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble.* Voilà une nouvelle révélation du plaisir que Damis trouve à causer avec Lucile ; la conversation a été étendue, assez vive ; elle s'est composée de petites contrariétés qui, pour d'autres que des amans, auraient été fatigantes. Avec tout cela le temps a passé si vite, qu'une demi-heure d'entretien n'a paru qu'une minute. Le spectateur est au fait par un mot involontaire qui échappe à l'un des interlocuteurs ; il faut remarquer ces traits de naturel qui sont une des finesses de l'art. Le refus que Lucile va faire de quitter Damis et de se rendre aux ordres de son père, complète l'indication fournie par son amant. Elle aussi n'a pas trouvé l'entretien trop long, puisqu'elle veut absolument le continuer.

LISETTE.

Mais, madame, la compagnie vous demande.

LUCILE.

Oh! que la compagnie attende; dites que vous ne me trouvez pas.

LISETTE.

Et monsieur, vient-il? Apparemment il joue?

DAMIS.

Moi, je ne connais pas les cartes.

LUCILE.

Allez, dites à mon père que je vais dans mon cabinet, et que je ne me montrerai qu'après que les parties seront commencées.

LISETTE, en s'en allant.

Que diantre veulent-ils dire, de ne venir ni l'un ni l'autre?

SCÈNE X.

DAMIS, LUCILE.

DAMIS, d'un air embarrassé.

Vous n'aimez donc pas le jeu, madame?

LUCILE.

Non, monsieur.

DAMIS.

Je me sais bon gré de vous ressembler en cela.

LUCILE.

Ce n'est là ni une vertu ni un défaut; mais, monsieur, puisqu'il y a compagnie, que n'y allez-vous? Elle vous amuserait.

DAMIS.

Je ne suis pas en humeur de chercher des amusemens.

LUCILE.

Mais, est-ce que vous restez avec moi ?

DAMIS.

Si vous me le permettez.

LUCILE.

Vous n'avez pourtant rien à me dire.

DAMIS.

En ce moment, par exemple, je rêve à notre aventure ; elle est si singulière, qu'elle devrait être unique.

LUCILE.

Mais je crois qu'elle l'est aussi.

DAMIS.

Non, madame, elle ne l'est point. Il n'y a pas plus de six mois qu'un de mes amis et une personne qu'on voulait qu'il épousât, se sont trouvés tous deux dans le même cas que vous et moi. Avant de se connaître, même résolution de ne point se marier, même convention entre eux, mêmes promesses que moi de la défaire de lui.

LUCILE.

C'est-à-dire qu'il y manqua ? cela n'est pas rare.

DAMIS.

Non, madame, il les tint ; mais notre cœur se moque de nos résolutions.

LUCILE.

Assez souvent, à ce qu'on dit.

DAMIS.

La dame en question était très-aimable, beaucoup moins que vous pourtant [1]. Voilà toute la différence que je trouve dans cette histoire.

LUCILE.

Vous êtes bien galant.

DAMIS.

Non, je ne suis qu'historien exact; au reste, madame, je vous raconte ceci dans la bonne foi, pour nous entretenir et sans aucun dessein.

LUCILE.

Oh! je n'en imagine pas davantage; poursuivez. Qu'arriva-t-il entre la dame et votre ami?

DAMIS.

Qu'il l'aima.

LUCILE.

Cela était embarrassant.

DAMIS.

Oui, certes; car il s'était engagé à se taire aussi bien que moi.

LUCILE.

Vous m'allez dire qu'il parla?

DAMIS.

Il n'eut garde à cause de la parole donnée, et il

---

[1] *La dame en question était très-aimable, beaucoup moins que vous pourtant.* Si ce n'est pas là une déclaration, une première atteinte portée au serment de Damis, c'est du moins quelque chose qui y ressemble terriblement. Il est facile de s'apercevoir que l'historien de l'aventure en est en même temps le héros; il prend un détour, il est vrai, mais c'est pour arriver plus vite au but.

ne vit qu'un parti à prendre, qui est singulier; ce fut de lui dire, comme je vous disais tout à l'heure, ou je vous aime, ou je ne vous aime pas, et d'ajouter qu'il ne s'enhardirait à dire la vérité que lorsqu'il la verrait elle-même un peu sensible; je fais un récit, souvenez-vous-en.

LUCILE.

Je le sais; mais votre ami était un impertinent, de proposer à une femme de parler la première; il faudrait être bien affamée d'un cœur pour l'acheter à ce prix-là.

DAMIS.

La dame en question n'en jugea pas comme vous, madame; il est vrai qu'elle avait du penchant pour lui.

LUCILE.

Ah! c'est encore pis. Quel lâche abus de la faiblesse d'un cœur! C'est dire à une femme : Veux-tu savoir mon amour? subis l'opprobre de m'avouer le tien; déshonore-toi, et je t'instruis. Quelle épouvantable chose! et le vilain ami que vous avez là!

DAMIS.

Prenez garde; cette dame sentit que cette proposition, tout horrible qu'elle vous paraît, ne venait que de son respect et de sa crainte, et que son cœur n'osait se risquer sans la permission du sien; l'aveu d'un amour qui eût déplu n'aurait fait qu'alarmer la dame, et lui inspirer la crainte que mon ami ne hâtât perfidement leur mariage; elle sentit tout cela.

LUCILE.

Ah! n'achevez pas; j'ai pitié d'elle, et je devine le

reste ; mais mon inquiétude est de savoir comment s'y prend une femme en pareil cas ; de quel tour peut-elle se servir ? J'oublierais le français, moi, s'il fallait dire *je vous aime* avant qu'on me l'eût dit.

DAMIS.

Il en agit plus noblement ; elle n'eut pas la peine de parler.

LUCILE.

Ah ! passe pour cela.

DAMIS.

Il y a des manières qui valent des paroles ; on dit *je vous aime* avec un regard, et on le dit bien [1].

LUCILE.

Non, monsieur, un regard ! c'est encore trop ; je permets qu'on le rende, mais non pas qu'on le donne.

DAMIS.

Pour vous, madame, vous ne rendriez que de l'indignation.

LUCILE.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ? Est-ce qu'il est question de moi ici ? Je crois que vous vous divertissez à mes dépens. Vous vous amusez, je pense ; vous en avez tout l'air ; en vérité, vous êtes admirable ! Adieu, monsieur ; on dit que vous aimez ma sœur :

---

[1] *Il y a des manières qui valent des paroles ; on dit* je vous aime *avec un regard, et on le dit bien.* Racine fait dire de même à Britannicus :

> L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
> De quel trouble un regard pouvait me préserver !

terminez la désagréable situation où je me trouve, en l'épousant ; voilà tout ce que je vous demande.

DAMIS.

Je continuerai de feindre de la servir, madame ; c'est tout ce que je puis vous promettre. (En s'en allant.) Que de mépris!

SCÈNE XI.

LUCILE, *seule.*

IL faut avouer qu'on a quelquefois des inclinations bien bizarres! D'où vient que j'en ai pour cet homme-là, qui n'est point aimable [1]?

---

[1] *D'où vient que j'en ai pour cet homme-là, qui n'est point aimable?* Que l'on se figure une actrice intelligente, suivant avec des regards passionnés la retraite de Damis, plaçant la main sur son cœur palpitant de crainte et d'amour; puis, après avoir rêvé un instant, laissant échapper d'une voix affaiblie et tremblante ces mots : *Cet homme-là, qui n'est point aimable* ; et l'on aura une idée de ce que l'effet de la représentation peut ajouter ou corriger aux paroles de l'auteur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE III.

SCÈNE I.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE.

Non, monsieur, je vous l'avoue, je ne saurais plus souffrir le personnage que vous jouez auprès de moi, et je le trouve inconcevable : vous n'êtes venu que pour épouser ma sœur; elle est aimable, et vous ne lui parlez point; ce n'est qu'à moi que vos conversations s'adressent. J'y comprendrais quelque chose si l'amour y avait part; mais vous ne m'aimez point, il n'en est pas question.

DAMIS.

Rien ne serait pourtant plus aisé que de vous aimer, madame.

PHÉNICE.

A la bonne heure; mais rien ne serait plus inutile, et je ne serais pas en situation de vous écouter. Quoi qu'il en soit, ces façons-là ne me conviennent point; je vous l'ai déjà marqué, je vous l'ai fait dire, et je vous demande en grâce de cesser vos poursuites; car enfin vous n'avez pas dessein de me désobliger, je pense.

DAMIS.

Moi, madame?

PHÉNICE.

Sur ce pied-là, finissez donc, ou je vous y forcerai moi-même.

DAMIS.

Vous me défendrez donc de vous voir?

PHÉNICE.

Non, monsieur; mais on s'imagine que vous m'aimez; vos façons l'ont persuadé à tout le monde; et je ne le nierai pas, je ne paraîtrai point m'y déplaire, et je vous réduirai peut-être ou à la nécessité de m'épouser en dépit de votre goût, ou à fuir en homme imprudent (j'adoucis le terme), en homme inexcusable, qui n'aura pas rougi de violer tous les égards, et de se moquer tour à tour de deux filles de condition, dont la moindre peut fixer le plus honnête homme! de sorte que vous risquez ou le sacrifice de votre cœur, ou la perte de votre réputation; deux objets qui valent bien qu'on y pense. Mais, dites-moi, est-ce que vous n'aimez point ma sœur?

DAMIS.

Si je l'épousais, je n'en serais pas fâché.

PHÉNICE.

Ou je n'y connais rien, ou je crois qu'elle ne le serait pas non plus. Pourquoi donc ne vous accordez-vous pas?

DAMIS.

Ma foi, je l'ignore.

PHÉNICE.

Mais ce n'est pas là parler raison.

DAMIS.

Je ne saurais pourtant y en mettre davantage[1].

PHÉNICE.

Ce sont vos affaires, et je m'en tiens à ce que je vous ai dit. Voici mon père avec ma sœur; de grâce, retirez-vous, avant qu'ils puissent vous voir.

DAMIS.

Mais, madame....

PHÉNICE.

Oh! monsieur, trève de raillerie.

(Damis sort.)

SCÈNE II.

M. ORGON, LUCILE, PHÉNICE.

M. ORGON, parlant à Lucile, avec qui il entre.

Non, ma fille, je n'ai jamais prétendu vous contraindre; quelque chose que vous me disiez[2], il est certain que vous ne l'aimez pas; ainsi n'en parlons plus. (Phénice veut s'en aller.) Restez, Phénice; je vous cherchais, et j'ai un mot à vous dire. Écoutez-moi toutes

---

[1] *Je ne saurais pourtant y en mettre davantage. Y* ne se rapporte à rien. *Parler raison* est une locution indivisible et qui n'admet point de relatif partiel; cette faute est fréquente dans Marivaux; elle a été déjà plus d'une fois notée.

[2] *Quelque chose que vous me disiez.* Lucile a donc dit quelque chose, et certainement il faut être bonhomme comme M. Orgon, pour avoir conclu de ce *quelque chose* la certitude que Lucile n'aime point Damis.

deux. Damis voulait épouser votre sœur ; c'était là notre arrangement. Nous sommes obligés de le changer ; le cœur de Lucile en dispose autrement : elle ne l'avoue pas ; mais ce n'est que par pure complaisance pour moi, et j'ai quitté ce projet-là.

LUCILE.

Mais, mon père, vous dirais-je que j'aime Damis ? Cela ne siérait pas ; c'est un langage qu'une fille bien née ne saurait tenir, quand elle en aurait envie.

M. ORGON.

Encore ! Et si je vous disais que c'est de Lisette elle-même que je sais qu'il ne vous plaît pas, ma fille ? A quoi bon s'en défendre ? Je vous dispense de ces considérations-là pour moi ; et, pour trancher net, vous ne l'épouserez point ; vos dégoûts pour lui n'ont été que trop marqués, et je le destine à votre sœur à qui son cœur se donne, et qui ne lui refuse pas le sien, quoiqu'elle persiste de son côté à me dire le contraire à cause de vous.

PHÉNICE.

Moi l'épouser, mon père !

M. ORGON.

Nous y voilà ; je savais votre réponse avant que vous me la fissiez. Je vous connais toutes deux : l'une, de peur de me fâcher, épouserait ce qu'elle n'aime pas ; l'autre, par retenue pour sa sœur, refuserait d'épouser ce qu'elle aime. Vous voyez bien que je suis au fait, et que je sais vous interpréter ; d'ailleurs je suis bien instruit, et je ne me trompe pas.

LUCILE, à part à Phénice.

Parlez donc; vous voilà comme une statue.

PHÉNICE.

En vérité, je ne saurais penser que ceci soit sérieux.

LUCILE.

Prenez garde à ce que vous ferez, mon père; vous vous méprenez sur ma sœur, et je lui vois presque la larme à l'œil.

M. ORGON.

Si elles ne sont pas folles, c'est moi qui ai perdu l'esprit; adieu. Je vais informer monsieur Ergaste du nouveau mariage que je médite; son amitié ne m'en dédira pas. Pour vous, mes enfans, plaignez-vous; c'est moi qui ai tort; en effet, j'abuse du pouvoir que j'ai sur vous; plaignez-vous, je vous le conseille, et cela soulage; mais je ne veux pas vous entendre, vous m'attendririez trop : allez, sortez sans me répondre, et laissez-moi parler à monsieur Ergaste, qui arrive.

LUCILE, en partant.

J'étouffe[1].

---

[1] *J'étouffe*. Toute la scène est vraie, et d'un excellent comique. Pourquoi? C'est qu'avec les meilleures intentions du monde, avec une bienveillance toute paternelle, M. Orgon fait le désespoir de sa fille en croyant la servir, et en s'obstinant à regarder comme un grand sacrifice fait à ses droits de père, le sacrifice douloureux que, sans s'en douter, il impose à une fille chérie. Jamais ces sortes de situations, qui sont communes à la tragédie et à la comédie, ne manquent de faire une vive impression au théâtre. Il n'est presque pas de pièce de Molière où on ne retrouvât une situation analogue à celle-ci; et, puisque j'ai parlé de tragédie, rappelons-nous la scène où Pyrrhus s'imagine entrer dans les vues de l'ambassade d'Oreste en

SCÈNE III.

M. ERGASTE, M. ORGON, FRONTIN.

M. ERGASTE.

Vous voyez un homme consterné, mon cher ami; il n'y a aucune apparence au mariage en question, à moins que de violenter des cœurs qui ne semblent pas faits l'un pour l'autre; je ne saurais cependant pardonner à mon fils d'avoir cédé si vite à l'indifférence de Lucile; j'ai même été jusqu'à le soupçonner d'aimer ailleurs, et voici son valet à qui j'en parlais; mais, soit que je me trompe, ou que ce coquin n'en veuille rien dire, tout ce qu'il me répond, c'est que mon fils ne plaît pas à Lucile, et j'en suis au désespoir.

FRONTIN, derrière.

Messieurs, un coquin n'est pas agréable à voir; voulez-vous que je me retire?

M. ERGASTE.

Attends.

M. ORGON.

Ne vous fâchez pas, monsieur Ergaste; il y a remède à tout, et nous n'y perdrons rien, si vous voulez.

---

lui annonçant qu'il renvoie Andromaque et qu'il épouse Hermione; et cette autre scène plus admirable encore, où Orosmane vient prendre, pour la conduire à l'autel, une maîtresse adorée à qui la religion et la nature défendent de l'y suivre. J'insiste sur ces moyens dramatiques parce qu'ils sont trop négligés, trop méconnus de quelques jeunes auteurs, qui croient avoir fait assez pour leur gloire lorsqu'ils ont suppléé aux combinaisons de l'art par de beaux vers et des tirades poétiques.

M. ERGASTE.

Parlez, mon cher ami; j'applaudis d'avance à vos intentions.

M. ORGON.

Nous avons une ressource.

M. ERGASTE.

Je n'osais la proposer; mais effectivement j'en vois une, et tout le monde la verra comme moi.

M. ORGON.

Il n'y a qu'à changer d'objet; substituons la cadette à l'aînée; nous ne trouverons point d'obstacle : c'est un expédient que l'amour nous indique.

M. ERGASTE.

Entre vous et moi, mon fils a paru tout d'un coup pencher de ce côté-là.

M. ORGON.

A vous parler confidemment, ma cadette ne hait pas son penchant.

M. ERGASTE.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué ce que nous disons là; c'est un coup de sympathie visible.

M. ORGON.

Ma foi, rendons-nous-y, marions-les ensemble.

M. ERGASTE.

Vous y consentez? Le ciel en soit loué! Voilà ce qu'on appelle une véritable union de cœurs, un vrai mariage d'inclination, et jamais on n'en devrait faire d'autres. Vous me charmez; est-ce une chose conclue?

M. ORGON.

Assurément; je viens d'en avertir ma fille.

M. ERGASTE.

Je vous rends grâce; souffrez à présent que je dise un mot à ce valet, et je vous rejoins sur-le-champ.

M. ORGON.

Je vous attends; faites.

SCÈNE IV.

M. ERGASTE, FRONTIN.

M. ERGASTE.

Approche.

FRONTIN.

Me voilà, monsieur.

M. ERGASTE.

Écoute, et retiens bien la commission que je te donne.

FRONTIN.

Je n'ai pas beaucoup de mémoire, mais avec du zèle on s'en passe.

M. ERGASTE.

Tu diras à mon fils que ce n'est plus à Lucile qu'on le destine, et qu'on lui accorde aujourd'hui ce qu'il aime.

FRONTIN.

Et s'il me demande ce que c'est qu'il aime, que lui dirai-je?

M. ERGASTE.

Va, va, il saura bien que c'est de Phénice qu'on parle.

FRONTIN, en s'en allant.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

M. ERGASTE.

Où vas-tu ?

FRONTIN.

Faire ma commission.

M. ERGASTE.

Tu es bien pressé, ce n'est pas là tout.

FRONTIN.

Allons, monsieur, tant qu'il vous plaira ; ne m'épargnez point.

M. ERGASTE.

Dis-lui qu'il ait soin de remercier monsieur Orgon de la bonté qu'il a de n'être pas fâché dans cette occasion-ci ; car si Damis n'épouse pas Lucile, je gagerais bien que c'est à lui qu'il faut s'en prendre. Dis-lui que je lui pardonne, en faveur de ce nouveau mariage, le chagrin qu'il a risqué de me donner ; mais que s'il me trompait encore ; si, après les empressemens qu'il a marqués pour Phénice, il hésitait à l'épouser ; s'il faisait encore cette injure à monsieur Orgon, je ne veux le voir de ma vie, et que je le déshérite ; je ne lui parlerai pas même que je ne sois content de lui.

FRONTIN, riant.

Eh ! eh ! eh !... je remarque que ce n'est qu'en baissant le ton que vous prononcez le terrible mot de déshériter ; vous en êtes effrayé vous-même ; la tendresse paternelle est admirable !

M. ERGASTE.

Faquin, on a bien affaire de tes réflexions ! obéis ; le reste me regarde. (Il sort.)

SCÈNE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Je te cherchais, Frontin, et j'attendais que monsieur Ergaste t'eût quitté pour te parler, et savoir ce qu'il te disait. Il semble que les affaires vont mal ; ma maîtresse ne me voit pas de bon œil ; sais-tu de quoi il s'agit...? Réponds donc.

FRONTIN.

La peur d'être déshérité me coupe la parole.

LISETTE.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

FRONTIN.

D'être déshérité, te dis-je, ou d'épouser Phénice.

LISETTE.

Comment donc, d'épouser Phénice ! Ah ! Frontin, où en sommes-nous ? Voilà donc pourquoi Lucile m'a si bien reçue tout à l'heure ! Elle a su que j'ai dit à son père qu'elle n'aimait point Damis, que Damis se déclarait pour sa sœur ; on veut à présent qu'il l'épouse ; je n'ai point prévu ce coup-là, et je me compte disgraciée ; j'ai vu Lucile trop inquiète ; apparemment ton maître ne lui est point indifférent ; et je perds tout si elle me congédie.

FRONTIN.

Je ne vois donc de tous côtés pour nous que des diètes [1].

---

[1] *Je ne vois donc de tous côtés pour nous que des diètes.* Le mot de

LISETTE.

Voilà ce que c'est que de n'avoir pas laissé aller les choses ; je crois que, sans nous, nos gens s'aimeraient. Maudite soit l'ambition de gouverner chacun notre ménage !

FRONTIN.

Ah ! mon enfant, tu as beau dire, tous les gouvernemens sont lucratifs ; et le célibat où nous tenions, toi, ta maîtresse, et moi, mon maître, n'était pas mal imaginé ; le pis que j'y trouve, c'est que je t'aime, et que tu n'en es pas quitte à meilleur marché que moi.

LISETTE.

Eh ! que n'as-tu eu l'esprit de m'aimer tout d'un coup ? J'aurais fait changer d'avis à Lucile.

FRONTIN.

Voilà notre tort ; c'est de n'avoir pas prévu l'infaillible effet de nos mérites. Mais, ma mie, notre mal est-il sans remède ? Je soupçonne, comme toi, que nos gens ne se haïssent point dans le fond, et il n'y aurait qu'à les en faire convenir pour nous tirer d'affaire ; tâchons de leur rendre ce service-là.

LISETTE.

Nous avons bien aigri les choses. N'importe, voici ton maître ; changeons adroitement de batterie, et tâchons de le gagner.

---

diète signifiant *régime de vie*, *abstinence*, *sobriété*, n'admet point le pluriel.

SCÈNE VI.

FRONTIN, LISETTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! te voilà, Frontin! Bonjour, Lisette. De quoi mon père t'a-t-il chargé pour moi, Frontin? Il vient de m'avertir, sans vouloir s'expliquer, que tu avais quelque chose à me dire de sa part.

FRONTIN.

Oui, monsieur, il s'agit de deux ou trois petits articles que je disais à Lisette, et qui ne sont pas fort curieux.

DAMIS.

Dis-les sans les compter.

FRONTIN.

Vous m'excuserez, le calcul arrange. Le premier, c'est qu'il ne veut plus entendre parler de vous.

DAMIS.

Qui? mon père?

FRONTIN.

Lui-même. Mais ce n'est pas là l'essentiel; le second, c'est qu'il vous déshérite.

DAMIS.

Moi! ce que tu me dis là n'est pas concevable.

FRONTIN.

Il ne m'a pas chargé de vous le faire concevoir. Enfin le troisième, c'est que les deux premiers seront nuls si vous épousez Phénice.

DAMIS.

Quoi! l'on veut m'obliger....

FRONTIN.

Prenez garde, monsieur; ne confondons point, parlons exactement. Ma commission ne porte point qu'on vous oblige; on n'attaque point votre liberté, voyez-vous! vous êtes le maître d'opter entre Phénice ou votre ruine, et l'on s'en rapporte à votre choix.

LISETTE.

La jolie grâce! C'est que, sur le penchant qu'on vous croit pour elle, on ne veut pas que vous balanciez à l'épouser, après le refus que vous avez paru faire de sa sœur.

FRONTIN.

Mais cette sœur, nous ne la refusons point, dans le fond; n'est-il pas vrai, monsieur?

DAMIS.

Passe encore s'il était question d'elle [1].

LISETTE.

Eh! monsieur, que n'avez-vous parlé? Pourquoi ne m'avoir pas confié vos sentimens?

DAMIS.

Mais, mes sentimens, quand ils seraient tels que vous les croyez, ne savez-vous pas bien les siens, Lisette?

---

[1] *Passe encore s'il était question d'elle.* L'action marche, se développe. Plus les obstacles se multiplient autour de Damis, et plus il se voit obligé aux aveux qui seuls peuvent mettre un terme aux embarras de sa position.

LISETTE.

Ne vous y trompez pas; depuis vos conventions, je ne la vois plus que triste et rêveuse.

FRONTIN.

Je l'ai rencontrée ce matin qui étouffait un soupir en s'essuyant les yeux.

LISETTE.

Elle qui aimait sa sœur, et qui était toujours avec elle, je la vois aujourd'hui la fuir et se détourner pour l'éviter. Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

Et moi, quand je la salue, elle a toujours envie de me le rendre. D'où vient cela, sinon de l'honneur que j'ai d'être à vous?

LISETTE.

Tu n'as pas peut-être tant de tort. Au moins, monsieur, je vous demande le secret; profitez-en, voilà tout.

DAMIS.

Je vous l'avoue, Lisette, tout ce que vous me dites là, si vous êtes sincère, pourrait m'être d'un bon augure; et si j'osais soupçonner la moindre des dispositions dans son cœur....

FRONTIN.

Iriez-vous lui donner le vôtre? Ah! monsieur, le beau présent que vous lui feriez là!

DAMIS.

Écoutez; c'est pourtant cette même personne qui, au premier instant qu'elle m'a vu, a marqué assez

nettement de l'aversion pour moi, qui m'a fait soupçonner qu'elle aimait ailleurs!

LISETTE.

Purs discours de mauvaise humeur qu'elle a tenus là, je vous assure.

DAMIS.

Soit; mais souvenez-vous qu'elle a exigé que je ne l'épousasse point; qu'elle me l'a demandé par tout l'honneur dont je suis capable; que c'est elle, peut-être, qui, pour se débarrasser tout-à-fait de moi, contribue aujourd'hui au nouveau mariage qu'on veut que je fasse; en un mot, je ne sais qu'en penser moi-même. Je puis me tromper, peut-être vous trompez-vous aussi; et, sans quelques preuves un peu moins équivoques de ses sentimens, je ne saurais me déterminer à violer les paroles que je lui ai données; non que je les estime plus qu'elles ne valent; elles ne seraient rien pour un homme qui plairait; mais elles doivent lier tout homme qu'on hait, et dont on les a exigées comme une sûreté contre lui. Quoi qu'il en soit, voici Lucile qui vient; je n'attends d'elle que le moindre petit accueil pour me déclarer, et son seul abord va décider de tout.

SCÈNE VII.

LUCILE, DAMIS, LISETTE, FRONTIN.

LUCILE.

J'ai à vous parler pour un moment, Damis; notre entretien sera court; je n'ai qu'une question à vous

faire, vous qu'un mot à me répondre; et puis je vous fuis, je vous laisse.

DAMIS.

Vous n'y serez point obligée, madame, et j'aurai soin de me retirer le premier. (A part.) Eh bien, Lisette?

LUCILE.

Le premier ou le dernier; je vous donne la préférence. Êtes-vous si gêné? Retirez-vous tout à l'heure; Lisette vous rendra ce que j'ai à vous dire.

DAMIS, se retirant.

Je prends donc ce parti comme celui qui vous convient le mieux, madame.

LUCILE.

Qu'il s'en aille; l'arrêtera qui voudra.

LISETTE.

Eh mais! vous n'y pensez pas; revenez donc, monsieur; est-ce que la guerre est déclarée entre vous deux?

DAMIS.

Madame débute par m'annoncer qu'elle n'a qu'un mot à me dire, et puis qu'elle me fuit; n'est-ce pas m'insinuer qu'elle a de la peine à me voir?

LUCILE.

Si vous saviez l'envie que j'ai de vous laisser là!

DAMIS.

Je n'en doute pas, madame : mais ce n'est pas à présent qu'il faut me fuir; c'était dès le premier instant que vous m'avez vu, et que je vous déplaisais, qu'il fallait le faire.

LUCILE.

Vous fuir dès le premier instant! Pourquoi donc, monsieur? Cela serait bien sauvage; on ne fuit point ici à la vue d'un homme.

LISETTE.

Mais quel est le travers qui vous prend à tous deux [1]? Faut-il que des personnes qui se veulent du bien se parlent comme si elles ne pouvaient se souffrir? Et vous, monsieur, qui aimez ma maîtresse; car vous l'aimez, je gage.... (Elle fait signe à Damis.)

LUCILE.

Que vous êtes sotte! Allez, visionnaire, allez perdre vos gageures ailleurs. A qui en veut-elle?

LISETTE.

Oui, madame, je sors; mais, avant que de partir, il faut que je parle. Vous me demandez à qui j'en veux? A vous deux, madame, à vous deux. Oui, je voudrais de tout mon cœur ôter à monsieur qui se tait, et dont le silence m'agite le sang, je voudrais lui ôter le scrupule du ridicule engagement qu'il a pris avec vous, que je me repens de vous avoir laissés prendre, et dont vous souffrez autant l'un que l'autre. Pour vous, madame, je ne sais pas comment vous l'entendez; mais si jamais un homme avait fait serment de ne me pas dire, je vous aime, oh! je ferais serment

[1] *Mais quel est le travers qui vous prend à tous deux?* C'est une faible copie de la scène admirable du second acte de *Tartufe*, où Dorine réconcilie Marianne et Valère, qui n'avaient pas plus envie de se quitter que ne l'ont ici Lucile et Damis.

qu'il en aurait le démenti; il saurait le respect qui me serait dû; je n'y épargnerais rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux, de plus fripon, de plus assassin dans l'honnête coquetterie des mines, du langage et du coup d'œil. Voilà à quoi je mettrais ma gloire, et non pas à me tenir douloureusement sur mon quant-à-moi, comme vous faites, et à me dire : Voyons ce qu'il dit, voyons ce qu'il ne dit pas; qu'il parle, qu'il commence; c'est à lui, ce n'est pas à moi; à répéter toujours, mon sexe, ma fierté, les bienséances, et mille autres façons inutiles avec monsieur qui tremble, qui a la bonté d'avoir peur que son amour ne vous alarme et ne vous fâche. De l'amour nous fâcher! De quel pays venez-vous donc? Eh! mort de ma vie, monsieur, fâchez hardiment; faites-nous cet honneur; courage, attaquez-nous; cette cérémonie-là fera votre fortune, et vous vous entendrez; car jusqu'ici on ne voit goutte à vos discours à tous deux; il y a du oui, du non, du pour, du contre; on fuit, on revient, on se rappelle, on n'y comprend rien. Adieu, j'ai tout dit; vous voilà débrouillés [1]; profitez-en. Allons, Frontin.

---

[1] *Adieu, j'ai tout dit; vous voilà débrouillés. Débrouillés*, dans sa signification précise et grammaticale, ne veut pas dire *raccommodés*; mais, dans la bouche de Lisette, le mot est clair, et ne présente pas la plus légère équivoque.

SCÈNE VIII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE.

Juste ciel ! quelle impertinence ! Où a-t-elle pris tout ce qu'elle nous dit là ? D'où lui viennent, surtout, de pareilles idées sur votre compte ? Au reste, elle ne me ménage pas plus que vous.

DAMIS.

Je ne m'en plains point, madame.

LUCILE.

Vous m'excuserez, je me mets à votre place ; il n'est point agréable de s'entendre dire de certaines choses en face.

DAMIS.

Quoi ! madame, est-ce l'idée qu'elle a que je vous aime, que vous trouvez si désagréable pour moi ?

LUCILE.

Désagréable ! Je ne dis pas que son erreur vous fasse injure ; mon humilité ne va pas jusque-là. Mais à propos de quoi cette folle-là vient-elle vous pousser là-dessus ?

DAMIS.

A propos de la difficulté qu'elle s'imagine qu'il y a à ne vous pas aimer, cela est tout simple ; et si j'en voulais à tous ceux qui me soupçonneraient d'amour pour vous, j'aurais querelle avec tout le monde.

LUCILE.

Vous n'en auriez pas avec moi.

DAMIS.

Oh! vraiment, je le sais bien; si vous me soupçonniez, vous ne seriez pas là; vous fuiriez, vous déserteriez.

LUCILE.

Qu'est-ce que c'est que déserter, monsieur? Vous avez là des expressions bien gracieuses, et qui font un joli portrait de mon caractère! j'aime assez l'esprit hétéroclite que cela me donne! Non, monsieur, je ne déserterais point; je ne croirais pas tout perdu; j'aurais assez de tête pour soutenir cet accident-là, ce me semble; alors comme alors. On prend son parti, monsieur, on prend son parti.

DAMIS.

Il est vrai qu'on peut ou haïr ou mépriser les gens de près comme de loin.

LUCILE.

Il n'est pas question de ce qu'on peut; j'ignore ce qu'on fait dans une situation où je ne suis pas, et je crois que vous ne me donnerez jamais la peine de vous haïr.

DAMIS.

J'aurai pourtant un plaisir; c'est que vous ne saurez point si je suis digne de haine à cet égard; je dirai toujours, peut-être.

LUCILE.

Ce mot-là me déplaît, monsieur, je vous l'ai déjà dit.

DAMIS.

Je ne m'en servirai plus, madame, et si j'avais la

liste des mots qui vous choquent, j'aurais grand soin de les éviter.

LUCILE.

La liste est encore amusante! Eh bien! je vais vous dire où elle est, moi; vous la trouverez dans la règle des égards qu'on doit aux dames; vous y verrez qu'il n'est pas bien de vous divertir avec un *peut-être*, qui ne fera pas fortune chez moi, qui ne m'intriguera pas; car je sais à quoi m'en tenir. C'est en badinant que vous le dites; mais c'est un badinage qui ne vous sied point; ce n'est pas là le langage des hommes; on n'a pas mis leur modestie sur ce pied-là. Parlons d'autre chose; je ne suis pas venue ici sans motif; écoutez-moi : vous savez, sans doute, qu'on veut vous donner ma sœur?

DAMIS.

On me l'a dit, madame.

LUCILE.

On croit que vous l'aimez; mais moi, qui ai réfléchi sur l'origine des empressemens que vous avez marqués pour elle, je crains qu'on ne s'abuse, et je viens vous demander ce qui en est.

DAMIS.

Eh! que vous importe, madame?

LUCILE.

Ce qui m'importe! Voilà bien la question d'un homme qui n'a ni frère ni sœur, et qui ne sait pas combien ils sont chers! C'est que je m'intéresse à elle, monsieur; c'est que, si vous ne l'aimez pas, ce serait même blesser les lois de cette probité à quoi vous

tenez tant, que de l'épouser avec un cœur qui s'éloignerait d'elle.

DAMIS.

Pourquoi donc, madame? Est-ce vous qui l'avez conseillé qu'on me la donnât? Car j'ai tout lieu de soupçonner que vous en êtes cause, puisque c'est vous qui m'avez d'abord proposé de l'aimer. Au reste, madame, ne vous inquiétez point d'elle, j'aurai soin de son sort plus sincèrement que vous; elle le mérite bien.

LUCILE.

Qu'elle le mérite ou non; ce n'est pas son éloge que je vous demande; ce n'est pas à vos imaginations que je viens répondre; parlez, Damis, l'aimez-vous? Car s'il n'en est rien, ou ne l'épousez pas, ou trouvez bon que j'avertisse mon père qui s'y trompe, et qui serait au désespoir de s'y être trompé.

DAMIS.

Et moi, madame, si vous lui dites que je ne l'aime point, si vous exécutez un dessein, qui ne tend qu'à me faire sortir d'ici avec la haine et le courroux de tout le monde, si vous l'exécutez, trouvez bon qu'en revanche je retire toutes mes paroles avec vous, et que je dise à monsieur Orgon que je suis prêt à vous épouser quand on le voudra, dès aujourd'hui, s'il le faut.

LUCILE.

Oui-dà, monsieur, le prenez-vous sur ce ton menaçant? Oh! je sais le moyen de vous en faire prendre un autre; allez votre chemin, monsieur, poursuivez; je ne vous retiens pas; allez, pour vous venger, vio-

ler des promesses dont l'oubli ne serait tout au plus pardonnable qu'à quiconque aurait de l'amour; courez vous punir vous-même, vous ne manquerez pas votre coup; car je vous déclare que je vous y aiderai, moi. Ah! vous m'épouserez, dites-vous, vous m'épouserez? Et moi aussi, monsieur, et moi aussi; je serai bien aussi vindicative que vous [1], et nous verrons qui se dédiera de nous deux. Assurément le compliment est admirable! C'est une jolie petite partie à proposer!

DAMIS.

Eh bien! cessez donc de me persécuter, madame. J'ai le cœur incapable de vous nuire; mais laissez-moi me tirer de l'état où je suis; contentez-vous de m'avoir déjà procuré ce qui m'arrive; on ne m'offrirait pas aujourd'hui votre sœur, si, pour vous obliger, je n'avais pas paru m'attacher à elle, ou si vous n'aviez pas dit que je l'aimais. Souvenez-vous que j'ai servi vos dégoûts pour moi avec un honneur, une fidélité surprenante, avec une fidélité que je ne vous devais point, que tout autre, à ma place, n'aurait jamais eue; et ce procédé si louable, si généreux, mérite bien que vous laissiez en repos un homme qui peut avoir porté la vertu jusqu'à se sacrifier pour vous. Je

---

[1] *Ah! vous m'épouserez, dites-vous, vous m'épouserez? Et moi aussi, monsieur, et moi aussi; je serai bien aussi vindicative que vous.* Charmant dépit! On n'est étonné que d'une chose, c'est que Damis ne soit pas déjà aux genoux de Lucile. La pièce est évidemment terminée.

ne veux pas dire que je vous aime; non, Lucile, rassurez-vous; mais enfin vous ne savez pas ce qui en est, vous en pourriez douter; vous êtes assez aimable sans cela, soit dit sans vous louer; je puis vous épouser, vous ne le voulez pas, et je vous quitte. En vérité, madame, tant d'ardeur à me faire du mal récompense mal un service que tout le monde, hors vous, aurait soupçonné être difficile à rendre! Adieu, madame. (Il s'en va.)

LUCILE.

Mais attendez donc, attendez, donnez-moi le temps de me justifier; ne tient-il qu'à s'en aller, quand on a chargé les gens de noirceurs pareilles?

DAMIS.

J'en dirais trop si je restais.

LUCILE.

Oh! vous ferez comme vous pourrez; mais il faut m'entendre.

DAMIS.

Après ce que vous m'avez dit, je n'ai plus rien à savoir qui m'intéresse.

LUCILE.

Ni moi plus rien à vous répondre; il n'y a qu'une chose qui m'étonne, et dont je ne devine pas la raison; c'est que vous osiez vous en prendre à moi d'un mariage que je vois qui vous plaît; le motif de cette hypocrisie-là me paraît aussi ridicule qu'inconcevable, à moins que ce ne soit ma sœur qui vous y engage, pour me cacher l'accord de vos cœurs et la part qu'elle a à un engagement que j'ai refusé, dont je ne

voudrais jamais, et que je la trouve bien à plaindre de ne pas refuser elle-même. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

FRONTIN, DAMIS, *consterné.*

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, à quoi en êtes-vous?

DAMIS.

Au plus malheureux jour de ma vie; laisse-moi. (Il sort.)

SCÈNE X.

FRONTIN, *seul.*

Voila une aventure qui a tout l'air de nous souffler notre patrimoine.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

NON, Frontin, il n'y a plus rien à tenter là-dessus; Lisette a beau dire, on ne saurait s'expliquer plus nettement que l'a fait Lucile; voilà qui est fini, il ne s'agit plus que d'éviter l'embarras où je suis du côté de Phénice. Va-t-elle bientôt venir? Te l'a-t-elle bien assuré?

FRONTIN.

Oui, monsieur, je lui ai dit que vous l'attendiez ici, et vous allez la voir arriver dans un instant.

DAMIS.

Quelle bizarre situation que la mienne!

FRONTIN.

Ma foi, j'ai bien peur que Phénice n'en profite.

DAMIS.

Serait-il possible qu'elle voulût épouser un homme qu'elle n'aime point?

FRONTIN.

Ah! monsieur, une fille qui se marie n'y regarde pas de si près; elle est trop curieuse pour être déli-

cate. Le mariage rend tous les hommes si graciables [1]! et d'ailleurs il est aisé de s'accommoder de votre figure....

DAMIS.

Ah! quel contre-temps! je crois que voici mon père; je me sauve; il ne te parlera peut-être pas; en tous cas, reviens me chercher ici près.

SCÈNE II.

FRONTIN, M. ERGASTE.

M. ERGASTE.

Mon fils n'était-il pas avec toi tout à l'heure?

FRONTIN.

Oui, monsieur, il me quitte.

M. ERGASTE.

Il me semble qu'il m'a évité.

FRONTIN.

Lui, monsieur! je crois qu'il vous cherche.

M. ERGASTE.

Tu me trompes.

---

[1] *Le mariage rend tous les hommes si graciables!* Un valet peut bien parler d'une manière commune; on lui passe des termes grivois, des impertinences même, mais non point des barbarismes, ou des mots qui rendent une idée différente de celle qu'il veut exprimer. Un crime est *graciable*, c'est-à-dire, digne de pardon; d'un homme qui plaît, qui a de l'agrément, on ne peut pas dire qu'il soit *graciable*. C'est surtout pour les étrangers que ces sortes de remarques sont nécessaires.

FRONTIN.

Moi, monsieur! j'ai le caractère aussi vrai que la physionomie [1].

M. ERGASTE.

Tu ne fais l'éloge ni de l'un ni de l'autre. Mais passons; je sais que tu ne manques pas d'esprit, et que mon fils te dit assez volontiers ce qu'il pense.

FRONTIN.

Il pense donc bien peu de chose, car il ne me dit presque rien.

M. ERGASTE.

Il aime Phénice qu'il va épouser; je remarque cependant qu'il est triste et rêveur.

FRONTIN.

Effectivement, et j'avais envie de lui en dire un mot.

M. ERGASTE.

Est-ce qu'il n'est pas content?

FRONTIN.

Bon! monsieur, qui est-ce qui peut l'être dans la vie?

M. ERGASTE.

Maraud!

---

[1] *J'ai le caractère aussi vrai que la physionomie.* Le *Crispin rival* de Le Sage est antérieur de trente-cinq ans aux *Sermens indiscrets*; dans *Crispin rival*, M. Oronte dit à La Branche: « Approche, viens « çà; je te trouve une physionomie d'honnête homme. » Et La Branche lui répond: « Oh! monsieur, sans vanité, je suis encore « plus honnête homme que ma physionomie. » Il faut croire que le mot de Frontin s'est trouvé sous la plume de Marivaux par suite d'une réminiscence involontaire.

FRONTIN.

Je ne le suis pas de l'épithète, par exemple.

M. ERGASTE, à part.

Je vois que je n'apprendrai rien. (Haut.) Mais dis-moi, lui as-tu rapporté ce que je t'avais chargé de lui dire?

FRONTIN.

Mot à mot.

M. ERGASTE.

Que t'a-t-il répondu?

FRONTIN.

Attendez; je crois que vous ne m'avez pas dit de retenir sa réponse.

M. ERGASTE.

J'ai résolu de le laisser faire; mais tu peux l'avertir que je lui tiendrai parole, s'il ne se conduit pas comme il faut. Pour toi, sois sûr que je n'oublierai pas tes impertinences.

FRONTIN.

Oh! monsieur, vous avez trop de bonté pour avoir tant de mémoire. (M. Ergaste sort.)

SCÈNE III.

FRONTIN, PHÉNICE.

FRONTIN, à part.

Il est, parbleu! fâché; mais il était temps qu'il partît; voilà Phénice qui arrive.

PHÉNICE.

Eh bien! tu m'as dit que ton maître m'attendait ici, et je ne le vois pas.

FRONTIN.

C'est qu'il s'est retiré à cause de monsieur Ergaste ; mais il se promène ici près, où j'ai ordre de l'aller prendre.

PHÉNICE.

Va donc.

FRONTIN.

Madame, oserais-je auparavant me flatter d'un petit moment d'audience ?

PHÉNICE.

Parle.

FRONTIN.

Dans mon petit état de subalterne, je regarde, j'examine, et, chemin faisant, je vois par ci, par là, des gens que je n'aime point, d'autres qui me reviennent et à qui je me donnerais pour rien ; ce ne laisserait pas que d'être un présent.

PHÉNICE.

Sans doute ; mais à quoi peut aboutir ce préambule ?

FRONTIN.

A vous préparer à la liberté que je vais prendre, madame, en vous disant que vous êtes une de ces personnes privilégiées pour qui ce mouvement sympathique m'est venu.

PHÉNICE.

Je t'en suis obligée, mais achève.

FRONTIN.

Si vous saviez combien je m'intéresse à votre sort, auquel je vois prendre un si mauvais train !...

PHÉNICE.

Explique-toi mieux.

FRONTIN.

Vous allez épouser Damis ?

PHÉNICE.

On le dit.

FRONTIN.

Motus ! Je vous avertis que vous ne pouvez en épouser que la moitié.

PHÉNICE.

La moitié de Damis ! Que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Son cœur ne se marie pas[1], madame ; il reste garçon.

PHÉNICE.

Tu crois donc qu'il ne m'aime pas ?

FRONTIN.

Oh ! oh ! vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

PHÉNICE.

C'est-à-dire qu'il me hait ?

FRONTIN.

Ne sera-t-il pas trop malhonnête de vous l'avouer ?

PHÉNICE.

Eh ! dis-moi, n'aimerait-t-il pas ma sœur ?

FRONTIN.

A la fureur.

PHÉNICE.

Eh ! que ne l'épouse-t-il ?

---

[1] *Son cœur ne se marie pas.* Il fallait en rester là ; comme on dit que des cœurs sont unis, et que le mariage emporte l'idée de l'union, l'esprit passe aisément d'une idée à l'autre, et l'on se figure très-bien deux personnes dont les corps sont mariés, mais dont les cœurs ne le sont pas. Mais *un cœur qui reste garçon* n'ajoute à la pensée qu'une expression affectée et inutile.

FRONTIN.

C'est encore une autre histoire que cette affaire-là.

PHÉNICE.

Parle donc!

FRONTIN.

C'est qu'ils ont d'abord débuté ensemble par un vertigo; ils se sont liés mal à propos par je ne sais quelle convention de ne s'aimer ni de ne s'épouser, et ont délibéré que, pour faire changer de dessein aux pères, Damis ferait semblant de vous trouver de son goût; rien que semblant, vous entendez bien?

PHÉNICE.

A merveille.

FRONTIN.

Et comme le cœur de l'homme est variable, il arrive aujourd'hui que leur cœur et leur convention ne riment pas ensemble, et qu'on est fort embarrassé de savoir ce qu'on fera de vous; vous entendez bien? car la discrétion ne veut pas que j'en dise davantage.

PHÉNICE.

En voilà bien assez; je suis au fait, et, de peur d'être ingrate, je te confie à mon tour que ta discrétion mériterait le châtiment du bâton.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, gardez-moi le secret; je vois mon maître, et je vais lui dire d'approcher.

SCÈNE IV.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE, un moment seule.

Je leur servais donc de prétexte! Oh! je prétends m'en venger, ils le méritent bien [1]; mais puisqu'ils s'aiment, je veux que ma conduite, en les inquiétant, les force de s'accorder. Eh bien! monsieur, que me voulez-vous?

DAMIS.

Je crois que vous le savez, madame.

PHÉNICE.

Moi! non, je n'en sais rien.

DAMIS.

Ignorez-vous que notre mariage est conclu?

PHÉNICE.

N'est-ce que cela? Je vous l'avais prédit; cela ne pouvait pas manquer d'arriver.

DAMIS.

Je ne croyais pas que les choses dussent aller si loin, et je vous demande pardon d'en être cause.

PHÉNICE.

Vous vous moquez; je n'ai point de rancune à garder contre un homme qui va devenir mon époux.

---

[1] *Je prétends m'en venger, ils le méritent bien.* La vengeance de Phénice va exposer dans tout son jour la délicatesse de ses sentimens et la noblesse de son caractère. Peut-être y aurait-il eu plus d'adresse à ne pas mettre immédiatement le public dans le secret: le dénouement, plus imprévu, eût été plus dramatique.

DAMIS.

Ne me raillez point, madame; je sais bien que ce n'est pas à moi que vous destinez cet honneur, dont je me tiendrais fort heureux.

PHÉNICE.

Si vous dites vrai, votre bonheur est sûr; je vous promets que je n'y mettrai point d'obstacle.

DAMIS.

Ma foi, il ne me siérait pas d'y en mettre non plus, et je ne serais pas excusable, surtout après les empressemens que j'ai marqués pour vous, madame.

PHÉNICE.

Notre mariage ira donc tout de suite?

DAMIS.

Oh! morbleu, je vous le garantis fait, s'il n'y a que moi qui l'empêche.

PHÉNICE.

Je vous crois.

DAMIS, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là? Faisons-lui peur. (Haut.) Écoutez, madame, toute plaisanterie cessante, ne vous y fiez pas; on a toujours du penchant de reste pour les personnes qui vous ressemblent, et je vous assure que je ne suis point embarrassé d'en avoir pour vous.

PHÉNICE.

Je vous avoue que je m'en flatte.

DAMIS.

Tenez, ne badinons point; car je vous aimerai, je vous en avertis.

PHÉNICE.

Il le faut bien, monsieur.

DAMIS.

Mais vous, madame, il faudra que vous m'aimiez aussi, et vous m'avez tantôt fait comprendre que vous aimiez ailleurs.

PHÉNICE.

Dans ce temps-là, vous épousiez ma sœur; il ne m'était pas permis de vous voir, et je dissimulais.

DAMIS, à part.

Voyons donc où cela ira. (Haut.) Encore une fois, faites-y vos réflexions; vous comptez peut-être que je vous tirerai d'affaire? Vous vous trompez; n'attendez rien de mon cœur, il vous prendra au mot; je ne suis que trop disposé à vous le donner.

PHÉNICE.

N'hésitez point, monsieur, donnez.

DAMIS.

Je vous aimerai, vous dis-je.

PHÉNICE.

Aimez.

DAMIS.

Vous le voulez? Ma foi, madame, puisqu'il faut l'avouer, je vous aime.

PHÉNICE, à part.

Il me trompe [1].

---

[1] *Il me trompe.* Il y a peu de situations plus vives et plus piquantes. Phénice vient de forcer Damis dans ses derniers retranchemens. Elle se moque complétement de lui; et rien n'est plus plaisant que de voir un homme obligé, par la femme à qui il a déclaré

DAMIS.

Vous rougissez, madame.

PHÉNICE.

Il est vrai que je suis émue d'un aveu si subit.

DAMIS, à part.

Continuons. (Haut.) Oui, madame, mon cœur est à vous, et je n'ai souhaité de vous voir que pour vous éprouver là-dessus. (M. Ergaste et M. Orgon entrent dans le moment, et s'arrêtent en voyant Damis et Phénice.)

SCÈNE V.

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS.

Les circonstances où je me trouvais ont d'abord retenu mes sentimens, je n'osais vous en parler; mais puisque ma situation est changée, qu'il ne s'agit plus de se contraindre, et que vous approuvez mon amour (il se met à genoux), laissez-moi vous exprimer ma joie, et me dédommager par l'aveu le plus tendre...

M. ORGON.

Monsieur Ergaste, voilà des amans qu'il ne faudra pas prier de signer leur contrat de mariage.

DAMIS, se relevant.

Ah! je suis perdu!

PHÉNICE, honteuse.

Que vois-je?

---

un amour qu'il n'éprouvait pas, de lui en renouveler à genoux une déclaration tout aussi peu sincère, mais beaucoup plus désespérante que celle du matin.

M. ORGON.

Ne rougissez point, ma fille; vos sentimens sont avoués de votre père, et vous pouvez souffrir à vos genoux un homme que vous allez épouser.

M. ERGASTE.

Mon fils, je n'avais résolu de vous parler qu'à l'instant de votre mariage avec madame; vos procédés m'avaient déplu; mais je vous pardonne, et je suis content; les sentimens où je vous vois me réconcilient avec vous.

M. ORGON.

Cette jeunesse et sa vivacité me réjouissent; je suis charmé de ce hasard-ci; nous attendons tantôt le notaire, et nous allons au devant de quelques amis qui nous viennent de Paris. Adieu; puissiez-vous vous aimer toujours de même[1]!

SCÈNE VI.

PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS, triste et à part.

Nous ne nous aimerons donc guère. Que je suis malheureux!

PHÉNICE, riant.

Damis, que dites-vous de cette aventure-ci?

---

[1] *Adieu; puissiez-vous vous aimer toujours de même!* L'arrivée des deux pères, et la foi qu'ils donnent, qu'ils doivent naturellement donner à ce qui vient de frapper leurs yeux et leurs oreilles, renforcent la situation; si l'on ne connaissait pas à l'avance les intentions bienveillantes de Phénice, il y aurait un degré de plus

DAMIS.

Je dis, madame..., que je viens d'être surpris à vos genoux.

PHÉNICE.

Il me semble que vous en êtes devenu tout triste.

DAMIS.

Il me paraît que vous n'en êtes pas trop gaie.

PHÉNICE.

J'ai d'abord été étourdie, je vous l'avoue; mais je me suis remise en vous voyant fâché; votre chagrin m'a rassurée contre la comédie que vous avez jouée tout à l'heure. Vous vous seriez bien passé de l'opinion que vous venez de donner de vos sentimens, n'est-il pas vrai? Il n'y a en vérité rien de plus plaisant; car, après ce qu'on vient de voir, qui est-ce qui ne gagerait pas que vous m'aimez?

DAMIS, *d'un ton vif.*

Eh bien! madame, on gagnerait la gageure [1]; je ne me dédirai pas, et ne me perdrai point d'honneur.

---

d'intérêt et de curiosité. Comment les deux jeunes gens échapperaient-ils aux suites d'une aventure qui a eu les parens pour témoins, et qui a été sanctionnée de nouveau par leur consentement et par leurs vœux?

[1] *Eh bien! madame, on gagnerait la gageure.* L'amour-propre de Damis ne prend-il pas trop le dessus sur l'amour qu'il a pour Lucile? Ne paraîtrait-il pas plus naturel qu'il profitât de l'ouverture qu'on lui présente, et qu'il avouât à Phénice qu'il vient de jouer réellement la comédie? C'est ici que commence à se faire sentir le danger d'une action trop prolongée. L'aveu de Damis terminait la pièce; voilà pourquoi il a été reculé.

PHÉNICE, riant.

Quoi! votre amour tient bon!

DAMIS.

Je me sacrifierais plutôt.

PHÉNICE.

Je vous trouve encore un peu l'air de victime.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira, madame.

PHÉNICE.

Tant mieux pour vous si vous m'aimez, au reste; car mon parti est pris, et je ne vous refuserais pas, quand vous en aimeriez une autre, quand je ne vous aimerais pas moi-même.

DAMIS.

Et d'où pourrait venir cette étrange intrépidité-là?

PHÉNICE.

C'est que si vous ne m'aimiez point, notre mariage ne se ferait point, parce que vous n'iriez pas jusque-là; c'est qu'en y consentant, moi, c'est une preuve d'obéissance que je donnerais à mon père à fort bon marché, et que par là je le gagnerais pour un mariage plus à mon gré, qui pourrait se présenter bientôt. Vous voyez bien que j'aurais mon petit intérêt à vous laisser démêler cette intrigue, ce qui vous serait aisé en retournant à ma sœur qui ne vous hait pas, et que je croyais que vous ne haïssiez pas non plus; sans quoi, point de quartier.

DAMIS.

Ah! madame, où en suis-je donc?

PHÉNICE.

Qu'avez-vous? Ce que je vous dis là ne vous fait rien; rappelez-vous donc que vous m'aimez.

DAMIS.

Vous ne m'aimez pas vous-même.

PHÉNICE.

Eh! qu'importe? Ne vous embarrassez pas; j'ai de la vertu; avec cela on a de l'amour quand il faut.

DAMIS, *en lui prenant la main, qu'il baise.*

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me laissez point dans l'état où je suis; je vous en conjure, ne vous y exposez pas vous-même.

PHÉNICE, *riant.*

Damis, il y a aujourd'hui une fatalité sur vos tendresses; voilà ma sœur qui vous voit baiser ma main.

DAMIS, *en se retirant ému.*

Je sors; adieu, madame.

PHÉNICE.

Adieu donc, Damis, jusqu'au revoir.

SCÈNE VII.

LUCILE, PHÉNICE.

LUCILE, *agitée.*

Je venais vous parler, ma sœur.

PHÉNICE.

Et moi, j'allais vous trouver dans le même dessein.

LUCILE.

Avant tout, instruisez-moi d'une chose. Est-ce que cet homme-là vous dit qu'il vous aime?

PHÉNICE.

De quel homme parlez-vous?

LUCILE.

Eh! de Damis; est-ce que vous en avez deux? Je ne vous connais que celui-là; encore vaudrait-il mieux que vous ne l'eussiez point.

PHÉNICE.

Pourquoi donc? J'allais pourtant vous apprendre que nous serons mariés ce soir.

LUCILE.

Et vous veniez exprès pour cela! La nouvelle est fort touchante pour une sœur qui vous aime!

PHÉNICE.

En vérité, vous m'étonnez; car je croyais que vous vous en réjouiriez avec moi, parce que je vous en débarrasse. Me voilà bien trompée!

LUCILE.

Oh! trompée au-delà de ce qu'on peut dire, assurément. Jamais sujet de réjouissance ne le fut moins pour moi, et vous ne savez ce que vous faites, sans compter qu'il ne sied pas tant à une fille de se réjouir de ce qu'elle se marie.

PHÉNICE.

Voulez-vous qu'on soit fâchée d'épouser ce que l'on aime? Je vous parle franchement.

LUCILE.

C'est qu'il ne faut point aimer, mademoiselle[1]; c'est

---

[1] *C'est qu'il ne faut point aimer, mademoiselle.* Toute cette tirade est d'un goût et d'une finesse exquise. Lucile donne à sa sœur des

que cela ne convient point non plus; c'est qu'il y va de tout le repos de votre vie; c'est que je vous persécuterai jusqu'à ce que vous ayez quitté cet amour-là; c'est que je ne veux point que vous le gardiez, et vous ne le garderez point; c'est moi qui vous le dis, qui vous en empêcherai bien. Aimer Damis! épouser Damis! Ah! je suis votre sœur, et il n'en sera rien. Vous avez affaire à une amitié qui vous désolera plutôt que de vous laisser tomber dans ce malheur-là.

PHÉNICE.

Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

LUCILE.

Eh! qu'en sait-on? Cet honnête homme ne vous aime pas, cependant il vous épouse. Est-ce là de l'honneur, à votre avis? Peut-on traiter plus cavalièrement le mariage?

PHÉNICE.

Quoi! Damis qui se jette à mes genoux, que vous avez trouvé tout prêt à s'y jeter encore!.....

LUCILE.

Voilà une petite narration de bon goût que vous me faites là; je ne vous conseille pas de la faire à d'autres qu'à moi. Elle est encore plus l'histoire de vos faiblesses que de sa mauvaise foi, le fourbe qu'il est!

---

conseils qui peuvent se réduire à ce peu de mots: « Je ne vous défends tout cela que pour avoir le droit de me le permettre à moi-même. » La tête de Lucile est égarée et son cœur est bien malade. On commence à la plaindre, et on la plaindrait bien davantage, si l'on ne voyait pas trop clairement que le sujet de ses tourmens n'est qu'une plaisanterie et une malice de son excellente sœur.

PHÉNICE.

Mais enfin, d'où savez-vous qu'il ne m'aime point?

LUCILE.

Je vais vous dire d'où je le sais. Tenez, voilà Lisette qui passe; elle est instruite, appelons-la. (Elle appelle.) Lisette, Lisette, venez ici.

SCÈNE VIII.

LISETTE, LUCILE, PHÉNICE.

LISETTE.

De quoi s'agit-il, madame?

LUCILE.

Je ne l'ai point préparée, comme vous voyez. Ah! çà, Lisette, dites sans façon ce que vous pensez : nous parlons de Damis; croyez-vous qu'il aime ma sœur?

LISETTE.

Non, certes, je ne le crois pas; car je sais le contraire, et vous aussi, madame.

LUCILE, à Phénice.

Entendez-vous?

LISETTE.

Il se désolait tantôt du mariage en question.

LUCILE.

Voilà qui est net.

LISETTE.

Et si j'avais quelque pouvoir ici, il n'épouserait point madame.

LISETTE.

Je lui ferai donc entendre que vous l'aimez ?

LUCILE.

Oui, mademoiselle, oui, que je l'aime[1], puisque vous me forcez à prononcer moi-même un mot qui m'est désagréable, et dont je ne me sers ici que par raison. Au reste, je ne vous indique rien de ce qui peut appuyer cette fausse confidence ; vous êtes fille d'esprit, vous pénétrez les mouvemens des autres ; vous lisez dans les cœurs ; l'art de les persuader ne vous manquera pas, et je vous prie de m'épargner une instruction plus ample. Il y a certaine tournure, certaine industrie que vous pouvez employer ; vous aurez remarqué mes discours, vous m'aurez vue inquiète, j'aurai soupiré si vous voulez ; je ne vous prescris rien ; le peu que je vous en dis me révolte, et je gâterais tout si je m'en mêlais. Ménagez-moi le plus qu'il sera possible ; cependant persuadez Damis : dites-lui qu'il vienne, qu'il avoue hardiment qu'il m'aime ; que vous sentez que je le souhaite ; que les paroles qu'il m'a

---

[1] *Oui, mademoiselle, oui, que je l'aime.* Voilà le dernier pas franchi. Lisette est chargée par sa maîtresse d'aller faire entendre à Damis qu'il est aimé ; que les sermens qu'il a faits, et probablement aussi ceux qu'il a reçus, ne sont rien que des bagatelles. Lucile ajoute qu'*il n'y a pas de temps à perdre.* Tout cela encore une fois, quoique piquant et ingénieux, attacherait bien autrement si l'on pouvait être sérieusement inquiet sur la frivolité de ces malheureux sermens, si l'on pouvait oublier qu'il seront impunément violés dès que Phénice aura dit une parole, si l'on n'avait pas la certitude que la parole sera dite.

données ne sont rien, comme en effet ce ne sont que des bagatelles; que je les traiterai de même, et le reste. Allez, hâtez-vous; il n'y a point de temps à perdre. Mais que vois-je? le voici qui vient; oubliez tout ce que je vous ai dit.

SCÈNE X.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DAMIS, à part.

PUISSE le ciel favoriser ma feinte! Éprouvons encore si son cœur ne me regretterait pas. (Haut.) Enfin, madame, il n'est plus question de notre mariage; vous voilà libre, et, puisqu'il le faut, j'épouserai Phénice.

LISETTE, à part.

Que nous vient-il dire?

DAMIS.

Quoique le bonheur de vous plaire ne m'ait pas été réservé, puis-je du moins, madame, au défaut des sentimens dont je n'étais pas digne, me flatter d'obtenir ceux de l'amitié que je vous demande?

LUCILE.

Ce soin-là ne doit point vous occuper aujourd'hui, monsieur, et je ferais scrupule de vous retenir plus long-temps. Ah! (Elle veut se retirer.)

DAMIS.

Quoi! madame, notre mariage vous déplaît-il?

LUCILE.

J'ai trouvé que vous ne me conveniez point, et je vous avoue que, si l'on m'en croyait, vous ne con-

viendriez pas mieux à Phénice, et peut-être même pourrais-je en dire ma pensée. (En s'en allant.) L'ingrat!

SCÈNE XI.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

Ah! Lisette, est-ce là cette personne qui avait tant de penchant pour moi?

LISETTE.

Quoi! vous osez me parler encore? Est-ce pour me demander mon amitié aussi, à moi? Je vous la refuse. Adieu. (A part.) Je vais pourtant voir ce qu'on peut faire pour lui.

DAMIS.

Arrête! je me meurs, et je ne sais plus ce que je deviendrai [1].

---

[1] *Arrête! je me meurs, et je ne sais plus ce que je deviendrai.* Malheureusement le spectateur le sait.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Je te dis qu'il est au désespoir, et qu'il aurait déjà disparu si je ne l'arrêtais pas.

LISETTE.

Qu'on est sot quand on aime!

FRONTIN.

C'est bien pis quand on épouse.

LISETTE.

Le plus court serait que ton maître allât se jeter aux pieds de ma maîtresse; je suis persuadée que cela terminerait tout.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen; il dit qu'il a suffisamment éprouvé le cœur de Lucile, et que ce cœur est si mal disposé pour lui, que peut-être publierait-elle l'aveu de son amour pour le perdre.

LISETTE.

Quelle imagination!

FRONTIN.

Que veux-tu? Le danger où il est d'épouser Phénice, l'impossibilité où il se trouve de la refuser avec

honneur, l'idée qu'il a des sentimens de Lucile, tout cela lui tourne la tête et la tournerait à un autre; il ne voit pas les choses comme nous, il faut le plaindre; malheureusement c'est un garçon qui a de l'esprit; cela fait qu'il subtilise, que son cerveau travaille; et dans de certains embarras, sais-tu bien qu'il n'appartient qu'aux gens d'esprit de n'avoir pas le sens commun[1]? Je l'ai tant éprouvé moi-même!

LISETTE.

Quoi qu'il en soit, qu'il se garde bien de s'en aller avant de savoir à quoi s'en tenir; car j'espère que la difficulté que nous avons fait naître, et la conduite que nous faisons tenir à Lucile, le tireront d'affaire. Je n'ai pas eu de peine à persuader à ma maîtresse que ce mariage-ci lui faisait une véritable injure, qu'elle avait droit de s'en plaindre, et monsieur Or-

---

[1] *Dans de certains embarras, il n'appartient qu'aux gens d'esprit de n'avoir pas le sens commun.* La pensée est juste et philosophique. Un homme d'esprit, quand il lui survient un embarras, découvre, pour se tirer d'affaire, une infinité de moyens qui échapperaient à un sot; mais il les découvre avec les inconvéniens qu'ils entraînent; il les tient long-temps dans la balance, et, après bien des hésitations, il donne souvent la préférence à celui dont une expérience tardive lui révèle seule le danger. Un sot n'a qu'une idée; il la saisit, il s'y attache, et cette idée, toujours commune et facile à réaliser, devient le plus souvent pour lui une planche de salut. Supposez à Moscou un général ordinaire; frappé du péril le plus imminent, c'est-à-dire, de la dureté du climat et des approches de l'hiver, il se retirera à temps, et l'armée française sera sauvée. Buonaparte calcule l'influence morale d'une retraite qui aurait pu paraître prématurée; il reste un mois de trop, et il éteint dans les neiges de la Russie l'éclat de sa puissance et les derniers rayons de sa gloire militaire.

gon m'a paru aussi très-embarrassé de ce que j'ai été lui dire de sa part; mais toi, de ton côté, qu'as-tu dit au père de Damis? Lui as-tu fait sentir le désagrément qu'il y avait pour son fils de n'entrer dans une maison que pour y brouiller les deux sœurs?

FRONTIN.

Je me suis surpassé, ma fille; tu sais le talent que j'ai pour la parole et l'art aveo lequel je mens quand il faut; je lui ai peint Lucile si ennemie de mon maître, remplissant la maison de tant de murmures, menaçant sa sœur d'une rupture si terrible dans le cas où elle l'épouserait! J'ai peint monsieur Orgon si consterné, Phénice si découragée, Damis si stupéfait!

LISETTE.

A cela qu'a-t-il répondu?

FRONTIN.

Rien; sinon qu'à mon récit il a soupiré, levé les épaules, et m'a quitté pour parler à monsieur Orgon et pour consoler son fils qui est averti, et qui, de son côté, l'attend avec une douleur inconsolable.

LISETTE.

Voilà, ce me semble, tout ce qu'on peut faire en pareil cas pour ton maître, et j'ai bonne opinion de cela; mais retire-toi; voici Lucile qui me cherche apparemment; je lui ai toujours dit qu'elle aimait Damis sans qu'elle me l'ait avoué, et je vais changer de ton afin de la forcer à en changer elle-même.

FRONTIN.

Adieu; songe qu'il faut que je t'épouse, ou que la tête me tourne aussi.

LISETTE.

Va, va, ta tête a pris les devans; ne crains plus rien pour elle.

SCÈNE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Eh bien! Lisette, avez-vous vu mon père?

LISETTE.

Oui, madame, et, autant qu'il m'a paru, je l'ai laissé très-inquiet de vos dispositions; pour de réponse, monsieur Ergaste qui est venu le joindre ne lui a pas donné le temps de m'en faire; il m'a seulement dit qu'il vous parlerait.

LUCILE.

Fort bien; cependant les préparatifs du mariage se font toujours.

LISETTE.

Vous verrez ce qu'il vous dira.

LUCILE.

Je verrai! la belle ressource! Pouvez-vous être de ce sang-froid-là dans les circonstances où je me trouve?

LISETTE.

Moi! de sang-froid, madame! Je suis peut-être plus fâchée que vous.

LUCILE.

Écoutez, vous auriez raison de l'être; je vous dois l'injure que j'essuie, et j'ai fait une triste épreuve de

l'imprudence de vos conseils; vous n'êtes point méchante; mais croyez-moi, ne vous attachez jamais à personne; car vous n'êtes bonne qu'à nuire.

LISETTE.

Comment donc! est-ce que vous croyez que je vous porte malheur?

LUCILE.

Eh! pourquoi non? Est-ce que tout n'est pas plein de gens qui vous ressemblent? Vous n'avez qu'à voir ce qui m'arrive avec vous.

LISETTE.

Mais vous n'y songez pas, madame.

LUCILE.

Oh! Lisette, vous en direz tout ce qu'il vous plaira, mais voilà des fatalités qui me passent et qui ne m'appartiennent point du tout.

LISETTE.

Et de là, vous concluez que c'est moi qui vous les procure? Mais, madame, ne soyez donc point injuste. N'est-ce pas vous qui avez renvoyé Damis?

LUCILE.

Oui; mais qui est-ce qui en est cause? Depuis que nous sommes ensemble, avez-vous cessé de me parler des douceurs de je ne sais quelle liberté qui n'est que chimère? Qui est-ce qui m'a conseillé de ne me marier jamais [1]?

---

[1] *Qui est-ce qui m'a conseillé de ne me marier jamais?* C'est Lisette, il est impossible d'en disconvenir; mais avant Lisette, et surtout avant l'arrivée de Damis, n'était-ce point la crainte de ne pas

LISETTE.

L'envie de faire de vos yeux ce qu'il vous plairait, sans en rendre compte à personne.

LUCILE.

Les sermens que j'ai faits, qui est-ce qui les a imaginés ?

LISETTE.

Que vous importe ? ils ne tombent que sur un homme que vous n'aimez point.

LUCILE.

Et pourquoi donc vous êtes-vous efforcée de me persuader que je l'aimais ? D'où vient me l'avoir répété si souvent que j'en ai presque douté moi-même [1] ?

LISETTE.

C'est que je me trompais.

LUCILE.

Vous vous trompiez ? Je l'aimais ce matin, je ne l'aime pas ce soir ; si je n'en ai pas d'autre garant que vos connaissances, je n'ai qu'à m'y fier, me voilà bien instruite ; cependant, dans la confusion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive, en vérité, que je me perds de vue. Non, je ne suis pas sûre de mon état ; cela n'est-il pas désagréable ?

---

trouver dans un époux inconnu l'amant que l'imagination de Lucile avait créé à l'avance?

[1] *D'où vient me l'avoir répété si souvent que j'en ai presque douté moi-même ?* L'expression n'est pas claire : Lucile devait dire : *Que je me suis presque persuadé que je l'aimais réellement.* A la rigueur même, elle aurait pu supprimer le *presque*.

LISETTE.

Rassurez-vous, madame; encore une fois vous ne l'aimez point.

LUCILE.

Vous verrez qu'elle en saura plus que moi. Eh! que sais-je? Je l'aurais peut-être aimé si vous m'aviez laissée telle que j'étais, si vos conseils, vos préjugés, vos fausses maximes ne m'avaient pas infecté l'esprit? Est-ce moi qui ai décidé de mon sort? Chacun a sa façon de penser et de sentir, et apparemment j'en ai une; mais je ne dirai pas ce que c'est, je ne connais que la vôtre. Ce n'est ni ma raison ni mon cœur qui m'ont conduite, c'est vous; aussi n'ai-je jamais pensé que des impertinences, et voilà ce que c'est; on croit se déterminer, on croit agir; on croit suivre ses sentimens, ses lumières, et point du tout; il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt, et qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis.

LUCILE.

Dites-moi ce que c'était à mon âge que l'idée de rester fille? Qui est-ce qui ne se marie pas? Qui est-ce qui va s'entêter de la haine d'un état respectable, et que tout le monde prend? La condition la plus naturelle d'une fille est d'être mariée; je n'ai pu y renoncer qu'en risquant de désobéir à mon père; je dépends de lui. D'ailleurs, la vie est pleine d'embarras; un mari les partage; on ne saurait avoir trop de secours,

visage; n'est-ce pas là une belle origine de tendresse? Voilà pourtant ce qu'a produit un cabinet de plus dans mon histoire.

LISETTE.

Eh! madame, Damis n'a que faire de cette aventure-là pour être aimable; laissez-moi vous conduire.

LUCILE.

Vous savez ce que je vous ai défendu, Lisette.

LISETTE.

Je sors, car voilà votre père; mais vous aurez beau dire, si Damis se voyait forcé d'épouser Phénice, ne vous attendez pas que je reste muette.

SCÈNE III.

M. ORGON, LUCILE.

M. ORGON.

Ma fille, que signifie donc ce que Lisette m'est venue dire de votre part? Comment! vous ne voulez pas voir le mariage de votre sœur? Vous ne lui pardonnerez jamais? Vous demandez à vous retirer? Monsieur Ergaste, son fils et moi, vous nous chagrinez tous, et de quoi s'agit-il? de l'homme du monde qui vous est le plus indifférent.

LUCILE.

Très-indifférent, je l'avoue; mais la manière dont mon père me traite ne me l'est pas.

M. ORGON.

Eh! que vous ai-je fait, ma fille?

LUCILE.

Non, il est certain que je n'ai point de part aux bontés de votre cœur; ma sœur en emporte toutes les tendresses.

M. ORGON.

De quoi pouvez-vous vous plaindre?

LUCILE.

Ce n'est pas que je trouve mauvais que vous l'aimiez, assurément; je sais bien qu'elle est aimable, et, si vous ne l'aimiez pas, j'en serais très-fâchée; mais qu'on n'aime qu'elle, qu'on ne songe qu'à elle, qu'on la marie aux dépens du peu d'estime qu'on pouvait faire de mon esprit, de mon cœur, de mon caractère, je vous avoue, mon père, que cela est bien triste, et que c'est me faire payer bien chèrement son mariage.

M. ORGON.

Mais que veux-tu dire? Tout ce que j'y vois, moi, c'est qu'elle est ta cadette, et qu'elle épouse un homme qui t'était destiné; mais ce n'est qu'à ton refus. Si tu avais voulu de Damis, il ne serait pas à elle, ainsi te voilà hors d'intérêt; et dans le fond, ton cœur t'a bien conduit; Damis et toi, vous n'étiez pas nés l'un pour l'autre. Il a plu sans peine à ta sœur; nous voulions nous allier, monsieur Ergaste et moi, et nous profitons de leur penchant mutuel; c'est te débarrasser d'un homme que tu n'aimes point, et tu dois en être charmée.

LUCILE.

Enfin, je n'ai rien à dire, et vous êtes le maître;

mais je devais l'épouser. Il n'était venu que pour moi, tout le monde en est informé; je ne l'épouse point, tout le monde en sera surpris. D'ailleurs, je pouvais quelque jour vouloir me marier moi-même [1], et me voilà forcée d'y renoncer.

M. ORGON.

D'y renoncer, dis-tu? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là?

LUCILE.

Oui, me voilà condamnée à n'y plus penser; on ne revient jamais de l'accident humiliant qui m'arrive aujourd'hui; il faut désormais regarder mon cœur et ma main comme disgraciés; il ne s'agit plus de les offrir à personne, ni de chercher de nouveaux affronts; j'ai été dédaignée, je le serai toujours, et une retraite éternelle est l'unique parti qui me reste à prendre.

M. ORGON.

Tu es folle; on sait que tu as refusé Damis; encore une fois il le publie lui-même, et tout le risque que tu cours dans cette affaire-ci, c'est de passer pour avoir le goût bizarre, voilà tout; ainsi, tranquillise-toi, et ne va pas toi-même, par un mécontentement malentendu, te faire soupçonner des sentimens que tu n'as

---

[1] *Je pouvais quelque jour vouloir me marier moi-même.* Est-il dans les bienséances qu'une fille déclare à son père qu'un jour elle pourra vouloir se marier elle-même? Ne fallait-il pas ici un correctif, et n'eût-il pas été mieux qu'en parlant du choix éventuel que son cœur pourrait faire d'un époux qui lui serait agréable, Lucile ajoutât un hommage de soumission à l'autorité paternelle?

point. Voici ta sœur qui vient nous joindre, et à qui j'avais donné ordre de te parler; je te prie de la recevoir avec amitié.

SCÈNE IV.

PHÉNICE, LUCILE, M. ORGON.

M. ORGON.

Approchez, Phénice; votre sœur vient de me dire les motifs de son dégoût pour votre mariage. Quoique Damis ne lui convienne point, on sait qu'il était venu pour elle, et elle croyait qu'on pouvait mieux faire que de vous le donner; mais elle ne songe plus à cela, voilà qui est fini.

PHÉNICE.

Si ma sœur le regrette, et que Damis la préfère, il est encore à elle; je le cède volontiers, et n'en murmurerai point.

LUCILE.

Ayez, ma sœur, un peu moins de confiance; s'il vous entendait, j'aurais peur qu'il ne vous prît au mot.

PHÉNICE.

Oh! non, je parle à coup sûr; il n'y a rien à craindre; je lui ai répété plus de vingt fois ce que je vous dis là.

LUCILE.

Ah! si vous n'avez rien risqué à lui tenir ce discours, vous m'en avez quelque obligation; mes manières n'ont pas nui à la constance qu'il a eue pour vous.

PHÉNICE.

Laissez-moi pourtant me flatter qu'il m'a choisie.

LUCILE.

Et moi je vous dis qu'il est mieux que vous ne vous en flattiez pas, mademoiselle; vous en serez plus attentive à lui plaire, et son amour aura besoin de ce secours-là.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air de dispute que vous prenez entre vous deux? Est-ce là comme vous répondez aux soins que je me donne pour vous voir unies?

LUCILE.

Mais vous voyez bien qu'on le prend sur un ton qui n'est pas supportable.

PHÉNICE.

Eh! que puis-je faire de plus que de renoncer à Damis, si votre cœur le souhaite?

LUCILE.

On vous dit que si mon cœur le souhaitait, on n'aurait que faire de vous, et que la vanité de vos offres est bien inutile sur un objet qu'on vous ôterait avec un regard, si on en avait envie; en voilà assez, finissons.

M. ORGON.

La jolie conversation! Je vous croyais à toutes deux plus de respect pour moi.

PHÉNICE.

Je ne dirai plus mot; je n'étais venue que dans le

dessein d'embrasser ma sœur, et j'y suis encore prête si ses sentimens me le permettent.

LUCILE.

Ah ! qu'à cela ne tienne. (Elles s'embrassent.)

M. ORGON.

Eh bien! voilà ce que je demandais; allons, mes enfans, réconciliez-vous, et soyez bonnes amies : voici Damis qui vient fort à propos.

SCÈNE V.

DAMIS, LUCILE, PHÉNICE, M. ORGON.

DAMIS.

Je crois, monsieur, que vous êtes bien persuadé du désir extrême que j'avais de voir terminer notre mariage ; mais vous savez l'obstacle qu'y a apporté madame ; et plutôt que de jeter le trouble dans une famille....

M. ORGON.

Non, Damis, vous n'en jetterez aucun. Je vous annonce que nous sommes tous d'accord, que nous vous estimons tous, et que mes filles viennent de s'embrasser tout à l'heure.

PHÉNICE.

Et même de bon cœur, à ce que je pense.

LUCILE.

Oh ! le cœur n'a que faire ici ; rien ne l'intéresse.

M. ORGON.

Eh ! sans doute. Adieu ; je vais porter cette bonne nouvelle à monsieur Ergaste, et dans un moment revenir avec lui ici pour conclure.

SCÈNE VI.

DAMIS, LUCILE, PHÉNICE.

PHÉNICE, riant en les regardant.

Ah! ah! ah!... Que vous me divertissez tous deux! vous vous taisez, vous me regardez d'un œil noir... ah! ah! ah!....

LUCILE.

Où est donc le mot pour rire?

PHÉNICE.

Oh! il y est beaucoup pour moi, et il n'y est pas encore pour vous, j'en conviens; mais cela va venir.... Approchez, Damis.

DAMIS, faisant mine de reculer.

De quoi s'agit-il, madame?

PHÉNICE.

De quoi s'agit-il, madame? Est-ce que vous me fuyez? Le joli prélude de tendresse! N'est-ce pas là un homme bien disposé à m'épouser? (Elle va à lui.) Approchez, vous dis-je, venez ici, et laissez-vous conduire. Allons, monsieur, rendez hommage à votre vainqueur, et jetez-vous à ses genoux tout à l'heure.... à ses genoux, vous dis-je : et vous, ma sœur, tenez-vous un peu fière; ne lui tendez pas la main en signe de paix, mais ne la retirez pas non plus [1]; laissez-la

---

[1] *Ne lui tendez pas la main en signe de paix, mais ne la retirez pas non plus.* Quel charmant badinage, et en même temps quelle délicatesse de sentimens et de conduite! Ce dénouement seul fera

aller, afin qu'il la prenne ; voilà mon projet rempli : adieu ; le reste vous regarde.

SCÈNE VII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE, à Damis à genoux.

Mais qu'est-ce que cela signifie, Damis ?

DAMIS.

Que je vous adore depuis le premier instant, et que je n'osais vous le dire.

LUCILE.

Assurément, voilà qui est particulier ; mais levez-vous donc pour vous expliquer.

DAMIS se levant.

Si vous saviez combien j'ai souffert du silence timide que j'ai gardé, madame ! Non, je ne puis vous exprimer ce que devint mon cœur la première fois que je vous vis, ni tout le désespoir où je fus d'avoir parlé à Lisette comme j'avais fait.

LUCILE.

Je ne m'attendais pas à ce discours-là ; car vous me promîtes alors de rompre notre mariage.

DAMIS.

Madame, je ne vous promis rien ; souvenez-vous-en, je ne fis que céder à l'éloignement où je vous vis

---

toujours regretter que quelques retranchemens ne rendent point à cette comédie la place qu'elle est digne d'occuper sur le répertoire du Théâtre-Français.

pour moi ; je ne me rendis qu'à vos dispositions, qu'au respect que j'avais pour elles, qu'à la peur de vous déplaire, et qu'à l'extrême surprise où j'étais.

LUCILE.

Je vous crois ; mais j'admire la conjoncture où cela tombe ; car enfin, si j'avais connu vos sentimens, que sais-je ? ils auraient pu me déterminer ; mais à présent, comment voulez-vous qu'on fasse ? En vérité, cela est bien embarrassant.

DAMIS.

Ah ! Lucile, si mon cœur pouvait fléchir le vôtre !

LUCILE.

Vous verrez que notre histoire sera d'un ridicule qui me désole.

DAMIS.

Je ne serai jamais à Phénice, je ne puis être qu'à vous seule ; et si je vous perds, toute ma ressource est de fuir, de ne me montrer de ma vie, et de mourir de douleur.

LUCILE.

Cette extrémité-là serait terrible ; mais dites-moi, ma sœur sait donc que vous m'aimez ?

DAMIS.

Il faut qu'on le lui ait dit, ou qu'elle l'ait soupçonné dans nos conversations, et qu'elle ait voulu m'encourager à vous le dire.

LUCILE.

Hum ! si elle a soupçonné que vous m'aimiez, je suis sûre qu'elle se sera doutée que j'y suis sensible.

DAMIS, en lui baisant la main.

Ah ! Lucile, que viens-je d'entendre ? Dans quel ravissement me jetez-vous !

LUCILE.

Notre aventure fera rire, mais notre amour m'en console ; je crois qu'on vient.

SCÈNE VIII.

M. ORGON, M. ERGASTE, LUCILE, DAMIS, PHÉNICE, LISETTE, FRONTIN.

M. ERGASTE.

Allons, mon fils, hâtez-vous de combler ma joie, et venez signer votre bonheur.

DAMIS.

Mon père, il n'est plus question de mariage avec madame ; elle n'y a jamais pensé, et mon cœur n'appartient qu'à Lucile.

M. ORGON.

Qu'à Lucile ?

LISETTE.

Oui, monsieur, à elle-même, qui ne le refusera pas ; mariez hardiment ; tantôt nous vous dirons le reste.

M. ORGON.

Êtes-vous d'accord de ce qu'on dit là, ma fille ?

LUCILE, donnant la main à Damis.

Ne me demandez point d'autre réponse, mon père.

FRONTIN.

Eh bien! Lisette, qu'en sera t-il?

LISETTE, lui donnant la main.

Ne me demande point d'autre réponse.

FIN DES SERMENS INDISCRETS.

LE PETIT-MAÎTRE CORRIGÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 6 novembre 1734.

JUGEMENT

SUR

LE PETIT-MAÎTRE CORRIGÉ.

C'EST une règle de l'art dramatique, qu'une fois mis en scène, un personnage ne doit jamais démentir le caractère que l'auteur lui a donné.

> Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
> Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord,

a dit Boileau, d'après Horace; et cette règle, fondée sur la raison, est justifiée par l'exemple. Harpagon, Alceste, Tartufe, le Joueur, le Méchant, le Métromane, restent jusqu'à la fin ce qu'on les a vus au commencement. Ils sont punis de leurs vices ou de leurs travers par leurs travers ou leurs vices mêmes, mais ils ne sont pas corrigés. Le principe est incontestable; cependant, comme dans toutes les maximes générales, n'y a-t-il pas ici quelque, distinction à faire, quelque exception à admettre?

Il est des vices ou des ridicules qui ont leur racine dans le cœur de l'homme, qui en pénètrent toute la profondeur, qui en remplissent toute l'étendue ; il en est d'autres qui n'en effleurent en quelque sorte que la superficie, et dont un léger effort sur soi-même peut amener facilement la guérison. C'est pour les premiers que la règle de la persévérance subsiste dans toute sa force. Qu'un avare, un jaloux,

un joueur, un hypocrite, se convertisse et change du noir au blanc en vingt-quatre heures, c'est ce qui choque la vraisemblance, et ce que le bon sens n'admettra jamais. Il n'en est pas de même des seconds : comme ils pèchent plutôt par légèreté que par réflexion, par esprit d'imitation que par une inclination bien prononcée, présentez-leur le miroir, ils verront à l'instant tout ce qu'il y a de difforme dans la physionomie d'emprunt qu'ils se sont donnée ; à peine ils se seront reconnus, qu'ils rougiront d'eux-mêmes ; et un sentiment vrai, tel que l'amour, reprenant sur leur âme un empire que la frivolité de la mode voudrait en vain lui disputer, ils redeviendront promptement ce que la nature les a faits. Ils ne s'agit pour eux que de dépouiller des manières extérieures, un langage de convention, une vanité puérile, toutes choses que l'on quitte avec plaisir, parce qu'on les a prises sans qu'on s'en soit dissimulé le danger ou le ridicule, et dont, au fond, on se sentait plus embarrassé que réjoui.

C'est dans cette position que se trouve le petit-maître de Marivaux. Il croit indigne de lui, non pas d'être amoureux, mais de le paraître. Dès qu'il a vu Hortense, il est à demi vaincu; l'autorité maternelle, un peu de jalousie contre un prétendu rival et le mépris que lui inspire une coquette fieffée qui le fatigue de ses poursuites, n'auront pas de peine à achever le triomphe de l'amour.

Cette conversion est naturelle et possible; la leçon qu'elle amène est utile ; les différens caractères qui concourent à la produire sont agréablement variés; la pièce est bien écrite, et si elle n'est pas restée au théâtre, c'est un malheur qu'elle partage avec une foule de jolis ouvrages que le suffrage des amateurs venge tous les jours de l'injuste oubli où ils sont tombés par la négligence des comédiens.

Le Petit-Maître corrigé eut dix représentations dans sa nouveauté, et il continua à être joué de temps en temps, jusqu'en 1762, époque de la première retraite de Grandval. Le rôle de Rosimond était un des rôles de prédilection de cet acteur, qui l'avait joué d'original avec une grande supériorité. « Grandval, dit mademoiselle Clairon dans ses « *Mémoires*, ne sera peut-être jamais remplacé dans les « petits-maîtres de bonne compagnie. » Cependant mademoiselle Clairon avait vu Molé et Fleury.

PERSONNAGES.

LE COMTE, père d'Hortense.

LA MARQUISE.

HORTENSE, fille du comte.

ROSIMOND, fils de la marquise.

DORIMÈNE.

DORANTE, ami de Rosimond.

MARTON, suivante d'Hortense.

FRONTIN, valet de Rosimond.

La scène est à la campagne, dans la maison du comte.

LE PETIT-MAÎTRE CORRIGÉ.

ACTE I.

SCÈNE I.

HORTENSE, MARTON.

MARTON.

Eh bien! madame, quand sortirez-vous de la rêverie où vous êtes? Vous m'avez appelée, me voilà, et vous ne me dites mot.

HORTENSE.

J'ai l'esprit inquiet.

MARTON.

De quoi s'agit-il donc?

HORTENSE.

N'ai-je pas de quoi rêver? On va me marier, Marton.

MARTON.

Eh! vraiment, je le sais bien; on n'attend plus que votre oncle pour terminer ce mariage; d'ailleurs, Rosimond votre futur n'est arrivé que d'hier[1], et il faut vous donner patience.

---

[1] *Rosimond votre futur n'est arrivé que d'hier.* Ce qui souvent est un défaut dans une comédie était ici de nécessité. En général, on

HORTENSE.

Patience ! est-ce que tu me crois pressée ?

MARTON.

Pourquoi non ? on l'est ordinairement à votre place ; le mariage est une nouveauté curieuse, et la curiosité n'aime pas à attendre.

HORTENSE.

Je différerai tant qu'on voudra.

MARTON.

Ah ! heureusement qu'on veut expédier.

HORTENSE.

Eh ! laisse là tes idées.

MARTON.

Est-ce que Rosimond n'est pas de votre goût ?

HORTENSE.

C'est de lui que je veux te parler. Marton, tu es fille d'esprit ; comment le trouves-tu ?

MARTON.

Mais.... il est d'une jolie figure.

HORTENSE.

Cela est vrai.

---

a raison de blâmer l'abus de ces passions subites nées du matin ou de la veille entre des personnages qui ne se connaissaient pas auparavant ; mais comment supposer un *petit-maître* depuis long-temps *amoureux?* ces deux termes sont exclusifs l'un de l'autre. Puisque l'auteur veut présenter le tableau de ses extravagances, et qu'il charge l'amour de l'en corriger, il faut bien que cet amour n'arrive que pour le dénouement. C'est le *dieu dans la machine;* autrement la pièce est impossible.

MARTON.

Sa physionomie est aimable.

HORTENSE.

Tu as raison.

MARTON.

Il me paraît avoir de l'esprit.

HORTENSE.

Je lui en crois beaucoup.

MARTON.

Dans le fond même, on lui sent un caractère d'honnête homme [1].

HORTENSE.

Je le pense comme toi.

MARTON.

Et, à vue de pays, tout son défaut, c'est d'être ridicule.

HORTENSE.

Et c'est ce qui me désespère, car cela gâte tout. Je lui trouve de si sottes façons avec moi! On dirait qu'il dédaigne de me plaire, et qu'il croit qu'il ne serait pas du bon air de se soucier de moi parce qu'il m'épouse....

MARTON.

Ah! madame, vous en parlez bien à votre aise.

HORTENSE.

Que veux-tu dire? Est-ce que la raison même n'exige pas un autre procédé que le sien?

---

[1] *On lui sent un caractère d'honnête homme.* Ceci est dit pour préparer à la conversion de Rosimond.

MARTON.

Eh ! oui, la raison; mais c'est que parmi les jeunes gens du bel air, il n'y a rien de si bourgeois que d'être raisonnable.

HORTENSE.

Peut-être aussi ne suis-je pas de son goût.

MARTON.

Je ne suis pas de ce sentiment-là, ni vous non plus; non : tel que vous le voyez, il vous aime; ne l'ai-je pas fait rougir hier, moi, parce que je l'ai surpris comme il vous regardait à la dérobée attentivement? Voilà déjà deux ou trois fois que je le prends sur le fait.

HORTENSE.

Je voudrais être bien sûre de ce que tu me dis là.

MARTON.

Oh! je m'y connais; cet homme-là vous aime, vous dis-je, et il n'a garde de s'en vanter, parce que vous n'allez être que sa femme; mais je soutiens qu'il étouffe ce qu'il sent, et que son air de petit-maître n'est qu'une gasconnade avec vous [1].

HORTENSE.

Eh bien, je t'avouerai que cette pensée m'est venue comme à toi.

---

[1] *Son air de petit-maître n'est qu'une gasconnade avec vous.* Ainsi la fatuité de Rosimond n'est qu'un sacrifice à la mode et à la vanité: c'est un travers de l'esprit, et non un vice du cœur. Le retour au bon sens est facile à prévoir.

MARTON.

Eh ! par hasard, n'auriez-vous pas eu la pensée que vous l'aimez aussi ?

HORTENSE.

Moi, Marton ?

MARTON.

Oui, c'est qu'elle m'est encore venue ; voyez.

HORTENSE.

Franchement, c'est grand dommage que ses façons nuisent au mérite qu'il aurait.

MARTON.

Si on pouvait le corriger !

HORTENSE.

Et c'est à quoi je voudrais tâcher ; car, s'il m'aime, il faudra bien qu'il me le dise franchement, et qu'il se défasse d'une extravagance dont je pourrais être la victime quand nous serons mariés ; sans quoi je ne l'épouserai point. Commençons par nous assurer qu'il n'aime point ailleurs, et que je lui plais ; s'il m'aime, j'aurai beau jeu contre lui, et je le tiens pour à moitié corrigé ; la peur de me perdre fera le reste. Je t'ouvre mon cœur ; il me sera cher s'il devient raisonnable. Je n'ai pas trop le temps de réussir, mais il en arrivera ce qui pourra ; essayons ; j'ai besoin de toi, tu es adroite ; interroge son valet, qui me paraît assez familier avec son maître.

MARTON.

C'est à quoi je songeais ; mais il y a une petite difficulté à cette commission-là ; c'est que le maître a gâté le valet, et Frontin est le singe de Rosimond ;

ce faquin croit apparemment m'épouser aussi, et se donne, à cause de cela, les airs d'en agir cavalièrement et de soupirer tout bas; car, de son côté, il m'aime.

HORTENSE.

Mais il te parle quelquefois.

MARTON.

Oui, comme à une soubrette de campagne; mais n'importe, le voici qui vient à nous; laissez-nous ensemble; je travaillerai à le faire causer.

HORTENSE.

Surtout conduis-toi si adroitement, qu'il ne puisse soupçonner nos intentions.

MARTON.

Ne craignez rien; ce sera tout en causant que je m'y prendrai; il m'instruira sans qu'il le sache [1].

SCÈNE II.

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

(*Hortense s'en va, Frontin l'arrête.*)

FRONTIN.

Mon maître m'envoie savoir comment vous vous portez, madame, et s'il peut ce matin avoir l'honneur de vous voir bientôt.

---

[1] *Il m'instruira sans qu'il le sache.* L'exposition est claire; les principaux personnages sont connus, ainsi que leur situation relative. Remarquons toujours les choses qui tiennent aux principes de l'art : Marivaux ne les néglige jamais.

MARTON.

Qu'est-ce que c'est que bientôt?

FRONTIN.

Comme qui dirait dans une heure; il n'est pas habillé.

HORTENSE.

Tu lui diras que je n'en sais rien.

FRONTIN.

Que vous n'en savez rien, madame?

MARTON.

Non, madame a raison; qui est-ce qui sait ce qui peut arriver dans l'intervalle d'une heure?

FRONTIN.

Mais, madame, j'ai peur qu'il ne comprenne rien à ce discours.

HORTENSE.

Il est pourtant très-clair; je te dis que je n'en sais rien.

SCÈNE III.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ma belle enfant, expliquez-moi la réponse de votre maîtresse; elle est d'un goût nouveau.

MARTON.

Toute simple.

FRONTIN.

Elle est même fantasque.

MARTON.

Tout unie.

FRONTIN.

Mais, à propos de fantaisie, savez-vous bien que votre minois en est une, et des plus piquantes?

MARTON.

Oh! il est très-commun, aussi bien que la réponse de ma maîtresse.

FRONTIN.

Point du tout, point du tout. Avez-vous des amans?

MARTON.

Eh!.... on attrape toujours quelque petite fleurette en passant.

FRONTIN.

Elle est d'une ingénuité charmante. Écoutez, nos maîtres vont se marier; vous allez venir à Paris; je suis d'avis de vous épouser aussi : qu'en dites-vous?

MARTON.

Je ne suis pas assez aimable pour vous.

FRONTIN.

Pas mal, pas mal; je suis assez content.

MARTON.

Je crains le nombre de vos maîtresses; car je vais gager que vous en avez autant que votre maître, qui doit en avoir beaucoup. Nous avons entendu dire que c'était un homme fort couru, et vous aussi, sans doute?

FRONTIN.

Oh! très-courus; c'est à qui nous attrapera tous deux; il a pensé même m'en venir quelqu'une des

siennes. Les conditions se confondent un peu à Paris[1]; on n'y est pas scrupuleux sur les rangs.

MARTON.

Et votre maître et vous continuerez-vous d'avoir des maîtresses quand vous serez nos maris ?

FRONTIN.

Tenez, il est bon de vous mettre là-dessus au fait. Écoutez, il n'en est pas de Paris comme de la province; les coutumes y sont différentes.

MARTON.

Ah! différentes?

FRONTIN.

Oui; en province, par exemple, un mari promet fidélité à sa femme, n'est-ce pas ?

MARTON.

Sans doute.

FRONTIN.

A Paris, c'est de même; mais la fidélité de Paris n'est point sauvage; c'est une fidélité galante, badine, qui entend raillerie, et qui se permet toutes les petites commodités du savoir-vivre; vous comprenez bien ?

MARTON.

Oh! de reste.

FRONTIN.

Je trouve sur mon chemin une personne aimable;

---

[1] *Les conditions se confondent un peu à Paris.* C'est un trait vigoureux contre les mœurs de la haute société du temps de Marivaux. Le genre avilissant des désordres dont il parle ici est presque inconnu de nos jours : malheureusement l'histoire du commencement du siècle dernier est ici d'accord avec l'auteur comique.

je suis poli, elle me goûte; je lui dis des douceurs, elle m'en rend; je folâtre, elle le veut bien; pratique de politesse, commodité de savoir-vivre, pure amourette que tout cela dans le mari; la fidélité conjugale n'y est point offensée. Celle de province n'est pas de même; elle est sotte, revêche, et tout d'une pièce, n'est-il pas vrai?

MARTON.

Oh! oui; mais ma maîtresse fixera peut-être votre maître; car il me semble qu'il l'aimera assez volontiers, si je ne me trompe.

FRONTIN.

Vous avez raison; je lui trouve effectivement comme une vapeur d'amour pour elle.

MARTON.

Croyez-vous?

FRONTIN.

Il y a dans son cœur un étonnement qui pourrait devenir très-sérieux; au surplus, ne vous inquiétez pas; dans les amourettes, on n'aime qu'en passant, par curiosité de goût, pour voir un peu comment cela fera; de ces inclinations-là, on en peut fort bien avoir une demi-douzaine sans que le cœur en soit plus chargé, tant elles sont légères.

MARTON.

Une demi-douzaine! cela est pourtant fort; et pas une sérieuse?

FRONTIN.

Bon! quelquefois tout cela est expédié dans la semaine. A Paris, ma chère enfant, les cœurs, on ne

se les donne pas, on se les prête; on ne fait que des essais.

MARTON.

Quoi! là-bas, votre maître et vous, vous n'avez encore donné votre cœur à personne?

FRONTIN.

A qui que ce soit; on nous aime beaucoup, mais nous n'aimons point; c'est notre usage.

MARTON.

J'ai peur que ma maîtresse ne prenne cette coutume-là de travers.

FRONTIN.

Oh! que non! les agrémens l'y accoutumeront; les amourettes en passant sont amusantes; mon maître passera, votre maîtresse de même; je passerai, vous passerez, nous passerons tous.

MARTON, riant.

Ah! ah! ah! j'entre si bien dans ce que vous dites, que mon cœur a déjà passé avec vous.

FRONTIN.

Comment donc?

MARTON.

Doucement; voilà la marquise, la mère de Rosimond, qui vient.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, FRONTIN, MARTON.

LA MARQUISE.

Je suis charmée de vous trouver là, Marton; je vous

cherchais. Que disiez-vous à Frontin ? Parliez-vous de mon fils ?

MARTON.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien, que pense de lui Hortense ? Ne lui déplaît-il point ? Je voulais vous demander ses sentimens ; dites-les moi ; vous les savez sans doute, et vous me les apprendrez plus librement qu'elle ; sa politesse me les cacherait peut-être s'ils n'étaient pas favorables.

MARTON.

C'est à peu près de quoi nous nous entretenions, Frontin et moi, madame ; nous disions que monsieur votre fils est très-aimable, et ma maîtresse le voit tel ; mais je demandais s'il l'aimerait.

LA MARQUISE.

Quand on est faite comme Hortense, je crois que cela n'est pas douteux, et ce n'est pas de lui que je m'embarrassse.

FRONTIN.

C'est ce que je répondais.

MARTON.

Oui, vous m'avez parlé d'une vapeur de tendresse qui lui a pris pour elle ; mais une vapeur se dissipe.

LA MARQUISE.

Que veut dire une vapeur ?

MARTON.

Frontin vient de me l'expliquer, madame ; c'est comme un étonnement de cœur, et un étonnement

ne dure pas; sans compter que les commodités de la fidélité conjugale sont un grand article.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce langage-là, Marton? Je veux savoir ce que cela signifie. D'après qui répétez-vous tant d'extravagances? car vous n'êtes pas folle, et vous ne les imaginez pas sur-le-champ.

MARTON.

Non, madame; il n'y a qu'un moment que je sais ce que je vous dis là; c'est une instruction que vient de me donner Frontin sur le cœur de son maître, et sur l'agréable économie des mariages de Paris.

LA MARQUISE.

Cet impertinent!

FRONTIN.

Ma foi, madame, si j'ai tort, c'est la faute du beau monde que j'ai copié; j'ai rapporté la mode, je lui ai donné l'état des choses et le plan de la vie ordinaire.

LA MARQUISE.

Vous êtes un sot, taisez-vous. Vous pensez bien, Marton, que mon fils n'a nulle part à de pareilles extravagances; il a de l'esprit, il a des mœurs, il aimera Hortense et connaîtra ce qu'elle vaut. Pour toi, je te recommanderai à ton maître, et lui dirai qu'il te corrige. (Elle sort.)

SCÈNE V.

MARTON, FRONTIN.

MARTON, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah! ah!

FRONTIN.

Ah ! ah! ah! ah!

MARTON.

Ah ! mon ingénuité te charme-t-elle encore ?

FRONTIN.

Non, mon admiration s'était méprise ; c'est ta malice qui est admirable.

MARTON.

Ah ! ah ! pas mal, pas mal.

FRONTIN lui présente la main.

Allons, touche là, Marton.

MARTON.

Pourquoi donc? ce n'est pas la peine.

FRONTIN.

Touche là, te dis-je ; c'est de bon cœur.

MARTON, lui donnant la main.

Eh bien, que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Marton, ma foi, tu as raison ; j'ai fait l'impertinent tout à l'heure.

MARTON.

Le vrai faquin.

FRONTIN.

Le sot, le fat.

MARTON.

Oh! mais tu tombes à présent dans un excès de raison, tu vas me réduire à te louer.

FRONTIN.

J'en veux à ton cœur, et non pas à tes éloges.

MARTON.

Tu es encore trop convalescent; j'ai peur des rechutes.

FRONTIN.

Il faut pourtant que tu m'aimes.

MARTON.

Doucement; vous redevenez fat.

FRONTIN.

Paix; voici mon original qui arrive.

SCÈNE VI.

ROSIMOND, FRONTIN, MARTON.

ROSIMOND, à Frontin.

Ah! tu es ici toi, et avec Marton; je ne te plains pas. Que te disait-il, Marton? Il te parlait d'amour, je gage, eh! n'est-ce pas? Souvent ces coquins-là sont plus heureux que d'honnêtes gens. Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton [1]; il n'y a point de femme à la cour qui ne s'accommodât de cette figure-là.

---

[1] *Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton.* Bon trait de caractère. Rosimond paraît, et son premier mot est une impertinence, ou du moins une *légèreté* bien coupable; s'il aime sincèrement sa maîtresse, doit-il débuter par en conter à la suivante?

FRONTIN.

Je m'en accommoderais encore mieux qu'aucune femme de la cour.

ROSIMOND.

Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci? Y a-t-il du jeu, de la chasse, des amours? Ah! le sot pays, ce me semble! A propos, ce bonhomme qu'on attend de sa terre pour finir notre mariage, cet oncle arrive-t-il bientôt? Que ne se passe-t-on de lui? Ne peut-on se marier sans que ce parent assiste à la cérémonie?

MARTON.

Que voulez-vous? ces messieurs-là, sous prétexte qu'on est leur nièce et leur héritière, s'imaginent qu'on doit faire quelque attention à eux. Mais je ne songe pas que ma maîtresse m'attend.

ROSIMOND.

Tu t'en vas, Marton? Tu es bien pressée. A propos de ta maîtresse, tu ne m'en parles pas; j'avais dit à Frontin de demander si on pouvait la voir.

FRONTIN.

Je l'ai vue aussi, monsieur; Marton était présente, et j'allais vous rendre réponse.

MARTON.

Et moi je vais la rejoindre.

ROSIMOND.

Attends, Marton; j'aime à te voir; tu es la fille du monde la plus amusante.

MARTON.

Je vous trouve très-curieux à voir aussi, monsieur; mais je n'ai pas le temps de rester.

ROSIMOND.

Très-curieux! Comment donc! mais elle a des expressions! Ta maîtresse a-t-elle autant d'esprit que toi, Marton? De quelle humeur est-elle?

MARTON.

Oh! d'une humeur peu piquante, assez insipide; elle n'est que raisonnable.

ROSIMOND.

Insipide et raisonnable? Il est, parbleu, plaisant! Tu n'es pas faite pour la province. Quand la verrai-je, Frontin?

FRONTIN.

Monsieur, comme je demandais si vous pouviez la voir dans une heure, elle m'a dit qu'elle n'en savait rien.

ROSIMOND.

Le butor!

FRONTIN.

Point du tout, je vous rends fidèlement la réponse.

ROSIMOND.

Tu rêves! il n'y a pas de sens à cela. Marton, tu y étais, il ne sait ce qu'il dit; qu'a-t-elle répondu?

MARTON.

Précisément ce qu'il vous rapporte, monsieur, qu'elle n'en savait rien.

ROSIMOND.

Ma foi, ni moi non plus.

MARTON.

Je n'en suis pas mieux instruite que vous. Adieu, monsieur.

ROSIMOND.

Un moment, Marton; j'avais quelque chose à te dire. Frontin, m'est-il venu des lettres?

FRONTIN.

A propos de lettres, oui, monsieur, en voilà une qui est arrivée de quatre lieues d'ici par un exprès.

ROSIMOND ouvre et rit à part, en lisant.

Donne..... Ah! ah! ah! C'est de ma folle de comtesse..... Hum..... hum.....

MARTON.

Monsieur, ne vous trompez-vous pas? Auriez-vous quelque chose à me dire? Voyez, car il faut que je m'en aille.

ROSIMOND, toujours lisant.

Hum..... hum..... Je suis à toi, Marton; laisse-moi achever.

MARTON, à part à Frontin.

C'est apparemment là une lettre de commerce?

FRONTIN.

Oui, quelque missive de passage.

ROSIMOND, après avoir lu.

Vous êtes une étourdie, comtesse. Que dites-vous là, vous autres?

MARTON.

Nous disons, monsieur, que c'est quelque jolie femme qui vous écrit par amourette.

ROSIMOND.

Doucement, Marton; il ne faut pas dire cela en ce pays-ci, tout serait perdu.

MARTON.

Adieu, monsieur; je crois que ma maîtresse m'appelle.

ROSIMOND.

Ah! c'est d'elle que je voulais te parler.

MARTON.

Oui, mais la mémoire vous revient quand je pars. Tout ce que je puis pour votre service, c'est de régaler Hortense de l'honneur que vous lui faites de vous ressouvenir d'elle.

ROSIMOND.

Adieu donc, Marton.

SCÈNE VII.

ROSIMOND, FRONTIN.

ROSIMOND.

Elle a de la gaîté, du badinage dans l'esprit.

FRONTIN.

Oh! que non, monsieur; malepeste, vous ne la connaissez pas; c'est qu'elle se moque.

ROSIMOND.

De qui?

FRONTIN.

De qui? Mais ce n'est pas à moi qu'elle parlait.

ROSIMOND.

Hein?

FRONTIN.

Monsieur, je ne dis pas que je l'approuve; elle a tort: mais c'est une maligne soubrette; elle m'a aussi décoché un trait, bien entendu.

ROSIMOND.

Eh! dis-moi, ne t'a-t-on pas déjà interrogé sur mon compte?

FRONTIN.

Oui, monsieur; Marton, dans la conversation, m'a par hasard fait quelques questions sur votre chapitre.

ROSIMOND.

Je les avais prévues. Eh bien! ces questions de hasard, quelles sont-elles?

FRONTIN.

Elle m'a demandé si vous aviez des maîtresses. Moi qui ai voulu faire votre cour.....

ROSIMOND.

Ma cour, à moi! ma cour!

FRONTIN.

Oui, monsieur, j'ai dit que non; que vous étiez un garçon sage, réglé.

ROSIMOND.

Le sot, avec sa règle et sa sagesse [1]! le plaisant éloge! Vous ne peignez pas en beau, à ce que je vois. Heureusement, on ne me reconnaîtra pas à vos portraits.

FRONTIN.

Consolez-vous; je vous ai peint à votre goût, c'est-à-dire en laid.

---

[1] *Le sot, avec sa règle et sa sagesse!* Ainsi, voilà la vanité de l'homme à bonnes fortunes qui l'emporte sur les intérêts d'un amour avoué! Le caractère du petit-maître se développe et se soutient.

ROSIMOND.

Comment!

FRONTIN.

Oui, en petit aimable ; j'ai mis une troupe de folles qui courent après vos bonnes grâces ; je vous en ai donné une demi-douzaine qui partageaient votre cœur.

ROSIMOND.

Fort bien !

FRONTIN.

Combien en vouliez-vous donc ?

ROSIMOND.

Qui partageaient mon cœur ! Mon cœur avait bien affaire là. Passe pour dire qu'on me trouve aimable, ce n'est pas ma faute ; mais me donner de l'amour à moi, c'est un article qu'il fallait épargner à la petite personne qu'on me destine. La demi-douzaine de maîtresses est même un peu trop ; on pouvait en supprimer quelques-unes ; il y a des occasions où il ne faut pas dire la vérité.

FRONTIN.

Bon ! si je n'avais dit que la vérité, il aurait peut-être fallu les supprimer toutes.

ROSIMOND.

Non, vous ne vous trompiez point ; ce n'est pas de quoi je me plains ; mais c'est que ce n'est point par hasard qu'on vous a fait ces questions-là. C'est Hortense qui vous les a fait faire, et il aurait été plus prudent de la tranquilliser sur pareille matière, et de songer que c'est une fille de province que je vais

épouser, et qui suppose que je ne dois aimer qu'elle, parce qu'apparemment elle en use de même.

FRONTIN.

Eh! peut-être qu'elle ne vous aime pas.

ROSIMOND.

Oh! peut-être? Il fallait le soupçonner, c'était le plus sûr; mais passons; est-ce-là tout ce qu'elle vous a dit?

FRONTIN.

Elle m'a encore demandé si vous aimiez Hortense.

ROSIMOND.

Voilà bien des affaires.

FRONTIN.

Et j'ai cru poliment devoir répondre que oui.

ROSIMOND.

Poliment répondre que oui?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

ROSIMOND.

Eh! de quoi te mêles-tu? De quoi t'avises-tu de m'honorer d'une figure de soupirant? Quelle platitude!

FRONTIN.

Eh! parbleu, c'est qu'il m'a semblé que vous l'aimiez.

ROSIMOND.

Paix! de la discrétion. Il est vrai, entre nous, que je lui trouve quelques grâces naïves; elle a des traits, elle ne déplaît pas.

FRONTIN.

Ah! que vous auriez grand besoin d'une leçon de

Marton! Mais ne parlons pas si haut; je vois Hortense qui s'avance.

ROSIMOND.

Vient-elle? Je me retire.

FRONTIN.

Ah! monsieur, je crois qu'elle vous voit.

ROSIMOND.

N'importe; comme elle a dit qu'elle ne savait pas quand elle pourrait me voir, ce n'est pas à moi de juger qu'elle le peut à présent, et je me retire par respect[1] en attendant qu'elle en décide. C'est ce que tu lui diras si elle te parle.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, si vous me consultez, ce respect-là ne vaut pas le diable.

ROSIMOND, en s'en allant.

Ce qu'il y a de commode dans vos conseils, c'est qu'il est permis de s'en moquer.

SCÈNE VIII.

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

HORTENSE.

Il me semble avoir vu ton maître ici.

---

[1] *Je me retire par respect.* Ce respect ironique, qui décide Rosimond à se retirer pour se dispenser d'exprimer les sentimens tendres qu'il a dans le cœur, est le comble de l'insolence. L'amour est vivement offensé, mais c'est l'amour qui se vengera.

FRONTIN.

Oui, madame, il vient de sortir par respect pour vos volontés.

HORTENSE.

Comment!.....

MARTON.

C'est sans doute à cause de votre réponse de tantôt; vous ne saviez pas quand vous pourriez le voir.

FRONTIN.

Et il ne veut pas prendre sur lui de décider la chose.

HORTENSE.

Eh! bien, je la décide, moi; va lui dire que je le prie de revenir, que j'ai à lui parler.

FRONTIN.

J'y cours, madame, et je lui ferai grand plaisir; car il vous aime de tout son cœur. Il ne vous en dira peut-être rien, à cause de sa dignité de joli homme. Il y a des règles là-dessus; c'est une faiblesse; excusez-la, madame; je sais son secret, je vous le confie pour son bien, et dès qu'il vous l'aura dit lui-même, oh! ce sera bien le plus aimable homme du monde. Pardon, madame, de la liberté que je prends; mais Marton, avec qui je voudrais bien faire une fin, sera aussi mon excuse. Marton, prends nos intérêts en main; empêche madame de nous haïr, car dans le fond ce serait dommage; à une bagatelle près, en vérité, nous méritons son estime.

HORTENSE, riant.

Frontin aime son maître, et cela est louable.

MARTON.

C'est de moi qu'il tient tout le bon sens qu'il vous montre. (Frontin sort.)

SCÈNE IX.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

Il t'a donc paru que ma réponse a piqué Rosimond?

MARTON.

Je l'en ai vu déconcerté, quoiqu'il ait feint d'en badiner, et vous voyez bien que c'est de pur dépit qu'il se retire.

HORTENSE.

Je le renvoie chercher, et cette démarche-là le flattera peut-être; mais elle ne le flattera pas long-temps. Ce que j'ai à lui dire rabattra de sa présomption. Cependant, Marton, il y a des momens où je suis toute prête de laisser là Rosimond avec ses ridiculités [1], et d'abandonner le projet de le corriger. Je sens que je m'y intéresse trop, que le cœur s'en mêle et y prend trop de part; je ne le corrigerai peut-être pas, et j'ai peur d'en être fâchée.

MARTON.

Eh! courage, madame, vous réussirez, vous dis-je; voilà déjà d'assez bons petits mouvemens qui lui prennent; je crois qu'il est bien embarrassé. J'ai mis

---

[1] *Avec ses ridiculités.* Le mot de *ridiculité* n'admet point de pluriel.

le valet à la raison, je l'ai réduit; vous réduirez le maître. Il fera un peu plus de façon; il disputera le terrain; il faudra le pousser à bout. Mais c'est à vos genoux que je l'attends; je l'y vois d'avance, il faudra qu'il y vienne. Continuez; ce n'est pas avec des yeux comme les vôtres qu'on manque son coup; vous le verrez.

HORTENSE.

Je le souhaite. Mais tu as parlé au valet; Rosimond n'a-t-il point quelque inclination à Paris?

MARTON.

Nulle; il n'y a encore été amoureux que de la réputation d'être aimable.

HORTENSE.

Et moi, Marton, dois-je en croire Frontin? Serait-il vrai que son maître eût de la disposition à m'aimer?

MARTON.

Nous le tenons, madame, et mes observations sont justes.

HORTENSE.

Cependant, Marton, il ne vient point.

MARTON.

Oh! mais prétendez-vous qu'il soit tout d'un coup comme un autre? Le bel air ne veut pas qu'il accoure; il vient, mais négligemment et à son aise.

HORTENSE.

Il serait bien impertinent qu'il y manquât.

MARTON.

Voilà toujours votre père à sa place; il a peut-être à vous parler; je vous laisse.

HORTENSE.

S'il va me demander ce que je pense de Rosimond, il m'embarrassera beaucoup; car je ne veux pas lui dire qu'il me déplaît, et je n'ai jamais eu tant envie de le dire.

SCÈNE X.

HORTENSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Ma fille, je désespère de voir ici mon frère, je n'en reçois point de nouvelles; et s'il ne m'en vient point aujourd'hui ou demain au plus tard, je suis d'avis de terminer votre mariage.

HORTENSE.

Pourquoi, mon père? Il n'y a pas de nécessité d'aller si vite. Vous savez combien il m'aime, et les égards qu'on lui doit; laissons-le achever les affaires qui le retiennent; différons de quelques jours pour lui en donner le temps.

LE COMTE.

C'est que la marquise me presse, et ce mariage-ci me paraît si avantageux, que je voudrais qu'il fût déjà conclu.

HORTENSE.

Née ce que je suis et avec la fortune que j'ai, il serait difficile que j'en fisse un mauvais; vous pouvez choisir.

LE COMTE.

Eh! comment choisir mieux! Biens, naissance,

rang, crédit à la cour, vous trouvez tout ceci avec une figure aimable, assurément.

HORTENSE.

J'en conviens, mais avec bien de la jeunesse dans l'esprit.

LE COMTE.

Et à quel âge voulez-vous qu'on l'ait jeune?

HORTENSE.

Le voici.

SCÈNE XI.

LE COMTE, HORTENSE, ROSIMOND.

LE COMTE.

Marquis, je disais à Hortense que mon frère tarde beaucoup, et que nous nous impatienterons à la fin; qu'en dites-vous?

ROSIMOND.

Sans doute, je serai toujours du parti de l'impatience.

LE COMTE.

Et moi aussi. Adieu, je vais rejoindre la marquise.

SCÈNE XII.

ROSIMOND, HORTENSE.

ROSIMOND.

Je me rends à vos ordres, madame [1]; on m'a dit que vous me demandiez.

---

[1] *Je me rends à vos ordres, madame.* Remarquez que Rosimond

HORTENSE.

Moi! monsieur; ah! vous avez raison; oui, j'ai chargé Frontin de vous prier de ma part de revenir ici; mais comme vous n'êtes pas revenu sur-le-champ, parce qu'apparemment on ne vous a pas trouvé, je ne m'en ressouvenais plus.

ROSIMOND, riant.

Voilà une distraction dont j'aurais envie de me plaindre. Mais, à propos de distraction, pouvez-vous me voir à présent, madame? Y êtes-vous bien déterminée?

HORTENSE.

D'où vient donc ce discours, monsieur?

ROSIMOND.

Tantôt vous ne saviez pas si vous le pouviez, m'a-t-on dit; et peut-être est-ce encore de même?

HORTENSE.

Vous ne demandiez à me voir qu'une heure après, et c'est une espèce d'avenir dont je ne répondais pas.

ROSIMOND.

Ah! cela est vrai, il n'y a rien de si exact. Je me rappelle ma commission; c'est moi qui ai tort, et je vous en demande pardon. Si vous saviez combien le séjour de Paris et de la cour nous gâtent sur les formalités, en vérité, madame, vous m'excuseriez; c'est

---

n'est venu, avec sa mère, à la campagne, que pour épouser Hortense. Il devrait donc, par devoir et par bienséance, chercher à la voir et à lui parler. De plus, il est amoureux; et cependant il rougirait de paraître faire les avances, et il lui faut un *ordre* exprès pour qu'il se rende auprès de sa maîtresse.

une certaine habitude de vivre avec trop de liberté, une aisance de façons que je condamne puisqu'elle vous déplaît, mais à laquelle on s'accoutume, et qui vous jette ailleurs dans les impolitesses que vous voyez.

HORTENSE.

Je n'ai pas remarqué qu'il y en eût dans ce que vous avez fait, monsieur, et sans avoir vu Paris ni la cour, personne au monde n'aime plus les façons unies que moi; parlons de ce que je voulais vous dire.

ROSIMOND.

Quoi! vous, madame, quoi! de la beauté, des grâces, avec ce caractère d'esprit-là, et cela dans l'âge où vous êtes! vous me surprenez! Avouez-moi la vérité, combien ai-je de rivaux? Tout ce qui vous voit, tout ce qui vous approche, soupire; ah! je m'en doute bien, et je n'en serai pas quitte à moins. La province me le pardonnera-t-elle? Je viens vous enlever; convenons qu'elle va faire une perte irréparable.

HORTENSE.

Il peut y avoir ici quelques personnes qui ont de l'amitié pour moi, et qui pourront me regretter; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

ROSIMOND.

Eh! quel secret ceux qui vous voient ont-ils pour n'être que vos amis, avec ces yeux-là?

HORTENSE.

Si parmi ces amis il en est qui soient autre chose, du moins sont-ils discrets, et je ne les connais pas. Ne m'interrompez plus, je vous prie.

ROSIMOND.

Vraiment, je m'imagine bien qu'ils soupirent tout bas, et que le respect les fait taire. Mais, à propos de respect, n'y manquerais-je pas un peu, moi, qui ai pensé dire que je vous aime? Il y a bien quelque petite chose à redire à mes discours, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas ma faute. (Il veut lui prendre la main.)

HORTENSE.

Doucement, monsieur; je renonce à vous parler.

ROSIMOND.

C'est que, sérieusement, vous êtes belle avec excès; vous l'êtes trop; le regard le plus vif, le plus beau teint! Ah! remerciez-moi, vous êtes charmante, et je n'en dis presque rien; la parure la mieux entendue! Vous avez là de la dentelle d'un goût exquis, ce me semble; passez-moi l'éloge de la dentelle [1]. Quand nous marie-t-on?

HORTENSE.

A laquelle des deux questions voulez-vous que je réponde d'abord? A la dentelle, ou au mariage?

ROSIMOND.

Comme il vous plaira. Que faisons-nous cette après-midi?

---

[1] *Passez-moi l'éloge de la dentelle*. Voilà de ces choses qui paraissent incroyables, et que cependant un auteur ne devine pas. Marivaux avait dû entendre des folies impertinentes de cette force-là, et, comme observateur, il en avait tenu note. Ce passage de l'éloge de la personne à celle de la dentelle, et de l'éloge de la dentelle à la question : *Quand nous marie-t-on?* est tout ce qu'il y a de plus fat et de plus ridicule. C'est à se faire casser les bras.

HORTENSE.

Attendez : la dentelle est passable ; de cette après-midi, le hasard en décidera ; de notre mariage, je ne puis rien en dire, et c'est de quoi j'ai à vous entretenir, si vous voulez bien me laisser parler. Voilà tout ce que vous me demandez, je pense ? Venons au mariage.

ROSIMOND.

Il devrait être fait ; les parens ne finissent point !

HORTENSE.

Je voulais vous dire au contraire qu'il serait bon de le différer, monsieur.

ROSIMOND.

Ah ! le différer, madame !

HORTENSE.

Oui, monsieur ; qu'en pensez-vous ?

ROSIMOND.

Moi ! ma foi, madame, je ne pense point ; je vous épouse. Ces choses-là, surtout quand elles sont aimables, veulent être expédiées ; on y pense après.

HORTENSE.

Je crois que je n'irai pas si vite ; il faut s'aimer un peu quand on s'épouse.

ROSIMOND.

Mais je l'entends bien de même.

HORTENSE.

Et nous ne nous aimons point.

ROSIMOND.

Ah ! c'est une autre affaire ; la difficulté ne me re-

garderait point. Il est vrai que j'espérais, madame, j'espérais, je vous l'avoue. Serait-ce quelque partie de cœur déjà liée?

HORTENSE.

Non, monsieur, je ne suis jusqu'ici prévenue pour personne.

ROSIMOND.

En tout cas, je vous demande la préférence. Quant au retardement de notre mariage, dont je ne vois pas les raisons, je ne m'en mêlerai point, je n'aurais garde; on me mène, et je suivrai.

HORTENSE.

Quelqu'un vient; faites réflexion à ce que je vous dis, monsieur.

SCÈNE XIII.

DORANTE, DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND.

ROSIMOND, allant à Dorimène.

Eh! vous voilà, comtesse. Comment! avec Dorante?

DORIMÈNE, embrassant Hortense.

Eh! bonjour, ma chère enfant! Comment se porte-t-on ici? Nous sommes alliés, au moins, marquis.

ROSIMOND.

Je le sais.

DORIMÈNE.

Mais nous nous voyons peu. Il y a trois ans que je ne suis venue ici.

HORTENSE.

On ne quitte pas volontiers Paris pour la province.

DORIMÈNE.

On y a tant d'affaires, de dissipation! Les momens s'y passent avec tant de rapidité!

ROSIMOND.

Eh! où avez-vous pris ce garçon-là, comtesse?

DORIMÈNE, à Hortense.

Nous nous sommes rencontrés. Vous voulez bien que je vous le présente?

ROSIMOND.

Qu'en dis-tu, Dorante? Ai-je à me louer du choix qu'on a fait pour moi?

DORANTE.

Tu es trop heureux.

ROSIMOND, à Hortense.

Tel que vous le voyez, je vous le donne pour une espèce de sage qui fait peu de cas de l'amour; de l'air dont il vous regarde pourtant, je ne le crois pas trop en sûreté ici.

DORANTE.

Je n'ai vu nulle part de plus grand danger, j'en conviens.

DORIMÈNE, riant.

Sur ce pied-là, sauvez-vous, Dorante, sauvez-vous.

HORTENSE.

Trève de plaisanterie, messieurs.

ROSIMOND.

Non, sérieusement, je ne plaisante point; je vous dis qu'il est frappé, je vois cela dans ses yeux; remar-

quez-vous comme il rougit? Parbleu! je voudrais bien qu'il soupirât, et je vous le recommande[1].

DORIMÈNE.

Ah! doucement, il m'appartient; c'est une espèce d'infidélité qu'il me ferait, car je l'amène; à moins que vous ne teniez sa place, marquis.

ROSIMOND.

Assurément j'en trouve l'idée tout-à-fait plaisante; c'est de quoi nous amuser ici. (A Hortense.) N'est-ce pas, madame? Allons, Dorante, rendez vos premiers hommages à votre vainqueur.

DORANTE.

Je n'en suis plus aux premiers.

SCÈNE XIV.

DORANTE, DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND, MARTON.

MARTON.

MADAME, monsieur le comte m'envoie savoir qui vient d'arriver?

DORIMÈNE.

Nous allons l'en instruire nous-mêmes. Venez, mar-

---

[1] *Je voudrais bien qu'il soupirât, et je vous le recommande.* Ceci doit paraître exagéré. Puisque Rosimond est sincèrement amoureux d'Hortense, il peut bien, pour ne pas démentir son caractère, dissimuler ses sentimens; mais c'est traiter sa maîtresse avec un mépris coupable que de lui recommander un rival.

quis, donnez-moi la main; vous êtes mon chevalier. (A Hortense.) Et vous, madame, voilà le vôtre.

(Dorante présente la main à Hortense. Marton fait signe à Hortense.)

HORTENSE.

Je vous suis, messieurs. Je n'ai qu'un mot à dire.

SCÈNE XV.

MARTON, HORTENSE.

HORTENSE.

Que me veux-tu, Marton? Je n'ai pas le temps de rester, comme tu vois.

MARTON.

C'est une lettre que je viens de trouver [1], lettre d'amour écrite à Rosimond, mais d'un amour qui me paraît sans conséquence. La dame qui vient d'arriver pourrait bien l'avoir écrite; le billet est d'un style qui ressemble à son air.

HORTENSE.

Y a-t-il bien des tendresses?

MARTON.

Non, vous dis-je; point d'amour et beaucoup de folies; mais puisque vous êtes pressée, nous en parlerons tantôt. Rosimond devient-il un peu plus supportable?

---

[1] *C'est une lettre que je viens de trouver.* Une lettre perdue, une lettre trouvée : le moyen est peu vraisemblable et bien usé; mais il servira à démasquer Dorimène.

HORTENSE.

Toujours aussi impertinent qu'il est aimable. Je te quitte.

MARTON.

Monsieur l'impertinent, vous avez beau faire; vous deviendrez charmant, sur ma parole; je l'ai entrepris.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

AVANÇONS encore quelques pas, monsieur, pour être plus à l'écart; j'aurais un mot à vous dire : vous êtes l'ami de mon fils, et, autant que j'en puis juger, il ne saurait avoir fait un meilleur choix.

DORANTE.

Madame, son amitié me fait honneur.

LA MARQUISE.

Il n'est pas aussi raisonnable que vous me paraissez l'être, et je voudrais bien que vous m'aidassiez à le rendre plus sensé dans les circonstances où il se trouve. Vous savez qu'il doit épouser Hortense; nous n'attendons que l'instant de terminer ce mariage; d'où vient, monsieur, le peu d'attention qu'il a pour elle?

DORANTE.

Je l'ignore, et n'y ai pas pris garde, madame.

LA MARQUISE.

Je viens de le voir avec Dorimène; il ne la quitte point depuis qu'elle est ici, et vous, monsieur, vous ne quittez point Hortense.

DORANTE.

Je lui fais ma cour, parce que je suis chez elle.

LA MARQUISE.

Sans doute, et je ne vous désapprouve pas; mais ce n'est pas Dorimène à qui il faut que mon fils fasse aujourd'hui la sienne, et personne ici ne doit montrer plus d'empressement que lui pour Hortense.

DORANTE.

Il est vrai, madame.

LA MARQUISE.

Sa conduite est ridicule; elle peut choquer Hortense, et je vous conjure, monsieur, de l'avertir qu'il en change; les avis d'un ami comme vous lui feront peut-être plus d'impression que les miens. Vous êtes venu avec Dorimène, je la connais fort peu; vous êtes de ses amis, et je souhaiterais qu'elle ne souffrît pas que mon fils fût toujours auprès d'elle; en vérité, la bienséance en souffre un peu; elle est alliée de la maison où nous sommes; mais elle est venue ici sans qu'on l'y appelât; y reste-t-elle? part-elle aujourd'hui?

DORANTE.

Elle ne m'a pas instruit de ses desseins.

LA MARQUISE.

Si elle partait, je n'en serais pas fâchée, et je lui en aurais obligation; pourriez-vous le lui faire entendre?

DORANTE.

Je n'ai pas beaucoup de pouvoir sur elle; mais je

verrai, madame, et je tâcherai de répondre à l'honneur de votre confiance.

LA MARQUISE.

Je vous le demande en grâce, monsieur, et je vous recommande les intérêts de mon fils et de votre ami.

DORANTE, pendant qu'elle s'en va.

Elle a, ma foi, beau dire; puisque son fils néglige Hortense, il ne tiendra pas à moi que je n'en profite auprès d'elle.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMÈNE.

DORIMÈNE.

Où est allé le marquis, Dorante[1]? Je me sauve de cette cohue de province; ah! les ennuyans personnages! Je me meurs de l'extravagance des complimens qu'on m'a faits et que j'ai rendus. Il y a deux heures que je n'ai pas le sens commun, Dorante, pas le sens commun; deux heures que je m'entretiens avec une marquise qui se tient d'un droit, qui a des gravités, qui prend des mines d'une dignité! avec une petite baronne si folichonne, si remuante, si méthodique-

---

[1] *Où est allé le marquis, Dorante?* Toute la tirade qui suit est une description satirique des prétendus ridicules de la province; en la mettant dans la bouche d'une folle telle que la comtesse, Marivaux a eu évidemment l'intention honnête d'en affaiblir l'effet, et de prévenir les conséquences morales qui en auraient résulté si elle eût été faite par un personnage raisonnable.

ment étourdie! avec une comtesse si franche, qui m'estime tant, qui m'estime tant, qui est de si bonne amitié! avec une autre qui est si mignonne, qui a de si jolis tours de tête, qui accompagne ce qu'elle dit avec des mains si pleines de grâces! une autre qui glapit si spirituellement, qui traîne si bien ses mots, qui dit si souvent, *mais, madame; cependant, madame; il me paraît pourtant;* et puis un bel-esprit si diffus, si éloquent! une jalousie difficile en mérite et si peu touchée du mien, si intriguée de ce qu'on m'en trouvait! enfin un agréable qui m'a fait des phrases, mais des phrases d'une perfection! qui m'a déclaré des sentimens qu'il n'osait me dire, mais des sentimens d'une délicatesse assaisonnée d'un respect que j'ai trouvé d'une fadeur! d'une fadeur!...

DORANTE.

Oh! on respecte beaucoup ici [1]; c'est le ton de la province. Mais vous cherchez Rosimond, madame?

DORIMÈNE.

Oui; c'est un étourdi à qui j'ai à parler tête à tête, et, grâce à tous ces originaux qui m'ont obsédée, je n'en ai pas encore eu le temps: il nous a quittés. Où est-il?

---

[1] *Oh! on respecte beaucoup ici.* Si Dorimène ne venait pas de faire elle-même son portrait, ce mot, qu'ose lui adresser Dorante, suffirait pour la peindre. Parler aussi légèrement, aussi ironiquement à une femme du respect que l'on marque en province pour son sexe, c'est dire assez que nulle part on ne la croit digne d'inspirer l'estime, et qu'on peut, sans lui déplaire, tout oser avec elle.

DORANTE.

Je pense qu'il écrit à Paris, et je sors d'avoir un entretien avec sa mère.

DORIMÈNE.

Tant pis, cela n'est pas amusant; il vous en reste encore un air froid et raisonnable, qui me gagnerait si nous restions ensemble. Je vais faire un tour sur la terrasse; allez, Dorante, allez dire à Rosimond que je l'y attends.

DORANTE.

Un moment, madame; je suis chargé d'une petite commission pour vous; c'est que je vous avertis que la marquise ne trouve pas bon que vous entreteniez le marquis.

DORIMÈNE.

Elle ne le trouve pas bon! Eh bien! vous verrez que je l'en trouverai meilleur.

DORANTE.

Je n'en ai pas douté; mais ce n'est pas là tout; je suis encore prié de vous inspirer l'envie de partir.

DORIMÈNE.

Je n'ai jamais eu tant d'envie de rester.

DORANTE.

Je n'en suis pas surpris; cela doit faire cet effet-là.

DORIMÈNE.

Je commençais à m'ennuyer ici, je ne m'y ennuie plus; je m'y plais, je l'avoue; sans ce discours de la marquise, j'aurais pu me contenter de défendre à Rosimond de se marier, comme je l'avais résolu en

venant ici; mais on ne veut pas que je le voie, on souhaite que je parte? il m'épousera.

DORANTE.

Cela serait très-plaisant.

DORIMÈNE.

Oh! il m'épousera. Je pense qu'il n'y perdra pas. Et vous, je veux aussi que vous nous aidiez à le débarrasser de cette petite fille. Je me propose un plaisir infini de ce qui va arriver; j'aime à déranger les projets; c'est ma folie, surtout quand je les dérange d'une manière avantageuse. Adieu; je prétends que vous épousiez Hortense, vous. Voilà ce que j'imagine; réglez-vous là-dessus, entendez-vous? Je vais trouver la marquise.

DORANTE, *pendant qu'elle part.*

Puisse la folle me dire vrai!

SCÈNE III.

ROSIMOND, DORANTE, FRONTIN.

ROSIMOND, *à Frontin en entrant.*

Cherche, vois partout, et, sans dire qu'elle est à moi, demande-la à tout le monde; c'est à peu près dans ces endroits-ci que je l'ai perdue.

FRONTIN.

Je ferai ce que je pourrai, monsieur. *(Il sort.)*

ROSIMOND, *à Dorante.*

Ah! c'est toi, Dorante: dis-moi, par hasard, n'aurais-tu point trouvé une lettre à terre?

DORANTE.

Non.

ROSIMOND.

Cela m'inquiète.

DORANTE.

Eh! de qui est-elle ?

ROSIMOND.

De Dorimène; et malheureusement elle est d'un style un peu familier sur Hortense; elle l'y traite de petite provinciale qu'elle ne veut pas que j'épouse, et ces bonnes gens-ci [1] seraient un peu scandalisés de l'épithète.

DORANTE.

Peut-être personne ne l'aura-t-il encore ramassée; et d'ailleurs, cela te chagrine-t-il tant ?

ROSIMOND.

Ah! très-doucement; je ne m'en désespère pas.

DORANTE.

Ce qui en doit arriver doit être fort indifférent à un homme comme toi.

ROSIMOND.

Aussi me l'est-il. Parlons de Dorimène; c'est elle qui m'embarrasse. Je t'avouerai confidemment que je ne sais qu'en faire. T'a-t-elle dit qu'elle n'est venue ici que pour m'empêcher d'épouser? Elle a quelque alliance avec ces gens-ci. Dès qu'elle a su que ma mère m'avait brusquement amené de Paris chez eux

---

[1] *Ces bonnes gens-ci*, et, quelques lignes plus bas, *ces gens-ci* : expressions d'une familiarité insultante, et qui conviennent à un petit-maître non encore corrigé.

pour me marier, qu'a-t-elle fait? Elle a une terre à quelques lieues de la leur, elle y est venue; et à peine arrivée, elle m'a écrit, par un exprès, qu'elle venait ici, et que je la verrais une heure après sa lettre; cette lettre est celle que j'ai perdue.

DORANTE.

Oui, j'étais chez elle alors, et j'ai vu partir l'exprès qui nous a précédés; mais enfin c'est une très-aimable femme, et qui t'aime beaucoup.

ROSIMOND.

J'en conviens. Il faut pourtant que tu m'aides à lui faire entendre raison.

DORANTE.

Pourquoi donc? Tu l'aimes aussi apparemment, et cela n'est pas étonnant.

ROSIMOND.

J'ai encore quelque goût pour elle; elle est vive, emportée, étourdie, bruyante. Nous avons lié une petite affaire de cœur ensemble, et il y a deux mois que cela dure; deux mois, le terme est honnête; cependant aujourd'hui elle s'avise de se piquer d'une belle passion pour moi. Ce mariage-ci lui déplaît, elle ne veut pas que je l'achève; et de vingt galanteries qu'elle a eues en sa vie, il faut que la nôtre soit la seule qu'elle honore de cette opiniâtreté d'amour; il n'y a que moi à qui cela arrive!

DORANTE.

Te voilà donc bien agité! Quoi! tu crains les conséquences de l'amour d'une jolie femme, parce que tu te maries! Tu as de ces sentimens bourgeois, toi,

marquis? Je ne te reconnais pas! Je te croyais plus dégagé que cela; j'osais quelquefois entretenir Hortense; mais je vois bien qu'il faut que je parte, et je n'y manquerai pas. Adieu.

ROSIMOND.

Venez, venez ici. Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là?

DORANTE.

Elle est sage. Il me semble que la marquise ne me voit pas volontiers ici, et qu'elle n'aime pas à me trouver en conversation avec Hortense, et je te demande pardon de ce que je vais te dire; mais il m'a passé dans l'esprit que tu avais pu l'indisposer contre moi, et te servir de sa méchante humeur pour m'insinuer de m'en aller.

ROSIMOND.

Mais, oui-dà, je suis peut-être jaloux? Ma façon de vivre, jusqu'ici, m'a rendu fort suspect de cette petitesse? Débitez-la, monsieur, débitez-la dans le monde. En vérité, vous me faites pitié. Avec cette opinion-là sur mon compte, valez-vous la peine qu'on vous désabuse?

DORANTE.

Je puis en avoir mal jugé; mais ne se trompe-t-on jamais?

ROSIMOND.

Moi qui vous parle, suis-je plus à l'abri de la méchante humeur de ma mère? Ne devrais-je pas, si je l'en crois, être aux genoux d'Hortense, et lui débiter mes langueurs? J'ai tort de n'aller pas, une houlette

à la main, l'entretenir de ma passion pastorale ; elle vient de me quereller tout à l'heure, de me reprocher mon indifférence ; elle m'a dit des injures, monsieur, des injures ; m'a traité de fat, d'impertinent, rien que cela ; et puis je m'entends avec elle !

DORANTE.

Ah ! voilà qui est fini, marquis ; je désavoue mon idée, et je t'en fais réparation.

ROSIMOND.

Dites-vous vrai ? Êtes-vous bien sûr au moins que je pense comme il faut ?

DORANTE.

Si sûr à présent, que si tu allais te prendre d'amour pour cette petite Hortense dont on veut faire ta femme, tu me le dirais, que je n'en croirais rien.

ROSIMOND.

Que sait-on ? A cause que je l'épouse, il y a à craindre que mon cœur ne s'enflamme et ne prenne la chose à la lettre !

DORANTE.

Je suis persuadé que tu n'es point fâché que je lui en conte.

ROSIMOND.

Ah ! si fait, très-fâché ; j'en boude, et, si vous continuez, j'en serai au désespoir.

DORANTE.

Tu te moques de moi, et je le mérite.

ROSIMOND, riant.

Ah ! ah ! ah ! Comment es-tu avec elle ?

DORANTE.

Ni bien ni mal. Comment la trouves-tu, toi?

ROSIMOND.

Moi! ma foi, je n'en sais rien; je ne l'ai pas encore trop vue; cependant il m'a paru qu'elle était assez gentille, l'air naïf, droit et guindé; mais jolie, comme je te dis. Ce visage-là pourrait devenir quelque chose s'il appartenait à une femme du monde, et notre provinciale n'en fait rien; mais cela est bon pour une femme; on la prend comme elle vient.

DORANTE.

Elle ne te convient guère. De bonne foi, l'épouseras-tu?

ROSIMOND.

Il faudra bien, puisqu'on le veut; nous l'épouserons, ma mère et moi [1], si vous ne nous l'enlevez pas.

DORANTE.

Je pense que tu ne t'en soucierais guère, et que tu me le pardonnerais.

ROSIMOND.

Oh! là-dessus, toutes les permissions du monde au suppliant, si elles pouvaient lui être bonnes à quelque chose. T'amuse-t-elle [2]?

---

[1] *Nous l'épouserons, ma mère et moi.* Façon de parler originale. Rosimond continue à repousser avec indignation l'idée qu'il puisse être sincèrement amoureux d'Hortense. En conséquence, s'il l'épouse, le mariage sera plutôt l'effet de la volonté de sa mère que de la sienne propre. C'est sa mère, autant que lui, qui épousera Hortense, qui l'aura mise dans la famille.

[2] *T'amuse-t-elle?* Quel ton! quel langage! Mais la pièce est de 1734, et les jeunes gens qui parlaient ainsi avaient vu la régence.

DORANTE.

Je ne la hais pas.

ROSIMOND.

Tout de bon ?

DORANTE.

Oui ; comme elle ne m'est pas destinée, je l'aime assez.

ROSIMOND.

Assez ! Je vous le conseille. De la passion, monsieur, des mouvemens pour me divertir, s'il vous plaît ! En sens-tu déjà un peu ?

DORANTE.

Quelquefois. Je n'ai pas ton expérience en galanterie ; je ne suis là-dessus qu'un écolier qui n'a rien vu.

ROSIMOND, riant.

Ah ! vous l'aimez, monsieur l'écolier ? Ceci est sérieux ; je vous défends de lui plaire.

DORANTE.

Je n'oublie cependant rien pour cela ; ainsi laisse-moi partir ; la peur de te fâcher me reprend.

ROSIMOND, riant.

Ah ! ah ! ah ! que tu es réjouissant !

SCÈNE IV.

MARTON, DORANTE, ROSIMOND.

DORANTE, riant aussi.

Ah ! ah ! ah !.... Où est votre maîtresse, Marton ?

MARTON.

Dans la grande allée, où elle se promène, monsieur ; elle vous demandait tout à l'heure.

ROSIMOND.

Rien que lui, Marton?

MARTON.

Non, que je sache.

DORANTE.

Je te laisse, marquis; je vais la rejoindre.

ROSIMOND.

Attends, nous irons ensemble.

MARTON.

Monsieur, j'aurais un mot à vous dire.

ROSIMOND.

A moi, Marton?

MARTON.

Oui, monsieur.

DORANTE.

Je vais donc toujours devant.

ROSIMOND, à part.

Rien que lui! C'est qu'elle est piquée.

SCÈNE V.

ROSIMOND, MARTON.

ROSIMOND.

De quoi s'agit-il, Marton?

MARTON.

D'une lettre que j'ai trouvée, monsieur, et qui est apparemment celle que vous avez tantôt reçue de Frontin.

ROSIMOND.

Donne; j'en étais inquiet.

MARTON.

La voilà.

ROSIMOND.

Tu ne l'as montrée à personne apparemment?

MARTON.

Il n'y a qu'Hortense et son père qui l'aient vue, et je ne la leur ai montrée que pour savoir à qui elle appartenait.

ROSIMOND.

Eh! ne pouviez-vous pas la voir vous-même?

MARTON.

Non, monsieur, je ne sais pas lire; et d'ailleurs, vous en aviez gardé l'enveloppe.

ROSIMOND.

Et ce sont eux qui vous ont dit que la lettre m'appartenait? Ils l'ont donc lue?

MARTON.

Vraiment oui, monsieur; ils n'ont pu juger qu'elle était à vous que sur la lecture qu'ils en ont faite.

ROSIMOND.

Hortense présente?

MARTON.

Sans doute. Est-ce que cette lettre est de quelque conséquence? Y a-t-il quelque chose qui les concerne?

ROSIMOND.

Il vaudrait mieux qu'ils ne l'eussent point vue.

MARTON.

J'en suis fâchée.

ROSIMOND.

Cela est désagréable. Eh! qu'en a dit Hortense?

MARTON.

Rien, monsieur; elle n'a pas paru y faire attention; mais comme on m'a chargée de vous la rendre, voulez-vous que je dise que vous ne l'avez pas reconnue?

ROSIMOND.

L'offre est obligeante, et je l'accepte; j'allais vous en prier.

MARTON.

Oh! de tout mon cœur, je vous le promets, quoique ce soit une précaution assez inutile, comme je vous dis; car ma maîtresse ne vous en parlera seulement pas.

ROSIMOND.

Tant mieux, tant mieux; je ne m'attendais pas à tant de modération; serait-ce que notre mariage lui déplaît?

MARTON.

Non, cela ne va pas jusque-là; mais elle ne s'y intéresse pas extrêmement non plus.

ROSIMOND.

Vous l'a-t-elle dit, Marton?

MARTON.

Oh! plus de dix fois, monsieur; et vous le savez bien, elle vous l'a dit à vous-même.

ROSIMOND.

Point du tout; elle a, ce me semble, parlé de différer et non pas de rompre; mais que ne s'est-elle expliquée? Je ne me serais pas avisé de soupçonner

son éloignement pour moi ; il faut être fait à se douter de pareille chose [1].

MARTON.

Il est vrai qu'on est presque sûr d'être aimé quand on vous ressemble ; aussi ma maîtresse vous aurait-elle épousé d'abord assez volontiers ; mais je ne sais, il y a eu du malheur ; vos façons l'ont choquée.

ROSIMOND.

Je ne les ai pas prises en province, à la vérité.

MARTON.

Eh! monsieur, à qui le dites-vous? Je suis persuadée qu'elles sont toutes des meilleures. Mais tenez, malgré cela, je vous avoue moi-même que je ne pourrais m'empêcher d'en rire si je ne me retenais pas, tant elles nous paraissent plaisantes à nous autres provinciales ; c'est que nous sommes des ignorantes. Adieu, monsieur ; je vous salue.

ROSIMOND.

Doucement ; confiez-moi ce que votre maîtresse y trouve à redire.

MARTON.

Eh ! monsieur, ne prenez pas garde à ce que nous en pensons ; je vous dis que tout nous y paraît comique. Vous savez bien que vous avez peur de faire l'amoureux de ma maîtresse, parce qu'apparemment cela ne serait pas de bonne grâce dans un joli homme

---

[1] *Il faut être fait à se douter de pareille chose.* Tournure de phrase embarrassée. Rosimond veut dire : *Il faut être fait à de pareilles choses pour les soupçonner.*

comme vous; mais comme Hortense est aimable, et qu'il s'agit de l'épouser, nous trouvons cette peur-là si burlesque, si bouffonne, qu'il n'y a point de comédie qui nous divertisse tant; car il est sûr que vous auriez plu à Hortense si vous ne l'aviez pas fait rire; mais ce qui fait rire n'attendrit plus, et je vous dis cela pour vous divertir vous-même.

ROSIMOND.

C'est aussi tout l'usage que j'en fais.

MARTON.

Vous avez raison. Monsieur, je suis votre servante. (Elle revient.) Seriez-vous encore curieux d'une de nos folies? Dès que Dorante et Dorimène sont arrivés ici, vous avez dit qu'il fallait que Dorante aimât ma maîtresse, pendant que vous feriez l'amour à Dorimène, et cela à la veille d'épouser Hortense; monsieur, nous en avons pensé mourir de rire, ma maîtresse et moi. Je lui ai pourtant dit qu'il fallait bien que vos airs fussent dans les règles du bon savoir-vivre. Rien ne l'a persuadée; les gens de ce pays-ci ne sentent point le mérite de ces manières-là; c'est autant de perdu. Mais je m'amuse trop. Ne dites mot, je vous prie.

ROSIMOND.

Eh! bien, Marton, il faudra se corriger; j'ai vu quelques benêts de la province, et je les copierai.

MARTON.

Oh! monsieur, n'en prenez pas la peine; ce ne serait pas en contrefaisant le benêt que vous feriez revenir les bonnes dispositions où ma maîtresse était

pour vous ; ce que je vous dis sous le secret, au moins ; mais vous ne réussiriez ni comme benêt, ni comme comique [1]. Adieu, monsieur.

SCÈNE VI.

ROSIMOND, DORIMÈNE.

ROSIMOND, un moment seul.

EH BIEN ! cela me guérit d'Hortense. Cette fille qui m'aime et qui se résout à me perdre, parce que je ne donne pas dans la fadeur de languir pour elle, voilà une sotte enfant ! Allons pourtant la trouver.

DORIMÈNE.

Que devenez-vous donc, marquis ? on ne sait où vous prendre. Est-ce votre future qui vous occupe ?

ROSIMOND.

Oui ; je m'occupais des reproches qu'on me faisait de mon indifférence pour elle, et je vais tâcher d'y mettre ordre. Elle est là-bas avec Dorante ; y venez-vous ?

DORIMÈNE.

Arrêtez, arrêtez ; il s'agit de mettre ordre à quelque chose de plus important. Quand est-ce donc que cette indifférence qu'on vous reproche pour elle lui

---

[1] *Vous ne réussiriez ni comme benêt, ni comme comique. Comme comique* est un peu dur ; mais la leçon que donne Lisette à Rosimond est excellente. Ce n'est en affectant ni une indifférence qu'il n'a pas, ni un amour qu'il n'éprouverait point, que Rosimond réussira auprès d'Hortense ; c'est par une tendresse aussi franche que franchement déclarée.

fera prendre son parti? Il me semble que cela demeure bien long-temps à se déterminer. A qui est-ce la faute?

ROSIMOND.

Ah! vous me querellez aussi? Dites-moi, que voulez-vous qu'on fasse? Ne sont-ce pas nos parens qui décident de cela?

DORIMÈNE.

Qu'est-ce que c'est que des parens, monsieur? C'est l'amour que vous avez pour moi, c'est le vôtre, c'est le mien qui en décideront, s'il vous plaît. Vous ne mettrez pas des volontés de parens en parallèle [1] avec des raisons de cette force-là, sans doute, et je veux demain que cela finisse.

ROSIMOND.

Le terme est court; on aurait de la peine à faire ce que vous dites là; je désespère d'en venir à bout, moi, et vous en parlez bien à votre aise.

DORIMÈNE.

Ah! je vous trouve admirable! Nous sommes à Paris; je vous perds deux jours de vue, et dans cet intervalle j'apprends que vous êtes parti avec votre mère pour aller vous marier, pendant que vous m'aimez, pendant qu'on vous aime, et qu'on vient tout récemment, comme vous le savez, de congédier là-bas le chevalier, pour n'avoir de liaison de cœur qu'avec vous! Non, monsieur, vous ne vous marierez point;

---

[1] *Des volontés de parens en parallèle. Parens en para*, cacophonie qu'il fallait éviter.

n'y songez pas, car il n'en sera rien, cela est décidé; votre mariage me déplaît. Je le passerais à un autre; mais avec vous! Je ne suis pas de cette humeur-là, je ne saurais; vous êtes un étourdi; pourquoi vous jetez-vous dans cet inconvénient?

ROSIMOND.

Faites-moi donc la grâce d'observer que je suis la victime des arrangemens de ma mère.

DORIMÈNE.

La victime! vous m'édifiez beaucoup; vous êtes un petit garçon bien obéissant.

ROSIMOND.

Je n'aime pas à la fâcher; j'ai cette faiblesse-là, par exemple.

DORIMÈNE.

Le poltron! Eh bien! gardez votre faiblesse; j'y suppléerai, je parlerai à votre prétendue.

ROSIMOND.

Ah! que je vous reconnais bien à ces tendres inconsidérations-là[1]! Je les adore; ayons pourtant un peu plus de flegme ici; car, que lui direz-vous? Que vous m'aimez?

DORIMÈNE.

Que nous nous aimons.

ROSIMOND.

Voilà qui va fort bien; mais vous ressouvenez-vous

---

[1] *A ces tendres inconsidérations-là.* Comme on dit des *imprudences*, il semble qu'on devrait pouvoir dire des *inconsidérations*. Les deux mots sont à peu près synonymes. Mais l'usage et l'Académie rejettent également cette analogie.

que vous êtes en province, où il y a des règles, des maximes de décence qu'il ne faut point choquer?

DORIMÈNE.

Plaisantes maximes! Est-il défendu de s'aimer quand on est aimable? Ah! il y a des puérilités qui ne doivent pas arrêter. Je vous épouserai, monsieur; j'ai du bien, de la naissance. Qu'on nous marie; c'est peut-être le vrai moyen de me guérir d'un amour que vous ne méritez pas que je conserve.

ROSIMOND.

Nous marier? Des gens qui s'aiment! Y songez-vous? Que vous a fait l'amour pour le pousser à bout? Allons trouver la compagnie.

DORIMÈNE.

Nous verrons. Surtout, point de mariage ici; commençons par là. Mais que vous veut Frontin?

SCÈNE VII.

ROSIMOND, DORIMÈNE, FRONTIN.

FRONTIN, *tout essoufflé.*

Monsieur! j'ai un mot à vous dire.

ROSIMOND.

Parle.

FRONTIN.

Il faut que nous soyons seuls, monsieur.

DORIMÈNE.

Et moi je reste, parce que je suis curieuse.

FRONTIN.

Monsieur, madame est de trop; la moitié de ce que j'ai à vous dire est contre elle.

DORIMÈNE.

Marquis, faites parler ce faquin-là.

ROSIMOND.

Parleras-tu, maraud?

FRONTIN.

J'enrage; mais n'importe. Eh bien! monsieur, ce que j'ai à vous dire, c'est que madame ici nous portera malheur à tous deux.

DORIMÈNE.

Le sot!

ROSIMOND.

Comment?

FRONTIN.

Oui, monsieur, si vous ne changez pas de système, nous ne tenons plus rien. Pendant que madame vous amuse, Dorante nous égorge.

ROSIMOND.

Que fait-il donc?

FRONTIN.

L'amour, monsieur, l'amour à votre belle Hortense.

DORIMÈNE.

Votre belle! voilà une épithète bien placée!

FRONTIN.

Je défie qu'on la place mieux; si vous entendiez là-bas comme il se démène, comme les déclarations vont dru, comme il entasse les soupirs! J'en ai déjà compté plus de trente de la dernière conséquence, sans parler des génuflexions, des exclamations : madame par ci, madame par là; ah! les beaux yeux! ah! les belles mains! Et ces mains-là, monsieur, il ne les marchande pas; il en attrape toujours quelqu'une qu'on retire,

couci-couci, et qu'il baise avec un appétit qui me désespère [1]; je l'ai laissé comme il en retenait une sur laquelle il s'était déjà jeté plus de dix fois, malgré qu'on en eût ou qu'on n'en eût pas, et j'ai peur qu'à la fin elle ne lui reste.

ROSIMOND ET DORIMÈNE, riant.

Eh! eh! eh!....

ROSIMOND.

Cela est pourtant vif.

FRONTIN.

Vous riez?

ROSIMOND, riant, parlant de Dorimène.

Oui, cette main-ci voudra peut-être bien me dédommager du tort qu'on me fait sur l'autre.

DORIMÈNE, donnant la main à Rosimond.

Il y a de l'équité.

ROSIMOND, prenant la main de Dorimène.

Qu'en dis-tu, Frontin? suis-je si à plaindre?

FRONTIN.

Monsieur, on sait bien que madame a des mains; mais je vous trouve toujours en arrière [2].

DORIMÈNE.

Renvoyez cet homme-là, monsieur; j'admire votre sang-froid.

---

[1] *Qu'il baise avec un appétit qui me désespère.* Je ne crois pas qu'on puisse approuver, même dans un valet, une manière de parler aussi ignoble. Il faudrait changer le mot d'*appétit* en celui d'*ardeur*.

[2] *Je vous trouve toujours en arrière.* Le trait est sanglant, parce qu'il est vrai. Frontin entend que c'est toujours Dorimène qui fait les avances.

ROSIMOND.

Va-t'en. C'est Martbn qui lui a tourné la cervelle!

FRONTIN.

Non, monsieur, elle m'a corrigé; j'étais petit-maître aussi bien qu'un autre; je ne voulais pas aimer Marton que je dois épouser, parce que je croyais qu'il était malhonnête d'aimer sa future; mais cela n'est pas vrai, monsieur; fiez-vous à ce que je dis; je n'étais qu'un sot, je l'ai bien compris. Faites comme moi; j'aime à présent de tout mon cœur, et je le dis tant qu'on veut; suivez mon exemple; Hortense vous plaît, je l'ai remarqué; ce n'est que pour être joli homme que vous la laissez là, et vous ne serez point joli, monsieur.

DORIMÈNE.

Marquis, que veut-il donc dire avec son Hortense qui vous plaît? Qu'est-ce que cela signifie? Quel travers vous donne-t-il là?

ROSIMOND.

Qu'en sais-je? Que voulez-vous qu'il ait vu? On demande que je l'épouse, et je l'épouserai. D'empressement, on ne m'en a pas vu beaucoup jusqu'ici; je ne pourrai pourtant me dispenser d'en avoir, et j'en aurai parce qu'il le faut; voilà tout ce que j'y sais. (A Frontin.) Retire-toi.

FRONTIN.

Quel dommage de négliger un cœur tout neuf! Cela est si rare!

DORIMÈNE.

Partira-t-il?

ROSIMOND.

Va-t'en donc; faut-il que je te chasse?

FRONTIN.

Je n'ai pas tout dit; la lettre est retrouvée; Hortense et monsieur le comte l'ont lue d'un bout à l'autre; mettez-y ordre; ce maudit papier est encore de madame.

DORIMÈNE.

Quoi! parle-t-il du billet que je vous ai envoyé ici de chez moi?

ROSIMOND.

C'est du même que j'avais perdu.

DORIMÈNE.

Eh bien! le hasard est heureux; cela les met au fait.

ROSIMOND.

Oh! j'ai pris mon parti là-dessus, je m'en démêlerai bien; Frontin nous tirera d'affaire.

FRONTIN.

Moi, monsieur?

ROSIMOND.

Oui, toi-même.

DORIMÈNE.

On n'a pas besoin de lui là-dedans; il n'y a qu'à laisser aller les choses.

ROSIMOND.

Ne vous embarrassez pas; voici Hortense et Dorante qui s'avancent, et qui paraissent s'entretenir avec assez de vivacité.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, si vous ne m'en croyez pas, cachez-vous un moment derrière cette petite palissade,

pour entendre ce qu'ils disent; vous aurez le temps; ils ne vous voient point. (Il s'en va.)

ROSIMOND.

Il n'y aurait pas grand mal; le voulez-vous, madame? c'est une petite plaisanterie de campagne.

DORIMÈNE.

Oui-dà; cela nous divertira.

SCÈNE VIII.

ROSIMOND, DORIMÈNE, *au fond du théâtre;* DORANTE, HORTENSE, *sur le devant.*

HORTENSE.

Je vous crois sincère, Dorante; mais, quels que soient vos sentimens, je n'ai rien à y répondre jusqu'ici; on me destine à un autre. (A part.) Je crois que je vois Rosimond.

DORANTE.

Il sera donc votre époux, madame?

HORTENSE.

Il ne l'est pas encore (A part.) C'est lui avec Dorimène.

DORANTE.

Je n'oserais vous demander s'il est aimé.

HORTENSE.

Ah! doucement; je n'hésite point à vous dire que non.

DORIMÈNE, à Rosimond.

Cela vous afflige-t-il?

ROSIMOND.

Il faut qu'elle m'ait vu [1].

HORTENSE, à Dorante.

Ce n'est pas que j'aie de l'éloignement pour lui; mais si j'aime jamais, il en coûtera un peu davantage pour me rendre sensible. Je n'accorderai mon cœur qu'aux soins les plus tendres, qu'à tout ce que l'amour a de plus respectueux, de plus soumis; il faudra qu'on me dise mille fois, je vous aime, avant que je le croie et que je m'en soucie; qu'on se fasse une affaire de la dernière importance de me le persuader; qu'on ait la modestie de craindre d'aimer en vain, et qu'on me demande enfin mon cœur comme une grâce qu'on sera trop heureux d'obtenir. Voilà à quel prix j'aimerai, Dorante, et je n'en rabattrai rien; il est vrai qu'à ces conditions-là je cours risque de rester insensible, surtout de la part d'un homme comme le marquis, qui n'en est pas réduit à ne soupirer que pour une provinciale, et qui, au pis-aller, a touché le cœur de Dorimène.

---

[1] *Il faut qu'elle m'ait vu.* Trait charmant de caractère. Rosimond ne peut se persuader qu'une femme puisse dire sérieusement qu'elle ne soit point amoureuse de lui. Il attribue donc la dénégation de sa future à un motif réfléchi de vengeance; il ne se trompe pas. Hortense va profiter de la situation et de la cachette de Rosimond qu'elle a découverte, pour lui faire indirectement sa leçon, et lui apprendre à quel prix elle consentira à donner sa main. Rien n'est mieux imaginé pour amener la conversion de l'homme qu'elle aime au fond de son cœur, et qu'elle désire rendre digne de cet amour.

DORIMÈNE, à Rosimond.

Au pis-aller! dit-elle, au pis-aller! Avançons, marquis.

ROSIMOND.

Quel est donc votre dessein?

DORIMÈNE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

HORTENSE, à Dorimène.

Quoi! vous êtes là, madame!

DORIMÈNE.

Eh! oui, madame; j'ai eu le plaisir de vous entendre; vous peignez si bien! Qui est-ce qui me prendrait pour un pis-aller? Cela me ressemble tout-à-fait pourtant. Je vous apprends en revanche que vous nous tirez d'un grand embarras. Rosimond vous est indifférent, et c'est fort bien fait; il n'osait vous le dire, mais je parle pour lui; son pis-aller lui est cher, et tout cela vient à merveille.

ROSIMOND, riant.

Comment donc! vous parlez pour moi? Mais point du tout, comtesse! Finissons, je vous prie; je ne reconnais point là mes sentimens.

DORIMÈNE.

Taisez-vous, marquis; votre politesse ici consiste à garder le silence; imaginez-vous que vous n'y êtes point.

ROSIMOND.

Je vous dis qu'il n'est pas question de politesse, et que ce n'est pas là ce que je pense.

DORIMÈNE.

Il bat la campagne. Ne faut-il pas venir à dire ce qui est vrai ? Votre cœur et le mien sont engagés ; vous m'aimez.

ROSIMOND, riant.

Eh ! qui est-ce qui ne vous aimerait pas ?

DORIMÈNE.

L'occasion se présente de le dire, et je le dis ; il faut bien que madame le sache.

ROSIMOND.

Oui ! ceci est sérieux.

DORIMÈNE.

Elle s'en doutait ; je ne lui apprends presque rien.

ROSIMOND.

Ah ! très-peu de chose !

DORIMÈNE.

Vous avez beau m'interrompre, on ne vous écoute pas. Voudriez-vous l'épouser, Hortense, prévenu d'une autre passion ? Non, madame, il faut qu'un mari vous aime ; votre cœur ne s'en passerait pas ; ce sont vos usages, ils sont fort bons ; n'en sortez point, et travaillons de concert à rompre votre mariage.

ROSIMOND.

Parbleu ! mesdames, je vous traverserai donc ; car je vais travailler à le conclure.

HORTENSE.

Eh ! non, monsieur ; vous ne vous ferez point ce tort-là, ni à moi non plus.

DORANTE.

En effet, marquis, à quoi bon feindre ? Je sais ce

que tu penses, tu me l'as confié; d'ailleurs, quand je t'ai dit mes sentimens pour madame, tu ne les as pas désapprouvés.

ROSIMOND.

Je ne me souviens point de cela, et vous êtes un étourdi, qui me ferez des affaires avec Hortense.

HORTENSE.

Eh! monsieur, point de mystère! Vous n'ignorez point mes dispositions, et il ne s'agit point ici de complimens.

ROSIMOND.

Quoi! madame, faites-vous quelque attention à ce qu'on dit là? Ils se divertissent.

DORANTE.

Mais, parlons français. Est-ce que tu aimes madame?

ROSIMOND.

Ah! je suis ravi de vous voir curieux; c'est bien à vous que j'en dois rendre compte! (A Hortense.) Je ne suis pas embarrassé de ma réponse; mais approuvez, je vous prie, que je mortifie sa curiosité.

DORIMÈNE, riant.

Ah! ah! ah! ah!.... il me prend envie aussi de lui demander s'il m'aime. Voulez-vous gager qu'il n'osera me l'avouer? M'aimez-vous, marquis?

ROSIMOND.

Courage! je suis en butte aux questions.

DORIMÈNE.

Ne l'ai-je pas dit?

ROSIMOND, à Hortense.

Et vous, madame, serez-vous la seule qui ne m'en ferez point?

HORTENSE.

Je n'ai rien à savoir.

SCÈNE IX.

FRONTIN, ROSIMOND, DORIMÈNE, DORANTE, HORTENSE.

FRONTIN.

MONSIEUR, je vous avertis que voilà votre mère avec monsieur le comte, qui vous cherchent, et qui viennent vous parler.

ROSIMOND, à Frontin.

Reste ici.

DORANTE.

Je te laisse donc, marquis. (Il sort.)

DORIMÈNE.

Adieu; je reviendrai savoir ce qu'ils vous auront dit. (Elle sort.)

HORTENSE.

Et moi, je vous laisse penser à ce que vous leur direz.

ROSIMOND.

Un moment, madame; que tout ce qui vient de se passer ne vous fasse aucune impression; vous voyez ce que c'est que Dorimène; vous avez dû démêler son esprit et la trouver singulière. C'est une manière de petit-maître en femme qui tire sur le coquet, sur le cavalier même; n'y faisant pas grande façon pour dire

ses sentimens, et qui s'avise d'en avoir pour moi, que je ne saurais brusquer comme vous voyez; mais vous croyez bien qu'on sait faire la différence des personnes; on distingue, madame, on distingue. Hâtons-nous de conclure pour finir tout cela, je vous en supplie.

HORTENSE.

Monsieur, je n'ai pas le temps de vous répondre; on approche. Nous nous verrons tantôt. (Elle sort.)

ROSIMOND.

La voilà, je crois, radoucie.

SCÈNE X.

ROSIMOND, FRONTIN.

FRONTIN.

Je n'ai que faire ici, monsieur?

ROSIMOND.

Reste; il va sans doute être question de ce billet perdu, et il faut que tu le prennes sur ton compte.

FRONTIN.

Vous n'y songez pas, monsieur! Le diable, qui a bien des secrets, n'aurait pas celui de persuader les gens, s'il était à ma place; d'ailleurs, Marton sait qu'il est à vous.

ROSIMOND.

Je le veux, Frontin, je le veux; je suis convenu avec Marton qu'elle dirait que je n'ai su ce que c'était; ainsi, imaginez, faites comme il vous plaira; mais tirez-moi d'intrigue.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, ROSIMOND, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Mon fils, monsieur le comte a besoin d'un éclaircissement sur certaine lettre sans adresse, qu'on a trouvée et qu'on croit vous avoir été envoyée. Dans la conjoncture où vous êtes, il est juste qu'on soit instruit là-dessus; parlez-nous naturellement; le style en est un peu libre sur Hortense, mais on ne s'en prend point à vous.

ROSIMOND.

Tout ce que je puis dire à cela, madame, c'est que je n'ai point perdu de lettre.

LE COMTE.

Ce n'est pourtant qu'à vous qu'on peut avoir écrit celle dont nous parlons, monsieur le marquis, et j'ai dit même à Marton de vous la rendre. Vous l'a-t-elle rapportée?

ROSIMOND.

Oui, elle m'en a montré une qui ne m'appartenait point. (A Frontin.) A propos, ne m'as-tu pas dit, toi, que tu en avais perdu une? C'est peut-être la tienne?

FRONTIN.

Monsieur, oui, je ne m'en ressouvenais plus; mais cela se pourrait bien.

LE COMTE.

Non, non, on vous y parle à vous positivement; le

nom de marquis y est répété deux fois, et on y signe *la comtesse* pour tout nom ; ce qui pourrait convenir à Dorimène.

ROSIMOND, à Frontin.

Eh bien! qu'en dis-tu? Nous rendras-tu raison de ce que cela veut dire?

FRONTIN.

Mais, oui, je me souviens du marquis dans cette lettre ; elle est, dites-vous, signée *la comtesse?* Oui, monsieur, c'est cela même, comtesse et marquis ; voilà l'histoire.

LE COMTE, riant.

Eh! eh! eh! Je ne savais pas que Frontin fût un marquis déguisé, ni qu'il fût en commerce de lettres avec des comtesses.

LA MARQUISE.

Mon fils, cela ne paraît pas naturel.

ROSIMOND, à Frontin.

Mais, te plaira-t-il de t'expliquer mieux?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, il n'y a rien de si aisé ; on m'y appelle marquis, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Ah! la folle! On y signe *comtesse?*

LA MARQUISE.

Eh bien?

FRONTIN.

Ah! ah! ah! l'extravagante!

ROSIMOND.

De qui parles-tu ?

FRONTIN.

D'une étourdie que vous connaissez, monsieur ; de Lisette.

LA MARQUISE.

De la mienne ? de celle que j'ai laissée à Paris ?

FRONTIN.

D'elle-même.

LE COMTE, riant.

Et le nom de marquis, d'où te vient-il ?

FRONTIN.

De sa grâce ; je suis un marquis de la promotion de Lisette, comme elle est comtesse de la promotion de Frontin, et cela est ordinaire. (Au comte.) Tenez, monsieur, je connais un garçon qui avait l'honneur d'être à vous pendant votre séjour à Paris, et qu'on appelait familièrement monsieur le comte. Vous étiez le premier, il était le second. Cela ne se pratique pas autrement ; voilà l'usage parmi nous autres subalternes de qualité, pour établir quelque subordination entre la livrée bourgeoise et nous ; c'est ce qui nous distingue.

ROSIMOND.

Ce qu'il vous dit est vrai.

LE COMTE, riant.

Je le veux bien ; tout ce qui m'inquiète, c'est que ma fille a vu cette lettre ; elle ne m'en a pourtant pas paru moins tranquille ; mais elle est réservée, et j'aurais peur qu'elle ne crût pas l'histoire des promotions de Frontin si aisément.

ROSIMOND.

Mais aussi, de quoi s'avisent ces marauds-là?

FRONTIN.

Monsieur, chaque nation a ses coutumes; voilà les coutumes de la nôtre.

LE COMTE.

Il y pourrait pourtant rester une petite difficulté : c'est que dans cette lettre on y parle d'une provinciale, et d'un mariage avec elle, qu'on veut empêcher en venant ici; cela ressemblerait assez à notre projet.

LA MARQUISE.

J'en conviens.

ROSIMOND.

Parle.

FRONTIN.

Oh! bagatelle. Vous allez être au fait. Je vous ai dit que nous prenions vos titres.

LE COMTE.

Oui, vous prenez le nom de vos maîtres. Mais voilà tout, apparemment?

FRONTIN.

Oui, monsieur; mais quand nos maîtres passent par le mariage, nous autres, nous quittons le célibat; le maître épouse la maîtresse, et nous la suivante; c'est encore la règle; et par cette règle que j'observerai, vous voyez bien que Marton me revient. Lisette, qui est là-bas, le sait; Lisette est jalouse, et Marton est tout de suite une provinciale, et tout de suite on menace de venir empêcher le mariage. Il est vrai qu'on n'est pas venu, mais on voulait venir.

LA MARQUISE.

Tout cela se peut, monsieur le comte, et d'ailleurs il n'est pas possible de penser que mon fils préférât Dorimène à Hortense; il faudrait qu'il fût aveugle.

ROSIMOND.

Monsieur est-il bien convaincu?

LE COMTE.

N'en parlons plus; ce n'est pas même votre amour pour Dorimène qui m'inquiéterait; je sais ce que c'est que ces amours-là. Entre vous autres gens du bel air, souffrez que je vous dise que vous ne vous aimez guère, et Dorimène notre alliée est un peu sur ce ton-là. Pour vous, marquis, croyez-moi, ne donnez plus dans ces façons [1]; elles ne sont pas dignes de vous. Je vous parle déjà comme à mon gendre; vous avez de l'esprit et de la raison, et vous êtes né avec tant d'avantages, que vous n'avez pas besoin de vous distinguer par de faux airs; restez ce que vous êtes, vous en vaudrez mieux; mon âge, mon estime pour vous, et ce que je vais vous devenir, me permettent de vous parler ainsi.

ROSIMOND.

Je n'y trouve rien à redire.

---

[1] *Pour vous, marquis, croyez-moi, ne donnez plus dans ces façons.* Il faut remarquer l'art avec lequel Marivaux s'attache à rendre vraisemblable le changement qui va s'opérer dans le cœur de Rosimond. Déjà ébranlé par ce qu'il a entendu des conseils d'Hortense, dégoûté de plus en plus de Dorimène par l'effronterie de ses propositions, il est attaqué en ce moment par l'autorité de l'âge, et un penchant qu'il ne peut plus se dissimuler terminera le combat.

LA MARQUISE.

Et je vous prie, mon fils, d'y faire attention.

LE COMTE.

Changeons de discours; Marton est-elle là? Regarde, Frontin.

FRONTIN.

Oui, monsieur, je l'aperçois qui passe avec ces dames. (Il l'appelle.) Marton!

MARTON paraît.

Qu'est-ce qui me demande?

LE COMTE.

Dites à ma fille de venir.

MARTON.

La voilà qui s'avance, monsieur.

SCÈNE XII.

HORTENSE, DORIMÈNE, DORANTE, ROSIMOND, LA MARQUISE, LE COMTE, MARTON, FRONTIN.

LE COMTE.

Approchez, Hortense; il n'est plus nécessaire d'attendre mon frère; il me l'écrit lui-même, et me mande de conclure; ainsi nous signons le contrat ce soir, et nous vous marions demain.

HORTENSE.

Signer le contrat ce soir, et demain me marier! Ah! mon père, souffrez que je me jette à vos genoux pour vous conjurer qu'il n'en soit rien. Je ne croyais pas qu'on irait si vite, et je devais vous parler tantôt.

LE COMTE, relevant sa fille et se tournant du côté de la marquise.

J'ai prévu ce que je vois là. Ma fille, je sens les motifs de votre refus; c'est ce billet qu'on a perdu qui vous alarme; mais Rosimond dit qu'il ne sait ce que c'est, et Frontin.....

HORTENSE.

Rosimond est trop honnête homme pour le nier sérieusement, mon père; les vues qu'on avait pour nous ont peut-être pu l'engager d'abord à le nier; mais j'ai si bonne opinion de lui, que je suis persuadée qu'il ne le désavouera plus. (A Rosimond.) Ne justifierez-vous pas ce que je dis là, monsieur?

ROSIMOND.

En vérité, madame, je suis dans une si grande surprise.....

HORTENSE.

Marton vous l'a vu recevoir, monsieur.

FRONTIN.

Eh! non, celui-là était à moi, madame; je viens d'expliquer cela, demandez....

HORTENSE.

Marton, on vous a dit de le rendre à Rosimond; l'avez-vous fait? Dites la vérité.

MARTON.

Ma foi, monsieur, le cas devient trop grave; il faut que je parle. Oui, madame, je l'ai rendu à monsieur, qui l'a remis dans sa poche; je lui avais promis de dire qu'il ne l'avait pas repris, sous prétexte qu'il ne lui appartenait pas, et j'aurais glissé cela tout doucement si les choses avaient glissé de même; mais j'avais

promis un petit mensonge, et non pas un faux serment, et c'en serait un que de badiner avec des interrogations de cette force-là; ainsi donc, madame, j'ai rendu le billet; monsieur l'a repris; et si Frontin dit qu'il est à lui, je suis obligée en conscience de déclarer que Frontin est un fripon.

FRONTIN.

Je ne l'étais que pour le bien de la chose, moi; c'était un service d'ami que je rendais.

MARTON.

Je me rappelle même que monsieur, en ouvrant le billet que Frontin lui donnait, s'est écrié : C'est de ma folle de comtesse! Je ne sais de qui il parlait.

LE COMTE, à Dorimène.

Je n'ose vous dire que j'en ai reconnu l'écriture; j'ai reçu de vos lettres, madame.

DORIMÈNE.

Vous jugez bien que je n'attendrai pas les explications; qu'il les fasse. (Elle sort.)

LA MARQUISE, sortant aussi.

Il peut épouser qui il voudra; mais je ne veux plus le voir, et je le déshérite.

LE COMTE, qui la suit.

Nous ne vous laisserons pas dans ce dessein-là, marquise. (Il sort avec Hortense.)

DORANTE, à Rosimond en s'en allant.

Ne t'inquiète pas; nous apaiserons la marquise, et heureusement te voilà libre.

FRONTIN.

Et cassé.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, ROSIMOND.

ROSIMOND regarde Frontin, et puis rit.

AH! ah! ah!

FRONTIN.

J'ai vu qu'on pleurait de ses pertes, mais je n'en ai jamais vu rire; il n'y a pourtant plus d'Hortense.

ROSIMOND.

Je la regrette dans le fond.

FRONTIN.

Elle ne vous regrette guère, elle.

ROSIMOND.

Plus que tu ne crois, peut-être.

FRONTIN.

Elle en donne de belles marques!

ROSIMOND.

Ce qui m'en fâche, c'est que me voilà pourtant obligé d'épouser cette folle de comtesse; il n'y a point d'autre parti à prendre; car à propos de quoi Hortense me refuserait-elle, si ce n'est à cause de Dorimène? Il faut qu'on le sache, et qu'on n'en doute pas. Je suis outré; allons, tout n'est pas désespéré; je parlerai à Hortense, et je la ramènerai. Qu'en dis-tu?

FRONTIN.

Rien. Quand je suis affligé, je ne pense plus.

ROSIMOND.

Oh! que veux-tu que j'y fasse [1]?

---

[1] *Oh! que veux-tu que j'y fasse?* Ce second acte ne finit pas comme on avait droit de l'espérer. La vanité a encore trop d'empire sur l'amour et sur l'honneur. La conversion de Julie, dans *la Coquette corrigée*, qui est en cinq actes, est beaucoup plus fortement prononcée dès la fin du troisième.

Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content; pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor... réfléchissons.

C'était à peu près ce que Rosimond aurait dû dire. Lanoue a vu la faute et l'a évitée.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

HORTENSE.

Je ne sais plus quel parti prendre.

MARTON.

Il est, dit-on, dans une extrême agitation; il se fâche, il fait l'indifférent, à ce que dit Frontin; il va trouver Dorimène, il la quitte; quelquefois il soupire; ainsi ne vous rebutez pas, madame; voyez ce qu'il vous veut, et ce que produira le désordre d'esprit où il est; allons jusqu'au bout.

HORTENSE.

Oui, Marton, je le crois touché, et c'est là ce qui m'en rebute le plus; car qu'est-ce que c'est que la ridiculité d'un homme qui m'aime, et qui, par vaine gloire, n'a pu encore se résoudre à me le dire aussi franchement, aussi naïvement qu'il le sent?

MARTON.

Eh! madame, plus il se débat, et plus il s'affaiblit; il faut bien que son impertinence s'épuise; achevez de l'en guérir. Quel reproche ne vous feriez-vous pas un jour s'il s'en retournait ridicule? Je lui avais donné de l'amour, vous diriez-vous, et ce n'est pas là un pré-

sent si rare ; mais il n'avait point de raison ; je pouvais lui en donner ; il n'y avait peut-être que moi qui en fusse capable, et j'ai laissé partir cet honnête homme sans lui rendre ce service-là, qui nous aurait tant accommodés tous deux. Cela est bien dur ; je ne méritais pas les beaux yeux que j'ai.

HORTENSE.

Tu badines, et je ne ris point ; car si je ne réussis pas, je serai désolée, je te l'avoue ; achevons pourtant.

MARTON.

Ne l'épargnez point ; désespérez-le pour le vaincre ; Frontin là-bas attend votre réponse pour la porter à son maître. Lui dira-t-il qu'il vienne ?

HORTENSE.

Dis-lui d'approcher.

MARTON, à Frontin.

Avance.

HORTENSE.

Sais-tu ce que me veut ton maître ?

FRONTIN.

Hélas ! madame, il ne le sait pas lui-même, mais je crois le savoir.

HORTENSE.

Apparemment il a quelque motif, puisqu'il demande à me voir ?

---

[1] *Je ne méritais pas les beaux yeux que j'ai.* On évite actuellement ces mots *de beaux yeux*, dont les anciens romanciers ont trop abusé.

FRONTIN.

Non, madame, il n'y a encore rien de réglé là-dessus, et en attendant, c'est par force qu'il demande à vous voir; il ne saurait faire autrement; il n'y a pas moyen qu'il s'en passe; il faut qu'il vienne.

HORTENSE.

Je n'entends point.

FRONTIN.

Je ne m'entends pas trop non plus; mais je sais bien ce que je veux dire.

MARTON.

C'est son cœur qui le mène en dépit qu'il en ait; voilà ce que c'est.

FRONTIN.

Tu l'as dit; c'est son cœur qui a besoin du vôtre, madame, qui voudrait l'avoir à bon marché[1], qui vient savoir à quel prix vous le mettez, le marchander du mieux qu'il pourra, et finir par en donner tout ce que vous voudrez, tout ménager qu'il est; c'est ma pensée.

HORTENSE.

A tout hasard, va le chercher.

---

[1] *Qui voudrait l'avoir à bon marché.* Il fallait s'en tenir là. La continuation de cette métaphore n'ajoute rien ni à sa force ni à sa clarté.

SCÈNE II.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

Marton, je ne veux pas lui parler d'abord; je suis d'avis de l'impatienter; dis-lui que dans le cas présent je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire de nous voir, et que je le prie de vouloir bien s'expliquer avec toi sur ce qu'il a à me dire; s'il insiste, je ne m'écarte point, et tu m'en avertiras.

MARTON.

C'est bien dit; hâtez-vous de vous retirer, car je crois qu'il avance.

SCÈNE III.

MARTON, ROSIMOND.

ROSIMOND, *agité.*

Ou est donc votre maîtresse?

MARTON.

Monsieur, ne pouvez-vous pas me confier ce que vous lui voulez? Après tout ce qui s'est passé, il ne sied pas beaucoup, dit-elle, que vous ayez un entretien ensemble; elle souhaiterait se l'épargner; d'ailleurs, je m'imagine qu'elle ne veut pas inquiéter Dorante qui ne la quitte guère, et vous, vous n'avez qu'à me dire de quoi il s'agit.

ROSIMOND.

Quoi! c'est la peur d'inquiéter Dorante qui l'empêche de venir?

MARTON.

Peut-être bien.

ROSIMOND.

Ah ! celui-là me paraît neuf. On a de plaisans goûts en province. Dorante !.... De sorte donc qu'elle a cru que je voulais lui parler d'amour. Ah ! Marton, je suis bien aise de la désabuser ; allez lui dire qu'il n'en est pas question, que je n'y songe point, qu'elle peut venir avec Dorante même, si elle veut, pour plus de sûreté ; dites-lui qu'il ne s'agit que de Dorimène, et que c'est une grâce que j'ai à lui demander pour elle, rien que cela ; allez..... ah ! ah ! ah !

MARTON.

Vous l'attendrez ici, monsieur ?

ROSIMOND.

Sans doute.

MARTON.

Souhaitez-vous qu'elle amène Dorante, ou viendra-t-elle seule ?

ROSIMOND.

Comme il lui plaira ; quant à moi, je n'ai que faire de lui. (Rosimond, un moment seul, riant.) Dorante l'emporte sur moi. Je n'aurais pas parié pour lui ; sans cet avis-là j'allais faire une belle tentative ; mais que me veut cette femme-ci ?

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, ROSIMOND.

DORIMÈNE.

Marquis, je viens vous avertir que je pars ; vous

sentez bien qu'il ne me convient plus de rester, et je n'ai plus qu'à dire adieu à ces gens-ci. Je retourne à ma terre, de là à Paris, où je vous attends pour notre mariage; car il est devenu nécessaire depuis l'éclat qu'on a fait; vous ne pouvez me venger du dédain de votre mère que par là; il faut absolument que je vous épouse.

ROSIMOND.

Eh! oui, madame, on vous épousera[1]; mais j'ai pour nous à présent quelques mesures à prendre, qui ne demandent pas que vous soyez présente, et que je manquerais si vous ne me laissiez pas.

DORIMÈNE.

Qu'est-ce que c'est que ces mesures? Dites-les-moi en deux mots.

ROSIMOND.

Je ne saurais; je n'en ai pas le temps.

DORIMÈNE.

Donnez-m'en la moindre idée; ne faites rien sans conseil; vous avez quelquefois besoin qu'on vous conduise, marquis; voyons le parti que vous prenez.

ROSIMOND.

Vous me chagrinez. (A part.) Que lui dirai-je? (Haut.) C'est que je veux ménager un raccommodement entre vous et ma mère.

---

[1] *Eh! oui, madame, on vous épousera.* Il est impossible d'exprimer plus clairement à une femme le mépris dont elle est l'objet.

DORIMÈNE.

Cela ne vaut rien; je n'en suis pas encore d'avis; écoutez-moi.

ROSIMOND.

Eh! morbleu! ne vous embarrassez pas; c'est un mouvement qu'il faut que je me donne.

DORIMÈNE.

D'où vient le faut-il?

ROSIMOND.

C'est qu'on croirait peut-être que je regrette Hortense, et je veux qu'on sache qu'elle ne me refuse que parce que j'aime ailleurs.

DORIMÈNE.

Eh bien! il n'en sera que mieux que je sois présente; la preuve de votre amour en sera encore plus forte, quoiqu'à vrai dire, elle soit inutile; ne sait-on pas que vous m'aimez? Cela est si bien établi et si croyable!

ROSIMOND.

Eh! de grâce, madame, allez-vous-en. (A part.) Ne pourrai-je l'écarter?

DORIMÈNE.

Attendez donc; ne pouvez-vous m'épouser qu'avec l'agrément de votre mère[1]? Il serait plus flatteur pour moi qu'on s'en passât, si cela se peut; d'ailleurs, c'est que je ne me raccommoderai point; je suis piquée.

---

[1] *Ne pouvez-vous m'épouser qu'avec l'agrément de votre mère?* Un homme honnête, quelques ridicules qu'il ait d'ailleurs, n'épousera jamais la femme capable de lui faire une pareille proposition.

ROSIMOND.

Restez piquée, soit; ne vous raccommodez point, ne m'épousez pas[1]; mais retirez-vous pour un moment.

DORIMÈNE.

Que vous êtes entêté!

ROSIMOND, à part.

L'incommode femme!

DORIMÈNE.

Parlons raison. A qui vous adressez-vous?

ROSIMOND.

Puisque vous voulez le savoir, c'est à Hortense que j'attends, et qui arrive, je pense.

DORIMÈNE.

Je vous laisse donc, à condition que je reviendrai savoir ce que vous aurez conclu avec elle, entendez-vous?

ROSIMOND.

Eh! non, tenez-vous en repos; j'irai vous le dire.

SCÈNE V.

ROSIMOND, HORTENSE, MARTON.

MARTON, en entrant, à Hortense.

MADAME, n'hésitez point à entretenir monsieur le

---

[1] *Ne m'épousez pas*. Il semble que l'ordre des idées devrait amener la proposition contraire; je soupçonne ici une erreur de copiste. Rosimond a l'air de se soumettre volontairement à tout ce que désire Dorimène, pourvu qu'elle consente à se retirer. Il doit donc dire : *Restez piquée, soit; ne vous raccommodez point; épousons-nous; mais retirez-vous pour un moment.*

marquis ; il m'a assuré qu'il ne serait point question d'amour entre vous, et que ce qu'il a à vous dire ne concerne uniquement que Dorimène ; il m'en a donné sa parole.

ROSIMOND, à part.

Le préambule est fort nécessaire !

HORTENSE.

Vous n'avez qu'à rester, Marton.

ROSIMOND, à part.

Autre précaution !

MARTON, à part.

Voyons comment il s'y prendra.

HORTENSE.

Que puis-je faire pour obliger Dorimène, monsieur?

ROSIMOND, à part.

Je me sens ému.... (Haut.) Il ne s'agit plus de rien, madame ; elle m'avait prié de vous engager à disposer l'esprit de ma mère en sa faveur ; mais ce n'est pas la peine, cette démarche-là ne réussirait pas.

HORTENSE.

J'en ai meilleur augure. Essayons toujours ; mon père y songeait, et moi aussi, monsieur ; ainsi, comptez tous deux sur nous. Est-ce là tout?

ROSIMOND.

J'avais à vous parler de son billet qu'on a trouvé, et je venais vous protester que je n'y ai point de part, que j'en ai senti tout le manque de raison, et qu'il m'a touché plus que je ne puis le dire.

MARTON, riant.

Hélas !

HORTENSE.

Pure bagatelle qu'on pardonne à l'amour!

ROSIMOND.

C'est qu'assurément vous ne méritez pas la façon de penser qu'elle y exprime, vous ne la méritez pas.

MARTON, à part.

Vous ne la méritez pas !

HORTENSE.

Je vous jure, monsieur, que je n'y ai point pris garde, et que je n'en agirai pas moins vivement dans cette occasion-ci. Vous n'avez plus rien à me dire, je pense ?

ROSIMOND.

Notre entretien vous est si à charge, que j'hésite de le continuer.

HORTENSE.

Parlez, monsieur.

MARTON, à part.

Écoutons.

ROSIMOND.

Je ne saurais revenir de mon étonnement ; j'admire le malentendu qui nous sépare ; car enfin, pourquoi rompons-nous ?

MARTON, riant, à part.

Voyez quelle aisance !

ROSIMOND.

Un mariage arrêté, convenable, que nos parens souhaitaient, dont je faisais tout le cas qu'il fallait, par quelle tracasserie arrive-t-il qu'il ne s'achève pas ? Cela me passe.

HORTENSE.

Ne devez-vous pas être charmé, monsieur, qu'on vous débarrasse d'un mariage où vous ne vous engagiez que par complaisance?

ROSIMOND.

Par complaisance!

MARTON.

Par complaisance! Ah! madame, où se récriera-t-on, si ce n'est ici? Malheur à tout homme qui pourrait écouter cela de sang-froid!

ROSIMOND.

Elle a raison. Quand on n'examine pas les gens, voilà comment on les explique.

MARTON, à part.

Voilà comme on est un sot.

ROSIMOND.

J'avais cru pourtant vous avoir donné quelque preuve de délicatesse de sentiment. (Hortense rit.) Oui, madame, de délicatesse.

MARTON, à part.

Cet homme-là est incurable.

ROSIMOND.

Il n'y a qu'à suivre ma conduite; toutes vos attentions ont été pour Dorante, songez-y; à peine m'avez-vous regardé; là-dessus, je me suis piqué, cela est dans l'ordre. J'ai paru manquer d'empressement, j'en conviens; j'ai fait l'indifférent, même le fier, si vous voulez; j'étais fâché; cela est-il si désobligeant? Est-ce là de la complaisance? Voilà mes torts. Auriez-vous mieux aimé qu'on ne prît garde à rien, qu'on ne sen-

tît rien, qu'on eût été content sans devoir l'être? et fit-on jamais aux gens les reproches que vous me faites, madame?

HORTENSE.

Vous vous plaignez si joliment, que je ne me lasserais point de vous entendre; mais il est temps que je me retire. Adieu, monsieur.

MARTON.

Encore un instant; monsieur me charme, on ne trouve pas toujours des amans d'une espèce aussi rare.

ROSIMOND.

Mais restez donc, madame; vous ne me dites mot? Convenons de quelque chose. Y a-t-il matière de rupture entre nous? Où allez-vous? Presser ma mère de se raccommoder avec Dorimène? Oh! vous me permettrez de vous retenir! Vous n'irez pas. Qu'elles restent brouillées, je ne veux point de Dorimène; je n'en veux qu'à vous. Vous laisserez là Dorante, et il n'y a point ici, s'il vous plaît, d'autre raccommodement à faire que le mien avec vous; il n'y en a point de plus pressé. Ah çà, voyons; vous rendez-vous justice? Me la rendez-vous? Croyez-vous qu'on sente ce que vous valez? Sommes-nous enfin d'accord? En est-ce fait?... Vous ne me répondez rien?

MARTON.

Tenez, madame, vous croyez peut-être que monsieur le marquis ne vous aime point, parce qu'il ne vous le dit pas bien bourgeoisement, et en termes précis; mais faut-il réduire un homme comme lui à cette extrémité-là? Ne doit-on pas l'aimer *gratis?*

A votre place, pourtant, monsieur, je m'y résoudrais. Qui est-ce qui le saura? Je vous garderai le secret. Je m'en vais, car j'ai de la peine à voir qu'on vous maltraite.

ROSIMOND.

Qu'est-ce que c'est que ce discours?

HORTENSE.

C'est une étourdie qui parle; mais il faut qu'à mon tour la vérité m'échappe; monsieur, je n'y saurais résister. C'est que votre petit jargon de galanterie me choque, me révolte; il soulève la raison. C'est pourtant dommage. Voici Dorimène qui approche, et à qui je vais confirmer tout ce que je vous ai promis, et pour vous et pour elle.

SCÈNE VI.

DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND.

DORIMÈNE.

Je ne suis point de trop, madame; je sais le sujet de votre entretien, il me l'a dit.

HORTENSE.

Oui, madame, et je l'assurais que mon père et moi n'oublierions rien pour réussir à ce que vous souhaitez.

DORIMÈNE.

Ce n'est pas pour moi qu'il le souhaite, madame, et c'est bien malgré moi qu'il vous en a parlé.

HORTENSE.

Malgré vous? Il m'a pourtant dit que vous l'en aviez prié.

DORIMÈNE.

Eh ! point du tout ; nous avons pensé nous quereller là-dessus à cause de la répugnance que j'y avais ; il n'a pas même voulu que je fusse présente à votre entretien. Il est vrai que le motif de son obstination est si tendre, que je me serais rendue ; mais j'accours pour vous prier de laisser tout là. Je viens de rencontrer la marquise, qui m'a saluée d'un air si glacé, si dédaigneux, que voilà qui est fait ; abandonnons ce projet ; il y a des moyens de se passer d'une cérémonie si désagréable ; elle me rebuterait de notre mariage.

ROSIMOND.

Il ne se fera jamais, madame.

DORIMÈNE.

Vous êtes un petit emporté.

HORTENSE.

Vous voyez, madame, jusqu'où le dépit porte un cœur tendre.

DORIMÈNE.

C'est que c'est une démarche si dure, si humiliante !

HORTENSE.

Elle est nécessaire ; il ne serait pas séant de vous marier sans l'aveu de madame la marquise, et nous allons agir mon père et moi, s'il ne l'a déjà fait.

ROSIMOND.

Non, madame, je vous prie très-sérieusement qu'il ne s'en mêle point, ni vous non plus.

DORIMÈNE.

Et moi, je vous prie qu'il s'en mêle, et vous aussi,

Hortense. Le voici qui vient, je vais lui en parler moi-même. Êtes-vous content, petit ingrat? Quelle complaisance il faut avoir!

SCÈNE VII.

LE COMTE, DORANTE, DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND.

LE COMTE, à Dorimène.

VENEZ, madame, hâtez-vous, de grâce; nous avons laissé la marquise avec quelques amis qui tâchent de la gagner. Le moment m'a paru favorable; présentez-vous, madame, et venez par vos politesses achever de la déterminer; ce sont des pas que la bienséance exige que vous fassiez. Suivez-nous aussi, ma fille; et vous, marquis, attendez ici; on vous dira quand il sera temps de paraître.

ROSIMOND, à part.

Ceci est trop fort!

DORIMÈNE.

Je vous rends mille grâces de vos soins, monsieur le comte. Adieu, marquis; tranquillisez-vous donc.

DORANTE, à Rosimond.

Point d'inquiétude, nous te rapporterons de bonnes nouvelles.

HORTENSE.

Je me charge de vous les venir dire.

SCÈNE VIII.

ROSIMOND, FRONTIN.

FRONTIN, à part.

Son air rêveur est de mauvais présage.... (Haut.) Monsieur ?

ROSIMOND.

Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Épousons-nous Hortense ?

ROSIMOND.

Non, je n'épouse personne.

FRONTIN.

Et cet entretien que vous avez eu avec elle, il a donc mal fini ?

ROSIMOND.

Très-mal.

FRONTIN.

Pourquoi cela ?

ROSIMOND.

C'est que je lui ai déplu.

FRONTIN.

Je vous crois.

ROSIMOND.

Elle dit que je la choque.

FRONTIN.

Je n'en doute pas ; j'ai prévu son indignation.

ROSIMOND.

Quoi ! Frontin, tu trouves qu'elle a raison ?

FRONTIN.

Je trouve que vous seriez charmant si vous ne faisiez pas le petit agréable[1]; ce sont vos agrémens qui vous perdent.

ROSIMOND.

Mais, Frontin, je sors du monde; y étais-je si étrange?

FRONTIN.

On s'y moquait de nous la plupart du temps; je l'ai fort bien remarqué, monsieur, les gens raisonnables ne pouvaient pas nous souffrir; en vérité, vous ne plaisiez qu'aux Dorimènes, et moi aussi; et nos camarades n'étaient que des étourdis. Je le sens bien à présent, et si vous l'aviez senti aussitôt que moi, l'adorable Hortense vous aurait autant chéri que me chérit sa gentille suivante, qui m'a défait de toute mon impertinence.

ROSIMOND.

Est-ce qu'en effet il y aurait de ma faute?

FRONTIN.

Regardez-moi; est-ce que vous me reconnaissez, par exemple? Voyez comme je parle naturellement à cette heure, en comparaison d'autrefois que je prenais des tons si sots: Bonjour, la belle enfant; qu'est-

---

[1] *Je trouve que vous seriez charmant si vous ne faisiez pas le petit agréable.* Cette familiarité d'un valet avec son maître est une chose de convention reçue autrefois au théâtre, et qui commence à en disparaître. La comédie devant être le tableau de la société, ce changement est une amélioration; les auteurs feront sagement d'y tenir.

ce? Eh! comment vous portez-vous? Voilà comme vous m'aviez appris à faire, et cela me fatiguait; au lieu qu'à présent je suis si à mon aise : Bonjour, Marton; comment te portes-tu? Cela coule de source, et on est gracieux avec toute la commodité possible.

ROSIMOND.

Laisse-moi, il n'y a plus de ressource; tu me chagrines.

SCÈNE IX.

MARTON, FRONTIN, ROSIMOND.

FRONTIN, à part à Marton.

Encore une petite façon, et nous le tenons, Marton.

MARTON, à part.

Je vais l'achever. (Haut.) Monsieur, ma maîtresse, que j'ai rencontrée en passant, comme elle vous quittait, m'a chargé de vous prier d'une chose qu'elle a oubliée de vous dire tantôt, et dont elle n'aurait peut-être pas le temps de vous avertir assez tôt; c'est que monsieur le comte pourra vous parler de Dorante, vous faire quelques questions sur son caractère, et elle souhaiterait que vous en dissiez du bien; non pas qu'elle l'aime encore; mais comme il s'y prend d'une manière à lui plaire, il sera bon, à tout hasard, que monsieur le comte soit prévenu en sa faveur.

ROSIMOND.

Oh! parbleu, c'en est trop; ce trait me pousse à bout : allez, Marton, dites à votre maîtresse que son procédé est injurieux, et que Dorante, pour qui elle

veut que je parle, me répondra de l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

MARTON.

Eh! monsieur, à qui en avez-vous? Quel mal vous fait-on? Par quel intérêt refusez-vous d'obliger ma maîtresse, qui vous sert actuellement vous-même, et qui, en revanche, vous demande en grâce de servir votre propre ami? Je ne vous conçois pas. Frontin, quelle fantaisie lui prend-il donc? Pourquoi se fâche-t-il contre Hortense? Sais-tu ce que c'est?

FRONTIN.

Eh! mon enfant, c'est qu'il l'aime.

MARTON.

Bon! tu rêves! Cela ne se peut pas. Dit-il vrai, monsieur?

ROSIMOND.

Marton, je suis au désespoir!

MARTON.

Quoi! vous?

ROSIMOND.

Ne me trahis pas; je rougirais que l'ingrate le sût; mais, je te l'avoue, Marton, oui, je l'aime, je l'adore, et je ne saurais supporter sa perte.

MARTON.

Ah! c'est parler que cela; voilà ce qu'on appelle des expressions.

ROSIMOND.

Garde-toi surtout de les répéter.

MARTON.

Voilà qui ne vaut rien; vous retombez.

FRONTIN.

Oui, monsieur, dites toujours : Je l'adore ; ce mot-là vous portera bonheur.

ROSIMOND.

L'ingrate !

MARTON.

Vous avez tort ; car il faut que je me fâche à mon tour. Est-ce que ma maîtresse se doute seulement que vous l'aimez ? Jamais le mot d'amour est-il sorti de votre bouche pour elle ? Il semblait que vous auriez eu peur de compromettre votre importance ; ce n'était pas la peine que votre cœur se développât sérieusement pour ma maîtresse [1], ni qu'il se mît en frais de sentiment pour elle ! Trop heureuse de vous épouser, vous lui faisiez la grâce d'y consentir ! Je ne vous parle si franchement que pour vous mettre au fait de vos torts ; il faut que vous les sentiez ; c'est de vos façons que vous devez rougir, et non pas d'un amour qui ne vous fait qu'honneur.

FRONTIN.

Si vous saviez le chagrin que nous en avions, Marton et moi ; nous en étions si pénétrés....

ROSIMOND.

Je me suis mal conduit, j'en conviens.

---

[1] *Ce n'était pas la peine que votre cœur se développât sérieusement pour ma maîtresse.* Il faut deviner la pensée de Marton. Elle veut dire : *Vous auriez trouvé indigne de vous de laisser parler votre cœur, et d'exprimer sérieusement les sentimens dont il était rempli pour ma maîtresse.*

MARTON.

Avec tout ce qui peut rendre un homme aimable, vous n'avez rien oublié pour vous empêcher de l'être. Souvenez-vous des discours de tantôt; j'étais dans une fureur....

FRONTIN.

Oui, elle m'a dit que vous l'aviez scandalisée; car elle est notre amie.

MARTON.

C'est un malentendu qui nous sépare; concluons quelque chose. Un mariage arrêté, convenable, dont je faisais cas; voilà de votre style, et avec qui? Avec la plus charmante et la plus raisonnable fille du monde, et je dirai même la plus disposée d'abord à vous vouloir du bien.

ROSIMOND.

Ah! Marton, n'en dis pas davantage. J'ouvre les yeux; je me déteste, et il n'est plus temps!

MARTON.

Je ne dis pas cela, monsieur le marquis; votre état me touche, et peut-être touchera-t-il ma maîtresse.

FRONTIN.

Cette belle dame a l'air si clément!

MARTON.

Me promettez-vous de rester comme vous êtes? Continuerez-vous d'être aussi aimable que vous l'êtes actuellement? En est-ce fait? N'y a-t-il plus de petit-maître?

ROSIMOND.

Je suis confus de l'avoir été, Marton.

FRONTIN.

Je pleure de joie.

MARTON.

Eh bien! portez-lui donc ce cœur tendre et repentant; jetez-vous à ses genoux, et ne vous relevez point qu'elle ne vous ait fait grâce.

ROSIMOND.

Je m'y jetterai, Marton, mais sans espérance, puisqu'elle aime Dorante.

MARTON.

Doucement; Dorante ne lui a plu qu'en s'efforçant de lui plaire, et vous lui avez plu d'abord; cela est différent : c'est reconnaissance pour lui, c'était inclination pour vous, et l'inclination reprendra ses droits. Je la vois qui s'avance; nous vous laissons avec elle.

SCÈNE X.

ROSIMOND, HORTENSE.

HORTENSE.

Bonnes nouvelles, monsieur le marquis! tout est pacifié.

ROSIMOND, se jetant à ses genoux.

Et moi je meurs de douleur, et je renonce à tout, puisque je vous perds, madame.

HORTENSE.

Ah ciel! levez-vous, Rosimond; ne vous troublez pas, et dites-moi ce que cela signifie.

ROSIMOND.

Je ne mérite pas, Hortense, la bonté que vous avez

de m'entendre, et ce n'est pas en me flattant de vous fléchir que je viens d'embrasser vos genoux. Non, je me fais justice; je ne suis pas même digne de votre haine, et vous ne me devez que du mépris; mais mon cœur vous a manqué de respect; il vous a refusé l'aveu de tout l'amour dont vous l'aviez pénétré, et je veux, pour l'en punir, vous déclarer les motifs ridicules du mystère qu'il vous en a fait. Oui, belle Hortense, cet amour que je ne méritais pas de sentir, je ne vous l'ai caché que par le plus misérable, par le plus incroyable orgueil qui fut jamais [1]. Triomphez donc d'un malheureux qui vous adorait, qui a pourtant négligé de vous le dire, et qui a porté la présomption jusqu'à croire que vous l'aimeriez sans cela; voilà ce que j'étais devenu par de faux airs. Refusez-moi le pardon que je vous en demande; prenez en réparation de mes folies l'humiliation que j'ai voulu subir en vous les apprenant; si ce n'est pas assez, riez-en vous-même, et soyez sûre d'en être toujours vengée par la douleur éternelle que j'en emporte.

---

[1] *Je ne vous l'ai caché que par le plus misérable, par le plus incroyable orgueil qui fut jamais.* Voilà de l'intérêt, de la force, de la vérité. Remarquez que la conversion du marquis a été très-bien préparée par les reproches de sa mère, par les leçons du comte, par l'indigne conduite de Dorimène, par les conseils de Frontin, par la révélation que vient de lui faire Marton de l'amour d'Hortense. Le travers de Rosimond n'était point dans son cœur; il était tout entier à la superficie. Rosimond a d'autant moins de peine à s'en débarrasser.

SCÈNE XI.

DORIMÈNE, DORANTE, HORTENSE, ROSIMOND.

DORIMÈNE.

Enfin, marquis, vous ne vous plaindrez plus; je suis à vous, il vous est permis de m'épouser; il est vrai qu'il m'en coûte le sacrifice de ma fierté; mais que ne fait-on pas pour ce qu'on aime?

ROSIMOND.

Un moment de grâce, madame.

DORANTE, à Hortense.

Votre père consent à mon bonheur si vous y consentez vous-même, madame.

HORTENSE.

Dans un instant, Dorante.

ROSIMOND, à Hortense.

Vous ne me dites rien, Hortense? Je n'aurais pas même en partant la triste consolation d'espérer que vous me plaindrez?

DORIMÈNE.

Que veut-il dire avec sa consolation? De quoi demande-t-il donc qu'on le plaigne?

ROSIMOND.

Ayez la bonté de ne pas m'interrompre.

HORTENSE.

Quoi! Rosimond, vous m'aimez!

ROSIMOND.

Et mon amour ne finira qu'avec ma vie.

DORIMÈNE.

Mais parlez donc! répétez-vous une scène de comédie?

ROSIMOND.

Eh! de grâce!

DORANTE, à Hortense.

Que dois-je penser, madame?

HORTENSE.

Tout à l'heure. (A Rosimond.) Et vous n'aimez pas Dorimène?

ROSIMOND.

Elle est présente, et je dis que je vous adore, et je le dis sans être infidèle; approuvez que je n'en dise pas davantage.

DORIMÈNE.

Comment donc! vous l'adorez, vous ne m'aimez pas? A-t-il perdu l'esprit? Je ne plaisante plus, moi.

DORANTE, à Hortense.

Tirez-moi de l'inquiétude où je suis, madame.

ROSIMOND.

Adieu, belle Hortense; ma présence doit vous être à charge. Puisse Dorante, à qui vous accordez votre cœur, sentir toute l'étendue du bonheur que je perds! (A Dorante.) Tu me donnes la mort, Dorante; mais je ne mérite pas de vivre, et je te pardonne.

DORIMÈNE.

Voilà qui est bien particulier!

HORTENSE.

Arrêtez, Rosimond; ma main peut-elle effacer le souvenir de la peine que je vous ai faite? Je vous la donne.

ROSIMOND.

Je devrais expirer d'amour, de transport et de reconnaissance.

DORIMÈNE.

C'est un rêve! Voyons, à quoi cela aboutira-t-il?

HORTENSE, à Rosimond.

Ne me sachez pas mauvais gré de ce qui s'est passé; je vous ai refusé ma main, j'ai montré de l'éloignement pour vous; rien de tout cela n'était sincère; c'était mon cœur qui éprouvait le vôtre. Vous devez tout à mon penchant; je voulais pouvoir m'y livrer; je voulais que ma raison fût contente, et vous comblez mes souhaits. Jugez à présent du cas que j'ai fait de votre cœur par tout ce que j'ai tenté pour en obtenir la tendresse entière. (Rosimond se jette à genoux.)

DORIMÈNE, en s'en allant.

Adieu. Je vous annonce qu'il faudra l'enfermer au premier jour.

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA MARQUISE, ROSIMOND, HORTENSE, DORANTE, MARTON, FRONTIN.

LE COMTE.

Rosimond à vos pieds, ma fille! Qu'est-ce que cela veut dire?

HORTENSE.

Mon père, c'est Rosimond qui m'aime, et que j'épouserai si vous le souhaitez.

ROSIMOND.

Oui, monsieur, c'est Rosimond devenu raisonnable, et qui ne voit rien d'égal au bonheur de son sort.

LE COMTE, *à Dorante.*

Nous les destinions l'un à l'autre, monsieur ; vous m'aviez demandé ma fille, mais vous voyez bien qu'il n'est plus question d'y songer.

LA MARQUISE.

Ah ! mon fils, que cet événement me charme !

DORANTE, *à Hortense.*

Je ne me plains point, madame ; mais votre procédé est cruel.

HORTENSE.

Vous n'avez rien à me reprocher, Dorante ; vous vouliez profiter des fautes de votre ami, et ce dénouement-ci vous rend justice.

FRONTIN.

Ah ! monsieur ! Ah ! madame ! Mon incomparable Marton !

MARTON.

Aime-moi à présent tant que tu voudras ; il n'y aura rien de perdu.

FIN DU PETIT-MAITRE CORRIGÉ.

LE LEGS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 11 janvier 1736.

JUGEMENT

SUR LE LEGS.

Le *Legs* n'est, à parler exactement, ni une comédie de caractère ni une comédie d'intrigue; c'est un petit tableau de genre, un *intérieur* dans lequel le peintre a disposé avec art six personnages, à chacun desquels il a donné une physionomie originale et piquante. Une pièce en un acte ne permet point les développemens indispensables à ce que l'on appelle au théâtre un caractère ou une intrigue. L'action est légère; un mot qui serait dit par le marquis l'aurait terminée à l'instant. Mais telle est la combinaison ingénieuse imaginée par Marivaux, que ce mot décisif ne peut être dit que quand il aura été arraché comme par force à la timidité naturelle du marquis, et à la crainte que cet homme éprouve de blesser, en le prononçant, la femme qui brûle de l'entendre.

C'est cette timidité excessive, et vraiment extraordinaire dans un amant, qui forme le nœud de la pièce; c'est l'effort que la comtesse sera obligée de faire pour la vaincre qui le resserre et qui le renforce. Le comique de la situation résulte de ce que les deux principaux personnages sont obligés précisément de faire le rôle l'un de l'autre: le marquis ayant toute la réserve d'une femme qui tremble et qui rougit d'un aveu, et la comtesse condamnée, pour n'être pas dupe, à faire en quelque sorte les avances, et

à triompher de la force d'inertie qu'un caractère si singulièrement méticuleux lui oppose.

Hortense aime le chevalier ; elle connaît la passion du marquis pour la comtesse ; mais comme elle ne veut rien rabattre des deux cent mille francs qui lui reviennent dans le cas où le marquis refuserait de l'épouser, elle semble disposée à lui donner sa main ; elle presse, elle insiste ; elle envoie chercher le notaire, assurée qu'elle est de n'être point prise au mot, et prévoyant, en tout cas, que si la faiblesse du marquis le laissait aller jusqu'à un consentement désavoué par ses sentimens secrets, l'impérieuse comtesse trouverait bien de rompre un engagement forcé et désagréable à toutes les parties intéressées. Au premier coup d'œil, la conduite d'Hortense ne paraît pas conforme aux règles d'une scrupuleuse délicatesse ; il n'est pas dans nos mœurs qu'une femme feigne de vouloir à toute force épouser un homme qu'elle n'aime pas, pour se faire payer par lui une somme d'argent. Mais il faut remarquer que les deux cent mille francs appartiennent à Hortense, en vertu du legs qui donne le titre à l'ouvrage ; et Marivaux est allé au devant de l'objection dès la première scène, lorsque, sur la crainte que montre le chevalier, il lui fait répondre par Hortense : « Laissez-moi faire ; je crois que le marquis « espère que ce sera moi qui le refuserai : peut-être même « feindra-t-il de consentir à notre union ; mais que cela « ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche « pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins, « et je suis bien aise de vous les apporter en mariage. » Ainsi les propositions d'Hortense au marquis ne doivent plus être considérées que comme un stratagême assurément très-légitime, inspiré par l'amour, et justifié d'ailleurs par un droit incontestable de propriété.

Le rôle de Lépine est, comme on le dit dans la piècc

même, celui d'un Gascon froid, mais intelligent et intéressé, et qui, en servant son maître le marquis avec esprit et avec zèle, ne néglige pas ses propres avantages. Lisette est bien digne de devenir la femme de Lépine ; elle combat d'abord, de tous ses moyens, l'idée du mariage de sa maîtresse, parce qu'il doit diminuer ses profits ; mais quand la comtesse lui promet de la faire bien récompenser par le marquis devenu son époux, quand elle a fait d'avance l'épreuve de sa générosité, quand elle voit son mariage avec Lépine devenir la conséquence de l'union de leurs maîtres respectifs, son empressement à presser cette union devient égale à celui de Lépine. Tout cela est fort gai, fort naturel ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, par la nature même de l'action, les six personnages de la pièce la terminent par un triple mariage, dont aucun ne serait possible, si un seul était venu à manquer.

De Léris nous apprend que la première représentation du *Legs* fut assez orageuse, mais que cette comédie fut reprise ensuite, et que depuis elle a été jouée constamment avec succès ; elle est au courant du répertoire. C'est encore aujourd'hui une de ces pièces, malheureusement en trop petit nombre, qui complètent le spectacle *des bons jours*, et qui viennent à l'appui d'ouvrages estimables, auxquels elles procurent l'avantage d'être joués devant une réunion plus considérable de spectateurs.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, suivante de la comtesse.

LÉPINE, valet de chambre du marquis.

La scène est à la campagne, dans le château de la comtesse.

LE LEGS.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

La démarche que vous allez faire auprès du marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cent mille [1]; cela est à son choix; mais le marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la comtesse; d'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même; voilà encore une succession de six cent mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendait pas; et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

---

[1] *Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs, à la charge*, etc. Ne nous lassons pas de remarquer avec quelle clarté l'exposition a lieu. Il n'y a pas vingt mots de prononcés, et déjà le spectateur connaît les principaux personnages, est au fait du nœud de la pièce et a une prévoyance confuse du dénouement.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la comtesse ne le hait pas ?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours ; et je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du marquis doit être de son goût. La comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire [1] ; et voilà ce qu'il faut à la comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît ; c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable ! D'ailleurs, le marquis est d'un âge qui lui convient ; elle n'est plus de cette grande jeunesse : il a trente-cinq ou quarante ans, et je vois bien qu'elle serait charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs qu'il faudra qu'on vous donne si l'on ne vous épouse pas ; et puis, quand le marquis et la comtesse s'aimeraient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

---

[1] *La comtesse est une femme brusque... Le marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire.* Voilà toute la pièce ; ces deux caractères une fois donnés, il faudra bien que ce soit la comtesse qui fasse les avances, et arrache, autant par adresse que par dépit, la déclaration de son amant.

HORTENSE.

Oh ! moyennant l'embarras où je vais jeter le marquis, il faudra bien qu'il parle, et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous sommes à cette campagne chez la comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait ; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, au cas que le marquis refuse de m'épouser.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh ! non, vous dis-je. Laissez-moi faire. Je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union ; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins ; je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la comtesse et le marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit ; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres ; je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE II.

LISETTE, LÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Lisette ; approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au marquis, et vous à la comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette ; tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Du moins, madame, faudrait-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez ; je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serais volontiers de l'avis de mademoiselle ; mais je prends : le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien ; et voici de

quoi il est question : le marquis, votre maître, vous estime, Lépine ?

LÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, madame ; il me connaît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

Oui, madame ; de toutes ses pensées, incontinent j'en ai copie ; il n'en sait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la comtesse ?

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine ; je me figure que le marquis aime la comtesse ; me trompé-je ? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien ; mais patience. Nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Et, soupçonnez-vous qu'il l'aime ?

LÉPINE.

De soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la comtesse ?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au marquis, madame.

LÉPINE.

Je diffère avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas ; du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le marquis à le déclarer à la comtesse ? et vous, Lisette, disposer la comtesse à se l'entendre dire ? Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, rendant l'argent.

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient ?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve : elle est tranquille ; son état est heureux ; ce serait dommage de l'en tirer ; je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, froidement.

Quant à moi, je garde mon lot ; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le marquis vit dans le célibat ; mais le mariage, il est bon, très-bon ; il a ses peines, chaque état a les siennes ; quelquefois le mien me pèse ; le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai ; je

n'y vois point de mal. On s'épouse de tout temps, on s'épousera toujours; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginais que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espère que vous penserez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Adieu, Lisette; vous ferez ce qu'il vous plaira; je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCÈNE III.

LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, mademoiselle, retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avais pas envisagé vos grâces; je ne connaissais pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant; c'est tout au plus si je connais actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figurait que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle se figurait mal.

LÉPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés sur vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis, oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi, monsieur de Lépine, vous êtes galant, oh! très-galant; mais l'ennui me prend dès qu'on me loue. Abrégeons. Est-ce là tout?

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc! est-ce là ce Lépine que vous connais-

siez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étais un garçon assez revenant; mais nous y retournerons; c'est partie à remettre. Écoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditait de vous communiquer ses sentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et des déclarations, la comtesse les épouvante; femme qui néglige les complimens, qui vous parle entre l'aigre et le doux, et dont l'entretien a je ne sais quoi de sec, de froid, de purement raisonnable. Le moyen que l'amour puisse être mis en avant avec cette femme! Il ne sera jamais à propos de lui dire, je vous aime, à moins qu'on ne le lui dise à propos de rien. Cette matière, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant; moi, je prétends qu'elle

a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement, en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en sera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez, êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup; mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres se marieront; que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en serait pas si bonne, entendez-vous? Il n'y a point d'apparence que la comtesse y gagne, et moi j'y perdrais beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, et ne valent rien. Ainsi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir;

laissez là la découverte que vous avez faite de mes grâces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, *froidement.*

Je les ai vues, mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de remède que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe. (*Elle veut s'en aller.*)

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je reparte. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient; selon moi, il faut qu'ils s'épousent; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade!

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis! je le prétends.

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis!

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voici, Lisette! je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, monsieur; mais je m'en allais.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avais pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette; je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous me paraissez une très-bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-temps que je le sais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras; le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse, et, comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, et je ne saurais plus que lui dire; de sorte que j'ai rêvé qu'il serait bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, monsieur, mais il fallait rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je paierai bien tes peines; et si ce garçon-là (montrant Lépine)

te convenait, je vous ferais un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement, et sans regarder Lisette.*

Derechef, recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le marquis. Si je parlais de vos sentimens à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerais avec elle, je vous y brouillerais vous-même [1]. Ne la connaissez-vous pas ?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire ?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis, cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitiés, cette femme ! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas. Du récit de mademoiselle n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous ; venez me consulter à l'écart, je serai plus consolant. Partons.

---

[1] *Je vous y brouillerais vous-même. Y* est un adverbe de lieu, comme disent les grammairiens, et ne doit point régulièrement se rapporter à une personne. D'ailleurs, on ne doit pas *se brouiller à quelqu'un*, mais *se brouiller avec quelqu'un*, et l'adverbe relatif *y* est toujours mis pour le pronom précédé de la préposition *à*.

LE MARQUIS.

Viens ; voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette ; ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

LÉPINE.

N'exigez rien ; ne gênons point mademoiselle.

(Le marquis sort.)

SCÈNE V.

LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

Soyons galamment ennemis déclarés ; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je vous chéris ni plus ni moins ; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine ; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guère. Gare que le marquis ne soit bientôt congédié !

LA COMTESSE, tenant une lettre.

Tenez, Lisette, dites qu'on porte cette lettre à la poste ; en voilà dix que j'écris depuis trois semaines.

La sotte chose qu'un procès ! Que j'en suis lasse ! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se marient.

LISETTE, riant.

Bon, votre procès ! une affaire de mille francs[1] ! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous ! Avez-vous envie de vous remarier ? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier ? Pourquoi me dites-vous cela ?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas ; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourrait être quelqu'un de Paris qui vous aurait fait une confidence ; en tout cas, ne me le nommez point.

---

[1] *Bon, votre procès ! une affaire de mille francs !* La somme est tellement modique, que, pour une femme aussi riche que la comtesse, on ne conçoit pas qu'elle puisse être la matière d'un procès, et surtout l'objet de tant de sollicitude. Peut-être Marivaux n'a-t-il voulu que placer un trait de mœurs en donnant à entendre que très-souvent l'amour-propre, plus que l'intérêt, est la cause et l'aliment des procédures ; peut-être n'a-t-il voulu que justifier, par un exemple, le caractère qu'il a tracé plus haut de la comtesse. Peut-être aussi n'a-t-il eu d'autre intention que d'annoncer le trait extrêmement comique que l'on retrouve à la fin de cette scène : *Non, Lisette, c'est une lettre de conséquence, et vous me ferez plaisir de la porter vous-même*, lorsque, pour se ménager un entretien particulier avec le marquis, elle exige qu'une lettre aussi précieuse soit rendue à sa destination par la soubrette dont la présence gênerait le tête-à-tête agréable qu'elle a en vue, et d'où elle attend la déclaration de son amant.

LISETTE.

Oh ! il faut pourtant que vous connaissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à une chose ; le marquis n'a ici qu'un valet de chambre, dont il a peut-être besoin ; et je voulais lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste, on le porterait avec le mien. Où est-il le marquis ? L'as-tu vu ce matin ?

LISETTE.

Oh ! oui ; malepeste ! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion....

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là ?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris ; votre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt ; moi je vais le flatter ; c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air de bonhomme. Y êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ?

LISETTE.

Eh ! le marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avais garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bonhomme? Dis donc un air franc et ouvert, à la bonne heure; il sera reconnaissable.

LISETTE.

Ma foi, madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal; en mille ans on ne le devinerait pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

LISETTE.

De lui qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en débarrasser tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal. C'est un fort honnête homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime; il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marquée en mille occasions d'une manière fort obligeante.

LISETTE.

Non, madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé le mot sans bredouiller

comme à l'ordinaire. C'est de la flamme; il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi; il faut qu'il le sente puisqu'il le dit, et ce n'est pas de ces gens-là que je me moque; jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre; il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance; n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais oui, sans doute, oui; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant; il fallait y prendre garde; c'est un ami que je veux conserver, et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette; il valait mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout. Il voulait que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvais pas m'en mêler, que je me brouillerais avec vous si je vous en parlais, que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien? Quelle grossièreté! Ah! que c'est mal parler! Son congé? Et même est-ce que je vous aurais

donné le vôtre? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il était si simple de vous tenir à lui dire: Monsieur, je ne saurais; ce ne sont pas là mes affaires; parlez-en vous-même. Je voudrais qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! son congé! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh! non madame; il était impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop, et vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant; évitez-le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter? lui qui me voit? Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croirait que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, à part.

Hum! il y a ici quelque chose. (Haut.) madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! quand je lui échapperais aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudrait donc vous

avoir toujours à mes côtés? Non, non, partez. S'il me parle, je sais répondre.

LISETTE.

Je suis à vous dans l'instant; je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

LA COMTESSE.

Non, Lisette; c'est une lettre de conséquence, et vous me ferez plaisir de la porter vous-même, parce que, si le courrier est passé, vous me la rapporterez, et je l'enverrai par une autre voie. Je ne me fie point aux valets, ils ne sont point exacts.

LISETTE.

Le courrier ne passe que dans deux heures, madame.

LA COMTESSE.

Eh! allez, vous dis-je. Que sait-on?

LISETTE, *à part.*

Quel prétexte! Cette femme-là ne va pas droit avec moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, *seule.*

Elle avait la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables; il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

MADAME, monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche ; il a le désir de vous consulter, mais il se fait scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun ! Il ne saurait l'être, Dites-lui que je l'attends, Lépine ; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LÉPINE, LE MARQUIS.

LÉPINE.

MONSIEUR, venez prendre audience ; madame l'accorde. (A part, au marquis.) Courage, monsieur ; l'accueil est gracieux, presque tendre ; c'est un cœur qui demande qu'on le prenne. (Il sort.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EH ! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, marquis ? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté; c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseil, j'ai besoin de grâces, et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh! bonne? Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment! si je veux? Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout sur moi, marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serais tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grande peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis; vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Je fais de mon mieux pour vous l'ôter, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense, que je dois l'épouser ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui, et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins; je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre! elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes; elle songe trop à ses grâces. Il faudrait toujours l'entretenir de complimens, et moi, ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! vous plaisez sans y penser; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, marquis? Je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connais qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh! qui sont-ils, marquis? Quelques amis comme vous, sans doute?

LE MARQUIS.

Bon, des amis! voilà bien de quoi; vous n'en aurez encore de long-temps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je ne passe jamais, moi; je dis toujours exprès [1].

LA COMTESSE, riant.

Comment? vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis? Est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez; mais quand je serais autre chose, il n'y aurait rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne laisserais pas d'en être surprise.

---

[1] *Je ne passe jamais, moi; je dis toujours exprès.* Style affecté, et qui a en outre le tort de n'être pas dans les manières simples et naturelles du marquis.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée?

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh! charmante! et je serais bien heureux si Hortense vous ressemblait; je l'épouserais d'un grand cœur, et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois; et ce serait encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE.

Oui! vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon âme.

LA COMTESSE, souriant.

Je m'en suis doutée, marquis.

LE MARQUIS.

Et vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connaissez qu'elle; c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon? il n'y a personne comme elle; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, marquis, épousez-la, et laissez Hortense; il n'y a point à hésiter, vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui; mais je songe à une chose; n'y aurait-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah! que c'est bien dit, une autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cent mille francs?

LE MARQUIS.

C'est qu'Hortense aime le chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent?

LA COMTESSE.

Oh! parent.... de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire

semblant de vouloir l'épouser ; elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien ; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque ; elle a du discernement, marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera ? Je n'en sais rien ; vous n'êtes pas un homme à dédaigner [1].

LE MARQUIS.

Est-il vrai ?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Je vous encourage ! Mais en êtes-vous encore là ? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, qu'il n'y a que l'impossible qui m'arrêtera, et que vous devez compter sur tout ce qui dépendra de moi. Ne perdez point cela de vue, étrange homme que vous êtes, et achevez hardiment. Vous voulez des conseils, je vous en donne. Quand nous en serons à l'article des grâces, il n'y aura qu'à parler ; elles ne feront pas plus de difficulté que le

---

[1] *Vous n'êtes pas un homme à dédaigner*. On n'est pas plus encourageante que la comtesse, et si le marquis tarde encore à s'expliquer, sa timidité mériterait peut-être un autre nom. Cependant il ne s'expliquera point, et c'est précisément dans ses craintes, dans l'opiniâtreté de son silence, que consiste tout le charme de cette scène, dont l'effet est immanquable à la représentation.

reste, entendez-vous? et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense allait vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espère que non. En tout cas, je lui paierais sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur eût la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas! elle serait donc bien difficile? Mais, marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin, et, tout amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas; ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Eh! cela devrait être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée; que craignez-vous? Il est louable de penser modestement sur soi; mais,

avec de la modestie ; on parle, on se propose. Parlez, marquis ; parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hél as ! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien et de mépriser l'amour !

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! cela ne serait pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête, de fort permis et de fort involontaire. C'est le plus doux sentiment de la vie ; comment le haïrais-je ? Non, certes, et il y a tel homme à qui je pardonnerais de m'aimer, s'il me l'avouait avec cette simplicité de caractère que je louais tout à l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent.....

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grâce ; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une âme sauvage.

LE MARQUIS.

Ce serait bien dommage..... Vous avez la plus belle santé [1] !

---

[1] *Vous avez la plus belle santé !* Voilà une belle chute, comme le dit la comtesse ; mais elle est plaisante, uniquement parce quelle est amenée par le caractère *simple et uni* du marquis.

LA COMTESSE, à part.

Il est bien question de ma santé! (Haut.) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même l'œil le plus vif, le teint le plus frais!

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh!... si c'était vous, il n'y aurait que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment! si c'était moi? Est-ce moi dont il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Mais quand ce serait vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne dirait-on pas que tout est perdu? Calmez-vous; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chute! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur. Et tout à l'heure, à votre avis, on avait si bonne grâce à dire naïvement

qu'on aime ! Voyez comme cela réussit. Me voilà bien avancé !

LA COMTESSE, à part.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé ? (Haut.) A qui en avez vous ? Je vous demande à qui vous parlez ?

LE MARQUIS.

A personne, madame. Je ne dirai plus mot ; êtes-vous contente ? Si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, à part.

Quel original ! (Haut.) Et qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah ! la manière dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage ! Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquait plus que celle de rêveur ; au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point ; qu'y faire ? il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, comtesse ; n'en soyons pas moins bons amis, et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense.

LA COMTESSE, à part.

Quel homme ! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis ; mais en vérité celui-là l'est trop.

SCÈNE XI.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, arrêtant le marquis prêt à s'en aller.

Monsieur le marquis, je vous prie, ne vous en allez pas; nous avons à nous parler, et madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit?

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez! Je me flattais que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui; il faut que je vous épouse, cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien, monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point

que vous avez un rival ; c'est le chevalier, qui est parent de madame, que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux si vous ne devenez pas le mien ; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici ; et, comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non ? Que voulez-vous que je lui dise ? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grâce ; je la prends, mademoiselle.

HORTENSE.

Est-ce votre cœur qui me choisit, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas assez aimable pour cela ?

HORTENSE.

Et vous m'aimez ?

LE MARQUIS.

Qui est-ce qui dit le contraire ? Tout à l'heure j'en parlais à madame.

LA COMTESSE.

Il est vrai, c'était de vous qu'il m'entretenait ; il songeait à vous proposer ce mariage.

HORTENSE.

Et il vous disait aussi qu'il m'aimait ?

LA COMTESSE.

Il me semble que oui ; du moins me parlait-il de penchant.

HORTENSE.

D'où vient donc, monsieur le marquis, me l'avez-vous laissé ignorer depuis six semaines? Quand on aime, on en donne quelques marques, et, dans le cas où nous sommes [1], vous aviez droit de vous déclarer.

LE MARQUIS.

J'en conviens; mais le temps se passe; on est distrait; on ne sait pas si les gens sont de votre avis.

HORTENSE.

Vous êtes bien modeste. Voilà qui est donc arrêté, et je vais l'annoncer au chevalier qui entre.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE, bas au chevalier.

Il accepte ma main, mais de mauvaise grâce; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas.

LE CHEVALIER, bas à Hortense.

Vous m'inquiétez. (Haut.) Eh bien! madame, il ne me reste plus d'espérance, sans doute? Je n'ai pas dû m'attendre que monsieur le marquis pût consentir à vous perdre.

HORTENSE.

Oui, chevalier, je l'épouse; la chose est conclue,

---

[1] *Et, dans le cas où nous sommes.* On dirait beaucoup mieux aujourd'hui : *Au point où nous en sommes.*

et le ciel vous destine à une autre qu'à moi. Le marquis m'aimait en secret, et c'était, dit-il, par distraction qu'il ne me le déclarait pas.

LE CHEVALIER.

Par distraction! J'entends; il avait oublié de vous le dire.

HORTENSE.

Oui, c'est cela même; mais il vient de me l'avouer, et il l'avait confié à madame.

LE CHEVALIER.

Eh! que ne m'avertissiez-vous, comtesse? J'ai cru quelquefois qu'il vous aimait vous-même.

LA COMTESSE.

Quelle imagination! A propos de quoi me citer ici?

HORTENSE.

Il y a eu des instans où je le soupçonnais aussi.

LA COMTESSE.

Encore! Où est donc la plaisanterie, Hortense?

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne dis mot.

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez, marquis.

LE MARQUIS.

J'en suis fâché, mais mettez-vous à ma place; il y a un testament, vous le savez bien; je ne peux pas faire autrement.

LE CHEVALIER.

Sans le testament, vous n'aimeriez peut-être pas autant que moi.

LE MARQUIS.

Oh! vous me pardonnerez; je n'aime que trop.

HORTENSE.

Je tâcherai de le mériter, monsieur. (A part au chevalier.) Demandez qu'on presse notre mariage.

LE CHEVALIER, à part à Hortense.

N'est-ce pas trop risquer? (Haut.) Dans l'état où je suis, marquis, achevez de me prouver que mon malheur est sans remède.

LE MARQUIS.

La preuve s'en verra quand je l'épouserai. Je ne peux pas l'épouser tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison. (A part à Hortense.) Il vous épousera.

HORTENSE, à part au chevalier.

Vous gâtez tout. (Au marquis.) J'entends bien ce que le chevalier veut dire; c'est qu'il espère toujours que nous ne nous marierons pas, monsieur le marquis; n'est-ce pas, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je n'espère plus rien.

HORTENSE.

Vous m'excuserez; vous n'êtes pas convaincu, vous ne l'êtes pas; et comme il faut, m'avez-vous dit, que vous alliez demain à Paris, pour y prendre des mesures nécessaires en cette occasion-ci, vous voudriez, avant que de partir, savoir bien précisément s'il ne vous reste plus d'espoir? Voilà ce que c'est; vous avez besoin d'une entière certitude? (A part au chevalier.) Dites que oui.

LE CHEVALIER.

Mais, oui.

HORTENSE.

Monsieur le marquis, nous ne sommes qu'à une lieue de Paris; il est de bonne heure; envoyez Lépine chercher un notaire, et passons notre contrat aujourd'hui, pour donner au chevalier la triste conviction qu'il demande.

LA COMTESSE.

Mais il me paraît que vous lui faites accroire qu'il la demande; je suis persuadée qu'il ne s'en soucie pas.

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Soutenez donc.

LE CHEVALIER.

Oui, comtesse, un notaire me ferait plaisir.

LA COMTESSE.

Voilà un sentiment bien bizarre!

HORTENSE.

Point du tout. Ses affaires exigent qu'il sache à quoi s'en tenir; il n'y a rien de si simple, et il a raison; il n'osait le dire, et je le dis pour lui. Allez-vous envoyer Lépine, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Comme il vous plaira. Mais qui est-ce qui songeait à avoir un notaire aujourd'hui?

HORTENSE, *à part au chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous en prie, marquis.

LA COMTESSE.

Oh! vous aurez la bonté d'attendre à demain, mon-

sieur le chevalier ; vous n'êtes pas si pressé ; votre fantaisie n'est pas d'une espèce à mériter qu'on se gêne tant pour elle ; ce serait ce soir ici un embarras qui nous dérangerait. J'ai quelques affaires ; demain il sera temps.

HORTENSE, à part au chevalier.

Pressez.

LE CHEVALIER.

Eh ! comtesse, de grâce.

LA COMTESSE.

De grâce ! L'hétéroclite prière ! il est donc bien ragoûtant de voir sa maîtresse mariée à son rival [1] ? Comme monsieur voudra, au reste !

LE MARQUIS.

Il serait impoli de gêner madame ; au surplus, je m'en rapporte à elle ; demain serait bon.

HORTENSE.

Dès qu'elle y consent, il n'y a qu'à envoyer Lépine.

---

[1] *Il est donc bien ragoûtant de voir sa maîtresse mariée à son rival? Ragoûtant* : l'expression n'est pas heureuse. On la change au théâtre, et l'on y substitue avec raison : *Il est donc bien agréable*, etc.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, HORTENSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE.

HORTENSE.

Voici Lisette qui entre; je vais lui dire de nous l'aller chercher. Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre monsieur le marquis et moi; il veut tout à l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris; ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, madame.

LA COMTESSE.

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir; je le vois sur la terrasse. (Elle appelle.) Monsieur de Lépine!

LA COMTESSE, à part.

Cette sotte!

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE, LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vite vite, à cheval. Il s'agit d'un contrat de ma-

riage entre madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le marquis.

LÉPINE, au marquis.

Le notaire! Ce qu'elle conte est-il vrai, monsieur? nous avons la partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne le savez-vous pas? La fièvre le travaillait quand nous partîmes, aveç le médecin par-dessus; il en avait le transport au cerveau.

LE MARQUIS.

Vraiment, oui; à propos, il était très-malade.

LÉPINE.

Il agonisait, sandis!....

LISETTE, d'un air indifférent.

Il n'y a qu'à prendre celui de madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire; car si celui de monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il était le sien.

LISETTE, indifféremment, d'un air modeste.

Il me semble qu'il n'y a pas long-temps que vous lui avez écrit, madame.

LA COMTESSE.

La belle conséquence! Ma lettre a-t-elle empêché

qu'il ne mourût? Il est certain que je lui ai écrit; mais aussi ne m'a-t-il point fait de réponse.

LE CHEVALIER, à part à Hortense.

Je commence à me rassurer.

HORTENSE, souriant.

Il y a plus d'un notaire à Paris. Lépine verra s'il se porte mieux. Depuis six semaines que nous sommes ici, il a eu le temps de revenir en bonne santé. Allez lui écrire un mot, monsieur le marquis, et priez-le, s'il ne peut venir, d'en indiquer un autre. Lépine ira se préparer pendant que vous écrirez.

LÉPINE.

Non, madame; si je monte à cheval, c'est autant de resté par les chemins. Je parlais de la partie de chasse; mais voici que je me sens mal, extrêmement mal; d'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier ni notaire [1].

---

[1] *D'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier ni notaire*. Lépine est un valet gascon, fin, rusé; mais il ne doit pas s'exprimer comme ces personnages de convention qui étaient de mise dans les parades italiennes. Il a également tort de dire plus bas: *Je commençais d'entamer un autre étage*. Voilà ce qu'il faut reprendre dans Marivaux; c'est dans ces sortes de passages qu'il faut bien se garder de l'imiter. Mais ce qu'il est juste de louer, et ce que l'on ferait bien de reproduire autant que possible, c'est l'intelligence de la scène, c'est l'art de faire marcher l'action par le seul développement des caractères énoncés; c'est la vérité de ces peintures savantes où l'âme du personnage, où ses sentimens les plus cachés respirent et se trahissent involontairement; c'est cette pitié charmante de la comtesse pour ce pauvre domestique dont le départ pour Paris l'inquiète beaucoup plus que des blessures et un malaise dont elle n'est pas dupe.

LISETTE, souriant.

Est-ce que vous êtes mort aussi?

LÉPINE.

Non, mademoiselle; mais je vis souffrant, et je ne pourrais fournir la course. Ah! sans le respect de la compagnie, je ferais des cris perçans. Je me brisai hier d'une chute sur l'escalier; je roulai tout un étage, et je commençais d'en entamer un autre quand on me retint sur le penchant. Jugez de la douleur; je la sens qui m'enveloppe.

LE CHEVALIER.

Eh bien, tu n'as qu'à prendre ma chaise. Dites-lui qu'il parte, marquis.

LE MARQUIS.

Ce garçon qui est tout froissé, qui a roulé un étage, je m'étonne qu'il ne soit pas au lit. Pars, si tu peux, au reste.

HORTENSE.

Allez, partez, Lépine; on n'est point fatigué dans une chaise.

LÉPINE.

Vous dirai-je le vrai, mademoiselle? obligez-moi de me dispenser de la commission. Monsieur traite avec vous de sa ruine; vous ne l'aimez point, madame; j'en ai connaissance, et ce mariage ne peut être que fatal; je me ferais un reproche d'y avoir part. Je parle en conscience. Si mon scrupule déplaît, qu'on me dise : Va-t'en; qu'on me chasse, je m'y soumets; ma probité me console.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'on appelle un excellent domestique! ils sont bien rares!

LE MARQUIS, à Hortense.

Vous l'entendez. Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherais, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (A Lépine.) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire; un de mes gens portera la lettre, ou quelqu'un du village.

SCÈNE XV.

HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

HORTENSE.

Ah çà, vous allez faire votre billet; j'en vais écrire un qu'on laissera chez moi en passant.

LE MARQUIS.

Oui-dà; mais consultez-vous; si par hasard vous ne m'aimiez pas, tant pis; car j'y vais de bon jeu.

LE CHEVALIER, à part à Hortense.

Vous le poussez trop.

HORTENSE, à part au chevalier.

Paix! (Haut.) Tout est consulté, monsieur; adieu. Chevalier, vous voyez bien qu'il ne m'est plus permis de vous écouter.

LE CHEVALIER.

Adieu, mademoiselle; je vais me livrer à la douleur où vous me laissez.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je n'en reviens point! C'est le diable qui m'en veut. Vous voulez que cette fille-là m'aime?

LA COMTESSE.

Non; mais elle est assez mutine pour vous épouser. Croyez-moi, terminez avec elle.

LE MARQUIS.

Si je lui offrais cent mille francs? Mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Que cela ne vous retienne pas; je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappelez-les; votre situation me fait de la peine. Courez, je les vois encore tous deux.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille grâces. (Il appelle.) Madame! Monsieur le chevalier!

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voulez-vous bien revenir? J'ai un petit mot à vous communiquer.

HORTENSE.

De quoi s'agit-il donc?

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez aussi; dois-je en tirer un bon augure?

HORTENSE.

Je croyais que vous alliez écrire.

LE MARQUIS.

Rien n'empêche. Mais c'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition, monsieur le marquis? Vous m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point; cela me chicane.

HORTENSE.

Je ne vous aime pas encore, mais je vous aimerai. Et puis, monsieur, avec de la vertu, on se passe d'amour pour un mari.

LE MARQUIS.

Oh! je serais un mari qui ne s'en passerait pas, moi. Nous ne gagnerions, à nous marier, que le loisir de nous quereller à notre aise, et ce n'est pas là une partie de plaisir bien touchante; ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt. Partageons le différend en deux: il y a deux cent mille francs sur le testament; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas, et laissons là tous les notaires, tant vivans que morts.

LE CHEVALIER, à part à Hortense.

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, monsieur [1]; cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser, et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur, et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin; vous serez mariée.

HORTENSE.

C'est le plus court, et je m'en retourne.

LE MARQUIS.

Ne suis-je pas bien malheureux d'être obligé de donner la moitié d'une pareille somme à une personne qui ne se soucie pas de moi? Il n'y a qu'à plaider, madame; nous verrons un peu si on me condamnera à épouser une fille qui ne m'aime pas.

HORTENSE.

Et moi, je dirai que je vous aime; qui est-ce qui me prouvera le contraire, dès que je vous accepte? Je soutiendrai que c'est vous qui ne m'aimez pas, et qui même, dit-on, en aimez une autre.

---

[1] *Vous n'y pensez pas, monsieur.* Hortense soutient parfaitement la gageure; rien de plus amusant que son refus d'accéder à l'arrangement proposé par le marquis, et surtout que le motif qu'elle en donne : *Vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.*

LE MARQUIS.

Du moins, en tout cas, ne la connaît-on point comme on connaît le chevalier.

HORTENSE.

Tout de même, monsieur; je la connais, moi.

LA COMTESSE.

Eh! finissez, monsieur, finissez. Ah! l'odieuse contestation!

HORTENSE.

Oui, finissons. Je vous épouserai, monsieur; il n'y a que cela à dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! et moi aussi, madame, et moi aussi.

HORTENSE.

Épousez donc.

LE MARQUIS.

Oui, parbleu! j'en aurai le plaisir; il faudra bien que l'amour vous vienne; et pour début de mariage, je prétends, s'il vous plaît, que monsieur le chevalier ait la bonté d'être notre ami de très-loin.

LE CHEVALIER, à part à Hortense.

Ceci ne vaut rien; il se pique.

HORTENSE, à part au chevalier.

Taisez-vous. (Au marquis.) Monsieur le chevalier me connaît assez pour être persuadé qu'il ne me verra plus. Adieu, monsieur; je vais écrire mon billet; tenez le vôtre prêt; ne perdons point de temps.

LA COMTESSE.

Oh! pour votre contrat, je vous certifie que vous irez le signer où il vous plaira, mais que ce ne sera pas

chez moi. C'est s'égorger que se marier comme vous faites, et je ne prêterai jamais ma maison pour une si funeste cérémonie; vos fureurs iront se passer ailleurs, si vous le trouvez bon.

HORTENSE.

Eh bien! comtesse, la marquise est votre voisine; nous irons chez elle.

LE MARQUIS.

Oui, si j'en suis d'avis; car enfin, cela dépend de moi. Je ne connais point votre marquise.

HORTENSE, *s'en allant.*

N'importe, vous y consentirez, monsieur. Je vous quitte.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

A TOUT ce que je vois, mon espérance renaît un peu.

(Il va pour sortir.)

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Restez, chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? Le mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi qui ne suis pas son amant, il m'effraie.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse! il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guère; elle sera ma femme, mais en revanche je serai son mari : c'est ce qui me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerais pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serais d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager; et un notaire honnête homme, s'il était instruit, leur refuserait tout net son ministère. Je les enfermerais si j'étais la maîtresse. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui, par pitié, entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, à part.

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (Haut.) Que voulez-vous que j'y fasse, comtesse? Je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu; car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, et que c'est ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, je veux qu'elle soit heureuse. Si je l'épouse, elle ne le serait pas assez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s'altérerait ; je la verrais se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé monsieur, et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'âme mercenaire aussi, mon petit cousin ! Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle ; vos cœurs sont fort bien assortis. Ah ! l'horrible façon d'aimer !

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse ; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon

parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. N'avez-vous pas de honte? Vous parlez de votre fortune, je la connais; elle vous met fort en état de supporter le retranchement d'une aussi misérable somme que celle dont il s'agit, et qui ne peut jamais être que mal acquise. Ah ciel! moi qui vous estimais! Quelle avarice sordide! Quel cœur sans sentiment! Et de pareils gens disent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer; je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, brusquement.

Ni moi plus rien à craindre. Le billet va partir; vous avez encore trois heures à entretenir Hortense, après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice. (Il sort.)

LA COMTESSE.

Oh! non; voilà qui est fini, je ne saurais le mépriser davantage.

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser! Non, parbleu! je n'irai pas m'incommoder jusque-là; je ne pourrais pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? A l'égard du reste, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle; elle serait trop chère à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chère! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentimens si mesquins? Il vaudrait mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas, monsieur.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerais-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimais.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez; car enfin, est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paraît bien fort, marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit une nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE.

Vous faites fort bien, monsieur; votre discrétion est tout-à-fait raisonnable; je m'y attendais, et vous avez tort de croire que je vous fais plus ridicule que vous ne l'êtes.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurais eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, marquis; vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant!

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en savais qu'un qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bonsoir, monsieur. Ne perdez point de temps en révérences, la chose presse.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, *seule*.

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point! Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCÈNE XXI.

LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés [1], monsieur le marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

---

[1] *De nous rendre réconciliés.* On réconcilie, on ne rend pas réconciliées deux personnes brouillées ensemble. Marivaux a voulu éviter la locution ordinaire, dans la crainte que Lépine ne parût traiter son maître sur le pied de l'égalité. L'expression convenable était : *d'apaiser monsieur le marquis*, *d'obtenir de lui le retour de ses bonnes grâces*.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étais un serviteur excellent; madame, ce sont les termes de la louange dont votre justice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui, excellent, je le dis encore.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Tout estimé que je suis de la plus aimable comtesse, elle verra qu'on me supprime.

LA COMTESSE.

Non, non, il n'y a pas d'apparence. Je parlerai pour toi.

LÉPINE.

Madame, enseignez à monsieur le marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternait : dans l'excès de mon zèle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurais enterré, sandis, le tout par affection, et néanmoins on me gronde! (S'approchant de la comtesse d'un air mystérieux.) Je sais au demeurant que monsieur le marquis vous aime; Lisette le sait; nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion, mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de

veuve lui rapporte davantage que ne ferait votre état de femme en puissance d'époux, que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! c'était donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne!

LÉPINE.

Cette prudence ne vous rit pas, elle vous répugne; votre belle âme de comtesse s'en scandalise; mais tout le monde n'est pas comtesse : c'est une pensée de soubrette que je rapporte. Il faut excuser la servitude. Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe? La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. Lisette n'a point de bien, et c'est avec de petits sentimens qu'on en amasse.

LA COMTESSE.

L'impertinente! La voici. Va, laisse-nous; je te raccommoderai avec ton maître; dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCÈNE XXII.

LISETTE, LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE, à Lisette.

Mademoiselle, vous allez trouver le temps orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

SCÈNE XXIII.

LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE.

Que veut-il dire ?

LA COMTESSE.

Ah ! c'est donc vous ?

LISETTE.

Oui, madame ; et la poste n'était point partie. Eh bien ! que vous a dit le marquis ?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse !

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venais pour vous le conseiller. (A part.) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils ?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits ?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, si j'avais un mari, avez-vous dit à Lépine. Penserait-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques ?

LISETTE.

Ah ! le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez

pas qu'il m'aime, madame, que par là il a intérêt que vous épousiez son maître? et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du marquis, Lépine a cru que je le desservais auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirais, et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnaissez-vous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon sens? M'en aimerez-vous moins quand vous serez mariée? En serez-vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE.

Je ne pense pas.

LISETTE.

Surtout avec le marquis, qui, de son côté, est le meilleur homme du monde. Ainsi, qu'est-ce que j'y perdrais? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin, je pense si différemment, que je venais actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien, je vous crois. Je ne savais pas que Lépine vous aimait; et cela change tout, c'est un article qui vous justifie.

LISETTE.

Oui; mais on vous prévient bien aisément contre

moi, madame ; vous ne rendez guère justice à mon attachement pour vous.

LA COMTESSE.

Tu te trompes ; je sais ce que tu vaux, et je n'étais pas si prévenue que tu te l'imagines. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu me voulais dire ?

LISETTE.

Que je songeais que le marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit, je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai ; ce n'est pas là ce que je dispute [1].

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire ; je les entends mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instans de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

---

[1] *Ce n'est pas là ce que je dispute.* On *conteste* une chose, on *dispute sur une chose.* Quand *disputer* est actif, il a une signification toute différente : il signifie revendiquer, réclamer comme un droit ; *il lui disputa la préséance.* Acad.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage [1].

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le marquis vous délivrerait de tous ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je t'avoue que tu as réfléchi là-dessus plus mûrement que moi. Jusqu'ici je n'ai point de raisons qui combattent les tiennes.

LISETTE.

Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

---

[1] *Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.* On ne dit pas plus *des migraines* au pluriel que l'on ne dit *des fièvres*. ACAD.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens.

LISETTE.

Et puis, voyez le service que vous lui rendrez chemin faisant, en rompant le triste mariage qu'il va conclure plus par désespoir que par intérêt!

LA COMTESSE.

Oui, c'est une bonne action que je ferai, et rien de plus louable que d'en faire autant qu'on peut.

LISETTE.

Surtout quand il n'en coûte rien au cœur.

LA COMTESSE.

D'accord. On peut dire assurément que tu plaides bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimait, et mon premier mouvement a été d'en paraître étonnée; c'était bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colère. Il a commencé par établir que je ne pouvais le souffrir. En un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour; voilà d'où il part; moyennant quoi je ne saurais le désabuser sans lui dire : Monsieur, vous ne savez ce que vous dites. Ce serait me jeter à sa tête; aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire : vous avez raison; ce n'est point ce que je vous conseille non plus, et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensais : c'est ce que j'allais vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager?

LA COMTESSE.

Non, je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment, ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est à toi qu'il en aura obligation; et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Comme il vous plaira, madame.

LA COMTESSE.

A propos, cette robe brune qui me déplaît, l'as-tu prise[1]? J'ai oublié de te dire que je te la donne.

---

[1] *A propos, cette robe brune qui me déplaît, l'as-tu prise?* La

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine, mais ce n'est pas la peine; je vois le marquis, et je vous laisse.

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire, mais je ne sais pas si elle partira; je ne suis point d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, comtesse?

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service; il craint que vous ne le congédiiez, et vous m'obligerez de le garder; c'est une grâce que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop long-temps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous en défierais, puisque je ne saurais m'en empêcher moi-même.

---

comtesse ne veut pas être en reste de générosité avec le marquis. Le zèle de Lisette mérite bien que la récompense ne se fasse pas attendre.

LA COMTESSE, riant.

Ah! ah! ah! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrais ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des grâces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des grâces! A quoi me serviraient-elles? N'a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre; car vous êtes d'une maladresse! Ce n'est non plus à moi que vous répondez, qu'à qui ne vous parla jamais; et cependant monsieur se plaint!

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connaisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez; vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? Je vous crois. Mais voyons; que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterais? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu, vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Est-ce là me répondre? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais, non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, madame, tant pis; je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites [1]!

---

[1] *Quelle chicane vous me faites!* Le caractère indécis et timoré du

LA COMTESSE.

Je n'y saurais tenir ; adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien ! madame, je vous aime ; qu'en pensez-vous ? Et encore une fois, qu'en pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce que j'en pense ? Que je le veux bien, monsieur ; et encore une fois, que je le veux bien ; car, si je ne m'y prenais pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah ! vous le voulez bien ? Ah ! je respire, comtesse ; donnez-moi votre main, que je la baise.

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, marquis ? Mais vous baisez la main de la comtesse, ce me semble ?

LE MARQUIS.

Oui ; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

---

marquis est au moment de renouveler la dispute et de reculer le dénouement. Il faut que la comtesse s'empare du rôle viril, et force la déclaration de l'amant. Les deux caractères établissent un problème dont toute autre solution était impossible.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embrasse, marquis. (A la comtesse.) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous n'attendrez plus.

LISETTE, à Lépine.

Maraud! je crois en effet qu'il faudra que je t'épouse.

LÉPINE.

Je l'avais entrepris.

FIN DU LEGS.

LA DISPUTE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 19 octobre 1744.

JUGEMENT

SUR LA COMÉDIE

DE LA DISPUTE.

La comédie s'écarte de son but lorsqu'au lieu de diriger ses coups sur des travers positifs et plus ou moins dangereux, elle s'amuse à créer, pour les combattre, des faits purement hypothétiques, et qui, n'ayant jamais existé, ne peuvent tirer à aucune conséquence. Le tort de la comédie deviendrait encore plus grave, si à l'incertitude de l'hypothèse se réunissait l'inutilité, et si, en admettant la solution adoptée par l'auteur, il n'en résultait pas l'ombre d'une leçon profitable aux mœurs.

Une *dispute* est le sujet de la pièce que l'on va lire, et lui donne son titre. Cette dispute est de vieille date; établie dans le moment entre un prince et sa favorite, elle avait commencé vingt ans auparavant sous le règne du prédécesseur, et le père a voulu se mettre un jour, lui ou son fils, à même de la terminer péremptoirement. Il s'agit de savoir lequel de la femme ou de l'homme a donné le premier exemple d'inconstance et d'infidélité en amour; les femmes se déclarent contre l'homme, les hommes contre la femme : cela est dans l'ordre. La querelle n'aurait jamais de fin. Comment trancher cette grande et importante difficulté? Le roi défunt croit en avoir trouvé le moyen; il a imaginé une épreuve qui ne doit rien laisser à désirer. Quatre enfans au berceau, deux filles et deux garçons, ont été portés dans une maison bâtie exprès pour

eux au milieu d'une forêt isolée ; chacun d'eux est logé à part ; chacun d'eux occupe un terrain dont il n'est jamais sorti, de sorte qu'ils ne se sont jamais vus. Ils ne connaissent qu'un nègre et une négresse aux soins desquels ils ont été confiés. Dix-huit ans se sont écoulés ; l'heure de l'épreuve décisive est arrivée. Indiquée par la nature et par les progrès de l'âge, le renouvellement de la dispute entre le prince et la favorite ne permet plus de la reculer ; les quatre jeunes gens vont pour la première fois être mis en présence l'un de l'autre.

On suppose (car tout est supposition dans cette singulière comédie) que, dès la première rencontre, Azor et Églé, Mesrin et Adine s'enflammeront réciproquement d'amour, et qu'ensuite, à la vue d'un nouvel objet d'un sexe différent, chacun des quatre amans sacrifiera au dernier venu l'objet de ses premières affections ; mais enfin, lequel des deux sexes donnera l'exemple de l'inconstance ?

Il n'est pas difficile de voir le faux et la frivolité d'un pareil sujet. Dans la pièce, c'est Églé qui commence ; éprise d'Azor, à peine a-t-elle aperçu Mesrin, que son cœur volage s'est porté vers lui. Trois heures ont suffi pour la dégoûter d'Azor ; déjà elle trouve sa présence importune, ses conversations trop longues ; elle veut être seule, dans l'espérance d'attirer auprès d'elle sa nouvelle conquête. Il est vrai que ses trois camarades ne sont pas en reste avec elle d'inconstance et de légèreté. Les portraits passent successivement de main en main, comme les douceurs et les reproches de bouche en bouche. Le prince et Hermiane ont tout vu, tout entendu ; la conclusion du prince, c'est que les deux sexes n'ont rien à se reprocher ; que vices et vertus, tout est égal entre eux. Hermiane n'admet pas la conséquence dans son entier ; elle trouve beaucoup plus horrible la perfidie des hommes, parce qu'ils changent

sans chercher même de prétexte; cette atténuation des torts de son sexe ne résulte point du fond de la pièce : Églé n'a d'autre raison que son caprice pour immoler Azor à Mesrin.

Quant à la question en elle-même, elle n'est pas plus résolue qu'avant l'épreuve. C'est une femme qui est infidèle la première, parce qu'elle est la première qui ait eu occasion de l'être. S'il était possible de conclure du particulier au général, il semble que du moins Marivaux aurait dû placer en même temps un jeune homme et une jeune fille dans une position parallèle; on aurait vu lequel des deux eût fait les premiers pas vers l'infidélité; mais, au fond, de quelque part que fût venue la démarche, qu'est-ce que cela aurait prouvé pour ou contre l'un des deux sexes, relativement à la question débattue? Tous les amans sont-ils des Azors? toutes les amantes, des Églés? C'est l'affirmative de cette proposition qu'il fallait démontrer, et l'on sent trop que la chose était impossible.

Il ne faut pas s'étonner du peu de succès qu'obtint *la Dispute*. Elle fut mal accueillie à la première représentation. L'auteur eut la prudence de la retirer, et elle n'a jamais été jouée depuis. Je doute qu'il fût possible de la remettre au théâtre.

On y trouvera pourtant dans quelques scènes cet esprit fin, délicat et observateur, qui ne manque jamais à Marivaux. La coquetterie naturelle des femmes, l'orgueil qu'elles éprouvent à triompher d'une rivale, le plaisir qu'elles mettent à l'humilier, la vivacité d'un premier sentiment, les préventions de la jalousie, tout cela est saisi avec beaucoup de vérité; il est malheureux que ces détails précieux soient noyés dans une froide et insignifiante métaphysique. Au total, *la Dispute* est à la fois un ouvrage et une erreur d'un homme de talent.

PERSONNAGES.

LE PRINCE.

HERMIANE.

MESROU.

CARISE.

ÉGLÉ.

AZOR.

ADINE.

MESRIN.

MESLIS.

DINA.

SUITE DU PRINCE.

La scène est à la campagne.

LA DISPUTE.

SCÈNE I.

LE PRINCE, HERMIANE, CARISE, MESROU.

HERMIANE.

Ou allons-nous, seigneur? Voici le lieu du monde le plus sauvage et le plus solitaire, et rien n'y annonce la fête que vous m'avez promise.

LE PRINCE, *riant.*

Tout y est prêt.

HERMIANE.

Je n'y comprends rien; qu'est-ce que c'est que cette maison où vous me faites entrer, et qui forme un édifice si singulier? Que signifie la hauteur prodigieuse des différens murs qui l'environnent? Où me menez-vous?

LE PRINCE.

A un spectacle très-curieux. Vous savez la question que nous agitâmes hier au soir. Vous souteniez contre toute ma cour que ce n'était pas votre sexe, mais le nôtre, qui avait le premier donné l'exemple de l'inconstance et de l'infidélité en amour.

HERMIANE.

Oui, seigneur, je le soutiens encore. La première inconstance, ou la première infidélité, n'a pu com-

mencer que par quelqu'un d'assez hardi pour ne rougir de rien. Oh! comment veut-on que les femmes, avec la pudeur et la timidité naturelle qu'elles avaient, et qu'elles ont encore depuis que le monde et sa corruption durent, comment veut-on qu'elles soient tombées les premières dans des vices de cœur qui demandent autant d'audace, autant de libertinage de sentiment, autant d'effronterie que ceux dont nous parlons? Cela n'est pas croyable.

LE PRINCE.

Eh! sans doute, Hermiane, je n'y trouve pas plus d'apparence que vous; ce n'est pas moi qu'il faut combattre là-dessus; je suis de votre sentiment contre tout le monde, vous le savez.

HERMIANE.

Oui, vous en êtes par pure galanterie, je l'ai bien remarqué.

LE PRINCE.

Si c'est par galanterie, je ne m'en doute pas. Il est vrai que je vous aime, et que mon extrême envie de vous plaire peut fort bien me persuader que vous avez raison; mais ce qui est certain, c'est qu'elle me le persuade si finement que je ne m'en aperçois pas. Je n'estime point le cœur des hommes, et je vous l'abandonne; je le crois sans comparaison plus sujet à l'inconstance et à l'infidélité que celui des femmes; je n'en excepte que le mien, à qui même je ne ferais pas cet honneur-là si j'en aimais une autre que vous.

HERMIANE.

Ce discours-là sent bien l'ironie.

LE PRINCE.

J'en serai donc bientôt puni; car je vais vous donner de quoi me confondre, si je ne pense pas comme vous.

HERMIANE.

Que voulez-vous dire?

LE PRINCE.

Oui, c'est la nature elle-même que nous allons interroger; il n'y a qu'elle qui puisse décider sans réplique la question, et sûrement elle prononcera en votre faveur.

HERMIANE.

Expliquez-vous, je ne vous entends point.

LE PRINCE.

Pour bien savoir si la première inconstance ou la première infidélité est venue d'un homme, comme vous le prétendez, et moi aussi, il faudrait avoir assisté au commencement du monde et de la société.

HERMIANE.

Sans doute, mais nous n'y étions pas.

LE PRINCE.

Nous allons y être; oui, les hommes et les femmes de ce temps-là, le monde et ses premières amours vont reparaître à nos yeux tels qu'ils étaient, ou du moins tels qu'ils ont dû être; ce ne seront peut-être pas les mêmes aventures, mais ce seront les mêmes caractères; vous allez voir le même état de cœur, des âmes tout aussi neuves que les premières, encore plus neuves s'il est possible. (A Carise et à Mesrou.) Carise, et vous, Mesrou, partez; et quand il sera temps

que nous nous retirions, faites le signal dont nous sommes convenus. (*A sa suite.*) Et vous, qu'on nous laisse.

SCÈNE II.

HERMIANE, LE PRINCE.

HERMIANE.

Vous excitez ma curiosité, je l'avoue.

LE PRINCE.

Voici le fait : il y a dix-huit ou dix-neuf ans que la dispute d'aujourd'hui s'éleva à la cour de mon père, s'échauffa beaucoup et dura long-temps. Mon père, naturellement assez philosophe, et qui n'était pas de votre sentiment, résolut de savoir à quoi s'en tenir, par une épreuve qui ne laissât rien à désirer. Quatre enfans au berceau, deux de votre sexe et deux du nôtre, furent portés dans la forêt où il avait fait bâtir cette maison exprès pour eux. Chacun d'eux fut logé à part, et actuellement même il occupe un terrain dont il n'est jamais sorti, de sorte qu'ils ne se sont jamais vus. Ils ne connaissent encore que Mesrou et sa sœur qui les ont élevés, qui ont toujours eu soin d'eux, et qui furent choisis de la couleur dont ils sont, afin que leurs élèves en fussent plus étonnés quand ils verraient d'autres hommes. On va donc pour la première fois leur laisser la liberté de sortir de leur enceinte et de se connaître ; on leur a appris la langue que nous parlons ; on peut regarder le commerce qu'ils vont avoir ensemble comme le premier âge du monde ; les premières amours vont recommen-

cer, nous verrons ce qui en arrivera. (On entend un bruit de trompettes.) Mais hâtons-nous de nous retirer, j'entends le signal qui nous en avertit; nos jeunes gens vont paraître; voici une galerie qui règne tout le long de l'édifice, et d'où nous pourrons les voir et les écouter, de quelque côté qu'ils sortent de chez eux. Partons.

SCÈNE III.

CARISE, ÉGLÉ.

CARISE.

Venez, Églé, suivez-moi; voici de nouvelles terres que vous n'avez jamais vues, et que vous pouvez parcourir en sûreté.

ÉGLÉ.

Que vois-je? quelle quantité de nouveaux mondes!

CARISE.

C'est toujours le même monde, mais vous n'en connaissez pas toute l'étendue.

ÉGLÉ.

Que de pays! que d'habitations! Il me semble que je ne suis plus rien dans un si grand espace; cela me fait plaisir et peur. (Elle regarde et s'arrête à un ruisseau.) Qu'est-ce que c'est que cette eau que je vois et qui roule à terre? Je n'ai rien vu de semblable à cela dans le monde d'où je sors.

CARISE.

Vous avez raison, et c'est ce qu'on appelle un ruisseau.

ÉGLÉ, regardant.

Ah! Carise, approchez, venez voir; il y a quelque

chose qui habite dans le ruisseau qui est fait comme une personne, et elle paraît aussi étonnée de moi que je le suis d'elle.

CARISE, riant.

Eh! non, c'est vous que vous y voyez; tous les ruisseaux font cet effet-là.

ÉGLÉ.

Quoi! c'est là moi, c'est mon visage!

CARISE.

Sans doute.

ÉGLÉ.

Mais savez-vous bien que cela est très-beau, que cela fait un objet charmant? Quel dommage de ne l'avoir pas su plus tôt!

CARISE.

Il est vrai que vous êtes belle.

ÉGLÉ.

Comment, belle? admirable! cette découverte-là m'enchante. (Elle se regarde encore.) Le ruisseau fait toutes mes mines, et toutes me plaisent. Vous devez avoir eu bien du plaisir à me regarder, Mesrou, et vous. Je passerais ma vie à me contempler; que je vais m'aimer à présent!

CARISE.

Promenez-vous à votre aise; je vous laisse pour rentrer dans votre habitation, où j'ai quelque chose à faire.

ÉGLÉ.

Allez, allez, je ne m'ennuierai pas avec le ruisseau.

SCÈNE IV.

ÉGLÉ, AZOR.

(Églé se croit seule un instant : Azor paraît vis-à-vis d'elle.)

ÉGLÉ, continuant et se tâtant le visage.

Je ne me lasse point de moi. (Et puis apercevant Azor avec frayeur.) Qu'est-ce que c'est que cela, une personne comme moi?... N'approchez point. (Azor étend les bras en souriant.) La personne rit, on dirait qu'elle m'admire. (Azor fait un pas.) Attendez... Ses regards sont pourtant bien doux... Savez-vous parler?

AZOR.

Le plaisir de vous voir m'a d'abord ôté la parole.

ÉGLÉ.

La personne m'entend, me répond, et si agréablement!

AZOR.

Vous me ravissez.

ÉGLÉ.

Tant mieux.

AZOR.

Vous m'enchantez.

ÉGLÉ.

Vous me plaisez aussi.

AZOR.

Pourquoi donc me défendez-vous d'avancer?

ÉGLÉ.

Je ne vous le défends plus de bon cœur.

AZOR.

Je vais donc approcher.

ÉGLÉ.

J'en ai bien envie. (Il avance.) Arrêtez un peu... que je suis émue!

AZOR.

J'obéis, car je suis à vous.

ÉGLÉ.

Elle obéit; venez donc tout-à-fait, afin d'être à moi de plus près. (Il vient.) Ah! la voilà, c'est vous; qu'elle est bien faite! en vérité, vous êtes aussi belle que moi.

AZOR.

Je meurs de joie d'être auprès de vous, je me donne à vous, je ne sais pas ce que je sens, je ne saurais le dire.

ÉGLÉ.

Eh! c'est tout comme moi.

AZOR.

Je suis heureux, je suis agité.

ÉGLÉ.

Je soupire.

AZOR.

J'ai beau être auprès de vous, je ne vous vois pas encore assez.

ÉGLÉ.

C'est ma pensée; mais on ne peut pas se voir davantage, car nous sommes là.

AZOR.

Mon cœur désire vos mains.

ÉGLÉ.

Tenez, le mien vous les donne; êtes-vous plus contente?

AZOR.

Oui, mais non pas plus tranquille.

ÉGLÉ.

C'est ce qui m'arrive, nous nous ressemblons en tout.

AZOR.

Oh! quelle différence! tout ce que je suis ne vaut pas vos yeux; ils sont si tendres!

ÉGLÉ.

Les vôtres si vifs!

AZOR.

Vous êtes si mignonne, si délicate!

ÉGLÉ.

Oui, mais je vous assure qu'il vous sied fort bien de ne l'être pas tant que moi; je ne voudrais pas que vous fussiez autrement, c'est une autre perfection; je ne nie pas la mienne; gardez-moi la vôtre.

AZOR.

Je n'en changerai point, je l'aurai toujours.

ÉGLÉ.

Ah! çà, dites-moi, où étiez-vous quand je ne vous connaissais pas?

AZOR.

Dans un monde à moi, où je ne retournerai plus, puisque vous n'en êtes pas, et que je veux toujours avoir vos mains; ni moi ni ma bouche ne saurions plus nous passer d'elles.

ÉGLÉ.

Ni mes mains se passer de votre bouche; mais j'entends du bruit, ce sont des personnes de mon monde;

de peur de les effrayer, cachez-vous derrière les arbres; je vais vous rappeler.

AZOR.

Oui, mais je vous perdrai de vue.

ÉGLÉ.

Non; vous n'avez qu'à regarder dans cette eau qui coule; mon visage y est, vous l'y verrez.

SCÈNE V.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, *soupirant.*

Ah! je m'ennuie déjà de son absence.

CARISE.

Églé, je vous retrouve inquiète, ce me semble; qu'avez-vous?

MESROU.

Elle a même les yeux plus attendris qu'à l'ordinaire.

ÉGLÉ.

C'est qu'il y a une grande nouvelle; vous croyez que nous ne sommes que trois, je vous avertis que nous sommes quatre; j'ai fait l'acquisition d'un objet qui me tenait la main tout à l'heure.

CARISE.

Qui vous tenait la main, Églé! Que n'avez-vous appelé à votre secours?

ÉGLÉ.

Du secours! contre quoi? contre le plaisir qu'il me faisait? J'étais bien aise qu'il me la tînt; il me la tenait par ma permission; il la baisait tant qu'il pouvait, et

je ne l'aurai pas plus tôt rappelé qu'il la baisera encore pour mon plaisir et pour le sien.

MESROU.

Je sais qui c'est, je crois même l'avoir entrevu qui se retirait; cet objet s'appelle un homme, c'est Azor; nous le connaissons.

ÉGLÉ.

C'est Azor? le joli nom! le cher Azor! le cher homme! il va venir.

CARISE.

Je ne m'étonne point qu'il vous aime et que vous l'aimiez, vous êtes faits l'un pour l'autre.

ÉGLÉ.

Justement, nous l'avons deviné de nous-mêmes. Azor, mon Azor, venez vite, l'homme!

SCÈNE VI.

CARISE, ÉGLÉ, MESROU, AZOR.

AZOR.

Eh! c'est Carise et Mesrou, ce sont mes amis.

ÉGLÉ, gaîment.

Ils me l'ont dit; vous êtes fait exprès pour moi, moi faite exprès pour vous, ils me l'apprennent; voilà pourquoi nous nous aimons tant; je suis votre Églé, vous mon Azor.

MESROU.

L'un est l'homme, et l'autre la femme.

AZOR.

Mon Églé, mon charme, mes délices et ma femme!

ÉGLÉ.

Tenez, voilà ma main; consolez-vous d'avoir été caché. (A Mesrou et à Carise.) Regardez, voilà comme il faisait tantôt; fallait-il appeler à mon secours?

CARISE.

Mes enfans, je vous l'ai déjà dit, votre destination naturelle est d'être charmés l'un de l'autre.

ÉGLÉ, le tenant par la main.

Il n'y a rien de si clair.

CARISE.

Mais il y a une chose à observer, si vous voulez vous aimer toujours.

ÉGLÉ.

Oui, je comprends, c'est d'être toujours ensemble.

CARISE.

Au contraire; c'est qu'il faut de temps en temps vous priver du plaisir de vous voir.

ÉGLÉ.

Comment?

AZOR.

Quoi?

CARISE.

Oui, vous dis-je; sans quoi ce plaisir diminuerait et vous deviendrait indifférent.

ÉGLÉ, riant.

Indifférent, indifférent, mon Azor! ah! ah! ah!... la plaisante pensée!

AZOR, riant.

Comme elle s'y entend!

MESROU.

N'en riez pas, elle vous donne un très-bon conseil;

ce n'est qu'en pratiquant ce qu'elle vous dit là, et qu'en nous séparant quelquefois, que nous continuons de nous aimer, Carise et moi.

ÉGLÉ.

Vraiment, je le crois bien; cela peut vous être bon à vous autres qui êtes tous deux si noirs, et qui avez dû vous enfuir de peur la première fois que vous vous êtes vus.

AZOR.

Tout ce que vous avez pu faire, c'est de vous supporter l'un l'autre.

ÉGLÉ.

Et vous seriez bientôt rebutés de vous voir si vous ne vous quittiez jamais, car vous n'avez rien de beau à vous montrer; moi, qui vous aime, par exemple, quand je ne vous vois pas, je me passe de vous; je n'ai pas besoin de votre présence; pourquoi? C'est que vous ne me charmez pas; au lieu que nous nous charmons, Azor et moi; il est si beau, moi si admirable, si attrayante, que nous nous ravissons en nous contemplant.

AZOR, prenant la main d'Églé.

La seule main d'Églé, voyez-vous, sa main seule, je souffre quand je ne la tiens pas; et quand je la tiens, je me meurs si je ne la baise; et quand je l'ai baisée, je me meurs encore.

ÉGLÉ.

L'homme a raison; tout ce qu'il vous dit là, je le sens; voilà pourtant où nous en sommes; et vous qui parlez de notre plaisir, vous ne savez pas ce que c'est;

nous ne le comprenons pas, nous qui le sentons; il est infini.

MESROU.

Nous ne vous proposons de vous séparer que deux ou trois heures seulement dans la journée.

ÉGLÉ.

Pas d'une minute.

MESROU.

Tant pis.

ÉGLÉ.

Vous m'impatientez, Mesrou; est-ce qu'à force de nous voir nous deviendrons laids? Cesserons-nous d'être charmans?

CARISE.

Non, mais vous cesserez de sentir que vous l'êtes.

ÉGLÉ.

Eh! qu'est-ce qui nous empêchera de le sentir, puisque nous le sommes?

AZOR.

Églé sera toujours Églé.

ÉGLÉ.

Azor toujours Azor.

MESROU.

J'en conviens, mais que sait-on ce qui peut arriver? Supposons par exemple que je devinsse aussi aimable qu'Azor, que Carise devint aussi belle qu'Églé.

ÉGLÉ.

Qu'est-ce que cela nous ferait?

CARISE.

Peut-être alors que, rassasiés de vous voir, vous

seriez tentés de vous quitter tous deux pour nous aimer.

ÉGLÉ.

Pourquoi tentés ? Quitte-t-on ce qu'on aime ? Est-ce là raisonner ? Azor et moi nous nous aimons, voilà qui est fini ; devenez beaux tant qu'il vous plaira, que nous importe ? Ce sera votre affaire ; la nôtre est arrêtée.

AZOR.

Ils n'y comprendront jamais rien ; il faut être nous pour savoir ce qui en est.

MESROU.

Comme vous voudrez.

AZOR.

Mon amitié, c'est ma vie.

ÉGLÉ.

Entendez-vous ce qu'il dit, sa vie ? comment me quitterait-il ? Il faut bien qu'il vive, et moi aussi.

AZOR.

Oui, ma vie ; comment est-il possible qu'on soit si belle, qu'on ait de si beaux regards, une si belle bouche, et tout si beau ?

ÉGLÉ.

J'aime tant qu'il m'admire !

MESROU.

Il est vrai qu'il vous adore.

AZOR.

Ah ! que c'est bien dit, je l'adore ! Mesrou me comprend, je vous adore.

ÉGLÉ, soupirant.

Adorez donc, mais donnez-moi le temps de respirer; ah!

CARISE.

Que de tendresse! j'en suis enchanté moi-même! Mais il n'y a qu'un moyen de la conserver, c'est de nous en croire; et si vous avez la sagesse de vous y déterminer, tenez, Églé, donnez ceci à Azor; ce sera de quoi l'aider à supporter votre absence.

ÉGLÉ, prenant un portrait que Carise lui donne.

Comment donc! je me reconnais; c'est encore moi, et bien mieux que dans les eaux du ruisseau; c'est toute ma beauté, c'est moi; quel plaisir de se trouver partout! Regardez, Azor, regardez mes charmes.

AZOR.

Ah! c'est Églé, c'est ma chère femme; la voilà, sinon que la véritable est encore plus belle.

(Il baise le portrait.)

MESROU.

Du moins cela la représente.

AZOR.

Oui, cela la fait désirer. (Il le baise encore.)

ÉGLÉ.

Je n'y trouve qu'un défaut; quand il le baise, ma copie a tout.

AZOR, prenant sa main, qu'il baise.

Otons ce défaut-là.

ÉGLÉ.

Ah çà! j'en veux autant pour m'amuser.

MESROU.

Choisissez de son portrait ou du vôtre.

ÉGLÉ.

Je les retiens tous deux.

MESROU.

Oh! il faut opter, s'il vous plaît; je suis bien aise d'en garder un.

ÉGLÉ.

Eh bien! en ce cas-là je n'ai que faire de vous pour avoir Azor, car j'ai déjà son portrait dans mon esprit; ainsi donnez-moi le mien, je les aurai tous deux.

CARISE.

Le voilà d'une autre manière. Cela s'appelle un miroir; il n'y a qu'à presser cet endroit pour l'ouvrir. Adieu, nous reviendrons vous trouver dans quelque temps; mais, de grâce, songez aux petites absences.

SCÈNE VII.

AZOR, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, tâchant d'ouvrir la boîte.

Voyons; je ne saurais l'ouvrir; essayez, Azor; c'est là qu'elle a dit de presser.

AZOR l'ouvre et se regarde.

Bon! ce n'est que moi, je pense; c'est ma mine que le ruisseau d'ici près m'a montrée.

ÉGLÉ.

Ah! ah! que je voie donc! Eh! point du tout, cher homme, c'est plus moi que jamais; c'est réellement votre Églé, la véritable; tenez, approchez.

AZOR.

Eh! oui, c'est vous; attendez donc, c'est nous deux,

c'est moitié l'un et moitié l'autre ; j'aimerais mieux que ce fût vous toute seule, car je m'empêche de vous voir tout entière.

ÉGLÉ.

Ah ! je suis bien aise d'y voir un peu de vous aussi ; vous n'y gâtez rien ; avancez encore, tenez-vous bien.

AZOR.

Nos visages vont se toucher, voilà qu'ils se touchent ; quel bonheur pour le mien ! quel ravissement !

ÉGLÉ.

Je vous sens bien, et je le trouve bon.

AZOR.

Si nos bouches s'approchaient ! (Il lui prend un baiser.)

ÉGLÉ, se retournant.

Oh ! vous nous dérangez ; à présent je ne vois plus que moi ; l'aimable invention qu'un miroir !

AZOR, prenant le miroir d'Églé.

Ah ! le portrait est aussi une excellente chose. (Il le baise.)

ÉGLÉ.

Carise et Mesrou sont pourtant de bonnes gens.

AZOR.

Ils ne veulent que notre bien ; j'allais vous parler d'eux et de ce conseil qu'ils nous ont donné.

ÉGLÉ.

Sur ces absences, n'est-ce pas ? J'y rêvais aussi.

AZOR.

Oui, mon Églé, leur prédiction me fait quelque peur ; je n'appréhende rien de ma part ; mais n'allez

pas vous ennuyer de moi au moins, je serais désespéré.

ÉGLÉ.

Prenez garde à vous-même, ne vous lassez pas de m'adorer; en vérité, toute belle que je suis, votre peur m'effraie aussi.

AZOR.

A merveille! ce n'est pas à vous de trembler..... A quoi rêvez-vous?

ÉGLÉ.

Allons, allons, tout bien examiné, mon parti est pris; donnons-nous du chagrin; séparons-nous pour deux heures; j'aime encore mieux votre cœur et son adoration que votre présence, qui m'est pourtant bien douce.

AZOR.

Quoi! nous quitter!

ÉGLÉ.

Ah! si vous ne me prenez pas au mot, tout à l'heure je ne le voudrai plus.

AZOR.

Hélas! le courage me manque.

ÉGLÉ.

Tant pis, je vous déclare que le mien se passe.

AZOR, pleurant.

Adieu, Églé, puisqu'il le faut.

ÉGLÉ.

Vous pleurez? eh bien! restez donc, pourvu qu'il n'y ait point de danger.

AZOR.

Mais, s'il y en avait!

ÉGLÉ.

Partez donc.

AZOR.

Je m'enfuis.

SCÈNE VIII.

ÉGLÉ, *seule*.

Ah! il n'y est plus, je suis seule, je n'entends plus sa voix, il n'y a plus que le miroir. (Elle s'y regarde.) J'ai eu tort de renvoyer mon homme; Carise et Mesrou ne savent ce qu'ils disent. (En se regardant.) Si je m'étais mieux considérée, Azor ne serait point parti. Pour aimer toujours ce que je vois là, il n'avait pas besoin de l'absence.... Allons, je vais m'asseoir auprès du ruisseau; c'est encore un miroir de plus.

SCÈNE IX.

ÉGLÉ, ADINE.

ÉGLÉ.

Mais que vois-je! encore une autre personne!

ADINE, apercevant Églé.

Ah! ah! qu'est-ce que c'est que ce nouvel objet-ci?

(Elle avance.)

ÉGLÉ.

Elle me considère avec attention, mais ne m'admire point; ce n'est pas là un Azor. (Elle se regarde dans son miroir.) C'est encore moins une Églé.... Je crois pourtant qu'elle se compare.

ADINE.

Je ne sais que penser de cette figure-là, je ne sais ce qui lui manque; elle a quelque chose d'insipide.

ÉGLÉ.

Elle est d'une espèce qui ne me revient point.

ADINE.

A-t-elle un langage?... Voyons.... Êtes-vous une personne?

ÉGLÉ.

Oui assurément, et très-personne.

ADINE.

Eh bien! n'avez-vous rien à me dire?

ÉGLÉ.

Non; d'ordinaire on me prévient, c'est à moi qu'on parle.

ADINE.

Mais n'êtes-vous pas charmée de moi?

ÉGLÉ.

De vous? C'est moi qui charme les autres.

ADINE.

Quoi! vous n'êtes pas bien aise de me voir?

ÉGLÉ.

Hélas! ni bien aise ni fâchée; qu'est-ce que cela me fait?

ADINE.

Voilà qui est particulier! vous me considérez, je me montre, et vous ne sentez rien! C'est que vous regardez ailleurs; contemplez-moi un peu attentivement; là, comment me trouvez-vous?

ÉGLÉ.

Mais qu'est-ce que c'est que vous? Est-il question de vous? Je vous dis que c'est d'abord moi qu'on voit, moi qu'on informe de ce qu'on pense; voilà comme cela se pratique, et vous voulez que ce soit moi qui vous contemple pendant que je suis présente !

ADINE.

Sans doute; c'est à la plus belle à attendre qu'on la remarque et qu'on s'étonne.

ÉGLÉ.

Eh bien, étonnez-vous donc!

ADINE.

Vous ne m'entendez donc pas? on vous dit que c'est à la plus belle à attendre.

ÉGLÉ.

On vous répond qu'elle attend.

ADINE.

Mais si ce n'est pas moi, où est-elle? Je suis pourtant l'admiration des trois autres personnes qui habitent dans le monde.

ÉGLÉ.

Je ne connais pas vos personnes, mais je sais qu'il y en a trois que je ravis et qui me traitent de merveille.

ADINE.

Et moi je sais que je suis si belle, si belle, que je me charme moi-même toutes les fois que je me regarde; voyez ce que c'est.

ÉGLÉ.

Que me contez-vous là? Je ne me considère jamais que je ne sois enchantée, moi qui vous parle.

ADINE.

Enchantée! Il est vrai que vous êtes passable, et même assez gentille; je vous rends justice, je ne suis pas comme vous.

ÉGLÉ, *à part.*

Je la battrais de bon cœur avec sa justice.

ADINE.

Mais de croire que vous pouvez entrer en dispute avec moi, c'est se moquer; il n'y a qu'à voir.

ÉGLÉ.

Mais c'est aussi en voyant, que je vous trouve assez laide.

ADINE.

Bon! c'est que vous me portez envie, et que vous vous empêchez de me trouver belle.

ÉGLÉ.

Il n'y a que votre visage qui m'en empêche.

ADINE.

Mon visage! Oh! je n'en suis pas en peine, car je l'ai vu; allez demander ce qu'il est aux eaux du ruisseau qui coule; demandez-le à Mesrin qui m'adore.

ÉGLÉ.

Les eaux du ruisseau, qui se moquent de vous, m'apprendront qu'il n'y a rien de si beau que moi, et elles me l'ont déjà appris; je ne sais ce que c'est qu'un Mesrin, mais il ne vous regarderait pas s'il me voyait; j'ai un Azor qui vaut mieux que lui, un Azor que j'aime, qui est presque aussi admirable que moi, et qui dit que je suis sa vie; vous n'êtes la vie de personne, vous; et puis j'ai un miroir qui achève de me

confirmer tout ce que mon Azor et le ruisseau assurent; y a-t-il rien de plus fort!

ADINE, riant.

Un miroir! vous avez aussi un miroir! Eh! à quoi vous sert-il? A vous regarder? ah! ah! ah!

ÉGLÉ.

Ah! ah! ah!..... n'ai-je pas deviné qu'elle me déplairait?

ADINE, riant.

Tenez, en voilà un meilleur; venez apprendre à vous connaître et à vous taire.

(Carise paraît dans l'éloignement.)

ÉGLÉ, ironiquement.

Jetez les yeux sur celui-ci pour y savoir votre médiocrité, et la modestie qui vous est convenable avec moi.

ADINE.

Passez votre chemin; dès que vous refusez de prendre du plaisir à me considérer, vous ne m'êtes bonne à rien, je ne vous parle plus.

ÉGLÉ.

Et moi, j'ignore que vous êtes là. (Elles s'écartent.)

ADINE, à part.

Quelle folle!

ÉGLÉ, à part.

Quelle visionnaire! De quel monde cela sort-il?

SCÈNE X.

CARISE, ADINE, ÉGLÉ.

CARISE.

Que faites-vous donc là toutes deux éloignées l'une de l'autre, et sans vous parler?

ADINE, riant.

C'est une nouvelle figure que j'ai rencontrée et que ma beauté désespère.

ÉGLÉ.

Que diriez-vous de ce fade objet, de cette ridicule espèce de personne qui aspire à m'étonner, qui me demande ce que je sens en la voyant, qui veut que j'aie du plaisir à la voir, qui me dit : Eh! contemplez-moi donc! eh! comment me trouvez-vous? et qui prétend être aussi belle que moi!

ADINE.

Je ne dis pas cela, je dis plus belle, comme cela se voit dans le miroir.

ÉGLÉ.

Mais qu'elle se voie donc dans celui-ci, si elle ose! Je ne lui demande qu'un coup d'œil dans le mien, qui est le véritable.

CARISE.

Doucement, ne vous emportez point; profitez plutôt du hasard qui vous a fait faire connaissance ensemble; unissons-nous tous; devenez compagnes, et joignez l'agrément de vous voir à la douceur d'être toutes deux adorées, Églé par l'aimable Azor qu'elle

chérit, Adine par l'aimable Mesrin qu'elle aime; allons, raccommodez-vous.

ÉGLÉ.

Qu'elle se défasse donc de sa vision de beauté qui m'ennuie.

ADINE.

Tenez, je sais le moyen de lui faire entendre raison; je n'ai qu'à lui ôter son Azor dont je ne me soucie pas, mais rien que pour avoir la paix.

ÉGLÉ, fâchée.

Où est son imbécile Mesrin? Malheur à elle si je le rencontre! Adieu, je m'écarte; car je ne saurais la souffrir.

ADINE.

Ah! ah! ah!... mon mérite est l'objet de son aversion.

ÉGLÉ, se retournant.

Ah! ah! ah!.... quelle grimace! (Elle sort.)

SCÈNE XI.

ADINE, CARISE.

CARISE.

Allons, laissez-la dire.

ADINE.

Vraiment, bien entendu; elle me fait pitié.

CARISE.

Sortons d'ici; voilà l'heure de votre leçon de musique; je ne pourrai pas vous la donner si vous tardez.

ADINE.

Je vous suis, mais j'aperçois Mesrin ; je n'ai qu'un mot à lui dire.

CARISE.

Vous venez de le quitter.

ADINE.

Je ne serai qu'un moment en passant.

SCÈNE XII.

MESRIN, CARISE, ADINE.

ADINE appelle.

Mesrin !

MESRIN, accourant.

Quoi ! c'est vous, c'est mon Adine qui est revenue ! que j'ai de joie ! que j'étais impatient !

ADINE.

Eh ! non, retenez votre joie ; je ne suis pas revenue, je m'en retourne ; ce n'est que par hasard que je suis ici.

MESRIN.

Il fallait donc y être avec moi par hasard.

ADINE.

Écoutez, écoutez ce qui vient de m'arriver.

CARISE.

Abrégez, car j'ai autre chose à faire.

ADINE.

J'ai fait. (A Mesrin.) Je suis belle, n'est-ce pas ?

MESRIN.

Belle ! si vous êtes belle ?

ADINE.

Il n'hésite pas, lui; il dit ce qu'il voit.

MESRIN.

Si vous êtes divine, la beauté même?

ADINE.

Eh! oui, je n'en doute pas; et cependant vous, Carise et moi, nous nous trompons; je suis laide.

MESRIN.

Mon Adine!

ADINE.

Elle-même; en vous quittant, j'ai trouvé une nouvelle personne qui est d'un autre monde, et qui, au lieu d'être étonnée de moi, d'être transportée comme vous l'êtes et comme elle devrait l'être, voulait au contraire que je fusse charmée d'elle, et, sur le refus que j'en ai fait, m'a accusée d'être laide.

MESRIN.

Vous me mettez d'une colère!

ADINE.

M'a soutenu que vous me quitteriez quand vous l'auriez vue.

CARISE.

C'est qu'elle était fâchée.

MESRIN.

Mais, est-ce bien une personne?

ADINE.

Elle dit que oui, et elle en paraît une, à peu près.

CARISE.

C'en est une aussi.

ADINE.

Elle reviendra sans doute, et je veux absolument

que vous la méprisiez; quand vous la trouverez, je veux qu'elle vous fasse peur.

MESRIN.

Elle doit être horrible?

ADINE.

Elle s'appelle... attendez, elle s'appelle...

CARISE.

Églé.

ADINE.

Oui, c'est une Églé. Voici à présent comment elle est faite; c'est un visage fâché, renfrogné, qui n'est pas noir comme celui de Carise, qui n'est pas blanc comme le mien non plus; c'est une couleur qu'on ne peut pas bien dire.

MESRIN.

Et qui ne plaît pas?

ADINE.

Oh! point du tout, couleur indifférente; elle a des yeux, comment vous dirai-je? des yeux qui ne font pas plaisir, qui regardent, voilà tout; une bouche ni grande ni petite, une bouche qui lui sert à parler; une figure toute droite, et qui serait pourtant à peu près comme la nôtre, si elle était bien faite; elle a des mains qui vont et qui viennent, des doigts longs et maigres, je pense, avec une voix rude et aigre; oh! vous la reconnaîtrez bien.

MESRIN.

Il me semble que je la vois. Laissez-moi faire; il faut la renvoyer dans un autre monde, après que je l'aurai bien mortifiée.

ADINE.

Bien humiliée, bien désolée.

MESRIN.

Et bien moquée ; oh ! ne vous embarrassez pas, et donnez-moi cette main.

ADINE.

Eh ! prenez-la ; c'est pour vous que je l'ai.

(Mesrin baise sa main.)

CARISE.

Allons, tout est dit ; partons.

ADINE.

Quand il aura achevé de baiser ma main.

CARISE.

Laissez-la donc, Mesrin ; je suis pressée.

ADINE.

Adieu, tout ce que j'aime ! Je ne serai pas longtemps ; songez à ma vengeance.

MESRIN.

Adieu, tout mon charme ! Je suis furieux.

SCÈNE XIII.

MESRIN, AZOR.

MESRIN.

Une couleur ni noire ni blanche, une figure toute droite, une bouche qui parle... où pourrais-je la trouver ? (Voyant Azor.) Mais j'aperçois quelqu'un ; c'est une personne comme moi ; serait-ce Églé ? Non, car elle n'est point difforme.

AZOR.

Vous êtes pareil à moi, ce me semble?

MESRIN.

C'est ce que je pensais.

AZOR.

Vous êtes donc un homme?

MESRIN.

On m'a dit que oui.

AZOR.

On m'en a dit de moi tout autant.

MESRIN.

On vous a dit? est-ce que vous connaissez des personnes?

AZOR.

Oh! oui, je les connais toutes, deux noires et une blanche.

MESRIN.

Moi, c'est la même chose; d'où venez-vous?

AZOR.

Du monde.

MESRIN.

Est-ce du mien?

AZOR.

Ah! je n'en sais rien, car il y en a tant!

MESRIN.

Qu'importe? Votre mine me convient; mettez votre main dans la mienne, il faut nous aimer.

AZOR.

Oui-dà, vous me réjouissez; je me plais à vous voir, sans que vous ayez des charmes.

MESRIN.

Ni vous non plus; je ne me soucie pas de vous; seulement je trouve que vous êtes bonhomme.

AZOR.

Voilà ce que c'est; je vous trouve de même un bon camarade, moi un autre bon camarade; je me moque du visage.

MESRIN.

Eh! quoi donc! c'est par la bonne humeur que je vous regarde. A propos, prenez-vous vos repas?

AZOR.

Tous les jours.

MESRIN.

Eh bien! je les prends aussi; prenons-les ensemble pour notre divertissement, afin de nous tenir gaillards; allons, ce sera pour tantôt; nous rirons, nous sauterons, n'est-il pas vrai? J'en saute déjà.

AZOR.

Moi de même, et nous serons deux, peut-être quatre; car je le dirai à ma blanche qui a un visage, il faut voir! ah! ah! c'est elle qui en a un qui vaut mieux que nous deux.

MESRIN.

Oh! je le crois, camarade; car vous n'êtes rien du tout, ni moi non plus, auprès d'une autre mine que je connais, que nous mettrons avec nous, qui me transporte, et qui a des mains si douces, si blanches, qu'elle me laisse tant baiser!

AZOR.

Des mains, camarade? Est-ce que ma blanche n'en

a pas aussi qui sont célestes, et que je caresse tant qu'il me plaît? Je les attends.

MESRIN.

Tant mieux; je viens de quitter les miennes, et il faut que je vous quitte aussi pour une petite affaire. Restez ici jusqu'à ce que je revienne avec mon Adine, et sautons encore pour nous réjouir de l'heureuse rencontre. (Ils sautent tous deux en riant.) Ah! ah! ah!

SCÈNE XIV.

AZOR, MESRIN, ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

Qu'est-ce que c'est que cela qui plaît tant?

MESRIN.

Ah! le bel objet qui nous écoute!

AZOR.

C'est ma blanche, c'est Églé.

MESRIN, à part.

Églé! C'est là ce visage fâché?

AZOR.

Ah! que je suis heureux!

ÉGLÉ, s'approchant.

C'est donc un nouvel ami qui nous a apparu tout d'un coup?

AZOR.

Oui, c'est un camarade que j'ai fait, qui s'appelle homme, et qui arrive d'un monde ici près.

MESRIN.

Ah! qu'on a de plaisir dans celui-ci!

ÉGLÉ.

En avez-vous plus que dans le vôtre?

MESRIN.

Oh! je vous en assure.

ÉGLÉ.

Eh bien! l'homme, il n'y a qu'à y rester.

AZOR.

C'est ce que nous disions, car il est tout-à-fait bon et joyeux; je l'aime, non pas comme j'aime ma ravissante Églé que j'adore, au lieu qu'à lui je n'y prends seulement pas garde; il n'y a que sa compagnie que je cherche pour parler de vous, de votre bouche, de vos yeux, de vos mains, après qui je languissais.

(Il lui baise une main.)

MESRIN, prenant l'autre main.

Je vais donc prendre l'autre.

(Il baise cette main. Églé rit et ne dit mot.)

AZOR, à Mesrin.

Oh! doucement; ce n'est pas ici votre blanche, c'est la mienne; ces deux mains sont à moi, vous n'y avez rien.

ÉGLÉ.

Ah! il n'y a pas de mal; mais, à propos, allez-vous-en, Azor; vous savez bien que l'absence est nécessaire; il n'y a pas assez long-temps que la nôtre dure.

AZOR.

Comment! il y a je ne sais combien d'heures que je ne vous ai vue.

ÉGLÉ.

Vous vous trompez; il n'y a pas assez long-temps,

vous dis-je; je sais bien compter; et ce que j'ai résolu, je le veux tenir.

AZOR.

Mais vous allez rester seule.

ÉGLÉ.

Eh bien! je m'en contenterai.

MESRIN.

Ne la chagrinez pas, camarade.

AZOR.

Je crois que vous vous fâchez contre moi.

ÉGLÉ.

Pourquoi me contrariez-vous? Ne vous a-t-on pas dit qu'il n'y a rien de si dangereux que de nous voir?

AZOR.

Ce n'est peut-être pas la vérité.

ÉGLÉ.

Et moi, je me doute que ce n'est pas un mensonge.

(Carise paraît ici dans l'éloignement et écoute.)

AZOR.

Je pars donc pour vous complaire, mais je serai bientôt de retour; allons, camarade, qui avez affaire, venez avec moi pour m'aider à passer le temps.

MESRIN.

Oui, mais...

ÉGLÉ, souriant.

Quoi?

MESRIN.

C'est qu'il y a long-temps que je me promène.

ÉGLÉ.

Il faut qu'il se repose.

MESRIN.

Et j'aurais empêché que la belle femme ne s'ennuyât.

ÉGLÉ.

Oui, il empêcherait.

AZOR.

N'a-t-elle pas dit qu'elle voulait être seule? Sans cela, je la désennuierais encore mieux que vous. Partons!

ÉGLÉ, *à part et avec dépit.*

Partons!

SCÈNE XV.

CARISE, ÉGLÉ.

CARISE.

A QUOI rêvez-vous donc?

ÉGLÉ.

Je rêve que je ne suis pas de bonne humeur.

CARISE.

Avez-vous du chagrin?

ÉGLÉ.

Ce n'est pas du chagrin non plus, c'est de l'embarras d'esprit.

CARISE.

D'où vient-il?

ÉGLÉ.

Vous nous disiez tantôt qu'en fait d'amitié on ne sait ce qui peut arriver?

CARISE.

Il est vrai.

ÉGLÉ.

Eh bien! je ne sais ce qui m'arrive.

CARISE.

Mais qu'avez-vous?

ÉGLÉ.

Il me semble que je suis fâchée contre moi, que je suis fâchée contre Azor; je ne sais à qui j'en ai.

CARISE.

Pourquoi fâchée contre vous?

ÉGLÉ.

C'est que j'ai dessein d'aimer toujours Azor, et j'ai peur d'y manquer.

CARISE.

Serait-il possible?

ÉGLÉ.

Oui, j'en veux à Azor, parce que ses manières en sont cause.

CARISE.

Je soupçonne que vous lui cherchez querelle.

ÉGLÉ.

Vous n'avez qu'à me répondre toujours de même, je serai bientôt fâchée contre vous aussi.

CARISE.

Vous êtes en effet de bien mauvaise humeur; mais que vous a fait Azor?

ÉGLÉ.

Ce qu'il m'a fait? Nous convenons de nous séparer; il part, il revient sur-le-champ, il voudrait toujours être là; à la fin, ce que vous lui avez prédit lui arrivera.

CARISE.

Quoi? que vous cesserez de l'aimer?

ÉGLÉ.

Sans doute; si le plaisir de se voir s'en va quand on le prend trop souvent, est-ce ma faute à moi?

CARISE.

Vous nous avez soutenu que cela ne se pouvait pas.

ÉGLÉ.

Ne me chicanez donc pas; que savais-je? Je l'ai soutenu par ignorance.

CARISE.

Églé, ce ne peut pas être son trop d'empressement à vous voir qui lui nuise auprès de vous; il n'y a pas assez long-temps que vous le connaissez.

ÉGLÉ.

Pas mal de temps; nous avons déjà eu trois conversations ensemble, et apparemment que la longueur des entretiens est contraire à l'amitié.

CARISE.

Vous ne dites pas son véritable tort, encore une fois.

ÉGLÉ.

Oh! il en a encore un et même deux, il en a je ne sais combien; premièrement, il m'a contrariée; car mes mains sont à moi, je pense, elles m'appartiennent, et il défend qu'on les baise!

CARISE.

Et qui est-ce qui a voulu les baiser?

ÉGLÉ.

Un camarade qu'il a découvert tout nouvellement, et qui s'appelle homme.

CARISE.

Et qui est aimable ?

ÉGLÉ.

Oh! charmant, plus doux qu'Azor, et qui proposait aussi de demeurer pour me tenir compagnie; et ce fantasque d'Azor ne lui a permis ni la main ni la compagnie, l'a querellé, l'a emmené brusquement sans consulter mon désir. Ah! ah! je ne suis donc pas ma maîtresse? Il ne se fie donc pas à moi? Il a donc peur qu'on ne m'aime?

CARISE.

Non; mais il a craint que son camarade ne vous plût.

ÉGLÉ.

Eh bien! il n'a qu'à me plaire davantage; car s'il est question d'être aimée, je suis bien aise de l'être, je le déclare, et au lieu d'un camarade, en eût-il cent, je voudrais qu'ils m'aimassent tous; c'est mon plaisir; il veut que ma beauté soit pour lui tout seul, et moi je prétends qu'elle soit pour tout le monde.

CARISE.

Tenez, votre dégoût pour Azor ne vient pas de tout ce que vous dites là, mais de ce que vous aimez mieux à présent son camarade que lui.

ÉGLÉ.

Croyez-vous? Vous pourriez bien avoir raison.

CARISE.

Eh! dites-moi, ne rougissez-vous pas un peu de votre inconstance?

ÉGLÉ.

Il me paraît que oui; mon accident me fait honte; j'ai encore cette ignorance-là.

CARISE.

Ce n'en est pas une; vous aviez tant promis de l'aimer constamment!

ÉGLÉ.

Attendez, quand je l'ai promis, il n'y avait que lui; il fallait donc qu'il restât seul; le camarade n'était pas de mon compte.

CARISE.

Avouez que ces raisons-là ne sont point bonnes; vous les aviez tantôt réfutées d'avance.

ÉGLÉ.

Il est vrai que je ne les estime pas beaucoup; il y en a pourtant une excellente, c'est que le camarade vaut mieux qu'Azor.

CARISE.

Vous vous méprenez encore là-dessus; ce n'est pas qu'il vaille mieux, c'est qu'il a l'avantage d'être nouveau venu.

ÉGLÉ.

Mais cet avantage-là est considérable; n'est-ce rien que d'être nouveau venu? N'est-ce rien que d'être un autre? Cela est fort joli, au moins; ce sont des perfections qu'Azor n'a pas.

CARISE.

Ajoutez que ce nouveau venu vous aimera.

ÉGLÉ.

Justement; il m'aimera, je l'espère; il a encore cette qualité-là.

CARISE.

Au lieu qu'Azor n'en est pas à vous aimer.

ÉGLÉ.

Eh! non; car il m'aime déjà.

CARISE.

Quels étranges motifs de changement! Je gagerais bien que vous n'en êtes pas contente.

ÉGLÉ.

Je ne suis contente de rien; d'un côté, le changement me fait peine; de l'autre, il me fait plaisir; je ne puis pas plus empêcher l'un que l'autre; ils sont tous deux de conséquence; auquel des deux suis-je le plus obligée? Faut-il me faire de la peine? Faut-il me faire du plaisir? Je vous défie de le dire.

CARISE.

Consultez votre bon cœur; vous sentirez qu'il condamne votre inconstance.

ÉGLÉ.

Vous n'écoutez donc pas? Mon bon cœur le condamne, mon bon cœur l'approuve; il dit oui, il dit non; il est de deux avis; il n'y a donc qu'à choisir le plus commode.

CARISE.

Savez-vous le parti qu'il faut prendre? C'est de fuir le camarade d'Azor; allons, venez; vous n'aurez pas la peine de combattre.

ÉGLÉ, *voyant venir Mesrin.*

Oui; mais nous fuyons bien tard, voilà le combat qui vient; le camarade arrive.

CARISE.

N'importe; efforcez-vous, courage! Ne le regardez pas.

SCÈNE XVI.

MESROU, MESRIN, ÉGLÉ, CARISE.

MESROU, *de loin, voulant retenir Mesrin, qui se dégage.*

Il s'échappe de moi, il veut être inconstant; empêchez-le d'approcher.

CARISE.

N'avancez pas.

MESRIN.

Pourquoi?

CARISE.

C'est que je vous le défends; Mesrou et moi, nous devons avoir quelque autorité sur vous; nous sommes vos maîtres.

MESRIN, *se révoltant.*

Mes maîtres! Qu'est-ce que c'est qu'un maître?

CARISE.

Eh bien! je ne vous le commande plus, je vous en prie, et la belle Églé joint sa prière à la mienne.

ÉGLÉ.

Moi! point du tout, je ne joins point de prière.

CARISE, *à part à Églé.*

Retirons-nous; vous n'êtes pas encore sûre qu'il vous aime.

ÉGLÉ.

Oh! je n'espère pas le contraire; il n'y a qu'à lui demander ce qui en est. Que souhaitez-vous, le joli camarade?

MESRIN.

Vous voir, vous contempler, vous admirer, vous appeler mon âme.

ÉGLÉ.

Vous voyez bien qu'il parle de son âme; est-ce que vous m'aimez?

MESRIN.

Comme un perdu.

ÉGLÉ.

Ne l'avais-je pas bien dit?

MESRIN.

M'aimez-vous aussi?

ÉGLÉ.

Je voudrais bien m'en dispenser si je le pouvais, à cause d'Azor qui compte sur moi.

MESROU.

Mesrin, imitez Églé; ne soyez point infidèle.

ÉGLÉ.

Mesrin! l'homme s'appelle Mesrin?

MESRIN.

Eh! oui.

ÉGLÉ.

L'ami d'Adine?

MESRIN.

C'est moi qui l'étais, et qui n'ai plus besoin de son portrait.

ÉGLÉ le prend.

Son portrait et l'ami d'Adine! il a encore ce mé-

rite-là ; ah ! ah ! Carise, voilà trop de qualités, il n'y a pas moyen de résister ; Mesrin, venez que je vous aime.

MESRIN.

Ah ! délicieuse main que je possède !

ÉGLÉ.

L'incomparable ami que je gagne !

MESROU.

Pourquoi quitter Adine ? avez-vous à vous plaindre d'elle ?

MESRIN.

Non, c'est ce beau visage-là qui veut que je la laisse.

ÉGLÉ.

C'est qu'il a des yeux, voilà tout.

MESRIN.

Oh ! pour infidèle je le suis, mais je n'y saurais que faire.

ÉGLÉ.

Oui, je l'y contrains ; nous nous contraignons tous deux.

CARISE.

Azor et elle vont être au désespoir.

MESRIN.

Tant pis.

ÉGLÉ.

Quel remède ?

CARISE.

Si vous voulez, je sais le moyen de faire cesser leur affliction avec leur tendresse.

MESRIN.

Eh bien ! faites.

ÉGLÉ.

Eh! non, je serai bien aise qu'Azor me regrette, moi; ma beauté le mérite; il n'y a pas de mal aussi qu'Adine soupire un peu, pour lui apprendre à se méconnaître.

SCÈNE XVII.

MESRIN, ÉGLÉ, CARISE, AZOR, MESROU.

MESROU.

VOICI Azor.

MESRIN.

Le camarade m'embrasse, il va être bien étonné.

CARISE.

A sa contenance, on dirait qu'il devine le tort que vous lui faites.

ÉGLÉ.

Oui, il est triste; ah! il y a bien de quoi. (Azor s'avance honteux, elle continue.) Êtes-vous bien fâché, Azor?

AZOR.

Oui, Églé.

ÉGLÉ.

Beaucoup?

AZOR.

Assurément.

ÉGLÉ.

Il y paraît; eh! comment savez-vous que j'aime Mesrin?

AZOR, étonné.

Comment?

MESRIN.

Oui, camarade.

AZOR.

Églé vous aime? elle ne se soucie plus de moi?

ÉGLÉ.

Il est vrai.

AZOR, gai.

Eh! tant mieux; continuez, je ne me soucie plus de vous non plus; attendez-moi, je reviens.

ÉGLÉ.

Arrêtez donc, que voulez-vous dire? Vous ne m'aimez plus? qu'est-ce que cela signifie?

AZOR, s'en allant.

Tout à l'heure vous saurez le reste.

SCÈNE XVIII.

MESROU, ÉGLÉ, CARISE.

MESRIN.

Vous le rappelez, je pense; eh! d'où vient? Qu'avez-vous affaire à lui, puisque vous m'aimez?

ÉGLÉ.

Eh! laissez-moi faire; je ne vous en aimerai que mieux, si je puis le ravoir; c'est seulement que je ne veux rien perdre.

CARISE ET MESROU, riant.

Eh! eh! eh! eh!

ÉGLÉ.

Le beau sujet de rire!

SCÈNE XIX.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ, MESRIN, ADINE, AZOR.

ADINE, riant.

Bonjour, la belle Églé! quand vous voudrez vous voir, adressez-vous à moi; j'ai votre portrait, on me l'a cédé.

ÉGLÉ, lui jetant le sien.

Tenez, je vous rends le vôtre, qui ne vaut pas la peine que je le garde.

ADINE.

Comment! Mesrin, mon portrait! Et comment l'a-t-elle?

MESRIN.

C'est que je l'ai donné.

ÉGLÉ.

Allons, Azor, venez que je vous parle.

MESRIN.

Que vous lui parliez! Et moi?

ADINE.

Passez ici, Mesrin; que faites-vous là? Vous extravaguez, je pense.

SCÈNE XX.

LE PRINCE, HERMIANE, MESROU, CARISE, MESRIN, ÉGLÉ, AZOR, ADINE, MESLIS, DINA.

HERMIANE, *entrant avec vivacité.*

Non, laissez-moi, prince; je n'en veux pas voir davantage; cette Adine et cette Églé me sont insupportables; il faut que le sort soit tombé sur ce qu'il y aura jamais de plus haïssable parmi mon sexe.

ÉGLÉ.

Qu'est-ce que c'est que toutes ces figures-là, qui arrivent en grondant? Je me sauve.

CARISE.

Demeurez tous, n'ayez point de peur; voici de nouveaux camarades qui viennent; ne les épouvantez point, et voyons ce qu'ils pensent.

MESLIS.

Ah! chère Dina, que de personnes!

DINA.

Oui, mais nous n'avons que faire d'elles.

MESLIS.

Sans doute, il n'y en a pas une qui vous ressemble. Ah! c'est vous, Carise et Mesrou; tout cela est-il hommes ou femmes?

CARISE.

Il y a autant de femmes que d'hommes; voilà les unes, et voici les autres; voyez, Meslis, si parmi les

femmes vous n'en verriez pas quelqu'une qui vous plairait encore plus que Dina, on vous la donnerait.

ÉGLÉ.

J'aimerais bien son amitié.

MESLIS.

Ne l'aimez point, car vous ne l'aurez pas.

CARISE.

Choisissez-en une autre.

MESLIS.

Je vous remercie, elles ne me déplaisent point; mais je ne me soucie pas d'elles, il n'y a qu'une Dina dans le monde.

DINA, *jetant son bras sur le sien.*

Que c'est bien dit!

CARISE.

Et vous, Dina, examinez.

DINA, *le prenant par-dessous le bras.*

Tout est vu; allons-nous-en.

HERMIANE.

L'aimable enfant! je me charge de sa fortune.

LE PRINCE.

Et moi de celle de Meslis.

DINA.

Nous avons assez de nous deux.

LE PRINCE.

On ne vous séparera pas; allez, Carise, qu'on les mette à part, et qu'on place les autres suivant mes ordres. *(A Hermiane.)* Les deux sexes n'ont rien à se reprocher, madame; vices et vertus, tout est égal entre eux.

HERMIANE.

Ah! je vous prie, mettez-y quelque différence. Votre sexe est d'une perfidie horrible; il change à propos de rien, sans chercher même de prétexte.

LE PRINCE.

Je l'avoue, le procédé du vôtre est du moins plus hypocrite, et par là plus décent; il fait plus de façon avec sa conscience que le nôtre.

HERMIANE.

Croyez-moi, nous n'avons pas lieu de plaisanter. Partons.

FIN DE LA DISPUTE.

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 6 août 1746.

JUGEMENT

SUR LA COMÉDIE

DU PRÉJUGÉ VAINCU.

VOICI une comédie d'un genre bien différent de la précédente. Tout ici est réel, positif; tout y représente fidèlement les mœurs du temps où elle fut composée; quatre-vingts ans écoulés depuis cette époque n'ont point effacé la ressemblance.

Respectable comme institution politique, la noblesse a des travers qui lui appartiennent en propre; et le plus choquant de tous, parce qu'il s'attaque à l'amour-propre du grand nombre, c'est l'orgueil qui substitue, dans l'esprit de quelques nobles, une prééminence naturelle à une simple distinction sociale. C'est là qué commence le préjugé; et c'est ce préjugé, humiliant pour l'espèce humaine, que les moralistes de tous les âges se sont occupés à combattre et à flétrir. C'est contre lui que Molière a dirigé tant de traits acérés, que Boileau a écrit sa cinquième satire; La Bruyère, son beau chapitre *des Grands;* Massillon, presque tous les chefs-d'œuvre du *Petit-Carême;* et Marivaux, la comédie que nous examinons.

Ennemi de l'exagération et sage avec sobriété, Marivaux s'est abstenu de l'abus des déclamations et des sentences. Son action est simple. C'est à une jeune fille qu'il prête le

ridicule d'une vanité nobiliaire poussée à l'excès, et en cela même il s'est montré bon observateur. On a remarqué de tout temps que les femmes sont plus sensibles que les hommes au sentiment des préférences, et qu'elles attachent un prix infini à toute espèce de supériorité. Les honneurs, les prérogatives sont à la fois un dédommagement et un appui pour leur faiblesse. L'homme, qui est un être plus fort, sans dédaigner les avantages de convention que la société lui présente, ne les estime ordinairement que ce qu'ils valent, et si d'homme à homme on peut trouver encore à cet égard quelques différences, on verra qu'elles partent d'un principe analogue; le simple gentilhomme est plus entêté de sa naissance que le grand seigneur; et, pour que son orgueil n'ait plus de bornes, il n'y a qu'à le supposer ruiné.

Angélique est donc bien vaine, bien impertinente; elle traite la roture avec un souverain mépris; les gens qui ne sont pas nobles sont *des espèces;* heureusement pour elle, l'amour vient au secours de sa raison. Le père d'Angélique est un noble sage et modéré. Il a pour voisin un jeune homme riche et honnête, dont il a reçu même, en différentes circonstances, des services utiles; Dorante aime Angélique, et la fierté d'Angélique, à demi vaincue par l'amour roturier de Dorante, après bien des combats, finit par lui céder une victoire complète. Cette intrigue, si peu compliquée, est égayée par l'intervention d'une suivante, moins dupe que sa maîtresse, et qui, quoique fille d'un procureur fiscal, consent facilement à déroger en faveur du valet de Dorante. Ce sont ces deux personnages subalternes qui conduisent l'action, et l'amènent heureusement à son terme.

Il est fâcheux qu'avec un sujet qui prêtait à plus de développemens, Marivaux se soit renfermé dans les limites

d'un acte. Tel qu'il est, cet acte est bien rempli; il est instructif et amusant; la position d'Angélique intéresse; sa conversion n'a rien d'invraisemblable; ce n'est pas un caractère qui change; c'est un préjugé qui n'a aucunes racines dans le cœur, et qui doit s'évanouir aux rayons de l'amour.

Il est assez remarquable que *Nanine*, donnée en 1749, et postérieure de trois ans à la comédie de Marivaux, porte également en second titre celui du *Préjugé vaincu.* Protégé par le charme des vers, le drame de Voltaire, quoique assez froid dans sa partie comique, et passablement déclamatoire dans tout le reste, s'est maintenu au théâtre. Marivaux, plus mesuré, et beaucoup plus comique, n'a pas eu le même bonheur. Qui faut-il accuser de cette injustice?

Le Préjugé vaincu obtint un brillant succès à Paris, et, ce qui est digne de remarque, un succès encore plus brillant à la cour. Grandval était chargé du personnage de Dorante. Louis XV fut si satisfait de la manière dont mademoiselle Gaussin remplissait le rôle d'Angélique, et mademoiselle Dangeville celui de Lisette, qu'il augmenta sur-le-champ de cinq cents livres la pension de mille livres que ces deux grandes actrices tenaient déjà de la munificence royale. L'historien qui nous a transmis cette anecdote, et qui écrivait en 1775, ajoute : « Cette *faveur* « distinguée n'a eu lieu depuis pour personne. » S'il avait écrit de nos jours, il changerait certainement de langage. Mademoiselle Gaussin et mademoiselle Dangeville se jugeaient extrêmement *favorisées* par une pension de 1500 fr. C'est justement l'intérêt au denier vingt de la pension que l'on fait aux actrices qui leur ont succédé. Il est donc *mathématiquement* prouvé que le Théâtre-Français est vingt fois supérieur de nos jours à ce qu'il était au milieu du dernier siècle!

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.

ANGÉLIQUE, fille du marquis.

DORANTE, amant d'Angélique.

LISETTE, suivante d'Angélique.

LÉPINE, valet de Dorante.

La scène est à la campagne, dans la maison du marquis.

LE PRÉJUGÉ VAINCU.

SCÈNE I.

LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

VIENS, j'ai à te parler; entrons un moment dans cette salle.

LISETTE.

Eh bien! que me voulez-vous donc, monsieur de Lépaine, en me tirant comme ça à l'écart?

LÉPINE.

Premièrement, mon maître te prie de l'attendre ici.

LISETTE.

J'en sis d'accord; après?

LÉPINE.

Regarde-moi, Lisette, et devine le reste.

LISETTE.

Moi, je ne saurais; je ne devine jamais le reste, à moins qu'on ne me le dise.

LÉPINE.

Je vais donc t'aider; voici ce que c'est. J'ai besoin de ton cœur, ma fille.

LISETTE.

Tout de bon?

LÉPINE.

Et un si grand besoin que je ne puis pas m'en passer; il n'y a pas à répliquer, il me le faut.

LISETTE.

Dame! comme vous demandez ça! J'ai quasiment envie de crier au voleur.

LÉPINE.

Il me le faut, te dis-je, et bien complet avec toutes ses circonstances, je veux dire avec ta main et toute ta personne; je veux que tu m'épouses.

LISETTE.

Quoi! tout à l'heure?

LÉPINE.

A la rigueur, il le faudrait; mais j'entends raison, et, pour à présent, je me contenterai de ta parole.

LISETTE.

Vraiment! grand marci de la patience; mais vous avez là de furieuses volontés, monsieur de Lépaine!

LÉPINE.

Je te conseille de te plaindre! Comment donc! il n'y a que six jours que nous sommes ici, mon maître et moi; que six jours que je te connais, et la tête me tourne, et tu demandes quartier! Ce que j'ai perdu de raison depuis ce temps-là est incroyable; et, si je continue, il ne m'en restera pas pour me conduire jusqu'à demain. Allons vite, qu'on m'aime.

LISETTE.

Ça ne se peut pas, monsieur de Lépaine; ce n'est pas qu'ous ne soyais agriable; mais mon rang me le défend, je vous en informe; tout ce qui est comme

vous n'est pas mon pareil, à ce que m'a toujours dit ma maîtresse.

LÉPINE.

Ah! ah! me conseilles-tu d'ôter mon chapeau?

LISETTE.

Le chapeau et la familiarité itou.

LÉPINE.

Voilà pourtant un *itou* qui n'est pas de trop bonne maison[1]; mais une princesse peut avoir été mal élevée.

LISETTE.

Bonne maison! la nôtre était la meilleure de tout le village, et que trop bonne; c'est ce qui nous a ruinés. En un mot comme en cent, je suis la fille d'un homme qui était, en son vivant, procureur fiscal du lieu, et qui mourut l'an passé; ce qui a fait que notre jeune dame, faute de fille de chambre, m'a prise depuis trois mois chez elle, en guise de compagnie.

LÉPINE.

Avec votre permission et la sienne, je remets mon chapeau.

LISETTE.

A cause de quoi?

LÉPINE.

Je sais bien ce que je fais, fiez-vous à moi. Je ne

---

[1] *Voilà pourtant un* itou *qui n'est pas de trop bonne maison.* La vanité fondée sur la naissance ne paraît jamais plus ridicule que quand le défaut d'éducation en fait ressortir le vide. Comme c'est ce préjugé qui est le sujet de la pièce, Marivaux commence par le fronder dans la personne de la fille de monsieur le procureur fiscal; et l'on devine, à l'orgueil de cette servante bourgeoise, quel doit être celui de sa maîtresse, fille d'un marquis.

manque de respect ni au père ni aux enfans. Procureur fiscal, dites-vous?

LISETTE.

Oui; qui jugeait le monde, qui était honoré d'un chacun, qui avait un grand renom.

LÉPINE.

Bagatelle! Ce renom-là n'est pas comparable au bruit que mon père a fait dans sa vie. Je suis le fils d'un timbalier des armées du roi.

LISETTE.

Diantre!

LÉPINE.

Oui, ma fille; neveu d'un trompette, et frère aîné d'un tambour; il y a même du haut bois dans ma famille. Tout cela, sans vanité, est assez éclatant [1].

LISETTE.

Sans doute, et je me reprends; je trouve ça biau. Stapendant vous ne sarvez qu'un bourgeois.

LÉPINE.

Oui; mais il est riche.

LISETTE.

En lieu que moi, je suis à la fille d'un marquis.

LÉPINE.

D'accord; mais elle est pauvre.

---

[1] *Tout cela, sans vanité, est assez éclatant.* Toutes ces plaisanteries de Lépine sur *le bruit* des différentes professions exercées dans sa famille seraient d'assez mauvais goût, si elles n'avaient pas pour objet de repousser les ridicules prétentions de Lisette.

LISETTE.

Il m'apparaît que t'as raison, Lépaine ; je vois que ma maîtresse m'a trop haussé le cœur, et je me dédis ; je pense que je ne nous devons rian.

LÉPINE.

Excusez-moi, ma fille ; je pense que je me mésallie un peu, mais je n'y regarde pas de si près. La beauté est une si grande dame ! Concluons ; m'aimes-tu ?

LISETTE.

J'en serais consentante si vous ne vous en retourniais pas bientôt à Paris, vous autres.

LÉPINE.

Et si, dès aujourd'hui, on m'élevait à la dignité de concierge du château que nous avons à une lieue d'ici, votre ambition serait-elle satisfaite avec un mari de ce rang-là ?

LISETTE.

Tout-à-fait. Un mari comme toi, un châtiau, et notre amour ; me velà bian, pourvu que ça se soutienne.

LÉPINE.

A te voir si gaillarde, je vais croire que je te plais.

LISETTE.

Biaucoup, Lépaine ; tians, je sis franche ; t'avais besoin de mon cœur ; moi, j'avais faute du tian ; et ça m'a prins drès que je t'ai vu, sans faire semblant ; et quand il n'y aurait ni châtiau ni timbales dans ton affaire, je serais encore contente d'être ta femme.

LÉPINE.

Incomparable fille de fiscal, tes paroles ont de grandes douceurs !

LISETTE.

Je les prends comme elles viennent.

LÉPINE.

Donne-moi une main, que je l'adore ; la première venue.

LISETTE.

Tiens, prends ; la voilà.

SCÈNE II.

DORANTE, LÉPINE, LISETTE.

DORANTE, *voyant Lépine baiser la main de Lisette.*

Courage, mes enfans ; vous ne vous haïssez pas, ce me semble ?

LÉPINE.

Non, monsieur. C'est une concierge que j'arrête pour votre château ; je concluais le marché, et je lui donnais des arrhes.

DORANTE.

Est-il vrai, Lisette ? L'aimes-tu ? A-t-il raison de s'en vanter ? Je serais bien aise de le savoir.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à prendre qu'ous le savez, monsieur.

DORANTE.

Je t'entends.

LISETTE.

Que voulez-vous ? Il m'a tant parlé de sa raison pardue, d'épousailles, et des circonstances de ma parsonne ; il a si bian agencé ça avec vote châtiau, que me velà concierge ; autant vaut.

DORANTE.

Tant mieux, Lisette. J'aurai soin de vous deux. Lépine est un garçon à qui je veux du bien, et tu me parais une bonne fille.

LÉPINE.

Allons, la petite, ripostons par deux révérences, et partons ensemble. (Ils saluent.)

DORANTE.

Ah! çà, Lisette, puisqu'à présent je puis me fier à toi, je ne ferai point difficulté de te confier un secret; c'est que j'aime passionnément ta maîtresse, qui ne le sait pas encore; j'ai eu mes raisons pour le lui cacher. Malgré les grands biens que m'a laissés mon père, je suis d'une famille de simple bourgeoisie. Il est vrai que j'ai acquis quelque considération dans le monde; on m'a même déjà offert de très-grands partis.

LÉPINE.

Vraiment! tout Paris veut nous épouser.

DORANTE.

Je vais d'ailleurs être revêtu d'une charge qui donne un rang considérable; d'un autre côté, je suis étroitement lié d'amitié avec le marquis, qui me verrait volontiers devenir son gendre; et, malgré tout ce que je dis là pourtant, je me suis tu. Angélique est d'une naissance très-distinguée. J'ai observé qu'elle est plus touchée qu'une autre de cet avantage-là, et la fierté que je lui crois là-dessus m'a retenu jusqu'ici. J'ai eu peur, si je me déclarais sans précaution, qu'il ne lui échappât quelque trait de dédain, que je ne me

sens pas capable de supporter, que mon cœur ne lui pardonnerait pas; et je ne veux point la perdre, s'il est possible. Toi, qui la connais et qui as sa confiance, dis-moi ce qu'il faut que j'espère. Que pense-t-elle de moi? Quel est son caractère? Ta réponse décidera de la manière dont je dois m'y prendre.

LÉPINE.

Bon! c'est autant de marié; il n'y a qu'à parler franchement; c'est la manière.

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Faut cheminer doucement; il y a à prendre garde.

DORANTE.

Explique-toi.

LISETTE.

Écoutez, monsieur; je commence par le meilleur. C'est que c'est une fille comme il n'y en a point, d'abord. C'est folie que d'en chercher une autre; il n'y a de ça que cheux nous; ça se voit ici, et velà tout. C'est la pus belle humeur, le cœur le pus charmant, le pus benin!... Fâchez-la, ça vous pardonne; aimez-la, ça vous chérit; il n'y a point de bonté qu'alle ne possède; c'est une marveille, une admiration du monde, une raison, une libéralité, une douceur!... Tout le pays en rassotte.

LÉPINE.

Et moi aussi; ta merveille m'attendrit.

DORANTE.

Tu ne me surprends point, Lisette; j'avais cette opinion-là d'elle.

LISETTE.

Ah! çà, vous l'aimez, dites-vous? Je vous avise qu'alle s'en doute.

DORANTE.

Tout de bon?

LISETTE.

Oui, monsieur; alle en a pris la doutance dans votre œil, dans vos révérences, dans le respect de vos paroles.

DORANTE.

Elle t'en a donc dit quelque chose?

LISETTE.

Oui, monsieur; j'en discourons parfois. Lisette, ce me fait-elle, je crois que ce garçon de Paris m'en veut; sa civilité me le montre. C'est votre beauté qui li oblige, ce li fais-je. Alle repart : Ce n'est pas qu'il m'en sonne mot; car il n'oserait; ma qualité l'empêche. Ça vienra, ce li dis-je. Oh! que nenni, ce me dit-elle; il m'appriande trop; je serais pourtant bian aise d'être cartaine, à celle fin de n'en plus douter. Mais il vous fâchera s'il s'enhardit, ce li dis-je. Vraiment oui, ce dit-elle; mais faut savoir à qui je parle; j'aime encore mieux être fâchée que douteuse [1].

---

[1] *J'aime encore mieux être fâchée que douteuse. Douteuse* veut dire ici *incertaine;* ce mot n'a jamais cette acception. Il est permis d'employer le patois en faisant parler des gens de la campagne, mais il ne l'est pas de détourner un mot français du sens généralement adopté par l'usage. Du reste, le caractère d'Angélique est supérieurement exposé; il y a de l'adresse à lui avoir donné tant de belles qualités; le travers qui seul fait contraste avec elles, n'en devient que plus saillant.

LÉPINE.

Ah! que cela est bon, monsieur! comme l'amour nous la mitonne!

LISETTE.

Eh! oui, c'est mon opinion itou. Hier encore, je li disais, toujours à vote endroit : Madame, queu dommage qu'il soit bourgeois de nativité! Que c'est une belle prestance d'homme! Je n'avons point de noblesse qui ait cette philosomie-là : alle est magnifique. Pardi! quand ce serait pour la face d'un prince. T'as raison, Lisette, me repart-elle; oui, ma fille, c'est dommage. Cette nativité est fâcheuse; car le personnage est agriable; il fait plaisir à considérer; je n'en vas pas à l'encontre.

DORANTE.

Mais, Lisette, suivant ce que tu me rapportes là, je pourrais donc risquer l'aveu de mes sentimens?

LISETTE.

Ah! monsieur, qui est-ce qui sait ça? Parsonne. Alle a de la raison en tout et partout, hors dans cette affaire de noblesse. Faut pas vous tromper, il n'y a que les gentilshommes qui soyont son prochain; le reste est quasiment de la formi pour elle. Ce n'est pas que vous ne li plaisiais. S'il n'y avait que son cœur, je vous dirais : Il vous attend, il n'y a qu'à le prendre; mais cette gloire est là qui le garde; ce sera elle qui gouvarnera ça, et faudrait trouver queuque manigance.

LÉPINE.

Attaquons, monsieur. Qu'est-ce que c'est que la gloire? Elle n'a vaillant que des cérémonies.

DORANTE.

Mon intention, Lisette, était d'abord de t'engager à me servir auprès d'Angélique; mais cela serait inutile, à ce que je vois, et il me vient une autre idée. Je sors d'avec le marquis, à qui, sans me nommer, j'ai parlé d'un très-riche parti qui se présentait pour sa fille; et sur tout ce que je lui en ai dit, il m'a permis de le proposer à Angélique; mais je juge à propos que tu la préviennes avant que je lui parle.

LISETTE.

Et que li dirai-je?

DORANTE.

Que je t'ai interrogée sur l'état de son cœur, et que j'ai un mari à lui offrir. Comme elle croit que je l'aime, elle soupçonnera que c'est moi, et tu lui diras qu'à la vérité je n'ai pas dit qui c'était, mais qu'il t'a semblé que je parlais pour un autre, pour quelqu'un d'une condition égale à la mienne.

LISETTE.

D'un autre bourgeois ainsi que vous?

LÉPINE.

Oui-dà; pourquoi non? Cette finesse-là a je ne sais quoi de mystérieux et d'obscur, où j'aperçois quelque chose.... qui n'est pas clair.

LISETTE.

Moi, j'aperçois qu'alle sera furieuse, qu'alle va choir en indignation, par dépit. Peut-être qu'alle vous excuserait, vous, maugré la bourgeoisie; mais n'y aura pas de marci pour un pareil à vous; alle dé-

grignera votre homme [1], alle dira que c'est du fretin.

DORANTE.

Oui, je m'attends bien à des mépris ; mais je ne les éviterais peut-être pas si je me déclarais sans détour, et ils ne me laisseraient plus de ressource ; au lieu qu'alors ils ne s'adresseront pas à moi.

LÉPINE.

Fort bien!

LISETTE.

Oui, je comprends ; ce ne sera pas vous qui aurez eu les injures, ce sera l'autre ; et pis, quand alle saura que c'est vous.....

DORANTE.

Alors l'aveu de mon amour sera tout fait ; je lui aurai appris que je l'aime, et n'aurai point été personnellement rejeté ; de sorte qu'il ne tiendra encore qu'à elle de me traiter avec bonté.

LISETTE.

Et de dire : C'est une autre histoire, je ne parlais pas de vous.

LÉPINE.

Et voilà précisément ce que j'ai tout d'un coup deviné, sans avoir eu l'esprit de le dire.

LISETTE.

Ce tournant-là me plaît ; et même, faut d'abord

---

[1] *Alle dégrignera votre homme*. Que veut dire Lisette? Que signifie ce mot barbare, *dégrigner?* Probablement, et d'après le sens général de la phrase, *décrier*, *ravaler ;* ici la conjecture étymologique est en défaut.

que je vous en procure des injures, à celle fin que ça vous profite après. Mais je la vois qui se promène sur la terrasse. Allez-vous-en, monsieur, pour me bailler le temps de la dépiter envars vous. (Dorante et Lépine s'en vont, Lisette les rappelle.) A propos, monsieur, faut itou que vous li touchiais une petite parole sur ce que Lépaine me recharche; j'ai ma finesse à ça, que je vous conterai.

DORANTE.

Oui-dà !

LÉPINE.

Je te donne mes pleins pouvoirs.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Il me semblait de loin avoir vu Dorante avec toi.

LISETTE.

Vous n'avez pas la barlue, madame, et il y a bian des nouvelles. C'est monsieur Dorante li-même, qui s'inquiète comment vous va le cœur, et si parsonne ne l'a prins; c'est mon galant Lépaine qui demande après le mien. Est-ce que ça n'est pas bian ?

ANGÉLIQUE.

L'intérêt que Dorante prend à mon cœur ne m'est point nouveau; tu sais les soupçons que j'avais déjà là-dessus, et Dorante est aimable; mais malheureusement il lui manque de la naissance, et je souhaiterais qu'il en eût; j'ai même eu besoin quelquefois de me ressouvenir qu'il n'en a point.

LISETTE.

Oh bian ! ce n'est pas la peine de vous ressouvenir de ça ; vous voilà exempte de mémoire.

ANGÉLIQUE.

Comment ! l'aurais-tu rebuté ? et renonce-t-il à moi, dans la peur d'être mal reçu ? Quel discours lui as-tu donc tenu ?

LISETTE.

Aucun ; il n'a peur de rian ; il n'a que faire de renoncer ; il ne vous veut pas ; c'est seulement qu'il est le commis d'un autre.

ANGÉLIQUE.

Que me contes-tu là ? Qu'est-ce que c'est que le commis d'un autre?

LISETTE.

Oui ; d'un je ne sais qui, d'un mari tout prêt qu'il a en main, et qu'il désire de vous présenter par-devant notaire ; un homme jeune, opulent, un bourgeois de sa sorte.

ANGÉLIQUE.

Dorante est bien hardi !

LISETTE.

Oh ! pour ça, oui, bian téméraire envars une damoiselle de votre étoffe, et de la conséquence de vos père et mère ; ça m'a donné un scandale !....

ANGÉLIQUE.

Pars tout à l'heure ; va lui dire que je me sens offensée de la proposition qu'il a dessein de me faire, et que je n'en veux point entendre parler.

LISETTE.

Et que cet acabit de mari n'est pas capable d'être voute homme ; allons.

ANGÉLIQUE.

Attends ; laisse-le venir. Dans le fond, il est au-dessous de moi d'être si sérieusement piquée.

LISETTE.

Oui, la moquerie suffit ; il n'y a qu'à lever l'épaule avec du petit monde.

ANGÉLIQUE.

Je ne reviens pas de mon étonnement, je l'avoue.

LISETTE.

Je sis tout ébahie ; car j'ons veu des mines d'amoureux, et il en avait une pareille ; je vous prends à témoin.

ANGÉLIQUE.

Jusque-là que j'ai craint qu'à la fin il ne m'obligeât à le refuser lui-même. Je m'imaginais qu'il m'aimait ; je ne le soupçonnais pas, je le croyais.

LISETTE.

Avoir un visage qui ment, est-il parmis ?

ANGÉLIQUE.

Non, Lisette ; il n'a été que ridicule, et c'est nous qui nous trompions. Ce sont ses petites façons doucereuses et soumises que nous avons prises pour de l'amour ; c'est manque de monde. Ces petits messieurs-là, pour avoir bonne grâce, croient qu'il n'y a qu'à se prosterner et à dire des fadeurs ; ils n'en savent pas davantage.

LISETTE.

Encore, s'il parlait pour son compte, je li pardonnerais quasiment; car je le trouvais joli, comme vous le trouviais itou, à ce qu'ous m'avez dit.

ANGÉLIQUE.

Joli? Je ne parlais pas de sa figure; je ne l'ai jamais trop remarquée; non qu'il ne soit assez bien fait; ce n'est pas là ce que je conteste.

LISETTE.

Pardi! non; n'y a pas de rancune à ça; c'est un malappris qui est bian tourné, et pis c'est tout.

ANGÉLIQUE.

Qui a l'air assez commun pourtant, l'air de ces gens-là; mais ce qu'il avait d'aimable pour moi, c'est son attachement pour mon père, à qui même il a rendu quelque service; voilà ce qui le distinguait à mes yeux, comme de raison.

LISETTE.

La belle magnière de penser! Ce que c'est que d'aimer son père!

ANGÉLIQUE.

La reconnaissance va loin dans les bons cœurs; elle a quelquefois tenu lieu d'amour [1].

---

[1] *La reconnaissance va loin dans les bons cœurs; elle a quelquefois tenu lieu d'amour.* Maxime générale, et dont le lecteur a déjà fait l'application à celle qui l'énonce. Les superbes dédains d'Angélique ne tiendront pas contre les services qu'un aussi bel homme que Dorante a eu le bonheur de rendre à son père.

LISETTE.

Cette reconnaissance-là, alle vous aurait menée à la noce, ni pus ni moins.

ANGÉLIQUE.

Enfin, heureusement m'en voilà débarrassée ; car quelquefois, à dire vrai, l'amour que je lui croyais ne laissait pas de m'inquiéter.

LISETTE.

Oui ; mais, de Lépaine que ferai-je, moi, qui sis participante de votre rang?

ANGÉLIQUE.

Ce qu'une fille raisonnable, qui m'appartient et qui est née quelque chose, doit faire d'un valet qui ne lui convient pas, et du valet d'un homme qui manque aux égards qu'il me doit.

LISETTE.

Ça suffit. S'il retourne à moi, je vous li garde son petit fait..... et je vous recommande le maître. Le voilà qui rôde à l'entour d'ici, et je m'échappe afin qu'il arrive. Je repasserons pour savoir les nouvelles.

SCÈNE IV.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE.

Oserais-je, sans être importun, madame, vous demander un instant d'entretien?

ANGÉLIQUE.

Importun, Dorante! pouvez-vous l'être avec nous? Voilà un début bien sérieux. De quoi s'agit-il?

DORANTE.

D'une proposition que monsieur le marquis m'a permis de vous faire, qu'il vous rend la maîtresse d'accepter ou non, mais dont j'hésite à vous parler, et que je vous conjure de me pardonner, si elle ne vous plaît pas.

ANGÉLIQUE.

C'est donc quelque chose de bien étrange? Attendez; ne serait-il pas question d'un certain mariage, dont Lisette m'a déjà parlé?

DORANTE.

Je ne l'avais pas priée de vous prévenir; mais c'est de cela même, madame.

ANGÉLIQUE.

En ce cas-là, tout est dit, Dorante; Lisette m'a tout conté. Vos intentions sont louables, et votre projet ne vaut rien. Je vous promets de l'oublier. Parlons d'autre chose.

DORANTE.

Mais, madame, permettez-moi d'insister; le récit de Lisette peut n'être pas exact.

ANGÉLIQUE.

Dorante, si c'est de bonne foi que vous avez craint de me fâcher, la manière dont je m'explique doit vous arrêter, ce me semble; et je vous le répète encore, parlons d'autre chose.

DORANTE.

Je me tais, madame, pénétré de douleur de vous avoir déplu.

ANGÉLIQUE, riant.

Pénétré de douleur! C'en est trop; il ne faut point être si affligé, Dorante. Vos expressions sont trop fortes; vous parlez de cela comme du plus grand des malheurs!

DORANTE.

C'en est un très-grand pour moi, madame, que de vous avoir déplu. Vous ne connaissez ni mon attachement ni mon respect.

ANGÉLIQUE.

Encore? Je vous déclare, moi, que vous me désespérez, si vous ne vous consolez pas. Consolez-vous donc par politesse, et changeons de matière. Aurons-nous le plaisir de vous avoir encore ici quelque temps? Comptez-vous y faire un peu de séjour?

DORANTE.

Je serais trop heureux de pouvoir y demeurer toute ma vie, madame....

ANGÉLIQUE.

Tout de bon! Et moi, trop enchantée de vous y voir pendant toute la mienne. Continuez.

DORANTE.

Je n'ose plus vous répondre, madame.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? Je parle votre langage; je réponds à vos exagérations par les miennes. On dirait que votre souverain bonheur consiste à ne me pas perdre de vue, et j'en serais fâchée. Vous avez une douleur profonde pour avoir pensé à un mariage dont je me contente de rire; vous montrez une tristesse mortelle, parce

que je vous empêche de répéter ce que Lisette m'a déjà dit. Eh mais! vous succomberez sous tant de chagrins; il n'y va pas moins que de votre vie, s'il faut vous en croire.

DORANTE.

Souffrirez-vous que je parle, madame? Il n'y a rien de moins incroyable que le plaisir infini que j'aurais à vous voir toujours, rien de plus croyable que l'extrême confusion que j'ai de vous avoir indisposée contre moi, rien de plus naturel que d'être touché autant que je le suis de ne pouvoir du moins me justifier auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Je les sais vos justifications; vous les mettriez en plusieurs articles, et je vais les réduire en un seul; c'est que celui que vous me proposez est extrêmement riche. N'est-ce pas là tout?

DORANTE.

Ajoutez-y, madame, que c'est un honnête homme.

ANGÉLIQUE.

Eh! sans doute. Je vous dis qu'il est riche; c'est la même chose.

DORANTE.

Ah! madame, ne fût-ce qu'en ma faveur, ne confondons pas la probité avec les richesses. Daignez vous ressouvenir que je suis riche aussi, et que je mérite qu'on les distingue.

ANGÉLIQUE.

Cela ne vous regarde pas, Dorante, et je vous excepte; mais que vous me disiez qu'il est honnête

homme, il ne lui manquerait plus que de ne pas l'être!

DORANTE.

Il est d'ailleurs estimé, connu, destiné à un poste important.

ANGÉLIQUE.

Sans doute; on a des places et des dignités avec de l'argent; elles ne sont pas glorieuses. Venons au fait. Quel est-il, votre homme?

DORANTE.

Simplement un homme de bonne famille, mais à qui, malgré cela, madame, on offre actuellement de très-grands partis.

ANGÉLIQUE.

Je vous crois; on voit de tout dans la vie.

DORANTE.

Je me tais, madame; votre opinion est que j'ai tort, et je me condamne.

ANGÉLIQUE.

Croyez-moi, Dorante, vous estimez trop les biens, et le bon usage que vous faites des vôtres vous excuse; mais, entre nous, que ferais-je avec un homme de cette espèce-là? Car la plupart de ces gens-là sont des espèces[1], vous le savez. L'honnête homme d'un certain état n'est pas l'honnête homme du mien. Ce sont

---

[1] *La plupart de ces gens-là sont des espèces.* Cette dureté méprisante ne paraît nullement motivée. Dorante, par l'obscurité de sa naissance, appartient à la classe de *ces espèces;* Angélique l'aime au fond du cœur; elle vient de déclarer l'estime et même la recon-

d'autres façons, d'autres sentimens, d'autres mœurs, presqu'un autre honneur; c'est un autre monde. Votre ami me rebuterait, et je le gênerais.

DORANTE.

Ah! madame, épargnez-moi, je vous prie; vous m'avez promis d'oublier mon tort, et je compte sur cette bonté-là dans ce moment même.

ANGÉLIQUE.

Pour vous prouver que je n'y songe plus, j'ai envie de vous prier de rester encore avec nous quelque temps; vous me verrez peut-être incessamment mariée.

DORANTE.

Comment, madame?

ANGÉLIQUE.

J'ai un de mes parens qui m'aime, et que je ne hais pas; qui est actuellement à Paris, où il suit un procès important dont le gain est presque sûr, et qui n'attend que ce succès pour venir demander ma main.

DORANTE.

Et vous l'aimez, madame?

ANGÉLIQUE.

Nous nous connaissons dès l'enfance.

DORANTE.

J'ai abusé trop long-temps de votre patience, et je me retire toujours pénétré de douleur.

---

naissance dont elle est pénétrée pour lui. Quelle que soit la violence de ses préjugés nobiliaires, elle ne peut avoir aucun motif raisonnable d'insulter à ce point un honnête homme par une dénomination gratuitement outrageante.

ANGÉLIQUE, à part.

Toujours cette douleur! il faut qu'il ait une manie pour ces grands mots-là.

DORANTE, revenant.

J'oubliais de vous prévenir sur une chose, madame. Lépine, à qui je destine une récompense de ses services, voudrait épouser Lisette, et je lui défendrai d'y penser, si vous me l'ordonnez.

ANGÉLIQUE.

Lisette est une fille de famille qui peut trouver mieux, monsieur, et je ne vois pas que votre Lépine lui convienne.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LE MARQUIS, arrêtant Dorante.

Ah! vous voilà, Dorante? Vous avez sans doute proposé à ma fille le mariage dont vous m'avez parlé? L'acceptez-vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Non, mon père; vous m'avez laissé la liberté d'en décider, à ce que m'a dit monsieur; et vous avez bien prévu, je pense, que je ne l'accepterais pas.

LE MARQUIS.

Point du tout, ma fille; j'espérais tout le contraire. Dès que c'est Dorante qui le propose, ce ne peut être qu'un de ses amis, et, par conséquent, un homme très-estimable, qui doit d'ailleurs avoir un rang, et que vous auriez pu épouser avec l'approbation de tout

le monde. Cependant ce sont là de ces choses sur lesquelles il est juste que vous restiez la maîtresse.

ANGÉLIQUE.

Je sais vos bontés pour moi, mon père ; mais je ne croyais pas m'être éloignée de vos intentions.

DORANTE.

Pour moi, monsieur, la répugnance de madame ne me surprend point. J'aurais assurément souhaité qu'elle ne l'eût point eue ; son refus me mortifie plus que je ne puis l'exprimer, mais j'avoue en même temps que je ne le blâme point. Née ce qu'elle est, c'est une noble fierté qui lui sied, et qui est à sa place ; aussi le mari que je proposais, et dont je sais les sentimens comme les miens, n'osait-il se flatter qu'on lui ferait grâce, et ne voyait que son amour et que son respect qui fussent dignes de madame.

ANGÉLIQUE.

La vérité est que je n'aurais pas cru avoir besoin d'excuse auprès de vous, mon père ; et je m'imaginais que vous aimeriez mieux me voir au baron, qu'il ne tient qu'à moi d'épouser s'il gagne son procès.

LE MARQUIS.

Il l'a gagné, ma fille ; le voilà en état de se marier, et vous serez contente.

ANGÉLIQUE.

Il l'a gagné, mon père ? Quoi ! sitôt[1] ?

---

[1] *Il l'a gagné, mon père ? Quoi ! sitôt ?* Charmante naïveté, qui trahit la violence que se faisait Angélique en paraissant désirer la réussite du procès de son parent.

LE MARQUIS.

Oui, ma fille. Voici une lettre que je viens de recevoir de lui, et qu'il a écrite la veille de son départ. Il me mande qu'il vient vous offrir sa fortune, et nous le verrons peut-être ce soir. Vous m'aviez paru jusqu'ici très-médiocrement prévenue en sa faveur, vous avez changé. Puisse-t-il mériter la préférence que vous lui donnez ! Si vous voulez lire sa lettre, la voilà.

DORANTE.

Je pourrais être de trop dans ce moment-ci, monsieur, et je vous laisse seuls.

LE MARQUIS.

Non, Dorante, je n'ai rien à dire, et je n'aurais d'ailleurs aucun secret pour vous. Mais, de grâce, satisfaites ma juste curiosité. Quel est cet honnête homme de vos amis qui songeait à ma fille, et qui se serait cru si heureux de partager ses grands biens avec elle? En vérité, nous lui devons du moins de la reconnaissance. Il aime tendrement Angélique, dites-vous? Où l'a-t-il vue, depuis six ans qu'elle est sortie de Paris?

DORANTE.

C'est ici, monsieur.

LE MARQUIS.

Ici, dites-vous?

DORANTE.

Oui, monsieur, et il y possède même une terre.

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle personne que cela puisse regar-

der. Son nom, s'il vous plaît? Vous ne risquez rien à nous le dire.

DORANTE.

C'est moi, monsieur [1].

LE MARQUIS.

C'est vous?

ANGÉLIQUE, à part.

Qu'entends-je!

LE MARQUIS.

Ah! Dorante, que je vous regrette!

DORANTE.

Oui, monsieur; c'est moi à qui l'amour le plus tendre avait imprudemment suggéré un projet dont il ne me reste plus qu'à demander pardon à madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous en veux point, Dorante; j'en suis bien éloignée, je vous assure.

DORANTE.

Vous voyez à présent, madame, que ma douleur tantôt n'était point exagérée, et qu'il n'y avait rien de trop dans mes expressions.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison; je me trompais.

LE MARQUIS.

Sans son inclination pour le baron, je suis persuadé qu'Angélique vous rendrait justice dans cette occur-

---

[1] *C'est moi, monsieur.* Dorante ne craint plus de se déclarer. Il croit ne devoir plus rien ménager, quand il croit n'avoir plus rien à perdre.

rence-ci ; mais il ne me reste plus que l'autorité de père, et vous n'êtes pas homme à vouloir que je l'emploie.

DORANTE.

Ah ! monsieur, de quoi parlez-vous ? Votre autorité de père ! Suis-je digne que madame vous entende seulement prononcer ces mots-là pour moi !

ANGÉLIQUE.

Je ne vous accuse de rien, et je me retire.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORANTE.

LE MARQUIS.

Que j'aurais été content de vous voir mon gendre !

DORANTE.

C'est une qualité qui, de toutes façons, aurait fait le bonheur de ma vie, mais qui n'aurait pu ajouter à l'attachement que j'ai pour vous.

LE MARQUIS.

Je vous crois, Dorante, et je ne saurais douter de votre amitié ; j'en ai trop de preuves ; mais je vous en demande encore une.

DORANTE.

Dites, monsieur, que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas ici le moment de m'expliquer ; je suis d'ailleurs pressé d'aller donner quelques ordres pour une affaire qui regarde le baron. Je n'ai, au reste,

qu'une simple complaisance à vous demander; puis-je me flatter de l'obtenir ?

DORANTE.

De quoi n'êtes-vous pas le maître avec moi ?

LE MARQUIS.

Adieu ; je vous reverrai tantôt.

SCÈNE VII.

LÉPINE, LISETTE, DORANTE.

DORANTE.

Je la perds sans ressource ! Il n'y a plus d'espérance pour moi !

LISETTE.

Je vous guettons, monsieur. Or sus, qu'y a-t-il de nouviau ?

LÉPINE.

Comment vont nos affaires de votre côté ?

DORANTE.

On ne peut pas plus mal. Je pars demain. Elle a une inclination ; Lisette, tu ne m'avais pas parlé d'un baron qui est son parent, et qu'elle attend pour l'épouser.

LISETTE.

N'est-ce que ça ? Moquez-vous de son baron, je sais le fond et le tréfond. Faut qu'alle soit bian dépitée pour avoir parlé de la magnière. Tant mieux ; que le baron vienne, il la hâtera d'aller. Gageons qu'alle a été bian rudanière envars vous, bian ridicule et malhonnête.

DORANTE.

J'ai été fort maltraité.

LÉPINE.

Voilà notre compte.

LISETTE.

Ça va comme un charme. Sait-elle qu'ous êtes l'homme?

DORANTE.

Eh! sans doute; mais cela n'a produit qu'un peu plus de douceur et de politesse.

LISETTE.

C'est qu'alle fait déjà la chatemite; velà le repenti qui l'amende.

LÉPINE.

Oui, cette fille-là est dans un état violent.

DORANTE.

Je vous dis que je me suis nommé, et que son refus subsiste.

LISETTE.

Eh! c'est cette gloire, mais ça s'en ira; velà que ça meurit, faut que ça tombe; j'en avons la marque; à telles enseignes que tantôt....

LÉPINE.

Pesez ce qu'elle va dire.

DORANTE.

Lisette se trompe à force de zèle.

LISETTE.

Paix; sortez d'ici. Je la vois qui vient en rêvant. Allez-vous-en, de peur qu'alle ne vous rencontre. N'oublie pas de venir pour la besogne que tu sais, et

que tu diras à monsieur, entends-tu, Lépaine? Je nous varrons pour le conseil.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Qu'est-ce donc, madame? Vous velà bian pensive! J'ons rencontré ce petit bourgeois, qui avait l'air pus sot! pus benêt! sa philosomie était pus longue! alle ne finissait point; c'était un plaisir. C'est que vous avez bian rabroué le freluquet, n'est-ce pas? Contez-moi ça, madame.

ANGÉLIQUE.

Freluquet! Je n'ai jamais dit que c'en fût un; ce n'est pas là son défaut.

LISETTE.

Dame! vous l'avez appelé *petit monsieur;* et un petit monsieur, c'est justement et à point un freluquet; il n'y a pas pus à pardre ou à gagner sur l'un que sur l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! j'ai eu tort; je n'ai point à me plaindre de lui.

LISETTE.

Ouais! point à vous plaindre de li! Comment, marci de ma vie! Dorante n'est pas un mal apprins, après l'impartinence qu'il a commise envars la révérence due à votre qualité?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle est grossière! Crie, crie encore plus fort, afin qu'on t'entende.

LISETTE.

Eh bian! il n'y a qu'à crier pus bas.

ANGÉLIQUE.

C'est toi qui n'es qu'une étourdie, qui n'as pas eu le moindre jugement avec lui.

LISETTE.

Ça m'étonne. J'ons pourtant cotume d'avoir toujours mon jugement.

ANGÉLIQUE.

Tu as tout entendu de travers, te dis-je; tu n'as pas eu l'esprit de voir qu'il m'aimait. Tu viens me dire qu'il a disposé de ma main pour un autre, et c'était pour lui qu'il la demandait. Tu me le peins comme un homme qui me manque de respect, et point du tout; c'est qu'on n'en eut jamais tant pour personne, c'est qu'il en est pénétré.

LISETTE.

Où est-ce qu'alle est donc cette pénétration, puisqu'il a prins la licence d'aller vous déclarer *je vous aime,* maugré vote importance?

ANGÉLIQUE.

Eh! non, brouillonne, non; tu ne sais encore ce que tu dis. Je ne le saurais pas son amour, je ne ferais que le soupçonner, sans le détour qu'il a pris pour me l'apprendre. Il lui a fallu un détour! N'est-ce pas là un homme bien hardi, bien digne de l'accueil que

tu lui as attiré de ma part? En vérité, il y a des momens où je suis tentée de lui en faire mes excuses, et je le devrais peut-être.

LISETTE.

Prenez garde à vote grandeur; alle est bian douillette en cette occurrence.

ANGÉLIQUE.

Écoute, je ne te querelle point; mais ta bévue me met dans une situation bien fâcheuse.

LISETTE.

Eh! d'où viant? Est-ce qu'ous êtes obligée d'honorer cet homme, à cause qu'il vous aime? Est-ce que son inclination vous commande? Il vous l'a déclarée par un tour? Eh bian! qu'il torne. Ne tiant-il qu'à torner pour avoir la main du monde? Où est l'embarras? Quand vous auriez su d'abord que c'était li, c'était vote intention d'être suparbe, vous l'auriez rabroué pas moins.

ANGÉLIQUE.

Eh! qu'en sais-je? De la manière dont je vois mon père mortifié de mon refus, je ne saurais répondre de ce que j'aurais fait. Tu sais de quoi je suis capable pour lui plaire; je n'entends point raison là-dessus.

LISETTE.

Ça est bian, et mêmement vénérable; mais vote père est bonhomme; il ne voudrait pas vous bailler de petites gens en mariage. Faut donc qu'il ne s'y connaisse pas, puisqu'il désire que vous épousiais un homme comme ça.

ANGÉLIQUE.

Mais, c'est que Dorante n'est pas un homme *comme ça*. Tu le confonds toujours avec ce je ne sais qui dont tu m'as parlé, et ce n'est pas là Dorante.

LISETTE.

C'est que ma mémoire se brouille, rapport à cet autre.

ANGÉLIQUE.

Dorante n'a pas fait sa fortune ; il l'a trouvée toute faite. Dorante est de très-bonne famille, et très-distinguée, quoique sans noblesse ; de ces familles qui vont à tout, qui s'allient à tout. Dorante épousera qui il voudra : c'est d'ailleurs un fort honnête homme.

LISETTE.

Oh ! pour ça oui, un gentil caractère, un brave cœur, qui se trouvait là de rencontre.

ANGÉLIQUE.

Et, en vérité, Lisette, beaucoup plus aimable que je ne pensais. Cette aventure-ci m'a appris à le connaître ; mon père a raison. Je ne suis point surprise qu'il le regrette, et qu'il soit mortifié de me donner au baron.

LISETTE.

Au baron ! Est-ce que vous allez être sa baronne ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! vraiment, mon père l'attend pour nous marier ; car il croit que je l'aime ; il n'en est rien.

LISETTE.

Eh ! pardi ! n'y a qu'à li dire qu'il s'abuse.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a donc qu'à lui dire aussi que je suis folle; car c'est moi qui l'ai persuadé que je l'aimais.

LISETTE.

Eh! pourquoi avoir jeté cette bourde-là en avant?

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi? Ce n'est pas là tout; je l'ai fait accroire à Dorante lui-même.

LISETTE.

Et la cause?

ANGÉLIQUE.

Sait-on ce qu'on dit quand on est fâchée? C'était pour le braver, et dans la peur qu'il ne se fût flatté que je ne le haïssais pas.

LISETTE.

C'est par trop finasser aussi. Mais pour à l'égard du baron, il y aura du répit; car il est à Paris qui plaide; les procureurs et les avocats ne le lâcheront pas sitôt, et j'avons de la marge.

ANGÉLIQUE.

Eh! point du tout. Il arrive, ce malheureux baron; il a gagné son maudit procès que l'on croyait immortel, qui ne devait jamais finir que dans cent ans; il l'a gagné par je ne sais quelle protection qu'on lui a procurée; car il y a toujours des gens qui se mêlent de ce dont ils n'ont que faire. Enfin, il arrive ce soir; il entre peut-être actuellement dans la cour du château.

LISETTE.

Faut vous tirer de là, coûte qui coûte.

ANGÉLIQUE.

A quelque prix que ce soit; tu penses fort bien.

LISETTE.

Faut demander du temps d'abord.

ANGÉLIQUE.

Du temps? Cela ne me raccommodera pas avec mon père.

LISETTE.

Oh! dame, vote père! il ne songe qu'à son Dorante.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, son Dorante! que t'a-t-il fait? Car il me semble que ta fureur est que je le haïsse.

LISETTE.

Moi?

ANGÉLIQUE.

Mais oui; tu as de l'antipathie pour lui, je l'ai remarqué.

LISETTE.

C'est que je sais que vous ne l'aimez pas.

ANGÉLIQUE.

Ce serait mon affaire. Je n'ai point d'aversion pour lui, et c'en est assez pour une fille raisonnable.

LISETTE.

Le pus principal, c'est ce baron qui arrive.

ANGÉLIQUE.

Eh! laisse là ce baron éternel.

LISETTE.

Eh bian! madame, prenez donc l'autre.

ANGÉLIQUE.

Ma difficulté est que je l'ai refusé, qu'il s'est nommé, et que je n'ai rien dit.

LISETTE.

N'y a qu'à le rappeler.

ANGÉLIQUE.

Ah ! voilà ce que je ne saurais faire ; je ne me résoudrai jamais à cette humiliation-là [1].

LISETTE.

Allons, c'est bien fait, et vive la grandeur ! Plutôt mourir que d'avoir l'affront d'être honnête !

ANGÉLIQUE.

Tout ce que tu me proposes est extrême. J'imagine pourtant un moyen de renouer avec lui sans me compromettre.

LISETTE.

Lequeul ?

ANGÉLIQUE.

Un moyen qui te sera même avantageux, et je suis d'avis que tu ailles le trouver de ma part.

LISETTE.

Tenez ; je vois Lépaine qui passe ; baillez-li vote orde.

ANGÉLIQUE.

Appelle-le.

---

[1] *Je ne me résoudrai jamais à cette humiliation-là.* Le caractère d'Angélique se soutient admirablement ; c'est la lutte de l'amour contre sa passion dominante, l'orgueil. Ces sortes de combats sont toujours au théâtre une source inépuisable d'intérêt.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR, monsieur de Lépaine, approchez-vous vers madame.

LÉPINE.

Que lui plaît-il à madame ?

ANGÉLIQUE.

Va, je te prie, informer ton maître que j'aurais un mot à lui dire.

LÉPINE.

Je l'en informerai le plus vite que je pourrai, madame; car je vais si lentement... Je n'ai le cœur à rien. Ah!

ANGÉLIQUE.

Que signifie donc ce soupir? On dirait qu'il vient de pleurer.

LÉPINE.

Oui, madame, j'ai pleuré; je pleure encore, et je n'y renonce pas; j'en ai peut-être pour le reste de l'année, qui n'est pas bien avancée. Je suis homme à faire des cris de désespéré, sans respect de personne.

LISETTE.

Miséricorde!

ANGÉLIQUE.

Il m'alarme. Qu'est-il donc arrivé?

LÉPINE.

Hélas! vous le savez bien, madame, vous qui nous

renvoyez tous deux, mon maître et moi, comme de trop minces personnages; ce qui fait que nous partons.

ANGÉLIQUE.

Entends-tu, Lisette ? ils partent.

LISETTE.

Je serons boudées par monsieur le marquis.

ANGÉLIQUE.

Il ne me le pardonnera pas, Lisette, et Dorante le sait bien.

LÉPINE.

Il se retire à demi mort, et moi aussi.

ANGÉLIQUE.

Ah! le méchant homme!

LISETTE.

Oui, il y a de la malice à ça.

LÉPINE.

Nous n'arriverons jamais à Paris que défunts, quoique à la fleur de notre âge; car nous méritions de vivre. Mais vous nous poignardez, et c'est la valeur de deux meurtres que vous vous reprocherez quelque jour.

ANGÉLIQUE.

Il me fait tout le mal qu'il peut.

LISETTE.

Pour l'attraper, je l'épouserais.

ANGÉLIQUE, *à Lépine.*

Va le chercher, te dis-je. Où est-il ?

LÉPINE.

Je n'en sais rien, madame, ni lui non plus; car

nous sommes comme des égarés, surtout depuis que nos ballots sont faits.

LISETTE.

Cela se passera par les chemins; vous garirez au grand air.

ANGÉLIQUE.

Non, non; console-toi, Lépine. Il faudra bien du moins que Dorante retarde de quelques jours; car, toute réflexion faite, j'allais dire à Lisette que j'approuve qu'elle t'épouse; et ton maître, qui t'aime, assistera sans doute à ton mariage. Lisette ne voulait que mon consentement, et je le donne. Va, hâte-toi de l'en instruire.

LÉPINE, *sautant de joie.*

Je suis guéri!

LISETTE.

Votre consentement, madame! Oh! que nenni. Vous me considérez trop pour ça, et je m'en vais. Vote sarvante, monsieur de Lépaine.

LÉPINE.

Je retombe.

ANGÉLIQUE.

Restez, Lisette; je vous défends de sortir : j'ai quelque chose à vous dire. (*A Lépine.*) Attends que je lui parle, et éloigne-toi de quelques pas.

LÉPINE.

Oui, madame; mon état a besoin de secours.

ANGÉLIQUE, *à l'écart à Lisette.*

Que vous êtes haïssable! N'est-on pas bien récom-

pensée de l'intérêt qu'on prend à vous? Êtes-vous folle de ne pas prendre cet homme-là ?

LISETTE.

Eh! mais, je l'ai refusé, madame.

ANGÉLIQUE.

Plaisante délicatesse!

LISETTE.

C'est de votre avis.

ANGÉLIQUE.

Savais-je alors que son maître devait lui faire tant de bien?

LÉPINE.

Voyez la bonté!

ANGÉLIQUE.

Je me reprocherais toute ma vie de vous avoir fait manquer votre fortune.

LISETTE.

Soyons ruinées, madame, et toujours glorieuses; jamais d'humilité; c'est une pensée que je tiens de vous. Vous m'avez dit : Garde ta morgue et ton rang, et je les garde. Si c'est mal fait, je vous en charge.

ANGÉLIQUE.

Votre fierté est si ridicule, qu'elle me dégoûte de la mienne.

LISETTE.

Je suis fille de fiscal, une fois; qu'il me vienne un bailli, je le prends.

LÉPINE, de loin.

Un concierge a son mérite. Excusez, madame; c'est que j'entends parler de bailli.

ANGÉLIQUE.

J'admire ma complaisance, et je finis par un mot. M'aimez-vous, Lisette?

LISETTE.

Si je vous aime? Par-delà ma propre parsonne.

ANGÉLIQUE.

Voici un départ trop brusque, et qui va retomber sur moi. Il ne tient qu'à vous de le retarder, en vous mariant avantageusement. Ce n'est même que sous prétexte de votre mariage que j'envoie chercher Dorante, et si votre refus continue, je ne vous verrai de ma vie.

LISETTE.

Votre représentation m'abat; n'y aura pus de partance.

LÉPINE.

Je crois que cela s'accommode.

LISETTE.

Je me marierai, afin qu'il séjourne; mais j'y boute une condition. Baillez-moi l'exemple; amendez-vous, je m'amende.

ANGÉLIQUE.

C'est une autre affaire.

LÉPINE.

Est-ce fait, madame?

LISETTE.

Oui, monsieur de Lépaine; velà qui est rangé. Acoutez les paroles que je profère. Quand on varra la noce de madame, on varra la nôtre; la petite avec la grande.

LÉPINE, se jetant aux genoux d'Angélique.

Ah! quelle joie! Je tombe à vos genoux, madame. Sauvez la petite.

ANGÉLIQUE.

Lève-toi donc; tu n'y songes pas. Je vais chercher mon père à qui j'ai à parler. Va, de ton côté, avertir ton maître que je compte le retrouver ici, où je vais revenir dans quelques momens.

SCÈNE X.

LÉPINE, LISETTE.

LISETTE, riant.

Qu'en dis-tu, Lépaine? Velà de bonne besogne. Cette fille-là marche toute seule; n'y a pus qu'à la voir aller.

LÉPINE.

Respirons.

SCÈNE XI.

DORANTE, LÉPINE, LISETTE.

DORANTE.

Eh bien! Lisette, as-tu vu Angélique?

LISETTE.

Si je l'ons vue! Il vous est commandé de l'attendre ici.

DORANTE.

A moi?

LÉPINE.

Oui, monsieur; je vous défends de partir, par un ordre de sa part.

LISETTE.

Et si vous partez, alle renonce à moi, parce que ce sera ma faute.

LÉPINE.

C'est elle qui me marie avec Lisette, monsieur.

LISETTE.

Et il va être mon homme, pour à celle fin que vous restiais.

LÉPINE.

Il n'y a ballot qui tienne; il faut tout défaire.

LISETTE.

Et vous êtes un méchant homme de vouloir vous en aller, pour la faire bouder par son père.

DORANTE.

Expliquez-moi donc ce que cela signifie, vous autres.

LISETTE.

Et je lui ai enjoint qu'alle serait votre femme, et elle ne s'est pas rebéquée.

LÉPINE.

Souvenez-vous que vous languissez; n'oubliez pas que vous êtes mourant.

DORANTE.

Éclaircissez-moi, mettez-moi au fait; je ne vous entends pas.

LISETTE.

N'y a pus de temps; ce sera pour tantôt. Suis-moi, Lépaine; velà monsieur le marquis qui entre.

DORANTE, à Lépine et à Lisette, qui s'en vont.

Vous me laissez dans une furieuse inquiétude.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, DORANTE.

LE MARQUIS.

Je vous cherchais, Dorante, et je viens vous sommer de la parole que vous m'avez donnée tantôt. Vous ne savez pas que j'ai encore une fille, une cadette qui vaut bien son aînée.

DORANTE.

Eh bien! monsieur?

LE MARQUIS.

Cette cadette, il faut que vous la connaissiez. Tout ce que je vous demande, c'est de la voir; je n'en exige pas davantage. Voilà la complaisance à laquelle vous vous êtes engagé; vous ne pouvez pas vous en dédire.

DORANTE.

Mais, qu'en arrivera-t-il?

LE MARQUIS.

Rien; nous verrons.

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, DORANTE.

ANGÉLIQUE.

Je venais vous parler, mon père, et je ne suis point fâchée que Dorante soit présent à ce que j'ai à vous

dire. Il a tantôt proposé un mariage qui m'a d'abord répugné, j'en conviens.

DORANTE.

Votre refus m'afflige, madame, mais je le respecte, et n'en murmure point.

ANGÉLIQUE.

Un moment, monsieur. Je sais jusqu'où va l'amitié que mon père a pour vous; et, si vous vous étiez nommé, les choses se seraient passées différemment. Il n'aurait pas été question de mes répugnances; ma tendresse pour lui les aurait fait taire ou me les aurait ôtées, monsieur. Il n'a tenu qu'à vous de lui épargner la douleur où je l'ai vu de mon refus; je n'aurais pas eu celle de lui avoir déplu, et je ne l'ai chagriné que par votre faute.

LE MARQUIS.

Eh! non, ma fille; vous ne m'avez point déplu; ôtez-vous cela de l'esprit. Il est vrai que Dorante m'est cher, mais je ne saurais vous savoir mauvais gré d'avoir fait un autre choix.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuserez, mon père; vous ne voulez pas me le dire, et vous me ménagez; mais vous étiez très-mécontent de moi.

LE MARQUIS.

Je vous répète que c'est une chimère.

ANGÉLIQUE.

Très-mécontent, vous dis-je; je sais à quoi m'en tenir là-dessus, et mon parti est pris.

DORANTE.

Votre parti, madame! Ah! de grâce, achevez; à quoi vous déterminez-vous?

LE MARQUIS.

Laissons cela, Angélique; il n'est pas question ici de consulter mon goût. Vous êtes destinée à un autre; c'est au baron; vous l'aimez, et voilà qui est fini.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père; je ne l'épouserai pas non plus, puisque je sais qu'il ne vous plaît point.

LE MARQUIS.

Vous l'épouserez, et je vous l'ordonne. Savez-vous à quoi j'ai pensé? Dorante se disposait à partir, je l'ai retenu. Vous avez une sœur; j'ai exigé qu'il la vît, j'ai eu de la peine à l'y résoudre. Il a fallu abuser un peu du pouvoir que j'ai sur lui; mais enfin j'ai obtenu que nous irions la voir demain, et peut-être l'arrêtera-t-elle.

DORANTE.

Eh! monsieur, cela n'est pas possible.

LE MARQUIS.

Demandez à sa sœur. Dites, Angélique; n'est-il pas vrai qu'elle a de la beauté?

ANGÉLIQUE.

Mais oui, mon père.

LE MARQUIS.

Venez; j'ai dans mon cabinet un portrait d'elle que je veux vous montrer, et qui, de l'aveu de tout le monde, ne la flatte pas.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, il vient de venir un homme que vous avez, dit-il, envoyé chercher pour le baron, et qui attend dans la salle.

LE MARQUIS.

Je vais lui parler ; je n'ai qu'un mot à lui dire. Attendez-moi, Dorante ; je reviens dans le moment.

SCÈNE XV.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE, à part.

Je ne sais où j'en suis.

ANGÉLIQUE.

Vous restez donc, monsieur?

DORANTE.

Oui, madame. Lépine m'a averti que vous aviez à me parler, et j'allais me rendre à vos ordres, si monsieur le marquis ne m'avait pas arrêté.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, monsieur ; j'avais à vous apprendre que je consentais à son mariage avec Lisette.

DORANTE.

Je serai donc le seul qui m'en retournerai le plus malheureux de tous les hommes.

ANGÉLIQUE.

Il faut avouer que vous vous êtes bien mal conduit dans tout ceci.

DORANTE.

Moi, madame!

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur. Vous me proposez un inconnu que je refuse, sans savoir que c'est vous. Quand vous vous nommez, il n'est plus temps. J'ai dit que j'avais de l'inclination pour un autre, et, là-dessus, vous allez voir ma sœur.

DORANTE.

Ah! madame, j'y vais malgré moi, vous le savez. Monsieur le marquis veut que je le suive. Daignez me défendre de lui tenir parole, je vous le demande en grâce. J'ai besoin du plaisir de vous obéir, pour avoir la force de lui résister.

ANGÉLIQUE.

Je le veux bien, à condition pourtant qu'il ne saura pas que je vous le défends.

DORANTE.

Non, madame; je prends tout sur moi, et je pars ce soir.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas que vous partiez non plus; du moins je ne le voudrais pas; car mon père m'imputerait votre départ.

DORANTE.

Eh! madame, épargnez-moi, de grâce, le désespoir d'être témoin de votre mariage avec le baron.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! je ne l'épouserai point, je vous le promets.

DORANTE.

Vous me le promettez ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! mais, je ne vous retiendrais pas, si je voulais l'épouser.

DORANTE.

C'est du moins une grande consolation pour moi. Je n'ai pas l'audace d'en demander davantage.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez parler. (Dorante et Angélique se regardent tous deux[1].)

DORANTE, se jetant à genoux.

Ah ! madame, qu'entends-je ? oserai-je croire qu'en ma faveur.....

ANGÉLIQUE.

Levez-vous, Dorante. Vous avez triomphé d'une fierté que je désavoue, et mon cœur vous en venge.

DORANTE.

L'excès de mon bonheur m'interdit la parole.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, DORANTE, ANGÉLIQUE, LÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Que signifie ce que je vois ? Dorante à vos genoux, ma fille !

---

[1] *Dorante et Angélique se regardent tous deux.* Cette pantomime est amenée si naturellement, et, d'après les sentimens connus

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père, je suis charmée de l'y voir, et je crois que vous n'en serez pas fâché. Dispensez-moi d'en dire davantage.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, Dorante; je suis content. Sortons, je me charge de faire entendre raison au baron.

LISETTE, à Lépine.

Tiens, prends ma main; je te la donne.

LÉPINE.

Je ne reçois point de présent que je n'en donne. Prends la mienne.

---

des deux personnages, elle doit être si expressive, que l'imagination supplée facilement aux discours amoureux qu'elle remplace. Bien exécutée, elle ferait au théâtre le plus grand plaisir.

FIN DU PRÉJUGÉ VAINCU.

FÉLICIE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Imprimée dans le *Mercure de France* du mois de mars 1757. Elle n'a point été jouée.

JUGEMENT

SUR LA COMÉDIE

DE FÉLICIE.

La comédie suivante n'a jamais été destinée pour le théâtre, et il est aisé de s'en apercevoir ; c'est une moralité dialoguée, agréablement écrite, et dont le but est de démontrer, par une application directe, cette vérité, que les grâces, chez une jeune personne, sont l'écueil de la vertu, quand elles ne sont pas relevées par la modestie et placées sous la garde de la pudeur.

Le choix des personnages est assez bizarre. La Modestie y paraît sous son nom, quoique ce nom n'appartienne point à la mythologie payenne, et la vertu y est représentée par Diane, déesse dont la réputation n'a pas été constamment à l'épreuve du soupçon, et qui a perdu beaucoup dans l'opinion de ses sévères adorateurs, depuis que le pinceau de Girodet a popularisé parmi nous l'histoire de ses rendez-vous nocturnes avec Endymion.

Marivaux écrivit, en 1757, ce dialogue pour le *Mercure de France,* dont Boissy avait alors le privilége. Boissy, redevable à Marmontel de cette faveur, que celui-ci lui avait obtenue par le crédit de madame de Pompadour, soutenait son journal en y insérant tous les mois quelques opuscules intéressans, empruntés au porte-feuille des hommes de lettres les plus distingués. Marmontel avait décuplé le ser-

vice rendu à Boissy par le présent qu'il lui fit de ses *Contes moraux*, dont le *Mercure* devint le premier dépositaire; Marivaux s'associa à cette action louable et désintéressée, en faisant à son tour cadeau de *Félicie* à l'éditeur.

Il n'est donc point possible de juger ce petit ouvrage d'après les règles de l'art dramatique. On s'est borné à quelques observations grammaticales, que la singularité ou l'impropriété de certaines expressions, quoiqu'en petit nombre, ont paru rendre nécessaires.

PERSONNAGES.

FÉLICIE.

LUCIDOR.

LA FÉE, sous le nom d'Hortense.

LA MODESTIE.

DIANE.

TROUPE DE CHASSEURS.

La scène est dans une campagne retirée, mais voisine d'une grande ville.

FÉLICIE.

SCÈNE I.

FÉLICIE, HORTENSE.

FÉLICIE.

Il faut avouer qu'il fait un beau jour.

HORTENSE.

Aussi y a-t-il long-temps que nous nous promenons.

FÉLICIE.

Le plaisir d'être avec vous, qui est toujours si grand pour moi, ne m'a jamais été plus sensible.

HORTENSE.

Je crois, en effet, que vous m'aimez, Félicie.

FÉLICIE.

Vous croyez, madame! Quoi! n'est-ce que d'aujourd'hui que vous êtes bien sûre de cette vérité-là, vous avec qui je suis dès mon enfance, vous à qui je dois tout ce que je puis avoir d'estimable dans le cœur et dans l'esprit?

HORTENSE.

Il est vrai que vous avez toujours été l'objet de mes complaisances; et s'il vous reste encore quelque chose à désirer de mon pouvoir et de ma science, vous n'avez qu'à parler, Félicie; je ne vous ai amenée ici que pour vous le dire.

FÉLICIE.

Vos bontés m'ont-elles rien laissé à souhaiter?

HORTENSE.

N'y a-t-il point quelque vertu, quelque qualité dont je puisse encore vous douer?

FÉLICIE.

Il n'y en a point dont vous n'ayez voulu embellir mon âme.

HORTENSE.

Vous avez bien de l'esprit; en demandez-vous encore?

FÉLICIE.

Je m'en fie à votre tendresse; elle m'en a sans doute donné tout ce qu'il m'en faut.

HORTENSE.

Parcourez tous les avantages possibles, et voyez celui que je puis augmenter en vous, ou bien ajouter à ceux que vous avez; rêvez-y.

FÉLICIE.

J'y rêve, puisque vous me l'ordonnez, et jusqu'ici je ne vois rien; car, enfin, que demanderais-je?... Attendez pourtant, madame; des grâces, par exemple; je n'y songeais point; qu'en dites-vous? Il me semble que je n'en ai pas assez.

HORTENSE.

Des grâces, Félicie! je m'en garderai bien; la nature y a suffisamment pourvu; et si je vous en donnais encore, vous en auriez trop; je vous nuirais.

FÉLICIE.

Ah! madame, ce n'est assurément que par bonté que vous le dites.

HORTENSE.

Non; je vous parle sérieusement.

FÉLICIE.

Je pense pourtant que je n'en serais que mieux, si j'en avais un peu plus.

HORTENSE.

L'industrie de toutes vos réponses[1] m'a fait deviner que vous en viendriez là.

FÉLICIE.

Hélas! madame, c'est de bonne foi; si je savais mieux, je le dirais.

HORTENSE.

Songez que c'est peut-être de tous les dons le plus dangereux que vous choisissez, Félicie.

FÉLICIE.

Dangereux, madame! oh! que non. Vous m'avez trop bien élevée; il n'y a rien à craindre.

HORTENSE.

Vous ne vous y arrêtez pourtant que par l'envie de plaire.

FÉLICIE.

De plaire? Non. Ce n'est pas positivement cela;

---

[1] *L'industrie de toutes vos reponses.* Le mot d'*industrie* est un véritable latinisme; il veut dire ici : L'apprêt un peu étudié de vos réponses, l'espèce de dissimulation que vous employez avec moi, pour m'obliger de deviner ce que vous n'osez pas avouer franchement.

c'est qu'on a l'amitié de tout le monde quand on est aimable, et l'amitié de tout le monde est utile et souhaitable.

HORTENSE.

Oui, l'amitié, mais non pas l'amour de tout le monde.

FÉLICIE.

Oh! pour celui-là, je n'y songe pas, je vous assure.

HORTENSE.

Vous n'y songez pas, Félicie! Regardez-moi; vous rougissez; êtes-vous sincère?

FÉLICIE.

Peut-être que je ne le suis pas autant que je l'ai cru.

HORTENSE.

N'importe. Puisque vous le voulez, soyez aimable autant qu'on le peut être.

(Hortense la frappe de la main sur l'épaule.)

FÉLICIE, tressaillant de joie.

Ah!.... Je vous suis bien obligée, madame.

HORTENSE.

Vous voilà pourvue de toutes les grâces imaginables.

FÉLICIE.

J'en ai une reconnaissance infinie; et apparemment qu'il y a bien du changement en moi, quoique je ne le voie pas.

HORTENSE.

C'est-à-dire que vous voulez en être sûre. (Elle lui présente un petit miroir.) Tenez, comment vous trouvez-vous?

FÉLICIE.

Comblée de vos bontés; vous n'y avez rien épargné.

HORTENSE.

Vous vous en réjouissez ; je ne sais si vous ne devriez pas en être inquiète.

FÉLICIE.

Allez, madame, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

HORTENSE.

Je l'espère ; mais à ce présent que je viens de vous faire je prétends joindre encore une chose. Vous allez dans le monde, je veux vous y rendre heureuse ; et il faut pour cela que je connaisse parfaitement vos inclinations, afin de vous assurer le genre de bonheur qui vous sera le plus convenable. Voyez-vous cet endroit où nous sommes ? C'est le monde même.

FÉLICIE.

Le monde ! je croyais être encore auprès de notre demeure.

HORTENSE.

Vous n'en êtes pas éloignée non plus ; mais ne vous embarrassez de rien. Quoi qu'il en soit, votre cœur va trouver ici tout ce qui peut déterminer son goût.

SCÈNE II

FÉLICIE, HORTENSE, LA MODESTIE.

HORTENSE, à la Modestie, qui est à quelques pas.

Vous, approchez ; c'est une compagne que je vous laisse, Félicie ; elle porte le nom d'une de vos plus estimables qualités, la modestie, ou plutôt la pudeur.

jolie, puisqu'il faut être esclave des conséquences de son visage [1]? Ne voyez-vous pas bien que la raison n'est point d'accord de cela?

LA MODESTIE.

Plus que vous ne croyez.

FÉLICIE.

Je me suis donc étrangement trompée; j'ai souhaité d'être aimable, afin qu'on m'aimât dès qu'on me verrait, ce qui est assurément très-innocent; et il se trouverait que, selon vos chicanes, ce serait afin qu'on ne me vît jamais. En vérité, je ne saurais goûter ce que vous me dites.

LA MODESTIE.

Je n'insiste plus; il en sera ce qui vous plaira.

FÉLICIE.

Il en sera ce qui me plaira! Ce n'est pas là répondre; je veux que vous soyez de mon avis, dès que j'ai raison. Puisque vous êtes la Modestie, on est bien aise d'avoir votre approbation.

LA MODESTIE.

Je vous ai dit ce que j'en pensais.

FÉLICIE.

Allons, allons, je vois bien que vous vous rendez. (Ici on entend une symphonie.) Mais me trompé-je? Enten-

[1] *Être esclave des conséquences de son visage*. C'est une périphrase qui rappelle malheureusement celles de Cathos et de Madelon dans *les Précieuses ridicules*. N'était-il pas plus simple de dire, *être esclave de sa beauté, et de l'effet qu'elle doit naturellement produire?*

dez-vous la gaîté des sons qui partent de ce côté? Nous nous y amuserons assurément; il doit y avoir quelque agréable fête. Que cela est vif et touchant!

LA MODESTIE.

Vous ne le sentez que trop.

FÉLICIE.

Pourquoi trop? Est-ce qu'il n'est pas permis d'avoir du goût? Allez-vous encore trembler là-dessus?

LA MODESTIE.

Le goût du plaisir et de la curiosité mène bien loin.

FÉLICIE.

Parlez franchement; c'est qu'on a tort d'avoir des yeux et des oreilles, n'est-ce pas? Ah! que vous êtes farouche! (La symphonie recommence.) Ce que j'entends là me fait pourtant grand plaisir..... Prêtons-y un peu d'attention..... Que cela est tendre et animé tout ensemble!

LA MODESTIE.

J'entends aussi du bruit de l'autre côté; écoutez; je crois qu'on y chante.

(On chante.)

De la vertu suivez les lois,
Beautés qui de nos cœurs voulez fixer le choix.
Les attraits qu'elle éclaire en brillent davantage.
Est-il rien de plus enchanteur
Que de voir sur un beau visage
Et la jeunesse et la pudeur?

LA MODESTIE.

Ce que cette voix-là m'inspire ne m'effraie point, par exemple; elle a quelque chose de noble.

FÉLICIE.

Oui, elle est belle, mais sérieuse.

SCÈNE IV.

FÉLICIE, LA MODESTIE, DIANE, *dans l'éloignement.*

LA MODESTIE.

C'est un charme différent. Mais, que vois-je? Tenez, Félicie; voyez-vous cette dame qui nous regarde d'une façon si riante, et qui semble nous inviter de venir à elle? Qu'elle a l'air respectable!

FÉLICIE.

Cela est vrai; je lui trouve de la majesté.

LA MODESTIE.

Elle sort de chez elle, apparemment; voulez-vous l'aborder?

FÉLICIE.

N'allons pas si vite; elle a quelque chose de grave qui m'arrête.

LA MODESTIE.

Elle vous plaît pourtant?

FÉLICIE.

Oui, je l'avoue.

LA MODESTIE.

Allons donc, je crois qu'elle nous attend; elle paraît faire les avances.

FÉLICIE.

J'aurais bien voulu voir ce qui se passe de l'autre côté.

SCÈNE V.

FÉLICIE, LA MODESTIE, DIANE, LUCIDOR.

FÉLICIE.

Mais, voici bien autre chose ; regardez à votre tour, et voyez à gauche ce beau jeune homme qui vient de paraître accompagné de ces jolis chasseurs, et qui nous salue ; il ne nous épargne pas non plus les avances.

LA MODESTIE.

Ne le regardons point, il m'inquiète ; allons plutôt à cette dame.

FÉLICIE.

Attendez.

LA MODESTIE.

Elle avance.

DIANE.

Voulez-vous bien que j'approche, mon aimable fille ? Peut-être ne connaissez-vous pas ces lieux, et vous voyez l'envie que j'ai de vous y servir. Ne me refusez pas d'entrer chez moi ; je chéris la vertu, et vous y serez en sûreté.

FÉLICIE.

Je vous rends grâces, madame, et je verrai.

DIANE.

Eh ! pourquoi voir ? Votre jeunesse et vos charmes vous exposent ici ; n'hésitez point ; croyez-moi, suivez le conseil que je vous donne. (Ici le jeune homme

regarde Félicie, lui sourit et la salue; elle lui rend le salut.) Voici un jeune homme qui vous distrait, et qui pourtant mérite bien moins votre attention que moi.

FÉLICIE.

J'en fais beaucoup à ce que vous me dites[1]; mais cela ne me dispense pas de le saluer, puisqu'il me salue. (Lucidor lui fait encore des révérences, et elle les lui rend.)

DIANE.

Encore des révérences!

FÉLICIE.

Vous voyez bien qu'il continue les siennes.

LA MODESTIE, à Diane.

Emmenez-la, madame, avant qu'il nous aborde.

FÉLICIE.

Mais, vous voulez donc que je sois malhonnête?

LUCIDOR.

Beauté céleste, je règne dans ces cantons; daignez les honorer de votre présence.

FÉLICIE.

Je serais volontiers de cet avis-là; l'aspect m'en plaît beaucoup.

DIANE.

Commencez par les lieux que j'habite. Plus d'irrésolution; venez.

---

[1] *J'en fais beaucoup à ce que vous me dites. J'en fais beaucoup*, c'est-à-dire, *je fais beaucoup d'attention*. Le mot *attention*, étant restreint dans la phrase précédente à une signification particulière, *votre attention*, ne peut point entraîner à sa suite le pronom *en*, qui ne s'emploie jamais que dans une acception générale.

LUCIDOR.

Quoi! l'on vous entraîne, et vous me rejetez!

FÉLICIE.

Non, je vous l'avoue, il n'y a rien d'égal à l'embarras où vous me mettez tous deux; car je ne saurais prendre l'un que je ne laisse l'autre; et le moyen d'être partout!

LA MODESTIE.

Trop faible Félicie!

FÉLICIE, à la Modestie.

Oh! vraiment, je sais bien que vous n'y feriez pas tant de façons; vous en parlez bien à votre aise.

LUCIDOR.

Vous me haïssez donc?

FÉLICIE.

Autre injustice.

DIANE.

Je suis sûre qu'il vous en coûte pour me résister, et que votre cœur me regrette.

FÉLICIE.

Eh mais! sans doute; mais mon cœur ne sait ce qu'il veut, voilà ce que c'est; il ne choisit point. Tenez, il vous voudrait l'un et l'autre; voyez, n'y aurait-il pas moyen de vous accorder?

DIANE.

Non, Félicie; cela ne se peut pas.

LUCIDOR.

Pour moi, j'y consens; que madame vous suive où je vais vous mener, je ne l'en empêche pas; ma dou-

ceur et ma bonne foi me rendent de meilleure composition qu'elle.

FÉLICIE.

Eh bien! voilà un accommodement qui me paraît bien raisonnable, par exemple; ne nous quittons point, allons ensemble.

LA MODESTIE, bas à Félicie.

Ah! le fourbe!

FÉLICIE.

Vous en jugez mal; il n'a pas cet air-là. Allons, madame; ayez cette complaisance-là pour moi, qui vous aime. Considérez que je suis une jeune personne à qui l'âge donne une petite curiosité pardonnable et sans conséquence; je vous en prie, ne me refusez pas.

DIANE.

Non, Félicie; vous ne savez pas ce que vous demandez; son commerce et le mien sont incompatibles; et quand je vous suivrais, j'aurais beau vous donner mes conseils, ils vous seraient inutiles.

LUCIDOR.

Mille plaisirs innocens vous attendent où nous allons.

FÉLICIE.

Pour innocens, j'en suis persuadée; il serait inutile de m'en proposer d'autres.

DIANE.

Il vous dit qu'ils sont innocens, mais ils cessent bientôt de l'être.

FÉLICIE.

Tant pis pour eux; sauf à les laisser là, quand ils ne le seront plus.

DIANE.

Je vous en promets, moi, de plus satisfaisans, quand vous les aurez un peu goûtés; des plaisirs qui vont au profit de la vertu même.

FÉLICIE.

Je n'en doute pas un instant; j'en ai la meilleure opinion du monde, assurément, et je les aime d'avance; je vous le dis de tout mon cœur. Mais prenons toujours ceux-ci qui se présentent, et qui sont permis. Voyons ce que c'est, et puis nous irons aux vôtres. Est-ce que j'y renonce?

DIANE.

Ils vous ôteront le goût des miens.

LA MODESTIE.

Pour moi, je ne veux pas des siens; prenez-y garde.

FÉLICIE.

Oh! je sais toujours votre avis, à vous, sans que vous le disiez.

LUCIDOR.

Quel ridicule entêtement! Je n'ai que vos bontés pour ressource.

DIANE.

Pour la dernière fois, suivez-moi, ma fille.

FÉLICIE.

Tenez, vous parlerai-je franchement? cette rigueur-là n'est point du tout persuasive, point du tout. Aus-

térité superflue que tout cela ; l'excès n'est point une sagesse, et je sais me conduire.

DIANE.

Vous le préférez donc? Adieu.

FÉLICIE.

Ah!

LUCIDOR, à genoux.

Au nom de tant de charmes, ne vous rendez point; songez qu'il ne s'agit que d'une bagatelle.

FÉLICIE, à Lucidor.

Oui, mais levez-vous donc; ne faites rien qui lui donne raison.

LA MODESTIE.

Cette dame s'en va.

LUCIDOR.

Laissez-la aller; vous la rejoindrez.

DIANE.

Adieu, trop imprudente Félicie!

FÉLICIE.

Bon, imprudente! Je ne vous dis pas adieu, moi; j'irai vous retrouver.

DIANE.

Je ne l'espère pas.

FÉLICIE.

Et moi, je le sais bien; vous le verrez.

SCÈNE VI.

LA MODESTIE, FÉLICIE, LUCIDOR.

LA MODESTIE.

Que vous m'alarmez! Elle est partie; il ne vous

reste plus que moi, Félicie, et peut-être nous séparerons-nous aussi.

FÉLICIE.

A qui en avez-vous? A qui en a-t-elle? Dites-moi donc le crime que j'ai fait; car je l'ignore. De quoi s'est-elle fâchée? De quoi l'êtes-vous? Où cela va-t-il?

LUCIDOR.

Si le plaisir qu'on sent à vous voir la chagrine, sa peine est sans remède, Félicie; mais n'y songez plus, nous nous passerons bien d'elle.

FÉLICIE.

Il est pourtant vrai que, sans vous, je l'aurais suivie, seigneur.

LUCIDOR.

Vous repentez-vous déjà d'avoir bien voulu demeurer? Que nous sommes différens l'un de l'autre! Je ferais ma félicité d'être toujours avec vous. Oui, Félicie, vous êtes les délices de mes yeux et de mon cœur.

FÉLICIE.

A merveille! voilà un langage qui vient fort à propos! Courage! si vous continuez sur ce ton-là, je pourrai bien avoir tort d'être ici.

LUCIDOR.

Eh! qui pourrait condamner les sentimens que j'exprime? Jamais l'amour offrit-il d'objet aussi charmant que vous l'êtes? Vos regards me pénètrent; ils sont des traits de flamme.

FÉLICIE.

Je vous dis que ces flammes-là vont encore effaroucher ma compagne. (La Modestie paraît sombre.)

LUCIDOR.

Eh! quel autre discours voulez-vous que je vous tienne? Vous ne m'inspirez que des transports, et je vous en parle; vous me ravissez, et je m'écrie; vous m'embrasez du plus tendre et du plus invincible de tous les amours, et je soupire.

FÉLICIE.

Ah! que j'ai mal fait de rester!

LUCIDOR.

O ciel! quels discours!

LA MODESTIE.

Vous voyez ce qui en est.

FÉLICIE, à la Modestie.

Au moins, ne me quittez pas.

LA MODESTIE.

Il est encore temps de vous retirer.

FÉLICIE.

Oh! toujours temps; aussi n'y manquerai-je pas, s'il continue.

LUCIDOR.

De grâce, adorable Félicie, expliquez-moi ce soupir; à qui s'adresse-t-il? Que signifie-t-il?

FÉLICIE.

Il signifie que je vais m'en retourner, et que vous n'êtes pas raisonnable.

LA MODESTIE.

Allons donc, sauvez-vous.

LUCIDOR.

Non, vous ne vous en retournerez pas sitôt; vous n'aurez pas la cruauté de me déchirer le cœur.

FÉLICIE.

En un mot, je ne veux pas que vous m'aimiez.

LUCIDOR.

Donnez-moi donc la force de faire l'impossible.

FÉLICIE.

L'impossible! et toujours des expressions tendres! Eh bien! si vous m'aimez, ne me le dites point.

LUCIDOR.

En quel endroit de la terre irez-vous, où l'on ne vous le dise pas?

FÉLICIE, à la Modestie.

Je n'ai point de réplique à cela; mais je vous défie de me rien reprocher, car je me défends bien.

LUCIDOR.

Content de vous voir, de vous aimer, je ne vous demande que de souffrir mes respects et ma tendresse.

FÉLICIE, à la Modestie.

Cela ne prend rien sur mon cœur; ainsi, ne vous inquiétez pas; ce ne sera rien.

LA MODESTIE.

Son respect vous trompe et vous séduit.

LUCIDOR, à la Modestie.

Vous, qui l'accompagnez, d'où vient que vous vous déclarez mon ennemie?

LA MODESTIE.

C'est que je suis l'amie de la vertu.

LUCIDOR, baisant la main à Félicie.

Et, moi, je suis l'adorateur de la sienne.

LA MODESTIE, à Félicie.

Et vous voyez qu'il l'attaque en l'adorant. (Elle fait semblant de partir.) Je n'y tiens point non plus, Félicie.

FÉLICIE, courant après elle.

Arrêtez, Modestie! seigneur, je vous déclare que je ne veux point la perdre.

LUCIDOR.

Elle devrait avoir nom Férocité, et non pas Modestie [1]. (Il va à elle.) Revenez, madame, revenez; je ne dirai plus rien qui vous déplaise; je me tairai. Mais, pendant mon silence, Félicie, permettez à ces jeunes chasseurs, que vous voyez épars, de vous marquer, à leur tour, la joie qu'ils ont de vous avoir rencontrée; ils me divertissent quelquefois moi-même par leurs danses et par leurs chants : souffrez qu'ils essaient de vous amuser. La musique et la danse ne doivent effrayer personne. (A Félicie, bas.) Qu'elle est revêche et bourrue!

FÉLICIE, tout bas aussi.

C'est ma compagne.

LUCIDOR.

Asseyons-nous et écoutons.

---

[1] *Elle devrait avoir nom Férocité, et non pas Modestie.* Le terme convenable eût été plutôt *dureté; férocité* est bien fort. Mais je doute que le goût puisse approuver cette espèce de jeu de mots sur un nom propre.

SCÈNE VII.

LA MODESTIE, FÉLICIE, LUCIDOR,

TROUPE DE CHASSEURS.

(Les instrumens préludent ; on danse.)

UN CHASSEUR.

Amis, laissons en paix les hôtes de ces bois ;
La beauté que je vois
Doit nous fixer sous cet ombrage.
Venez, venez, suivez mes pas ;
Par un juste et fidèle hommage,
Méritons le bonheur d'admirer tant d'appas.

LUCIDOR.

Vous intéressez tous les cœurs, Félicie.

FÉLICIE.

N'interrompez point.

(On danse encore.)

LUCIDOR.

Ils n'auront pas seuls l'honneur de vous amuser, et je prétends y avoir part.

(Il chante un menuet.)

De vos beaux yeux le charme inévitable
Me fait brûler de la plus vive ardeur :
Plus que Diane redoutable,
Sans flèches ni carquois, vous tirez droit au cœur [1].

(Les chasseurs se retirent.)

---

[1] *Sans flèches ni carquois, vous tirez droit au cœur.* C'est encore là du Mascarille ou du Jodelet tout pur.

SCÈNE VIII.

FÉLICIE, LUCIDOR, LA MODESTIE.

FÉLICIE.

TOUJOURS de l'amour! vous ne vous corrigez point.

LUCIDOR.

Et vous, toujours de nouveaux charmes; ils ne finissent point[1]. (Il lui prend la main.)

FÉLICIE.

Laissez là ma main, elle n'est pas de la conversation.

LUCIDOR.

Mon cœur voudrait pourtant bien en avoir une avec elle[2].

FÉLICIE.

Et moi, je ne veux point. (Il lui baise la main.) Eh bien, encore! ne l'avais-je pas défendu? Cela nous brouillera, vous dis-je, cela nous brouillera.

LA MODESTIE.

Vous me donnez mon congé, Félicie!

FÉLICIE.

Vous voyez bien que je me fâche, afin qu'il n'y revienne plus; qu'avez-vous à dire?

---

[1] *Ils ne finissent point.* Des charmes qui ne finissent point! Ce n'est pas ainsi que Marivaux écrit quand il travaille pour le théâtre. On sent trop, à ces négligences, que Boissy ne s'était pas acquis le droit de se montrer très-exigeant envers lui.

[2] *Laissez là ma main, elle n'est pas de la conversation; — Mon cœur voudrait pourtant bien en avoir une avec elle.* Voyez les deux notes précédentes.

LUCIDOR.

L'insupportable fille!

FÉLICIE, à la Modestie.

Il est vrai que vous vous scandalisez de trop peu de chose.

LUCIDOR.

Ma tendresse ne vous fatiguerait pas tant sans elle.

FÉLICIE.

Oh! si votre cœur n'a pas besoin d'elle, le mien n'est pas de même, entendez-vous?

LUCIDOR.

Eh! quel besoin le vôtre en a-t-il? Dites-moi le moindre mot consolant.

FÉLICIE.

Je suis bien heureuse qu'elle me gêne.

LUCIDOR.

Achevez.

FÉLICIE, bas à la Modestie.

Si je lui disais, pour m'en défaire, que je suis un peu sensible, le trouveriez-vous mauvais? il n'en sera pas plus avancé.

LA MODESTIE.

Gardez-vous-en bien; je ne soutiendrai pas ce discours-là.

FÉLICIE, à Lucidor.

Passez-vous donc de ma réponse.

LUCIDOR.

Si elle s'écartait un moment, comme elle le pourrait, sans s'absenter, quel inconvénient y aurait-il?

FÉLICIE, à la Modestie.

Ce jeune homme vous impatiente ; promenez-vous un instant sans me quitter ; je tâcherai d'abréger la conversation.

LA MODESTIE.

Hélas ! si je m'écarte, je ne reviendrai peut-être plus.

FÉLICIE.

Je ne vous propose pas de vous en aller, je ne veux pas seulement vous perdre de vue ; et ce que j'en dis, n'est que pour vous épargner son importunité.

LA MODESTIE.

Puisque vous m'y forcez, vous voilà seule. (A part.) Je me retire, mais je ne la quitte pas.

SCÈNE IX.

LUCIDOR, FÉLICIE.

LUCIDOR.

Ah ! je respire.

FÉLICIE.

Et moi, je suis honteuse.

LUCIDOR.

Non, Félicie, ne troublez point un si doux moment par de chagrinantes réflexions. Vous voilà libre, et vous m'avez promis de vous expliquer. Je vous adore ; commencez par me dire que vous le voulez bien.

FÉLICIE.

Oh ! pour ce commencement-là, il n'est pas difficile ; oui, j'y consens ; quand je ne le voudrais pas,

il n'en serait ni plus ni moins; ainsi, il vaut autant vous le permettre.

LUCIDOR.

Ce n'est pas encore assez.

FÉLICIE.

Surtout, réglez vos demandes.

LUCIDOR.

Je n'en ferai que de légitimes; je vous aime, y répondez-vous? Votre compagne n'y est plus.

FÉLICIE.

Oui; mais j'y suis, moi.

LUCIDOR.

Vous avez trop de bonté pour me tenir si longtemps inquiet de mon sort, et vous ne l'avez éloignée que pour m'en éclaircir.

FÉLICIE.

J'avoue que, si elle y était, je n'oserais jamais vous dire le plaisir que j'ai à vous voir.

LUCIDOR.

Je suis donc un peu aimé?

FÉLICIE.

Presque autant qu'aimable.

LUCIDOR.

Vous m'aimez?

FÉLICIE.

Je vous aime, et j'avais grande envie de vous le dire; rappelons ma compagne.

LUCIDOR.

Pas encore.

FÉLICIE.

Comment, pas encore? je vous aime, mais voilà tout.

LUCIDOR.

Attendez ce qui me reste à vous dire; il n'en sera que ce que vous voudrez.

FÉLICIE.

Oui, oui, que ce que je voudrai? Je n'ai pourtant fait jusqu'ici que ce que vous avez voulu.

LUCIDOR.

Écoutez-moi, charmante Félicie! N'est-ce pas toujours à la personne que l'on aime qu'il faut se marier?

FÉLICIE.

Qui est-ce qui a jamais douté de cela?

LUCIDOR.

Et pour qui se marie-t-on?

FÉLICIE.

Pour soi-même, assurément.

LUCIDOR.

On est donc, à cet égard-là, les maîtres de sa destinée?

FÉLICIE.

Avec l'avis de ses parens, pourtant.

LUCIDOR.

Souvent ces parens, en disposant de nous, ne s'embarrassent guère de nos cœurs.

FÉLICIE.

Vous avez raison.

LUCIDOR.

Trouvez-vous qu'ils ont tort?

FÉLICIE.

Un très-grand tort.

LUCIDOR.

M'en croirez-vous? Prévenons celui que nos parens pourraient avoir avec nous. Les miens me chérissent et seront bientôt apaisés; assurons-nous d'une union éternelle autant que légitime; on peut nous marier ici, et quand nous serons époux, il faudra bien qu'ils y consentent.

FÉLICIE.

Ah! vous me faites frémir, et par bonheur ma compagne n'est qu'à deux pas d'ici.

LUCIDOR.

Quoi! vous frémissez de songer que je serais votre époux?

FÉLICIE.

Mon époux, Lucidor! Voulez-vous que mon cœur soit la dupe de ce mot-là? Vous devriez craindre vous-même de me persuader. N'est-il pas de votre intérêt que je sois estimable, et l'estime que je mérite encore, que deviendrait-elle? Vous permettre de m'aimer, vous l'entendre dire, vous aimer moi-même, à la bonne heure, passe pour cela; s'il y entre de la faiblesse, elle est excusable; on peut être tendre et pourtant vertueuse; mais vous me proposez d'être insensée, d'être extravagante, d'être méprisable! oh! je suis fâchée contre vous; je ne vous reconnais point à ce trait-là.

LUCIDOR.

Vous parlez de vertu, Félicie ; les dieux me sont témoins que je suis aussi jaloux de la vôtre que vous-même, et que je ne songe qu'à rendre notre séparation impossible.

FÉLICIE.

Et moi, je vous dis, Lucidor, que c'est la rendre immanquable ; non, non, n'en parlons plus ; je ne consentirai jamais à cela ; tout ce que je puis faire, c'est de vous pardonner de me l'avoir dit.

LUCIDOR, à genoux.

Félicie, vous défiez-vous de moi ? Ma probité vous est-elle suspecte ? Ma douleur et mes larmes n'obtiendront-elles rien ?

FÉLICIE.

Quel malheur que d'aimer ! Qu'on me l'avait bien dit, et que je mérite bien ce qui m'arrive !

LUCIDOR.

Vous me croyez donc un perfide ?

FÉLICIE.

Je ne crois rien, je pleure. Adieu, trop imprudente Félicie, me disait cette dame en partant. Oh ! que cela est vrai !

LUCIDOR.

Pouvez-vous abandonner notre amour au hasard ?

FÉLICIE.

Se marier de son chef, sans consulter qui que ce soit au monde, sans témoins de ma part ! car je ne connais personne ici ; quel mariage !

LUCIDOR.

Les témoins les plus sacrés ne sont-ils pas votre cœur et le mien ?

FÉLICIE.

Oh ! pour nos cœurs, ne m'en parlez pas, je ne m'y fierai plus ; ils m'ont trompée tous deux.

LUCIDOR.

Vous ne voulez donc point m'épouser ?

FÉLICIE.

Dès aujourd'hui, si on le veut ; et si on ne l'approuve pas, je l'approuverai, moi[1].

LUCIDOR.

Et pensez-vous qu'on vous en laisse la liberté ?

FÉLICIE.

Par pitié pour moi, demeurons raisonnables.

LUCIDOR.

Je mourrai donc, puisque vous me condamnez à mourir.

FÉLICIE.

Lucidor, ce mariage-là ne réussira pas.

LUCIDOR.

Notre sort n'est assuré que par là.

FÉLICIE.

Hélas ! je suis donc sans secours.

---

[1] *Dès aujourd'hui, si on le veut ; et si on ne l'approuve pas, je l'approuverai, moi.* Comment concilier cette résolution brusque et très-peu morale avec ce que Félicie vient de dire si judicieusement d'un mariage fait sans autorisation et sans témoins, et de la crainte qu'elle éprouve d'être dupe de son propre cœur, ainsi que des protestations de Lucidor dont elle ne s'est point dissimulé le danger ?

SCÈNE XI.

DIANE, LA MODESTIE, FÉLICIE.

LA MODESTIE.

Voici cette dame qui vous sollicitait tantôt de la suivre, et qui paraît ; vous vous détournez pour ne la point voir ?

FÉLICIE.

Je l'estime, mais je n'ai rien à lui dire, et je crains qu'elle ne me parle.

LA MODESTIE, *à Diane.*

Pressez-la, madame ; vos discours la ramèneront peut-être.

DIANE.

Non ; dès qu'elle ne veut pas de vous, qui devez être sa plus intime amie, elle n'est pas en état de m'entendre.

LA MODESTIE.

Cependant elle nous regrette.

DIANE.

L'infortunée n'a pas moins résolu de se perdre.

FÉLICIE.

Non, je ne risque rien. Lucidor est plein d'honneur, il m'aime ; je sens que je ne vivrais pas sans lui. On me le refuserait peut-être, je l'épouse. Il est question d'un mariage qu'il me propose avec toute la tendresse imaginable, et sans lequel je sens que je ne puis être heureuse ; ai-je tort de vouloir l'être ?

DIANE.

Fille infortunée ! croyez-en nos conseils et nos alar-

mes. (Apercevant Lucidor.) Fuyez, le voici qui revient. Mais rien ne la touche. Adieu encore une fois, Félicie. (Elles se retirent.)

FÉLICIE.

Quelle obstination! Est-ce qu'il est défendu de faire son bonheur?

SCÈNE XII.

LUCIDOR, FÉLICIE.

LUCIDOR.

Je vous revois donc, délices de mon cœur! Eh bien! le vôtre me rend-il justice? En est-ce fait? Notre union sera-t-elle éternelle? Vous pleurez, ce me semble? Est-ce mon retour qui cause vos pleurs?

FÉLICIE.

Hélas! elles me quittent, elles disparaissent toujours à votre aspect, et je ne sais pourquoi.

LUCIDOR.

Qui? cette sombre compagne appelée Modestie? cette autre dame qui désapprouve que vous veniez dans nos cantons, quand j'offre d'aller avec vous dans les siens? Et ce sont deux aussi revêches, deux aussi impraticables personnes [1] que celles-là, deux sauvages d'une défiance aussi ridicule, que vous regrettez! Ce sont elles dont le départ excite vos pleurs au mo-

---

[1] *Deux impraticables personnes*. C'est-à-dire, suivant l'Académie, deux personnes de mauvaise humeur, avec qui il est impossible de vivre. Le mot a vieilli dans ce sens, et l'on a cru en devoir faire la remarque.

ment où j'arrive, pénétré de l'amour le plus tendre et le plus inviolable, avec l'espérance de l'hymen le plus fortuné qui sera jamais ! Ah ciel ! est-ce ainsi que vous traitez, que vous recevez un amant qui vous adore, un époux qui va faire sa félicité de la vôtre, et qui ne veut respirer que par vous et pour vous ? Allons, Félicie, n'hésitez plus ; venez, tout est prêt pour nous unir ; la chaîne du plaisir et du bonheur nous attend. (Une symphonie douce commence ici.) Venez me donner une main chérie, que je ne puis toucher sans ravissement.

FÉLICIE.

De grâce, Lucidor, du moins rappelons-les, et qu'elles nous suivent.

LUCIDOR.

Eh ! de qui parlez-vous encore ?

FÉLICIE.

Hélas ! de ma compagne et de l'autre dame [1].

LUCIDOR.

Elles haïssent notre amour, vous ne l'ignorez pas ; venez, vous dis-je ; votre injuste résistance me désespère ; partons.

FÉLICIE.

O ciel ! vous m'entraînez ! Où suis-je ? Que vais-je

---

[1] *Hélas ! de ma compagne et de l'autre dame.* Cet *hélas* est extrêmement plaisant. La compagne, c'est la Modestie ; l'autre dame, c'est la Pudeur ou la Vertu. Félicie a fait bien du chemin en peu de temps. Marivaux veut marquer ici la rapidité de la pente qui, faute d'une retenue et d'une surveillance sévères, entraîne un jeune cœur dans l'abîme des passions.

devenir? Mon trouble, leur absence et mon amour m'épouvantent; rappelons-les, qu'elles reviennent. Ah! chère Modestie, chère compagne, où êtes-vous? Où sont-elles?

SCÈNE XIII.

DIANE, LA FÉE, LA MODESTIE, FÉLICIE, LUCIDOR.

LA FÉE.

AMANT dangereux et trompeur, ennemi de la vertu, perfides impressions de l'amour, effacez-vous de son cœur, et disparaissez.

(Lucidor fuit; la symphonie finit; la Modestie, la Vertu et la fée vont à Félicie qui tombe dans leurs bras, et qui, à la fin, ouvrant les yeux, embrasse la fée, caresse la Modestie et Diane.)

FÉLICIE.

Ah! madame, ah! ma protectrice, que je vous ai d'obligation! Vous me pardonnez donc? Je vous retrouve, que je suis heureuse, et qu'il m'est doux de me revoir entre vos bras!

LA FÉE.

Félicie, vous êtes instruite; je ne vous ai pas perdue de vue, et vous avez mérité notre secours, dès que vous avez eu la force de l'implorer.

FIN DE FÉLICIE.

LES ACTEURS

DE BONNE FOI,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français, le 16 septembre 1755.

JUGEMENT

SUR LA COMÉDIE

DES ACTEURS DE BONNE FOI.

L'IDÉE de cette pièce est originale; mais comme, depuis Marivaux, elle a été employée souvent, soit dans les petits théâtres, soit dans les proverbes de société, elle le paraîtrait un peu moins aujourd'hui. On a dû trouver plaisant de faire jouer une comédie par des comédiens qui sont censés ne pas l'être, et à qui le sujet qu'ils représentent impose l'obligation de paraître ignorer les premiers principes de leur profession; de porter sur une scène qu'ils connaissent si bien l'inexpérience d'acteurs *impromptu* qui ne s'y seraient jamais montrés; d'oublier enfin ce qu'ils font en effet tous les soirs, en affectant la gaucherie et la maladresse d'hommes qui le sont devenus tout à coup et par circonstance; d'hommes qui, dans un exercice qui leur doit sembler si naturel, ont l'air néanmoins de faire violence à la nature. L'honneur de l'invention appartient à Marivaux; les nombreux imitateurs qui sont venus ensuite, loin de le lui ravir, n'ont fait que rendre hommage à la singularité piquante de sa création.

Cette première donnée en amène une seconde qui n'est ni moins gaie ni moins originale. La tante d'un jeune homme fort riche consent, par amitié pour la mère d'une fille charmante, à donner à cette fille son neveu pour

époux. Le mariage est au moment d'être conclu; mais madame Amelin veut embellir les préparatifs des noces par un divertissement, qui est beaucoup plus dans ses goûts que dans ceux de son amie. Il s'agit de la représentation d'une comédie qu'un valet bel-esprit a été chargé de composer; c'est également ce valet qui doit trouver et former les acteurs. Tout cela se fait et s'arrange à l'insu de madame Argante que l'on veut surprendre, et dont on craint que l'humeur sévère ne se prête difficilement à un genre de plaisirs dont elle a toujours été éloignée. Merlin, bien rétribué d'avance, se met à l'ouvrage. Il imagine, comme de raison, tout ce qu'il y a de plus commun en fait de plans de *comédie*. C'est une jalousie, une rupture, un raccommodement entre des amans, le tout terminé par un mariage. On est au moment de la répétition.

Merlin (cela est trop juste) a pris le principal rôle, et a donné les autres à Lisette qui est sa maîtresse, à Blaise et à Colette qui, hors de la pièce, sont au moment de s'épouser, et qui, dans la pièce, sont supposés être réciproquement infidèles. La difficulté qu'ont ces jeunes gens, et Lisette elle-même, à entrer dans l'esprit de leurs personnages, la fiction théâtrale prise à chaque instant pour la réalité, les querelles sérieuses qui résultent de cette erreur comique, amènent la fin de la répétition. Madame Argante, qui a entendu tout ce bruit, veut savoir de quoi il est question; et quand elle apprend qu'il s'agissait de lui donner la comédie, elle se fâche tout net, et exprime son mécontentement avec une vivacité dont son amie va la punir agréablement en la forçant de devenir *actrice* elle-même, *sans le savoir*.

De concert avec une amie commune, elle feint de se piquer à son tour du procédé de madame Argante, et de retirer la parole qu'elle a donnée pour le mariage de son

neveu avec Angélique. Madame Argante et les deux amans sont dupes de la feinte, et voilà la comédie qui commence. Les reproches de madame Argante, ses sarcasmes amers contre la rivale prétendue de sa fille, le désespoir et les supplications d'Éraste et d'Angélique, forment, avec le sang-froid imperturbable de madame Amelin, de véritables scènes comiques, des scènes même intéressantes; la malice de l'une des actrices, la bonne foi des autres personnages attache et fait sourire le lecteur. Quand le notaire arrive chargé du contrat qu'il a rédigé d'avance, l'indignation de la mère, la douleur des amans est au comble. Un éclat de rire de madame Amelin forme le dénouement. Sa vengeance est satisfaite; elle signe l'union de son neveu avec Angélique, et par contre-coup on signe un double mariage entre les quatre acteurs de la première comédie.

D'après les mémoires que j'ai consultés, il ne paraît pas que la pièce ait obtenu dans la nouveauté un très-grand succès. Il faut avouer que l'ouvrage, au moins dans sa première partie, descend au-dessous de la dignité du Théâtre-Français. Mais il est divertissant, et la manie des comédies improvisées et des représentations de société, y est heureusement frondée. Ce ne fut que quelques années après la première représentation que Marivaux s'en avoua l'auteur.

PERSONNAGES.

Mme ARGANTE, mère d'Angélique.

Mme AMELIN, tante d'Éraste.

ARAMINTE, amie commune.

ÉRASTE, neveu de Mme Amelin, amant d'Angélique.

ANGÉLIQUE, fille de Mme Argante.

MERLIN, valet de chambre d'Éraste, amant de Lisette.

LISETTE, suivante d'Angélique.

BLAISE, fils du fermier de Mme Argante, amant de Colette.

COLETTE, fille du jardinier.

UN NOTAIRE.

La scène est dans la maison de campagne de Mme Argante.

LES ACTEURS
DE BONNE FOI.

SCÈNE I.

ÉRASTE, MERLIN.

MERLIN.

Oui, monsieur, tout sera prêt; vous n'avez qu'à faire mettre la salle en état. A trois heures après midi, je vous garantis que je vous donnerai la comédie.

ÉRASTE.

Tu feras grand plaisir à madame Amelin, qui l'attend avec impatience; et, de mon côté, je suis ravi de lui procurer ce petit divertissement. Je lui dois bien des attentions. Tu vois ce qu'elle fait pour moi; je ne suis que son neveu, et elle me donne tout son bien pour me marier avec Angélique que j'aime. Pourrait-elle me traiter mieux, quand je serais son fils?

MERLIN.

Allons, il en faut convenir, c'est la meilleure tante du monde, et vous avez raison; il n'y aurait pas plus de profit à l'avoir pour mère.

ÉRASTE.

Mais, dis-moi, cette comédie dont tu nous régales,

est-elle divertissante? Tu as de l'esprit; mais en as-tu assez pour avoir fait quelque chose de passable?

MERLIN.

Du passable, monsieur? Non, il n'est pas de mon ressort. Les génies comme le mien ne connaissent pas le médiocre; tout ce qu'ils font est charmant ou détestable; j'excelle ou je tombe, il n'y a jamais de milieu.

ÉRASTE.

Ton génie me fait trembler.

MERLIN.

Vous craignez que je ne tombe? mais rassurez-vous. Avez-vous jamais acheté le recueil des chansons du pont Neuf? Tout ce que vous y trouverez de beau est de moi. Il y en a surtout une demi-douzaine d'anacréontiques, qui sont d'un goût!....

ÉRASTE.

D'anacréontiques! Oh! puisque tu connais ce mot-là, tu es habile, et je ne me méfie plus de toi. Mais prends garde que madame Argante ne sache notre projet; madame Amelin veut la surprendre.

MERLIN.

Lisette, qui est des nôtres, a sans doute gardé le secret. Mademoiselle Angélique, votre future, n'aura rien dit. De votre côté, vous vous êtes tû. J'ai été discret. Mes acteurs sont payés pour se taire; et nous surprendrons, monsieur, nous surprendrons.

ÉRASTE.

Et qui sont tes acteurs?

MERLIN.

Moi, d'abord; je me nomme le premier, pour vous inspirer de la confiance; ensuite Lisette, femme de chambre de mademoiselle Angélique, et suivante originale; Blaise, fils du fermier de madame Argante; Colette, amante dudit fils du fermier, et fille du jardinier.

ÉRASTE.

Cela promet de quoi rire.

MERLIN.

Et cela tiendra parole; j'y ai mis bon ordre. Si vous saviez le coup d'art qu'il y a dans ma pièce[1]!

ÉRASTE.

Dis-moi ce que c'est.

MERLIN.

Nous jouerons à l'impromptu, monsieur, à l'impromptu.

ÉRASTE.

Que veux-tu dire, à l'impromptu?

MERLIN.

Oui. Je n'ai fourni que ce que nous autres beaux-esprits appelons le canevas; la simple nature fournira les dialogues, et cette nature-là sera bouffonne.

---

[1] *Si vous saviez le coup d'art qu'il y a dans ma pièce!* Par *le coup d'art*, Merlin entend quelque chose de singulier, d'extraordinaire. Il aurait pu s'exprimer avec plus de justesse. Un canevas fourni à des acteurs qui le remplissent ensuite à volonté de tout ce qui leur passe par la tête, loin d'être un *coup* heureux de *l'art* dramatique, n'en est au contraire qu'une grossière ébauche. Au reste, l'invention n'était pas nouvelle : les farces italiennes en avaient amené depuis long-temps la mode.

ÉRASTE.

La plaisante espèce de comédie! Elle pourra pourtant nous amuser.

MERLIN.

Vous verrez, vous verrez. J'oublie encore à vous dire une finesse de ma pièce; c'est que Colette doit faire mon amoureuse, et moi je dois faire son amant. Nous sommes convenus tous deux de voir un peu la mine que feront Lisette et Blaise à toutes les tendresses naïves que nous prétendons nous dire; et le tout, pour éprouver s'ils n'en seront pas un peu alarmés et jaloux; car vous savez que Blaise doit épouser Colette, et que l'amour nous destine Lisette et moi l'un à l'autre. Mais Lisette, Blaise et Colette vont venir ici pour essayer leurs scènes; ce sont les principaux acteurs. J'ai voulu voir comment ils s'y prendront; laissez-moi les écouter et les instruire, et retirez-vous. Les voilà qui entrent.

ÉRASTE.

Adieu; fais-nous rire, on ne t'en demande pas davantage.

SCÈNE II.

LISETTE, COLETTE, BLAISE, MERLIN.

MERLIN.

Allons, mes enfans, je vous attendais; montrez-moi un petit échantillon de votre savoir-faire, et tâchons de gagner notre argent le mieux que nous pourrons; répétons.

LISETTE.

Ce que j'aime de ta comédie, c'est que nous nous la donnerons à nous-même; car je pense que nous allons tenir de jolis propos.

MERLIN.

De très-jolis propos; car, dans le plan de ma pièce, vous ne sortez point de votre caractère, vous autres. Toi, tu joues une maligne soubrette à qui l'on n'en fait point accroire, et te voilà. Blaise a l'air d'un nigaud *pris sans vert*[1], et il en fait le rôle. Une petite coquette de village et Colette, c'est la même chose. Un joli homme et moi, c'est tout un. Un joli homme est inconstant, une coquette n'est pas fidèle. Colette trahit Blaise, je néglige ta flamme. Blaise est un sot qui en pleure, tu es une diablesse qui t'en mets en fureur; et voilà ma pièce. Oh! je défie qu'on arrange mieux les choses.

BLAISE.

Oui; mais si ce que j'allons jouer allait être vrai! Prenez garde, au moins; il ne faut pas du tout de bon; car j'aime Colette, dame!

MERLIN.

A merveille! Blaise, je te demande ce ton de nigaud-là dans la pièce.

---

[1] *D'un nigaud pris sans vert*. C'est-à-dire, pris au dépourvu. C'est une allusion à un jeu très-répandu dans les provinces. Aux premiers jours du mois de mai, quelques sociétés de jeunes gens, et le plus souvent de jeunes filles, conviennent que chacune des personnes qui les composent sera obligée, sous une certaine peine, de porter sur soi du vert cueilli dans la journée. Quand on est pris sans vert, on est honteux et puni. De là le proverbe.

LISETTE.

Écoutez, monsieur le joli homme, il a raison; que ceci ne passe point la raillerie; car je ne suis pas endurante, je vous en avertis.

MERLIN.

Fort bien, Lisette! Il y a un aigre-doux dans ce ton-là qu'il faut conserver.

COLETTE.

Allez, allez, mademoiselle Lisette; il n'y a rien à appriander pour vous; car vous êtes plus jolie que moi; monsieur Merlin le sait bien.

MERLIN.

Courage, friponne; vous y êtes, c'est dans ce goût-là qu'il faut jouer votre rôle. Allons, commençons à répéter.

LISETTE.

C'est à nous deux à commencer, je crois.

MERLIN.

Oui, nous faisons la première scène; asseyez-vous là, vous autres; et nous, débutons. Tu es au fait, Lisette. (Colette et Blaise s'asseyent comme spectateurs d'une scène dont ils ne sont pas.) Tu arrives sur le théâtre, et tu me trouves rêveur et distrait. Recule-toi un peu, pour me laisser prendre ma contenance.

SCÈNE III.

MERLIN, LISETTE; COLETTE ET BLAISE, *assis.*

LISETTE, feignant d'arriver.

Qu'avez-vous donc, monsieur Merlin? vous voilà bien pensif.

MERLIN.

C'est que je me promène.

LISETTE.

Et votre façon, en vous promenant, est-elle de ne pas regarder les gens qui vous abordent?

MERLIN.

C'est que je suis distrait dans mes promenades.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là? il me paraît bien impertinent.

MERLIN, interrompant la scène.

Doucement, Lisette; tu me dis des injures au commencement de la scène; par où la finiras-tu?

LISETTE.

Oh! ne t'attends pas à des régularités; je dis ce qui me vient; continuons.

MERLIN.

Où en sommes-nous?

LISETTE.

Je traitais ton langage d'impertinent.

MERLIN.

Tiens, tu es de méchante humeur; passons notre chemin, ne nous parlons pas davantage.

LISETTE.

Attendez-vous ici Colette, monsieur Merlin?

MERLIN.

Cette question-là nous présage une querelle.

LISETTE.

Tu n'en es pas encore où tu penses.

LISETTE, *éclatant de rire.*

Ton mérite qui le veut, me fait rire. (*Feignant de pleurer.*) Que je suis à plaindre d'avoir été sensible aux cajoleries de ce fourbe-là ! Adieu ; voici la petite impertinente qui entre ; mais laisse-moi faire. (*En s'interrompant.*) Serait-il si mal de la battre un peu?

COLETTE, *qui s'est levée.*

Non pas, s'il vous plaît ; je ne veux pas que les coups en soient ; je n'ai point affaire d'être battue pour une farce ; encore si c'était vrai, je l'endurerais.

LISETTE.

Voyez-vous la fine mouche !

MERLIN.

Ne perdons point le temps à nous interrompre ; va-t'en, Lisette. Voici Colette qui entre pendant que tu sors, et tu n'as plus que faire ici. Allons, poursuivons. Reculez-vous un peu, Colette, afin que j'aille au devant de vous.

SCÈNE IV.

MERLIN, COLETTE ; LISETTE ET BLAISE, *assis.*

MERLIN.

Bonjour, ma belle enfant ; je suis bien sûr que ce n'est pas moi que vous cherchez.

COLETTE.

Non, monsieur Merlin : mais ça n'y fait rien ; je suis bien aise de vous y trouver.

MERLIN.

Et moi, je suis charmé de vous rencontrer, Colette.

COLETTE.

Ça est bien obligeant.

MERLIN.

Ne vous êtes-vous pas aperçue du plaisir que j'ai à vous voir?

COLETTE.

Oui; mais je n'ose pas bonnement m'apercevoir de ce plaisir-là, à cause que j'y en prendrais trop de mon côté.

MERLIN, interrompant.

Doucement, Colette; il n'est pas décent de vous déclarer si vite.

COLETTE

Dame! comme il faut avoir d'l'amiquié pour vous dans cette affaire-là, j'ai cru qu'il n'y avait point de temps à perdre.

MERLIN.

Attendez que je me déclare tout-à-fait, moi.

BLAISE, interrompant, de son siége.

Voyez en effet comme alle se presse; an dirait qu'alle y va de bon jeu. Je crois que ça m'annonce du guignon.

LISETTE, assise et interrompant.

Je n'aime pas trop cette saillie-là non plus.

MERLIN.

C'est qu'elle ne sait pas mieux faire.

COLETTE.

Eh bien! velà ma pensée tout sens dessus dessous; pisqu'ils me blâment, je sis trop timide pour aller en avant, s'ils ne s'en vont pas.

MERLIN.

Que vous me charmez, belle enfant! Donnez-moi votre jolie main, que je vous en remercie.

LISETTE, interrompant.

Je défends les mains.

COLETTE.

Faut pourtant que j'en aie.

LISETTE.

Oui; mais il n'est pas nécessaire qu'il les baise.

MERLIN.

Entre amans, les mains d'une maîtresse sont toujours de la conversation.

BLAISE.

Ne permettez pas qu'elles en soient, mademoiselle Lisette.

MERLIN.

Ne vous fâchez pas; il n'y a qu'à supprimer cet endroit-là.

COLETTE.

Ce n'est que des mains, au bout du compte[1].

MERLIN.

Je me contenterai de lui tenir la main de la mienne.

BLAISE.

Ne faut pas magnier non plus; n'est-ce pas, mademoiselle Lisette?

---

[1] *Ce n'est que des mains, au bout du compte.* Dans la bouche de toute autre qu'une villageoise, de Lisette, par exemple, le trait serait vif et gaillard. Dans celle de Colette, c'est une naïveté piquante.

LISETTE.

C'est le mieux.

MERLIN.

Il n'y aura point assez de vif dans cette scène-là.

COLETTE.

Je sis de votre avis, monsieur Merlin, et je n'empêche pas les mains, moi?

MERLIN.

Puisqu'on les trouve de trop, laissons-les, et revenons. (Il recommence la scène.) Vous m'aimez donc, Colette, et cependant vous allez épouser Blaise?

COLETTE.

Vraiment, ça me fâche assez; car ce n'est pas moi qui le prends; c'est mon père et ma mère qui me le baillent.

BLAISE, interrompant et pleurant.

Me velà donc bien chanceux!

MERLIN.

Tais-toi donc, tout ceci est de la scène; tu le sais bien.

BLAISE.

C'est que je vais gager que ça est vrai.

MERLIN.

Non, te dis-je; il faut ou quitter notre projet ou le suivre. La récompense que madame Amelin nous a promise vaut bien la peine que nous la gagnions. Je suis fâché d'avoir imaginé ce plan-là, mais je n'ai pas le temps d'en imaginer un autre; poursuivons.

COLETTE.

Je le trouve bien joli, moi.

LISETTE.

Je ne dis mot, mais je n'en pense pas moins. Quoi qu'il en soit, allons notre chemiu, pour ne pas risquer notre argent.

MERLIN, recommençant la scène.

Vous ne vous souciez donc pas de Blaise, Colette, puisqu'il n'y a que vos parens qui veulent que vous l'épousiez?

COLETTE.

Non, il ne me revient point; et si je pouvais, par queuque manigance, m'empêcher de l'avoir pour mon homme, je serais bientôt quitte de li; car il est si sot!

BLAISE, interrompant.

Morgué! velà une vilaine comédie!

MERLIN.

(A Blaise.) Paix donc! (A Colette.) Vous n'avez qu'à dire à vos parens que vous ne l'aimez pas.

COLETTE.

Bon! je li ai bien dit à li-même, et tout ça n'y fait rien.

BLAISE, se levant pour interrompre.

C'est la vérité qu'alle me l'a dit.

COLETTE, continuant.

Mais, monsieur Merlin, si vous me demandiais en mariage, peut-être que vous m'auriais? Seriais-vous fâché de m'avoir pour femme?

MERLIN.

J'en serais ravi; mais il faut s'y prendre adroite-

ment, à cause de Lisette, dont la méchanceté nous nuirait et romprait nos mesures.

COLETTE.

Si alle n'était pas ici, je varrions comme nous y prendre; fallait pas parmettre qu'alle nous écoutît.

LISETTE, se levant pour interrompre.

Que signifie donc ce que j'entends là? Car, enfin, voilà un discours qui ne peut entrer dans la représentation de votre scène, puisque je ne serai pas présente quand vous la jouerez.

MERLIN.

Tu n'y seras pas, il est vrai; mais tu es actuellement devant ses yeux, et par méprise elle se règle là-dessus. N'as-tu jamais entendu parler d'un axiome qui dit que l'objet présent émeut la puissance [1]? voilà pourquoi elle s'y trompe; si tu avais étudié, cela ne t'étonnerait pas. A toi, à présent, Blaise; c'est toi qui entres ici; et qui viens nous interrompre; retire-toi à quatre pas, pour feindre que tu arrives. Moi, qui t'aperçois venir, je dis à Colette : Voici Blaise qui arrive, ma chère Colette; remettons l'entretien à une autre fois. (A Colette.) Et vous, retirez-vous.

BLAISE, approchant pour entrer en scène.

Je sis tout parturbé, moi; je ne sais que dire.

---

[1] *N'as-tu jamais entendu parler d'un axiome qui dit qu'un objet présent émeut la puissance?* Voilà un mot et une citation bien savante pour monsieur Merlin; mais il ne faut pas oublier qu'il est auteur comique, et qu'il a fait des chansons anacréontiques à l'usage des chantres du pont Neuf.

MERLIN.

Tu rencontres Colette sur ton chemin, et tu lui demandes d'avec qui elle sort.

BLAISE, commençant la scène.

D'où viens-tu donc, Colette?

COLETTE.

Eh! je viens d'où j'étais.

BLAISE.

Comme tu me rudoies!

COLETTE.

Oh! dame! accommode-toi; prends ou laisse. Adieu.

SCÈNE V.

MERLIN, BLAISE; LISETTE ET COLETTE, *assises.*

MERLIN, interrompant la scène.

C'EST, à cette heure, à moi que tu as affaire.

BLAISE.

Tenez, monsieur Merlin, je ne saurions endurer que vous m'escamotiais ma maîtresse.

MERLIN, interrompant la scène.

Tenez, monsieur Merlin! est-ce comme cela qu'on commence une scène? Dans mes instructions, je t'ai dit de me demander quel était mon entretien avec Colette.

BLAISE.

Eh! parguié! ne le sais-je pas, pisque j'y étais?

MERLIN.

Souviens-toi donc que tu n'étais pas censé y être.

BLAISE, *recommençant.*

Eh bian! Colette était donc avec vous, monsieur Merlin?

MERLIN.

Oui, nous ne faisions que de nous rencontrer.

BLAISE.

On dit pourtant qu'ous en êtes amoureux, monsieur Merlin, et ça me chagrine, entendez-vous? Car elle sera mon accordée de mardi en huit.

COLETTE, *se levant et interrompant.*

Oh! sans vous interrompre, ça est remis de mardi en quinze; d'ici à ce temps-là, je varrons venir.

MERLIN.

N'importe, cette erreur-là n'est ici d'aucune conséquence. (*Reprenant la scène.*) Qui est-ce qui t'a dit, Blaise, que j'aime Colette?

BLAISE.

C'est vous qui le disiais tout à l'heure.

MERLIN, *interrompant la scène.*

Mais prends donc garde; souviens-toi encore une fois que tu n'y étais pas.

BLAISE.

C'est donc mademoiselle Lisette qui me l'a appris, et qui vous donne aussi biaucoup de blâme de cette affaire-là? Et la velà pour confirmer mon dire.

LISETTE, *d'un ton menaçant, et interrompant.*

Va, va, j'en dirai mon sentiment après la comédie.

MERLIN.

Nous ne ferons jamais rien de cette grue-là; il ne saurait perdre les objets de vue.

LISETTE.

Continuez, continuez; dans la représentation il ne les verra pas, et cela le corrigera. Quand un homme perd sa maîtresse, il lui est permis d'être distrait, monsieur Merlin.

BLAISE, interrompant.

Cette comédie-là n'est faite que pour nous planter là, mademoiselle Lisette.

COLETTE.

Eh bien! plante-moi là itou, toi, Nicodème.

BLAISE, pleurant.

Morguié! ce n'est pas comme ça qu'on en use avec un fiancé de la semaine qui vient.

COLETTE.

Et moi, je te dis que tu ne seras mon fiancé d'aucune semaine.

MERLIN.

Adieu ma comédie; on m'avait promis dix pistoles pour la faire jouer, et ce poltron-là me les vole comme s'il me les prenait dans ma poche.

COLETTE, interrompant.

Eh! pardi, monsieur Merlin, velà bian du tintamarre, parce que vous avez de l'amiquié pour moi, et que je vous trouve agriable. Eh bien! oui, je lui plais; je nous plaisons tous deux; il est garçon, je sis fille; il est à marier, moi itou; il voulait de mademoiselle Lisette, il n'en veut pus; il la quitte, je te quitte; il me prend, je le prends. Quant à ce qui est de vous autres, il n'y a que patience à prendre.

BLAISE.

Velà de belles fiançailles!

LISETTE, à Merlin, en déchirant un papier.

Tu te tais donc, fourbe! Tiens, voilà le cas que je fais du plan de ta comédie; tu mériterais d'être traité de même.

MERLIN.

Mais, mes enfans, gagnons d'abord notre argent, et puis nous finirons nos débats.

COLETTE.

C'est bian dit, je nous querellerons après; c'est la même chose.

LISETTE.

Taisez-vous, petite impertinente.

COLETTE.

Cette jalouse, comme elle est mal apprise!

MERLIN.

Paix-là donc, paix!

COLETTE.

Suis-je cause que je vaux mieux qu'elle?

LISETTE.

Que cette petite paysanne-là ne m'échauffe pas les oreilles!

COLETTE.

Mais, voyez, je vous prie, cette glorieuse, avec sa face de chambrière!

MERLIN.

Le bruit que vous faites va amasser tout le monde ici, et voilà déjà madame Argante qui accourt, je pense.

MERLIN.

Éloignez-vous donc pour l'encourager.

BLAISE, se levant de son siége.

Non, morguié! je ne veux pas qu'alle ait du courage, moi; je veux tout entendre.

LISETTE, assise et interrompant.

Il est vrai, ma mie, que vous êtes plaisante de vouloir que nous nous en allions.

COLETTE.

Pourquoi aussi me chicanez-vous?

BLAISE, interrompant, mais assis.

Pourquoi te hâtes-tu tant d'être amoureuse de monsieur Merlin? Est-ce que tu en sens de l'amour?

COLETTE.

Mais, vraiment! je sis bien obligée d'en sentir, pisque je sis obligée d'en prendre dans la comédie. Comment voulez-vous que je fasse autrement?

LISETTE, assise, interrompant.

Comment! vous aimez réellement Merlin!

COLETTE.

Il faut bien, pisque c'est mon devoir.

MERLIN, à Lisette.

Blaise et toi, vous êtes de grands innocens tous deux; ne voyez-vous pas qu'elle s'explique mal? Ce n'est pas qu'elle m'aime tout de bon; elle veut dire seulement qu'elle doit faire semblant de m'aimer. N'est-ce pas, Colette?

COLETTE.

Comme vous voudrez, monsieur Merlin.

MERLIN.

Allons, continuons, et attendez que je me déclare tout-à-fait, pour vous montrer sensible à mon amour.

COLETTE.

J'attendrai, monsieur Merlin; faites vite.

MERLIN, recommençant la scène.

Que vous êtes aimable, Colette, et que j'envie le sort de Blaise, qui doit être votre mari!

COLETTE.

Oh! oh! est-ce que vous m'aimez, monsieur Merlin?

MERLIN.

Il y a plus de huit jours que je cherche à vous le dire.

COLETTE.

Queu dommage! car je nous accorderions bien tous deux.

MERLIN.

Et pourquoi, Colette?

COLETTE.

C'est que si vous m'aimez, dame!... Dirai-je?

MERLIN.

Sans doute.

COLETTE.

C'est que, si vous m'aimez, c'est bian fait; car il n'y a rien de pardu.

MERLIN.

Quoi! chère Colette, votre cœur vous dit quelque chose pour moi?

COLETTE.

Oh! il ne me dit pas queuque chose; il me dit tout-à-fait.

avez entendue n'était qu'un entr'acte. Mes acteurs se sont brouillés dans l'intervalle de l'action; c'est la discorde qui est entrée dans la troupe; il n'y a rien là que de fort ordinaire[1]. Ils voulaient sauter du brodequin au cothurne, et je vais tâcher de les ramener à des dispositions moins tragiques.

Mme ARGANTE.

Non; laissons là tes dispositions moins tragiques, et supprimons ce divertissement-là. Éraste, vous n'y avez pas songé; la comédie chez une femme de mon âge, cela serait ridicule.

ÉRASTE.

C'est la chose du monde la plus innocente, madame, et d'ailleurs madame Amelin se faisait une joie de la voir exécuter.

MERLIN.

C'est elle qui nous paie pour la mettre en état; et moi, qui vous parle, j'ai déjà reçu des arrhes. Ma marchandise est vendue, il faut que je la livre; et vous ne sauriez, en conscience, rompre un marché conclu, madame. Il faudrait que je restituasse, et j'ai pris des arrangemens qui ne me le permettent plus.

---

[1] *C'est la discorde qui est entrée dans la troupe; il n'y a rien là que de fort ordinaire.* On voit que Marivaux connaissait l'intérieur des coulisses. Les divisions qui ont régné de tout temps dans les sociétés de comédiens, et dont Molière et Le Sage nous avaient, avant Marivaux, révélé le mystère, ont été souvent de nos jours portées jusqu'au scandale, et d'ordinaire les auteurs et le public en sont également les victimes.

Mme ARGANTE.

Ne te mets point en peine. Je vous dédommagerai, vous autres.

MERLIN.

Sans compter douze sous qu'il m'en coûte pour un moucheur de chandelles que j'ai arrêté, trois bouteilles de vin que j'ai avancées aux ménétriers du village pour former mon orchestre, quatre que j'ai donné parole de boire avec eux immédiatement après la représentation, une demi-main de papier que j'ai barbouillée pour mettre mon canevas bien au net...

Mme ARGANTE.

Tu n'y perdras rien, te dis-je. Voici madame Amelin, et vous allez voir qu'elle sera de mon avis.

SCÈNE VII.

Mme AMELIN, Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE, ÉRASTE, MERLIN.

Mme ARGANTE, à madame Amelin.

Vous ne devineriez pas, madame, ce que ces jeunes gens nous préparaient ? Une comédie de la façon de monsieur Merlin. Ils m'ont dit que vous le saviez, mais je suis bien sûre que non.

Mme AMELIN.

C'est moi à qui l'idée en est venue.

Mme ARGANTE.

A vous, madame !

Mme AMELIN.

Oui ; vous saurez que j'aime à rire, et vous verrez

que cela nous divertira; mais j'avais expressément défendu qu'on vous le dît.

Mme ARGANTE.

Je l'ai appris par le bruit qu'on faisait dans cette salle; mais, j'ai une grâce à vous demander, madame; c'est que vous ayez la bonté d'abandonner le projet, à cause de moi, dont l'âge et le caractère....

Mme AMELIN.

Ah! voilà qui est fini, madame; ne vous alarmez point; c'en est fait, il n'en est plus question.

Mme ARGANTE.

Je vous en rends mille grâces, et je vous avoue que j'en craignais l'exécution.

Mme AMELIN.

Je suis fâchée de l'inquiétude que vous en avez prise.

Mme ARGANTE.

Je vais rejoindre la compagnie avec ma fille; n'y venez-vous pas?

Mme AMELIN.

Dans un moment.

ANGÉLIQUE, à part à madame Argante.

Madame Amelin n'est pas contente, ma mère[1].

---

[1] *Madame Amelin n'est pas contente, ma mère.* Ce peu de paroles a plus d'importance qu'il ne paraît. Le mécontentement de madame Amelin dont Angélique s'effraie, parce qu'il peut retarder et même empêcher son mariage avec Éraste, va rendre vraisemblable la vengeance comique que cette dame va tirer de la résistance de madame Argante à son projet de spectacle.

Mme ARGANTE.

Taisez-vous. (A madame Amelin.) Adieu, madame; venez donc nous retrouver.

Mme AMELIN, à Éraste.

Oui, oui. Mon neveu, quand vous aurez mené madame Argante, venez me parler.

ÉRASTE.

Sur-le-champ, madame.

MERLIN.

J'en serai donc réduit à l'impression; quel dommage!

SCÈNE VIII.

Mme AMELIN, ARAMINTE.

Mme AMELIN, un moment seule.

Vous avez pourtant beau dire, madame Argante; j'ai voulu rire, et je rirai.

ARAMINTE.

Eh bien! ma chère, où en est notre comédie? Va-t-on la jouer?

Mme AMELIN.

Non; madame Argante veut qu'on rende l'argent à la porte.

ARAMINTE.

Comment! elle s'oppose à ce qu'on joue cette pièce?

Mme AMELIN.

Sans doute; on la jouera pourtant, ou celle-ci, ou une autre. Tout ce qui arrivera de ceci, c'est qu'au

lieu de la lui donner, il faudra qu'elle me la donne et qu'elle la joue, qui pis est, et je vous prie de m'y aider.

ARAMINTE.

Il sera curieux de la voir monter sur le théâtre! Quant à moi, je ne suis bonne qu'à me tenir dans ma loge.

Mme AMELIN.

Écoutez-moi; je vais feindre d'être si rebutée du peu de complaisance qu'on a pour moi, que je paraîtrai renoncer au mariage de mon neveu avec Angélique.

ARAMINTE.

Votre neveu est, en effet, un si grand parti pour elle....

Mme AMELIN.

Que la mère n'avait osé espérer que je consentisse. Jugez de la peur qu'elle aura, et des démarches qu'elle va faire! Jouera-t-elle bien son rôle?

ARAMINTE.

Oh! d'après nature.

Mme AMELIN, riant.

Mon neveu et sa maîtresse seront-ils, de leur côté, de bons acteurs, à votre avis? Car ils ne sauront pas que je me divertis, non plus que le reste des acteurs.

ARAMINTE.

Cela sera plaisant; mais il n'y a que mon rôle qui m'embarrasse. A quoi puis-je vous être bonne?

Mme AMELIN.

Vous avez trois fois plus de bien qu'Angélique;

vous êtes veuve, et encore jeune. Vous m'avez fait confidence de votre inclination pour mon neveu [1] ; tout est dit. Vous n'avez qu'à vous conformer à ce que je vais faire. Voici mon neveu, et nous en sommes à la première scène ; êtes-vous prête ?

ARAMINTE.

Oui.

SCÈNE IX.

Mme AMELIN, ARAMINTE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Vous m'avez ordonné de revenir ; que me voulez-vous, madame ? La compagnie vous attend.

Mme AMELIN.

Qu'elle m'attende, mon neveu ; je ne suis pas près de la rejoindre.

ÉRASTE.

Vous me paraissez bien sérieuse, madame ; de quoi s'agit-il ?

Mme AMELIN, *montrant Araminte.*

Éraste, que pensez-vous de madame ?

ÉRASTE.

Moi ? ce que tout le monde en pense ; que madame est fort aimable.

---

[1] *Vous m'avez fait confidence de votre inclination pour mon neveu.* C'est-à-dire : Il est convenu entre nous, et celà est nécessaire pour ma comédie, que vous aimez mon neveu, et que vous m'en avez fait la confidence.

ARAMINTE.

La réponse est flatteuse.

ÉRASTE.

Elle est toute simple.

Mme AMELIN.

Mon neveu, son cœur et sa main, joints à trente mille livres de rente, ne valent-ils pas bien qu'on s'attache à elle?

ÉRASTE.

Y a-t-il quelqu'un à qui il soit besoin de persuader cette vérité-là?

Mme AMELIN.

Je suis charmée de vous en voir si persuadé vous-même.

ÉRASTE.

A propos de quoi en êtes-vous si charmée, madame?

Mme AMELIN.

C'est que je trouve à propos de vous marier avec elle.

ÉRASTE.

Moi, ma tante? vous plaisantez, et je suis sûr que madame ne serait pas de cet avis-là.

Mme AMELIN.

C'est pourtant elle qui me le propose.

ÉRASTE.

De m'épouser! vous, madame!

ARAMINTE.

Pourquoi non, Éraste? cela me paraîtrait assez convenable; qu'en dites-vous?

Mme AMELIN.

Ce qu'il en dit? En êtes-vous en peine?

ARAMINTE.

Il ne répond pourtant rien.

Mme AMELIN.

C'est d'étonnement et de joie, n'est-ce pas, mon neveu?

ÉRASTE.

Madame.....

Mme AMELIN.

Quoi?

ÉRASTE.

On n'épouse pas deux femmes.

Mme AMELIN.

Où en prenez-vous deux? on ne vous parle que de madame.

ARAMINTE.

Et vous aurez la bonté de n'épouser que moi non plus, assurément.

ÉRASTE.

Vous méritez un cœur tout entier, madame; et vous savez que j'adore Angélique, qu'il m'est impossible d'aimer ailleurs.

ARAMINTE.

Impossible, Éraste, impossible! Oh! puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous m'aimerez, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Je ne m'y attends pas, madame.

ARAMINTE.

Vous m'aimerez, vous dis-je; on m'a promis votre

cœur, et je prétends qu'on me le tienne [1]. Je crois que d'en donner deux cent mille écus, c'est le payer tout ce qu'il vaut, et qu'il y en a peu de ce prix-là.

ÉRASTE.

Angélique l'estimerait davantage.

Mme AMELIN.

Qu'elle l'estime ce qu'elle voudra, j'ai garanti que madame l'aurait; il faut qu'elle l'ait, et que vous dégagiez ma parole.

ÉRASTE.

Ah! madame, voulez-vous me désespérer?

ARAMINTE.

Comment donc, vous désespérer!

Mme AMELIN.

Laissez-le dire. Courage, mon neveu, courage!

ÉRASTE.

Juste ciel!

SCÈNE X.

Mme AMELIN, ARAMINTE, Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE, ÉRASTE.

Mme ARGANTE.

Je viens vous chercher, madame, puisque vous ne venez pas. Mais que vois-je? Éraste soupire! Ses

---

[1] *On m'a promis votre cœur, et je prétends qu'on me le tienne.* On tient une promesse, mais on ne tient pas un cœur promis. Il fallait dire : *Je prétends qu'on me le donne.*

yeux sont mouillés de larmes! Il paraît désolé! Que lui est-il donc arrivé?

Mme AMELIN.

Rien que de fort heureux, quand il sera raisonnable. Au reste, madame, j'allais vous informer que nous sommes sur notre départ, Araminte, mon neveu et moi. N'auriez-vous rien à mander à Paris?

Mme ARGANTE.

A Paris! Quoi! est-ce que vous y allez, madame?

Mme AMELIN.

Dans une heure.

Mme ARGANTE.

Vous plaisantez, madame; et ce mariage?...

Mme AMELIN.

Je pense que le mieux est de le laisser là. Le dégoût que vous avez marqué pour ce petit divertissement, qui me flattait, m'a fait faire quelques réflexions. Vous êtes trop sérieuse pour moi. J'aime la joie innocente; elle vous déplaît. Notre projet était de demeurer ensemble; nous pourrions ne nous pas convenir; n'allons pas plus loin.

Mme ARGANTE.

Comment! une comédie de moins romprait un mariage, madame? Eh! qu'on la joue, madame; qu'à cela ne tienne; et si ce n'est pas assez, qu'on y joigne l'opéra, la foire, les marionnettes, et tout ce qu'il vous plaira, jusqu'aux parades.

Mme AMELIN.

Non; le parti que je prends vous dispense de cet embarras-là. Nous n'en serons pas moins bonnes

amies, s'il vous plaît; mais je viens de m'engager avec Araminte, et d'arrêter que mon neveu l'épousera.

Mme ARGANTE.

Araminte à votre neveu, madame! Votre neveu épouser Araminte! Quoi! ce jeune homme!....

ARAMINTE.

Que voulez-vous? Je suis à marier aussi bien qu'Angélique.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Éraste y consent-il?

ÉRASTE.

Vous voyez mon trouble; je ne sais plus où j'en suis.

ANGÉLIQUE.

Est-ce là tout ce que vous répondez? Emmenez-moi, ma mère, retirons-nous; tout nous trahit.

ÉRASTE.

Moi, vous trahir, Angélique! moi, qui ne vis que pour vous!

Mme AMELIN.

Y songez-vous, mon neveu, de parler d'amour à une autre, en présence de madame que je vous destine?

Mme ARGANTE.

Mais, en vérité, tout ceci n'est qu'un rêve.

Mme AMELIN.

Nous sommes tous bien éveillés, je pense.

Mme ARGANTE.

Mais, tant pis, madame, tant pis! Il n'y a qu'un rêve qui puisse rendre ceci pardonnable, absolument qu'un rêve, que la représentation de votre misérable

comédie va dissiper. Allons vite, qu'on s'y prépare! On dit que la pièce est un impromptu; je veux y jouer moi-même; qu'on tâche de m'y ménager un rôle. Jouons-y tous, et vous aussi, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Laissons-les, ma mère; voilà tout ce qu'il nous reste à faire.

Mme ARGANTE.

Je ne serai pas une grande actrice, je n'en serai que plus réjouissante.

Mme AMELIN.

Vous joueriez à merveille, madame, et votre vivacité en est une preuve; mais je ferais scrupule d'abaisser votre gravité jusque-là.

Mme ARGANTE.

Que cela ne vous inquiète pas. C'est Merlin qui est l'auteur de la pièce; je le vois qui passe; je vais la lui recommander moi-même. Merlin! Merlin! approchez.

Mme AMELIN.

Eh! non, madame, je vous prie.

ÉRASTE, à madame Amelin.

Souffrez qu'on la joue, madame. Voulez-vous qu'une comédie décide de mon sort, et que ma vie dépende de deux ou trois dialogues?

Mme ARGANTE.

Non, non, elle n'en dépendra pas.

SCÈNE XI.

Mme AMELIN, ARAMINTE, Mme ARGANTE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, MERLIN.

Mme ARGANTE, à Merlin.

La comédie que vous nous destinez est-elle bientôt prête?

MERLIN.

J'ai rassemblé tous nos acteurs; ils sont là, et nous allons achever de la répéter, si l'on veut.

Mme ARGANTE.

Qu'ils entrent.

Mme AMELIN.

En vérité, cela est inutile.

Mme ARGANTE.

Point du tout, madame.

ARAMINTE.

Je ne présume pas, quoi que l'on fasse, que madame veuille rompre l'engagement qu'elle a pris avec moi. La comédie se jouera quand on voudra; mais Éraste m'épousera, s'il vous plaît.

Mme ARGANTE.

Vous, madame? Avec vos quarante ans! il n'en sera rien, s'il vous plaît vous-même; et je vous le dis tout franc, vous avez là un très-mauvais procédé, madame; vous êtes de nos amis; nous vous invitons au mariage de ma fille, et vous prétendez en faire le vôtre et lui enlever son mari, malgré toute la répu-

gnance qu'il en a lui-même; car il vous refuse, et vous sentez bien qu'il ne gagnerait pas au change. En vérité, vous n'êtes pas concevable; à quarante ans lutter contre vingt! Vous rêvez, madame. Allons, Merlin, qu'on achève.

SCÈNE XII.

Mme AMELIN, ARAMINTE, Mme ARGANTE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, MERLIN, BLAISE, LISETTE, COLETTE.

Mme ARGANTE, à Merlin et aux autres acteurs de la comédie.

J'ajoute dix pistoles à ce qu'on vous a promis, pour vous exciter à bien faire. Asseyons-nous, madame, et écoutons.

Mme AMELIN.

Écoutons donc, puisque vous le voulez.

MERLIN.

Avance, Blaise; reprenons où nous en étions. Tu te plaignais de ce que j'aime Colette; et c'est, dis-tu, Lisette qui te l'a appris ?

BLAISE.

Bon! qu'est-ce que vous voulez que je dise davantage ?

Mme ARGANTE.

Vous plaît-il de continuer, Blaise ?

BLAISE.

Non; noute mère m'a défendu de monter sur le thiâtre.

Mme ARGANTE.

Et moi, je lui défends de vous en empêcher; je vous sers de mère ici, c'est moi qui suis la vôtre.

BLAISE.

Et au par-dessus, on se raille de ma parsonne dans ce peste de jeu-là, noute maîtresse. Colette y fait semblant d'avoir le cœur tendre pour monsieur Merlin, monsieur Merlin de li céder le sien; et, maugré la comédie, tout ça est vrai, noute maîtresse; car ils font semblant de faire semblant, rien que pour nous en revendre; et ils ont tous deux la malice de s'aimer tout de bon en dépit de Lisette qui n'en tâtera que d'une dent, et en dépit de moi, qui sis pourtant retenu pour gendre de mon biau-père.

(Les dames rient.)

Mme ARGANTE.

Eh! le butor! on a bien affaire de vos bêtises. Et vous, Merlin, de quoi vous avisez-vous d'aller faire une vérité d'une bouffonnerie? Laissez-lui sa Colette, et mettez-lui l'esprit en repos.

COLETTE.

Oui; mais je ne veux pas qu'il me laisse, moi; je veux qu'il me garde.

Mme ARGANTE.

Qu'est-ce que cela signifie, petite fille? Retirez-vous, puisque vous n'êtes pas de cette scène-ci; vous paraîtrez quand il sera temps; continuez, vous autres.

MERLIN.

Allons, Blaise; tu me reproches que j'aime Colette?

BLAISE.

Eh ! morguié, est-ce que ça n'est pas vrai ?

MERLIN.

Que veux-tu, mon enfant ? elle est si jolie, que je n'ai pu m'en empêcher.

BLAISE, à madame Argante.

Eh bian ! madame Argante, velà-t-il pas qu'il le confesse li-même ?

Mme ARGANTE.

Qu'est-ce que cela te fait, dès que ce n'est qu'une comédie ?

BLAISE.

Je m'embarrasse, morguié ! bian de la farce ; qu'alle aille au guiable, et tout le monde avec !

MERLIN.

Encore !

Mme ARGANTE.

Quoi ! on ne parviendra pas à vous faire continuer ?

Mme AMELIN.

Eh ! madame, laissez là ce pauvre garçon. Vous voyez bien que le dialogue n'est pas son fort.

Mme ARGANTE.

Son fort ou son faible, madame ; je veux qu'il réponde ce qu'il sait, et comme il pourra.

COLETTE.

Il braira tant qu'on voudra ; mais c'est là tout.

BLAISE.

Eh ! pardi ! faut bian braire, quand on en a sujet.

LISETTE.

A quoi sert tout ce que vous faites là, madame ?

Quand on achèverait cette scène-ci, vous n'avez pas l'autre; car c'est moi qui dois la jouer, et je n'en ferai rien.

Mme ARGANTE.

Oh! vous la jouerez, je vous assure.

LISETTE.

Ah! nous verrons si on me fera jouer la comédie malgré moi.

SCÈNE XIII.

Mme AMELIN, ARAMINTE, Mme ARGANTE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, MERLIN, BLAISE, LISETTE, COLETTE, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE, s'adressant à madame Amelin.

Voila, madame, le contrat que vous m'avez demandé; on y a exactement suivi vos intentions.

Mme AMELIN, à Araminte, bas.

Faites comme si c'était le vôtre. (A madame Argante.) Ne voulez-vous pas bien honorer ce contrat-là de votre signature, madame?

Mme ARGANTE.

Et pour qui est-il donc, madame?

ARAMINTE.

C'est celui d'Éraste et le mien.

Mme ARGANTE.

Moi! signer votre contrat, madame! ah! je n'aurai pas cet honneur-là, et vous aurez, s'il vous plaît, la bonté d'aller vous-même le signer ailleurs. (Au notaire.) Remportez, remportez cela, monsieur. (A madame Amelin.

Vous n'y songez pas, madame; on n'a point ces procédés-là; jamais on n'en vit de pareils.

Mme AMELIN.

Il m'a paru que je ne pouvais marier mon neveu chez vous sans vous faire cette honnêteté-là, madame, et je ne quitterai point que vous n'ayez signé, qui pis est; car vous signerez.

Mme ARGANTE.

Oh! il n'en sera rien; car je m'en vais.

Mme AMELIN.

Vous resterez, s'il vous plaît; le contrat ne saurait se passer de vous. (A Araminte.) Aidez-moi, madame; empêchons madame Argante de sortir.

ARAMINTE.

Tenez ferme; je ne plierai point non plus.

Mme ARGANTE.

Où en sommes-nous donc, mesdames? Ne suis-je pas chez moi?

ÉRASTE, à madame Amelin.

Eh! à quoi pensez-vous, madame? Je mourrais moi-même plutôt que de signer.

Mme AMELIN.

Vous signerez tout à l'heure, et nous signerons tous.

Mme ARGANTE.

Apparemment que madame se donne ici la comédie, au défaut de celle qui lui a manqué.

Mme AMELIN, riant.

Ah! ah! ah! Vous avez raison; je ne veux rien perdre.

LE NOTAIRE.

Accommodez-vous donc, mesdames; car d'autres affaires m'appellent ailleurs. Au reste, suivant toute apparence, ce contrat est à présent inutile, et n'est plus conforme à vos intentions, puisque c'est celui qu'on a dressé hier, et qu'il est au nom de monsieur Éraste et de mademoiselle Angélique.

Mme AMELIN.

Est-il vrai? Oh! sur ce pied-là, ce n'est pas la peine de le refaire; il faut le signer comme il est.

ÉRASTE.

Qu'entends-je?

Mme ARGANTE.

Ah! ah! j'ai donc deviné; vous vous donniez la comédie, et je suis prise pour dupe; signons donc. Vous êtes toutes deux de méchantes personnes.

ÉRASTE.

Ah! je respire.

ANGÉLIQUE.

Qui l'aurait cru? Il n'y a plus qu'à rire.

ARAMINTE, à madame Argante.

Vous ne m'aimerez jamais tant que vous m'avez haïe; mais mes quarante ans me restent sur le cœur; je n'en ai pourtant que trente-neuf et demi.

Mme ARGANTE.

Je vous en aurais donné cent dans ma colère; et je vous conseille de vous plaindre, après la scène que je viens de vous donner!

Mme AMELIN.

Et le tout sans préjudice de la pièce de Merlin.

Mme ARGANTE.

Oh ! je ne vous le disputerai plus, je n'en fais que rire ; je soufflerai volontiers les acteurs, si l'on me fâche encore.

LISETTE.

Vous voilà raccommodés ; mais nous...

MERLIN.

Ma foi, veux-tu que je te dise ? Nous nous régalions nous-mêmes dans ma parade pour jouir de toutes vos tendresses.

COLETTE.

Blaise, la tienne est de bon acabit ; j'en suis bien contente.

BLAISE.

Tout de bon ? baille-moi donc une petite franchise pour ma peine.

LISETTE.

Pour moi, je t'aime toujours ; mais tu me le paieras, car je ne t'épouserai de six mois.

MERLIN.

Oh ! je me fâcherai aussi, moi.

Mme ARGANTE.

Va, va, abrége le terme, et le réduis à deux heures de temps. Allons terminer.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

